



3 1761 06635571 0









С. П. Жонатман,

1833.

LA VIE  
ET  
LES BONS MOTS  
DE  
MONSIEUR

DE SANTEUIL,  
AVEC PLUSIEURS PIECES  
de Poësies, de Mélange de Litteratures,  
le Démêlé entre les Jesuites & lui,  
une Histoire de ce Démêlé, & quel-  
ques Pièces pour ou contre M. de San-  
teuil: le tout divisé en deux Tomes.

NOUVELLE EDITION  
*corrigée & considerablement augmentée.*

TOME PREMIER.



A COLOGNE,  
Chez ABRAHAM L'ENCLUME, Gendre  
D'ANTOINE MARTEAU.

---

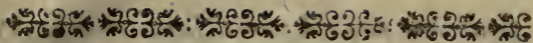
M. DCC. XLII.

PQ  
1917  
S55  
1742



785044





# A V I S DU LIBRAIRE.

*ANnoncer une sixième Edition d'un Ouvrage comme celui-ci, c'est peut-être prévenir le Public à mon desavantage. La nouveauté qui flâte si agréablement l'esprit des hommes, fait pour l'ordinaire tout le mérite des bons mots, la répétition de la saillie la plus heureuse & la plus spirituelle, n'échappe qu'avec peine le titre odieux de rechautté. J'avois donc lieu d'appréhender pour le succès de cette nouvelle Edition, si les personnes qui m'ont engagé à l'entreprendre, ne m'eussent rassuré contre ces frayeurs, Elles m'ont représenté que le nom du fameux Santeuil mis à la tête d'un Livre, lui serviroit toujours d'un passeport assuré parmi les Connoisseurs : Et qu'après tout, le Public ne me scauroit jamais mauvais gré de lui avoir donné une Edition correcte & exacte d'un Ouvrage généralement estimé. Au reste, je ne donne pas seulement la Vie & les bons Mots de M. de Santeuil, plus correctement imprimés qu'ils ne l'avoient été jusqu'à présent, j'y ai joint plusieurs Pièces du même Auteur qui se*

## A V I S.

trouvoient dispersées en différens endroits, & dont mêmes quelques-unes étoient en danger de se perdre, n'ayant paru que fugitivement. On a donc dans ce Recueil la vie de M. Santeuil, ses Bons Mots, quelques Pièces de Poësies, nombre de ses Lettres, & tout ce qui parût dans le tems du démêlé que notre Poëte eut avec les Jesuites au sujet de la fameuse Epitaphe qu'il fit pour feu M. Arnauld, & qui pensa lui coûter sa pension. Ces Pièces méritoient d'être conservées, & je me flatte que cette Edition, que je peux, sans blesser la vérité, dire exactement revue, corrigée & considérablement augmentée, sera favorablement reçüe de tous ceux qui aiment à s'amuser utilement.





SANTOLIANA,

OU

LES BONS MOTS

DE MONSIEUR

DE SANTEUIL.

---

*ABRÈGE' DE SAVIE.*



Le plus grand service qu'on puisse rendre au Public, en lui parlant de quelque grand Personnage, c'est de lui conserver la mémoire des choses qui peuvent l'instruire ou lui donner du plaisir.

Nous sommes redevables aux soins que les Anciens ont pris, de recueillir les faits des Hommes illustres de

A iij

leurs

leurs tems, de la connoissance que nous avons du détail & des particularitez de leur Histoire; car sans eux, la tradition des meilleures choses, qui se perdent, ou s'alterent par le tems, & la corruption des hommes, ne nous en auroit donné que de petites ou de fausses idées.

C'est aussi ce qui rend recommandable la vie de Plutarque, qui nous devient d'autant plus précieuse, que nous nous éloignons du tems des Grands Hommes qu'il a fait revivre; car les Héros & les historiens se rendent de mutuels services pour l'immortalité, tel eût été caché ou obscurci par un plus grand homme que lui, qui a son rang dans le temple de la Gloire, par les soins d'un Historien illustre, ou d'un homme de lettre de son siècle.

Nous sommes tous instruits des circonstances de la naissance & de la Vie de M. de Santeuil, comme ses Contemporains, & les témoins de la plupart des choses qu'il a faites; mais comment les apprendre à la posterité, à laquelle ses Ouvrages le rendront cher, si nous ne nous donnons le soin de les écrire? Cette réflexion, jointe à la vénération que j'ai pour sa mémoire,

re,

re, & la considération de sa Famille, m'a engagé, en donnant au Public le Recueil de ses Bons Mots & de ses Actions, de dire un mot de son origine, d'autant plus utile à mon dessein, qu'il servira à développer & à faire connoître son caractère à tout le monde.

La famille de M. de Santeuil est une des plus anciennes de Paris: feu Monsieur de Colbert Ministre d'Etat, ayant eu la curiosité de la connoître, trouva dans le Mémoire qu'on lui en donna qu'elle étoit alliée à celle de Messieurs de Bragelonne.

Elle porte d'azur à une tête d'Argus d'or, brodée de sable avec cent yeux; de sorte que ce sont, comme l'on voit, des Armes parlantes, parce qu'Argus avoit cent yeux, selon la fable. On trouve ces Armes dans les plus anciens Blazons de France, & on les voit aux vitres & autour du Chœur de l'Eglise de saint Leu, qu'un de leurs Ancêtres a fait faire.

Claude de Santeuil, Pere de celui dont j'écris la Vie, étoit Marchand Bourgeois de Paris, dont il fut fait Echevin. Il avoit un cadet appelé Nicolas de Santeuil, qui fut Président

au Bureau des Finances de la même Ville , & ensuite Intendant du Département de Beauvais pendant vingt-ans.

Claude de Santeüil épousa Madeleine Boucher , descenduë de la famille de Charles de saint Marc , qui fut anobli , & sa race avec , à ce qu'on dit , ( cette particularité de contraire à l'usage , que les filles des maisons anno- bliroient les hommes qu'elles épou- seroient ) ce fut pour avoir été à pied à Jérusalem pour un de nos Rois , qui avoit fait vœu d'y aller ; si cette cir- constance à l'égard des hommes étoit justifiée , Messieurs de Santeüil seroient nobles , du moins ceux qui sont issus de cette Madeleine Boucher qui étoit Demoiselle ; elle portoit pour armes , comme le reste de sa famille d'argent à cinq Croix de Jérusalem de Gueule.

De ce mariage , Claude de Santeüil eut quinze enfans , dont quatre se sont distinguez par leur mérite , sçavoir Clau- de , Jean , Charles & Didier ; Claude , l'aîné de ces quatre , étoit un hom- me rempli d'érudition & de politesse , de science & d'humilité ; Didier em- brassa le parti du Barreau , il avoit dans l'esprit je ne sçai quoi de plus délicat & de plus fin que les autres ; mais une vie  
courte

courte l'empêcha de se distinguer dans sa profession, il mourut à vingt-cinq ans. Charles a été plus heureux, il vit encore; son mérite, ses emplois, ses ouvrages, & plus encore la bonté de son cœur l'ont fait connoître dans le monde: Il a été d'abord Contrôleur Général des Fermes-unies à Grenoble, & ensuite Trésorier & Commissaire Général des Armées d'Italie. Nous aurons lieu de parler de lui dans la suite.

Jean de Santeuil, qui est celui auquel nous devons nous attacher, nâquit à Paris le 12. Mai 1630. je ne sçai par quelle raison dans la suite on l'a appelé Jean-Baptiste: mais le Registre Baptistaire de l'Eglise où il a été nommé, ne lui donne que le nom de Jean.

Dès son plus bas âge il donna des marques de ce qu'il devoit être un jour; car il avoit le génie grand & élevé, l'esprit net & pénétrant, l'imagination heureuse, & avec cela beaucoup de feu. Il fit ses premières études au College de Clermont, il ne commença à paroître qu'en troisième; étant en Rhetorique sous le Pere Cossard Jesuite, dont il a fait le tombeau, son talent pour les Vers Latins-le fit connoître.

La première Pièce qu'il mit au jour fut

fut *la Bouteille à Savon*, qu'il appella de cette maniere, à cause de la description qu'il y a faite de la diversité des couleurs de ces bouteilles que les enfans font avec du savon fondu & détrempe dans l'eau.

Le P. Cossard connu par cet Ouvrage ce que seroit un jour son Eco-lier, il le publia parmi les Sçavans. Quand il fut en âge de se choisir un état, il résolut de quitter les embaras du monde, pour ne songer qu'aux affaires de son salut; il crut que la vie Monastique lui seroit d'un grand secours pour cultiver le talent qu'il avoit pour la Poësie, & choisit pour sa retraite l'Abbaye de saint Victor, qui est un des Fauxbourgs de Paris, tant parce qu'on n'y recevoit que des enfans de famille, que parce qu'elle étoit alors remplie de gens distinguez par leur pieté & par leur mérite: Il fut reçu l'an 1653. & y fit Profession l'année suivante. Cinq ou six ans se passèrent sans qu'on entendit parler de lui, comme s'il eût été mort au monde. La premiere Pièce qu'il fit depuis sa retraite fut celle qu'il adressa à Monsieur Seguier Chancelier de France, qui l'honoroit de sa protection & de son estime. Et une autre à  
Monsieur



Monfieur le Tellier, que l'on appelloit vulgairement celle *des trois Freres*, parce qu'il y parle de Monfieur le Tellier Chancelier de France, de Monfieur de Louvois Miniftre d'Etat, & de M. l'Archevêque de Reims; & qu'il y fait voir en fort beaux termes l'application de ces grands hommes au bien de la Religion & de l'Etat. On trouve tous ces Ouvrages avec les différentes traductions qui ont été faites en François dans deux Recueils; l'un imprimé chez Denis Thierry, & l'autre chez Simon Benard Libraires à Paris: là on peut voir dans quelle eftime il étoit dans le monde, & les relations qu'il y avoit, non-feulement avec les Sçavans & les plus habiles de fon tems; mais même avec les Princes & les Grands, dont il étoit aimé. Il étoit fur-tout particulièrement attaché à la famille de M. le Pelletier Intendant des Finances, à M. Bignon Confeiller d'Etat, dont il a reçu mille graces, & à Monfeigneur le Prince de Condé, qui l'a honoré de fa familiarité & d'une protection toute finguliere.

Comme il étoit impoffible que des Ouvrages que l'on trouvoit fi beaux dans le Monde ne lui donnaffent de la vanité

nité & de l'amour propre. Louïs de Santeuil son frere, dont nous avons parlé, lui conseilloit de quitter une occupation qui le mettoit tous les jours en danger de se perdre, ou tout au moins de réparer en quelque façon le trop d'attachement qu'il y avoit, en consacrant à la gloire de Dieu, & à l'honneur de son Eglise, un talent dont sa profession de Religieux ne lui permettoit pas de faire un autre usage. Il lui disoit agréablement, pourquoi avoir recours à la fable, au mensonge, quand on ne veut dire que la vérité? Les hommes ne scauroient-ils trouver belles les descriptions d'une fontaine & d'un bois, si une Naïde ou des Nimphes ne sont cachées dessous? Pourquoi mettre partout des femmes? Ne sont-elles pas assez de mal ou elles sont naturellement? Enfin il lui soutint un jour que la Poësie pouvoit plaire sans le secours de la fable, & que quand la Pièce n'étoit pas trouvée bonne, c'étoit ou le défaut du Poëte, qui n'avoit pas assez d'élevation, ou un effet de la corruption des hommes qui avoient encore quelque attachement aux erreurs du Paganisme. Notre Poëte ayant pris le parti contraire & soutenu celui de la Fable,  
dit

dit qu'elle faisoit tout le merveilleux des Anciens, & que sans elle on n'étoit qu'à demi Poëte. La contestation s'étant échauffée, Claude gagea trente Pistoles de faire une Pièce en Vers sans le secours de la Fable, qui seroit meilleure que celle qu'il pourroit faire avec son secours. M. de Santeuil accepta la proposition, & l'argent fut déposé: Messieurs de l'Academie furent pris pour Juges; chacun de son côté ayant fait une Pièce en Vers où il défendoit son opinion, on la porta aux Juges convenus, & quoique la Pièce de Jean de Santeuil, qui soustenoit le parti de la Fable, fut trouvée assez belle pour mériter d'être traduite par M. de Corneille, néanmoins l'Academie décida pour celle de Claude son frere qui gagna: On voit dans les Recueils dont j'ai parlé les deux Pièces, & la traduction de M. de Corneille, dont j'ai seulement retenu ces quatre Vers.

Qu'on me peigne en sçavant une planie nourrie  
Des impures vapeurs d'une terre pourrie,  
Le portrait plaira-t'il, s'il n'a pour agrément  
Les larmes d'une amante, ou le sang d'un amant ?

Pour revenir à M. de Santeuil de saint Victor, il étoit le premier enthousiasmé de

de ses Vers, & comme il étoit fort plaisant dans toutes ses expressions quand il en avoit fait, qu'il croyoit meilleurs que les bons qu'il faisoit d'ordinaire, il demandoit à ceux à qui il les montrait, s'ils y connoissoient du Perier, Regnier & Mevage? Si on lui répondoit qu'on les y connoissoit, il arrachoit ses Vers de la main de celui qui les tenoit, & les pressoit de leur aller donner des gardes, parce qu'ils se pendroient infailiblement quand ils verroient les Vers qu'il avoit faits. Il disoit aussi en d'autres rencontres, quand il avoit fait quelque chose qui lui plaisoit, qu'il alloit faire tendre des chaînes aux Ponts, de peur que les autres Poètes en passant ne se jettassent dans la riviere, de desespoir de ne pouvoir faire d'aussi bons Vers.

Il étoit néanmoins d'une docilité admirable pour tous les Connoisseurs, il leur montrait ses Ouvrages, & les écoutoit avec beaucoup de reconnoissance, les avantages qu'il retiroit de leurs critiques le consoloient toujours de la peine qu'il ressentoit à être critique; car il ne pouvoit souffrir les demi-sçavans ni les orgueilleux, qui se font un mérite de trouver à redire aux meilleurs

leurs ouvrages ; il les comparoit aux chenilles , qui s'attachent à tout ce qu'il y a de meilleur dans la campagne , pour n'en composer que du venin.

Veritablement il s'estimoit au-dessus de tout le monde ; mais comme il rendoit justice aux habiles gens , il mettoit cinq ou six personnes au-dessus de lui , comme les PP. Rapin , Cossard , Jouveney , Commire , Vavasseur & la Ruë Jesuites , de sorte qu'on peut dire de lui ce qu'on sçait des Gascons , que son orgueil étoit plus dans les manieres que dans le cœur.

Avec cela , jamais homme n'a été plus simple , il ne connoissoit pas un Empereur ni un Prince étranger ; il auroit écouté la lecture d'une gazette surannée , comme celle du dernier ordinaire & la plus nouvelle. Il ne sçavoit aucun détail des choses les plus nécessaires à la vie , si on lui eût demandé quarante écus d'une paire de souliers , il se fut seulement contenté de dire en les payant , *quarante écus , bons Dieux , une paire de souliers , cela est bien cher !* Mais ses impétuositez le rendoient ridicule à bien du monde , tantôt il brusquoit l'un , tantôt il injurioit l'autre ,  
faisoit

faisoit une mauvaise raillerie de celui-ci, agaçoit celui-là, couroit & s'agitoit souvent comme un homme qui a perdu l'esprit, & cela par des raisons dont peu de gens ont connu la cause.

Un jour que Claude de Santeuil son frere lui en faisoit des reproches, il lui dit que les extravagances ne partoient pas tant d'un fonds de folie qui dût le faire mépriser, que de la nécessité où il se voyoit de faire son salut, que son temperament le portoit aux femmes, que les saint Antoine & les saint Hilaire s'étoient roulez sur les épines & sur les charbons pour se défendre de leurs charmes; que pour lui qui n'avoit pas tant de vertu, il se contentoit de faire diversion par d'autres objets, aux pensées dangereuses qui lui en venoient souvent; d'où l'on peut connoître, quelle étoit son application aux devoirs essentiels de la Religion.

Un jour étant à Notre-Dame, & s'amusant à regarder les anciennes figures en bas relief de la porte de l'Eglise, il dit à Charles son frere en touchant un pillier : *mon frere cela est bien vicieux pour être faux*, voulant dire que si notre Religion n'étoit la véritable, que les

les monumens de sa vérité n'eussent pas si long-tems subsisté ; car c'est le propre du mensonge de s'évanoüir , & de se détruire , le tems en est l'ennemi juré , parce qu'il le découvre , & qu'il n'a plus de crédit parmi les hommes dès qu'il est découvert & qu'ils le connoissent.

Il y a dans l'Écriture sainte des passages dont il étoit entièrement pénétré , comme de celui-ci du Prophète Daniel à Balthazar , *Positus est instatera , & inventus est minus haben* , il n'en parloit qu'avec une crainte , & une véhémence qui touchoit tout le monde. Une autrefois il comparoit les pécheurs , dans le sens de l'Écriture , à ces voyageurs qui restent la nuit dans un bois , *un Tigre* , disoit-il , *un Lion* , *un Ours* passent contr'eux , & ils ne voyent point ; de quelle crainte ne feroient-ils pas saisis s'il les voyoient ?

Quoique sa Famille l'eût souvent sollicité de se faire Prêtre , il resta Soudiacre , se trouvant indigne du caractère de la Prêtrise. Quand on lui en demandoit la raison , il disoit qu'il craignoit que son génie pour les Vers ne le suivit jusqu'à l'Autel , que la modestie & la gravité d'un Prêtre étoient incom-

patibles avec les faillies de la Poësie ; & que d'ailleurs il se connoissoit assez bon Poëte pour ne pouvoir pas être aussi bon Prêtre : ce qui est si vrai, qu'ayant été prié de prêcher un jour de Fête dans un Village autour de Paris, à la place du Prédicateur qui avoit manqué, il monta en Chaire, mais après qu'il eut parlé peut-être un quart-d'heure de suite, il perdit son sujet de vûë & se broüilla, il est vrai qu'il se tira d'affaire par un tout d'esprit ; car comme il aimoit mieux ne pas continuer que battre la campagne, il dit en se riant, *j'avois bien d'autres choses à vous dire : mais il est inutile de vous prêcher davantage ; vous n'en serez pas meilleurs.*

Comme il étoit railleur & bouffon, & qu'il ne pouvoit souffrir les mauvais Poëtes, il se fit des ennemis & des querelles avec la plûpart de ceux de son tems. Un d'entr'eux pour se vanger de ses railleries envoya contre lui de faux mémoires au Gazetier d'Hollande qui en parla en mauvais termes ; mais l'ordinaire suivant aiant été instruit de la vérité & fâché de ce qu'on l'avoit surpris, il chanta la palinodie, & accabla de honte & de reproches l'auteur de ces

mémoires



mémoires, en le désignant si bien qu'on le reconnut.

Cependant quelque habile & railleur que fut Monsieur de Santeuil, il ne tenoit point contre une critique judicieuse & une réponse spirituelle, il avoit un esprit d'équité naturelle que la vanité ne corrompoit point. Il se rendoit de bonne grace, & ne combattoit point contre la raison (comme certaines gens) pour soutenir leurs sentimens & la première opinion qu'ils ont *chausée*.

Un jour un de ses Confreres Religieux de saint Victor, lui montra devant M. Dubosc Prévôt des Marchands les Vers qu'il avoit faits; & comme il s'y étoit servi du mot *quoniam*, qui est en Vers une expression basse, M. de Santeuil le raillant, lui recita tout un Pseaume où il se trouva vingt fois *quoniam* : comme, *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam misericordiae ejus, quoniam salutare suum, quoniam veritate tuâ*, &c. Le Religieux piqué lui répliqua fort ingénieusement sur le champ, par ces vers des Bucoliques de Virgile.

*Insanire licet, quoniam tibi.*

Ce qui lui attira une honnêteté de M

de Santeüil , qui cessa de le railler.

Dans la suite , feu M. Fontanier de Pelisson Maître des Requêtes , dont tout le monde chérit la mémoire & le bel esprit ; l'ayant connu , il lui conseilla de quitter la fable , pour s'attacher à des sujets Chrétiens , qui lui produiroient les secours pour toutes les commoditez dont il pourroit avoir besoin : M. de Santeüil s'étant souvenu que son frere lui avoit dit autrefois la même chose ; il résolut de suivre ce conseil & de ne plus travailler que pour l'Eglise. En effet , il écrivit à M. de Pelisson sur sa résolution , en très-beaux Vers , dont on rapporte seulement la traduction dans ce Recueil , parce que l'original est perdu ; ce fut dès ce tems-là qu'il commença à travailler à ses Hymnes. Le Roi , pour la gloire duquel il avoit déjà fait des Vers , & qui s'étoit contenté de l'honorer de plusieurs gratifications , le fit alors coucher sur l'Etat pour une pension de huit cens livres , ce qui caractérise bien la piété de ce grand Monarque ; de sorte que M. de Santeüil composa un revenu très-honnête , tant de la pension que sa famille lui faisoit , que des présens qu'il recevoit de tems en tems des Messieurs  
les

les Princes de Condé & du Maine, de l'Hôtel de Ville de Paris, dont il étoit le Poëte perpetuel, & de plusieurs Eglises & Paroisses pour lesquelles il travailloit.

On verra dans les deux Recüeils, dont j'ai parlé, ses Ouvrages, & surtout dans celui-ci, l'Histoire de la plûpart de ces mêmes Ouvrages, c'est-à-dire, ce qui leur a donné occasion, & de quelle maniere il les a faits. Il faut avouër qu'il eût de la peine au commencement à faire chanter ses Hymnes dans l'Eglise, qui ne quitte que pour de bonnes raisons ses anciennes rubriques. La difficulté étoit qu'il avoit fait des Ouvrages profanes; cependant dans la suite, sur l'assurance qu'il donna de n'en plus faire, ses Hymnes étoient si belles, & les anciennes si pleines de fautes, que l'on se vit en quelque façon dans la nécessité de les recevoir, & de les adopter.\*

On ne sçauroit exprimer la joye qu'il en eût, il couroit les Eglises où on les chantoit; & tout hors de lui-même quand

\* Voyez le Journal des Sçavans, de Basnage, sa Lettre y est insérée.

quand le chant y étoit propre, il lui arrivoit quelquefois de danser à leur harmonie, ce qui lui faisoit dire fort agréablement, que *quoiqu'il n'y eût point de salut hors de l'Eglise pour tout le monde, il étoit néanmoins excepté de cette regle si générale, parce qu'il étoit obligé d'en sortir pour faire le sien, y entendant chanter ses Hymnes avec trop d'amour propre*: aussi ne les recitoit-il jamais qu'avec des contorsions & des grimaces à faire peur, il entroit en entouffiasme dès le premier Vers, & déclamoit les autres comme un démoniaque tourmenté de plusieurs esprits; ce qui donna lieu à cette Epigramme que le célèbre M. Despreaux fit sur le champ, un jour qu'il recitoit une de ses Hymnes devant Messieurs de l'Académie Françoise.

A voir de quel air effroyable,  
 Roulant les yeux, tordant les mains,  
 Santeuil nous lit ses Hymnes vains,  
 Diroit-on pas que c'est le diable,  
 Que Dieu force à louer ses Saints.

Il donna des preuves de l'attachement qu'il avoit pour son Convent en plusieurs rencontres, sur-tout lorsqu'il refusa le Prieuré de Souffilanges en Auvergne, que M. le Cardinal de Bouillon

On voulut lui donner, en cas qu'il eût voulu sortir de l'Abbaye de saint Victor. Il en étoit un des plus anciens, & comme on lui disoit à cette occasion qu'on l'eût déjà fait Prieur s'il eût été Prêtre & plus sage : Il répondit, nous ne prenons pas pour Supérieurs ceux qui ont été vertueux & bien réglez toute leur vie, nous élisons ceux qui eussent été pendus s'ils fussent restez dans le monde, comme ceux qui ont volé le tronc, ou qui ont eu des maitresses étant jeunes, ceux-là, ajouta-t-il, sont ordinairement plus capables de gouverner une Maison que les autres : ils connoissent par eux-mêmes les foiblesses de la nature dont ils sont revêtus, & sçavent mieux que personne les remèdes qui y sont propres, & l'usage qu'on en doit faire. D'ailleurs, reprit-il, ils sont toujours sur leur garde, de peur de faire mal à-propos des reprimandes, parce qu'ils sçavent bien qu'on auroit dequoi leur répondre.

On lui demanda une autrefois quelle étoit la plus belle Ville du Royaume. Et comme on lui nommoit Rouën, Lion & Toulouse : Combien y a-t-il d'ici à ces Villes ? Il y a, lui dit-on, trente lieues d'ici à Rouën, cent lieues d'ici à Lion, & deux cens lieues d'ici à Toulouse. Est-ce, reprit-il, qu'il n'y

n'y a pas de Ville plus loin? Pardonnez-moi, lui dit-on, en lui nommant un Village du fond de la Provence; il y a près de trois cens lieues d'ici à celle-là: Hé bien, dit-il, c'est-là la plus belle: Pourquoi? C'est, dit-il, qu'elle est la plus éloignée de mon Couvent. Cependant, comme je l'ai dit, il n'y eut peut-être jamais de Religieux qui y fut plus attaché & qui l'aimât davantage.

On ne finiroit point si l'on vouloit rapporter ici toutes ses réponses & ses plaisanteries. Pour ne pas donner à ce discours plus d'étendue qu'il en doit avoir, on les rapportera dans la suite, tant parce qu'elles sont pleines de bon goût & de facétie, que parce qu'elles servent merveilleusement à les caractériser, & à faire connoître ses façons d'agir.

Après avoir donc dit qu'il étoit grand & assez gras, qu'il avoit le visage large, les joues creuses, le menton relevé, le nez épaté, les narines ouvertes, les yeux noirs & gros, les cheveux & le poil noir, le front haut & la tête à demi chauve; je crois ne pouvoir mieux finir le portrait, que par celui que le célèbre M. de la Bruiere en fait dans son Livre, des

Mœurs

Mœurs de ce Siecle , sous le nom *Theodas* : on y trouvera en raccourci ce que j'ai dit ici fort au long ; ainsi ce sera finir en quelque façon le discours dans les règles par une récapitulation des principales choses que j'y ai dites.

Voulez-vous quelque'autre prodige, concevez un homme facile , doux , complaisant , traitable , & tout d'un coup violent , colere , fougueux , capricieux. Imaginez-vous un homme simple , ingénu , crédule , badin , volage , un enfant en cheveux gris ; mais permettez-lui de se recueillir : ou plutôt se livrer à un génie qui agit en lui , j'ose dire sans qu'il y prenne part & comme à son insçû , quelle véruë , quelle élévation , quelles images , quelle latinité ! Parlez-vous d'une même personne , me direz-vous ? Oui , du même ; de *Theodas* , & de lui seul ; il crie , il s'agite , il se roule à terre , il se releve , il sonne , il éclate , & du milieu de cette tempête , il sort une lumiere qui brille & qui réjouit disons-le sans figure , il parle comme un fou & pense comme un homme sage ; il dit ridiculement des choses vraies & follement des choses sinceres & raisonnables , on est surpris de voir naître & éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie , parmi les grimaces & les contorsions. Qu'ajouterai-je davantage , il dit , & il fait

mieux qu'il ne sçait ; ce sont en lui comme deux ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, & qui ont chacune leur tour ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'oublois de dire qu'il est tout à la fois avide & insatiable de louanges, prêt de se jeter aux yeux de ses Critiques, & dans le fonds assez docile pour profiter de leurs Censures : je commence à m'appercevoir moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout differens, il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisième dans *Theodas*, car il est bon homme, il est plaissant homme, & il est excellent homme.

Monsieur le Prince de Condé lui ayant fait l'honneur de le mettre de son voyage en Bourgogne pour l'Assemblée des États, il mourut à Dijon au grand regret de tout le monde, dont il étoit aimé, le 5 AOÛT 1697. d'une colique qui dura quatorze heures, pendant lesquelles il se disposa à la mort, & reçût les Sacremens avec une pieté & des sentimens dignes de sa Religion & de son bon cœur. Il étoit âgé de soixante-quatre ans, dont il en avoit passé quarante-quatre dans l'Abbaye de Saint Victor. On l'enterra avec beaucoup de magnificence dans l'Abbaye de Saint Etienne,



Etienne, qui étoit autrefois desservie par des Chanoines Reguliers de Saint Augustin, qui sont aujourd'hui sécularisés. La Ville de Dijon qui l'avoit adopté pour son enfant, à cause de l'amitié singuliere qu'il lui avoit témoigné par divers beaux Ouvrages, lui rendit les derniers devoirs, & fit les frais de ses obseques. Elle avoit accoutumé de lui envoyer toutes les années deux muids de son meilleur vin, comme un tribut de la reconnoissance qu'elle avoit de sa prédilection, & des Vers qu'il a faits pour elle. Sa Patrie étant jalouse des cendres d'un homme qui avoit été l'ornement de son siècle, & d'elle-même en particulier, voulut les avoir. La Ville de Dijon les lui disputa quelque tems, & ce ne fut pas sans peine qu'elle sacrifia ce précieux dépôt aux ordres & à l'obéissance qu'elle doit à M. le Prince, qui les fit transporter à Paris à ses frais dans l'Abbaye de Saint Victor, où il est enterré parmi les grands Hommes de cette Maison.

Quantité de gens honorent ses obsèques & son tombeau d'Inscriptions & d'Epitaphes. Tous les Poètes, dont les divers génies s'étoient comme rassemblés en lui travaillèrent à sa gloire; les uns par reconnoissance de ce qu'ils en avoient appris; d'autres à cause de l'estime qu'il leur avoit témoigné; & d'autres enfin par vanité,

voulant par-là donner à penser qu'ils étoient dans la familiarité d'un si grand Homme. Ils s'accorderent néanmoins tous en cela , qu'il n'y en eût pas un qui ne travaillât par estime & par justice , - & peut-être même pour immortaliser ses Ouvrages par la dignité de son sujet. On lit sur son tombeau à Saint Victor , cette Epitaphe qui a été choisie comme la meilleure entre celles qu'on y présenta.

E P I T A P H I U M.

*Quem superi præconem , habuit quem sancta  
poëtam.*

*Relligio , latet hoc marmore Santolius ;  
Ille etiam heroas , fontesque , & flumina &  
hortos ,*

*Dixerat ; at cineres , quid juvat iste labor ?  
Fama hominum merces , fit versibus aqua  
profanis ,*

*Mercedem poscunt , carmina sacra Deum.*

Il ne me reste qu'à dire un mot , comme j'ai promis , des Ouvrages de Charles de Santéuil son frere , tant pour ne pas manquer même de reconnoissance des mémoires qu'il m'a fournis pour ce discours , que pour la justice qu'on lui doit. Il a fait plusieurs Pièces en Vers Latins & François , entr'autres l'éloge de la *Plume* , qu'il

qu'il appelle *la sage - femme de l'esprit*,  
comme on le peut voir par ces deux Vers.

*Ingenii obstetrix pueros sine corpore foetus  
Eruis , è cerebri penetralibus . . . . .*

Il a fait encore la description d'une  
Montre , où il décrit fort ingénieusement  
le tambour & le balancier , en ces termes.

*Intensus stat fune calybs , seseque remittens  
Æquali celeres temperax axe rotas.*

Toutes ces Pièces ne sont pas imprimées:  
le Public m'aura un jour l'obligation de  
les voir , s'il me tient la parole qu'il m'a  
donnée ; on trouve seulement de lui une  
Epigramme à M. Nodot , dans le Petron-  
ne , trouvé à Belgrade , imprimé à Paris  
en 1698. Je n'en sçaurois rapporter d'au-  
tres entierement que quatre vers qu'il fit  
pour M. de Berulle premier President à  
Grenoble , qui y fit son entrée le jour que  
l'on fait à Rome la Commémoration du  
Bienheureux Cardinal de Berulle son  
oncle.

*Princeps purpureo , dum gaudet Roma Be-  
rullo :*

*Gallia dumque memor , celestem agnoscit  
avitum ;*

*Plebsque , themisque tuas sub eodem nomine  
laudes ,*

*Predicat , & tali floret rediviva magistro.*

Il a fait en François plusieurs autres Pièces pour cet illustre Magistrat , & je me souviens que M. de Berulle lui ayant reproché qu'il ne faisoit des vers que pour lui , il lui écrivit sur le champ ce Sonnet , où l'on trouve toute la franchise & la liberté du génie de son frere de Saint Victor.

Ma Muse n'est point mercenaire ,  
Je fais des Vers comme je bois ,  
Et n'en ferois pas pour un Roi ,  
Si je n'avois dessein d'en faire.

Mon stile est libre & volontaire ,  
Mon caprice est ma seule Loi ;  
Et , Seigneur , quand j'écris pour toi ,  
Je me plais avant que de plaire.

Il est vrai que ma volonté  
Panche en cela de mon côté .  
Et suit la vertu qui m'anime ;

Heureux si dans ce beau projet  
Je pouvois élever ma rime  
A la dignité du sujet,

On voit par-là que le mérite & la vertu sont familiers & comme héréditaires dans la famille de Messieurs de Santeuil ; mais de peur qu'on ne croye que la flatterie ou quelque'autre motif encore plus bas m'en fasse faire l'éloge , je passerai aux Ouvrages & aux Bons Mots de Monsieur de Santeuil de Saint Victor , afin de desennuyer le Lecteur du trop de tems que j'ai peut-être mis à parler de sa famille.







# LES BONS MOTS DE MONSIEUR DE SANTEUIL.

**Q**N dit de M. de Santeüil que s'étant allé promener seul dans le jardin du Luxembourg, il y trouva un jeune Ecolier qui faisoit sur l'herbe son devoir de classe, il s'en approcha, & lui dit : que faites-vous là, mon ami ? Je tâche, Monsieur. de faire de méchans Vers, lui dit l'Ecolier : cette reponse ayant plû à Monsieur de Santeüil, il lui demanda en quelle Classe il étoit, l'Ecolier lui dit qu'il étoit en Troisième : Que je voye votre devoir, lui dit M. de Santeüil ; je ne l'ai pas encore fait, Monsieur, répondit le petit garçon : Hé bien je vous aiderai, reprit Santeüil. Alors ayant pris la matiere des Vers de cet Ecolier, il les lui dicta l'un après l'autre de la maniere dont on sçait qu'il les faisoit ; l'Ecolier le remercia, & Santeüil s'en allant, lui dit : *Si on te demande*

demande qui t'a fait tes Vers , tu n'as qu'à dire que c'est le Diable. Cet enfant ne se souciant pas qui que ce fut , pourvû que sa besogne fut bien faite , s'en alla à son College tout en sautant ; le Regent venant à lire les thèmes tomba sur celui de cet Ecolier , il le lût , & en ayant trouvé les Vers admirables , il lui dit d'un ton menaçant , un tel , Qui vous a fait vos Vers ? « Personne , Monsieur , » dit l'Ecolier , je veux le sçavoir : ce n'est » pas vous qui les avez faits ? Pardonnez- » moi , Monsieur , continua l'Ecolier : Vous avez » donc un Répétiteur ? Non , Monsieur , dit » l'Ecolier , celui que j'avois est malade , & » personne depuis ne voit mon devoir : ça , » vous mérités qu'on m'aille chercher le Cor- » recteur ; l'Ecolier se mit à pleurer , ne sçachant pas le nom de celui qui lui avoit fait ses Vers , & n'osant pas dire que c'étoit le *Diable* : mais la crainte d'avoir le fouet , lui fit dire , quand il vit le Correcteur , que si on vouloit lui pardonner , qu'il alloit tout avouer. Sur la parole qu'on lui en donna , le petit garçon après bien des façons , dit naturellement que c'étoit le *Diable*. Comment , fripon , reprit le Regent , avez-vous quelque commerce avec cet homme-là ? non dit l'Ecolier fondant en larmes : je ne l'appellois point , & il m'est venu trouver au Luxembourg , où je faisois mon thème. Comment est fait ce *Diable* , reprit le Regent , Monsieur ,



fieur , dit l'Ecolier , tout tremblant : *Il est grand & noir , & il a une chemise blanche dessous un grand manteau.* Le Regent ayant compris par cette peinture qui étoit ce *Diable* , fit retirer le Correcteur , & pardonna à l'Ecolier , qui voyant passer depuis M. de Santeuil dans la rue , le suivoit en disant à ceux de ses camarades qu'il rencontroit sur son chemin : voilà le *Diable* qui a fait mes Vers.

Je ne puis souffrir , disoit M. de Santeuil , qu'on traite de *Nicodeme* un homme dont on ne fait point de cas ; depuis que j'ai lû que *Nicodeme* étoit un homme de qualité , qui se sacrifia pour la Religion. Il y auroit à présent , ajoûtoit-il , peu de ces *Nicodemes* ; mais en recompense , il y a beaucoup d'autres *Nicodemes* , dans le sens que l'on donne à ce mot-là.

Il disoit aussi en parlant de saint Crépin & de saint Crépinien , qu'on les regardoit dans le monde comme de petits Saints , sortis de la lie du peuple ; & que le Public , excepté les Cordonniers & les Savetiers , seroit comme fâché d'y avoir beaucoup de dévotion : Cependant ces deux Saints étoient deux Chevaliers Romains , qui avoient pris le métier de Cordonnier , pour s'insinuer plus aisément dans les maisons des Payens , qu'ils tâchoient de convertir

vertir à la Foi.

En parlant des Abbés, il disoit que c'étoit les sanfuës des Abbayes : quand je les vois courir après les Bénéfices, ajoûtoit-il, il me semble voir des chasseurs affamés, qui courent un lièvre, les uns le prennent au gîte & le font lever, d'autres le courent quand il est parti : ceux qui l'attrapent ne sont bien souvent, ni ceux qui l'ont découvert, ni ceux qui l'ont couru : un héritier collatéral vient à la traverse & l'emporte. Comme on se mit à rire de sa saillie, il ajouta que la comparaison lui paroïsoit d'autant plus juste que les coureurs de Bénéfices ; comme les chasseurs dès qu'ils avoient attrappé quelque chose, ils l'écorchoient, ils en faisoient une curée, le mettoient cuire & le rongeoient jusqu'aux os qu'ils jetoient aux chiens, qui étoient les Moines, qui avoient le soin de desservir l'Abbaye & de jeûner.

Il se trouva un jour dans une compagnie où étoit Madame . . . . . après avoir fait bien des contes sur la compagnie, il s'adressa enfin à celle-ci, qui étoit fort fardée : Te voilà bien blanche, lui dit-il, si tu tombois en pamoïson, tu ne changerois pas de couleur. La Dame qui ne manquoit point de repartie, lui répondit : Te voilà bien noir, si tu l'étois moins, tu en serois

rois plus agréable , mais tu n'en ferois pas moins fol.

M. . . . passant par-devant une porte où M. de Santeuil s'étant arrêté , soit pour attendre quelqu'un , ou pour rêver à sa Poësie , dont il étoit toujours extrêmement occupé , le salua , & en s'en approchant , il lui demanda ce qu'il faisoit. Arrêtez , je compte , lui répondit M. de Santeüil , combien de *Cocus* passeront dans un quart-d'heure , tu est le vingtième.

M . . . . Chanoine de S. Honoré , ayant un jour retenu M. de Santeüil à déjeûner , mit cuire dans sa chambre des cotelettes de mouton sur le gril , ce qui causa une si grande fumée , qu'ils furent obligés d'ouvrir toutes les fenêtres , mais elle ne se dissipa pas pour cela : & M. de Santeüil après s'être long-tems dépité contr'elle & lui avoir dit des injures , entra dans une telle colere , qu'il prit le gril & les cotelettes & les jeta par la fenêtre , en disant : *au Diable la viande , quand la fumée n'en vaut rien.* Il s'en alla ensuite , sans vouloir rien manger : le Chanoine l'ayant rencontré quelque-tems après , il lui dit : Monsieur de Santeüil , est-ce que vous ne voulez pas venir déjeûner chez moi ? - Oui da , lui répondit Monsieur de Santeüil , à condition qu'il n'y aura plus de quarré de mouton sur  
le

*le gril* , à condition aussi reprit le Chanoine , que vous ne jetterez pas mes meubles par la fenêtre.

Un autre Abbé se promenant un jour avec M. de Santeuil au jardin du Roi , vint à parler de Mademoiselle de M. . . . & comme l'Abbé faisoit son éloge en termes magnifiques , M. de Santeuil l'interrompit , en disant qu'il ne disoit pas ce qui en étoit : & qu'y a - t - il à en dire , repartit l'Abbé ? *Quelle n'est pas ce que tu dis , & quelle est ce que tu ne dis pas* , repliqua M. de Santeuil. On ne peut répondre plus juste , ni faire entendre plus honnêtement des choses fort malhonnêtes.

Monsieur . . . . donnant un jour à dîner à plusieurs de ses amis , pria M. de Santeuil d'en vouloir être On le plaça entre deux belles Dames ; desorte que chacun envioit son sort. Un de la Compagnie lui ayant dit en plaisantant , que vous êtes heureux , M. de Santeuil , d'être si bien placé ! *le bonheur n'est pas bien grand* , répondit-il , *quand il ne passe pas la table.*

M. . . . . étant avec un de ses amis , lui dit d'avertir sa femme de ne point voir certaines personnes qui faisoient tort à sa réputation : Cet avis ne plût pas au Mari , & M. de Santeuil qui étoit présent , dit aussi tôt , *cela ne fait point de mal à qui le veut être.* Quoi être , demanda le Mari ? *bon, com-*

plaisant , facile ou commode , répartit M. de Santeuil , *ce que vous voudrez , c'est toujours la même chose.*

Une femme avoit étalé vis-à-vis la porte de l'Oratoire des estampes & des images , parmi lesquelles étoit le portrait de M. de Santeuil , Monsieur l'Abbé B. . . . le voyant passer , l'arrêta , & après quelques momens de conversation ; en lui faisant remarquer que son portrait étoit à la gauche de celui d'Arlequin , il s'avisa de lui dire qu'il méritoit bien d'avoir la droite. M. de Santeuil piqué de la raillerie , poussa tout en colere & si vivement l'Abbé , en lui disant qu'il ne méritoit ni d'avoir la droite , ni d'avoir la gauche , qui le fit tomber sur une femme qui vendoit des oranges. Le panneau d'oranges fut renversé , une partie fut écrasée par les carosses , l'autre par les passans. La Marchande sauta au collet de l'Abbé , & M. de Santeuil qui le vit ainsi pris , lui dit en riant de toute sa force , *adieu camarade , te voilà encore mieux placé que mon portrait.*

Arlequin Dominique ayant fait faire son portrait , voulut avoir des vers Latins pour mettre au bas Il sçavoit que M. de Santeuil passoit pour le Poete qui en faisoit le mieux , il fut le voir en habit ordinaire , & comme il en fut mal reçu ; car M. de Santeuil tenant la porte de sa chambre entr'ouverte , lui fit brusquement & coup sur coup cent quel-

questions l'une après l'autre , ſçavoir qui il étoit , pourquoi il venoit , s'il avoit quelque choſe à lui dire , comment il le connoiſſoit , de quelle part il venoit , & où il l'avoit vû , & tout cela ſans attendre aucune réponſe , après quoi il lui ferma la porte au nez.

Dominique ſurpris , ne ſe rebuta point. Il concerta en lui-même comment il viendroit à bout d'un homme ſi bruſque , & ayant imaginé ce qu'il pourroit faire , il ſe retira , réſolus d'y revenir un autre jour dans ſon habit de Théâtre ; en effet quelques jours après s'étant mis en chemiſe avec ſon habit de Théâtre , ſa ſangle , ſon épée de bois , ſon petit chapeau , & un manteau rouge par-deſſus qui le couvroit , il fut frapper à la porte de M. de Santeuil , quoiqu'elle fut entre-ouverte : Qui eſt-là , cria M. de Santeuil , qui compoſoit ? Dominique ne répondant rien , mais continuant de frapper de la même manière , M. de Santeuil qui avoit déjà demandé cinq ou ſix fois , qui eſt là , & qui avoit même dit , entrez ; importuné par le même bruit , & ne voulant pas ſe lever de ſon ſiège , dit en colere , ô quand tu ſerois le *Diable* entre ſi tu veux ! Dominique ayant pris la balle-au-bond , jetta ſon manteau rouge en arriere , prit ſon maſque , mit ſon chapeau & entra bruſquement. Santeuil ſurpris , tendit les bras , ouvrit de gros yeux

yeux & se tint immobile quelque tems , bouche beante sans pouvoir rien dire croyant effectivement que ce fut le *Diable*. Dominique étant resté assez long-tems dans une posture qui répondoit à l'étonnement de notre Poëte , en changea & commença de courir d'un bout de sa chambre à l'autre en faisant mille postures. M. de Santeüil revenu de sa surprise , se leva & fit les mêmes tours dans sa chambre. Dominique voyant que le jeu lui plaisoit tira son épée de bois , & allongeant & raccourcissant le bras , lui donnoit de petites tapes , tantôt sur les joues , tantôt sur les doigts , tantôt sur les épaules. M. de Santeüil irrité lui rendoit de tems en tems des coups de poings , que l'autre sçavoit esquiver fort adroitement : ensuite Arlequin détachant sa fangle , & M. de Santeüil prenant son Aumusse , ils se firent sauter l'un & l'autre , jusqu'à ce que celui-ci commençant à se lasser de cette comédie , il lui dit ; mais quand tu serois le *Diable* ; s'y faut-il que je sçache qui tu es. Qui suis-je , répondit Dominique , avec le ton de voix propre à son habit ? Oui , repliqua le Poëte : Je suis , continua Dominique , le Santeüil de la Comedie Italienne O ! pardi , si cela est . reprit M. de Santeüil , je suis l'Arlequin de saint Victor. Dominique leva son masque , & ils s'embrassèrent l'un & l'autre comme les meilleurs amis du

monde : peu de tems après Dominique pria M. de Santeüil de lui faire des Vers pour mettre au bas de son Portrait , & M. de Santeüil s'en tint à ce seul qui lui fit sur le champ ,

*Castigat ridendo mores.*

M.... qui passoit pour un grand Usurier, & qui contrefaisoit le saint homme & le scrupuleux, comme tous ceux de son métier, étant un jour avec M. de Santeüil, s'avisa de lui dire, qu'il avoit des manieres indignes de l'habit qu'il portoit; il est vrai, lui répondit M. de Santeüil, je n'étois pas né pour être Religieux; mais tu l'étois pour ce que tu fais.

M.... prêchoit à saint Severin, & ne contentoit pas son Auditoire. Il fit mieux l'année passée, dit M. de Santeüil qui s'y trouva. Quelqu'un l'ayant entendu, lui dit, il ne prêcha pas, Monsieur; c'est en cela qu'il en fit mieux, répondit M. de Santeüil en s'en allant.

Le même prêchant encore dans la même Eglise, demeura court à la moitié de son Sermon, M. de Santeüil l'ayant sçû, lui écrivit le lendemain une Lettre, & mit le dessus, à Monsieur l'Abbé.... demeurant à saint Severin.

Un jour M. de Santeüil s'avisa d'aller avec un de ses amis en cachete à la Comedie. Il se plaça aux troisièmes Loges, & un



moment après , il donna un grand coup de sa main sur le devant de la Loge , en criant , *ah ! morbeau , je suis un sot* Qu'as-tu , lui demanda son ami ? *J'ai oublié de dîner* : cela parut si plaisant à celui qui étoit avec lui , & à ceux qui l'entendirent , qu'ils ne pûrent s'empêcher d'en rire ; son ami lui demanda , s'il vouloit qu'il lui fut chercher une bouteille de vin. *Ma foi* , répondit M. de Santeüil , *tu me feras plaisir ; mais qu'elle soit de jauge*. Son ami en apporta une de deux pintes , avec trois pains & deux cervelats. M. de Santeüil , se saisit aussitôt de la bouteille , & comme il vouloit se baisser pour boire , afin qu'on ne le vit pas , il répandit du vin sur son rabat , ce qui le mit en colere : parbleu , dit-il , *je suis bien sot de me cacher , il n'est rien de plus naturel que de manger & de boire , & la nécessité n'a point de loi*. Il se leva , & bûvant d'une main il versoit de l'autre ; plusieurs personnes qui s'en apperçûrent en rirent , & la Comedie étoit aux Loges , & non pas sur le Théâtre. Son ami l'en ayant averti , lui dit de tourner le dos , *bon* , répondit M. de Santeüil , *est-ce que je suis fait pour ces gens là ? je ne suis fait que pour moi*. Ayant mangé les trois pains & les deux cervelats , il recommença à boire de la même maniere , & ne quitta point la bouteille qu'il n'eût tout bû , à la reserve d'un verre de vin qu'il don-

na à son ami , après quoi il fit un grand soupir , & dit , *Dieu garde mal à ceux qui ne sont pas si bien que moi.* Toutes ces saillies & la maniere dont il bûvoit & mangeoit , firent plus de plaisir à ceux qui le virent , que n'auroit pû faire la comedie du monde la plus agréable.

M . . . lui demandant un jour d'où venoit que les belles femmes étoient ordinairement douces & agréables , & que les laides au contraire étoient toujours de méchante humeur ? C'est , répondit M. de Santeuil ; que celles-là sont accoutumées à entendre des douceurs , & que celles-ci sont chagrines de ce qu'on ne leur en dit pas.

Quand il avoit pris quelqu'un en haine il n'en revenoit point. Comme il étoit fort honnête homme , & qu'il avoit le cœur merveilleux , le souvenir de l'action ou de la conduite d'un malhonnête homme mort depuis un siècle , le mettoit dans le même emportement que s'il eût vécu de son tems , & qu'il eût été la victime de sa malice. Un jour il parloit à Madame du M . . . de la mauvaise conduite d'un Prieur de l'Abbaye de saint Victor , & comme il se mettoit fort en colere contre lui , Madame du M . . . qui crût qu'il parloit du Prieur qui vivoit alors , lui dit qu'il avoit raison , & qu'on devoit le déposer , le Ciel y a mis bon ordre , Madame , dit M. de Santeuil , il est mort ,

mort il y a près de cent ans. Madame du M... ne pouvant s'empêcher de rire de l'emportement de ce Poëte , contre un homme qui n'étoit plus depuis si long-tems & qu'il n'avoit jamais vû , lui dit en riant : vous voyez bien , Monsieur , que Dieu a prévu ma justice il y a cent ans ? *Oui* , répartit M. de Santeüil , *& je lui aurois eu obligation s'il eût prévenu mon chagrin de la même maniere* , voulant dire s'il eût fait que ce Prieur eût été plus honnête homme , comme il avoit fait qu'il étoit mort avant que Madame du M... l'eût condamné à être déposé.

S'il étoit bon , il n'étoit pas souffrant , il emportoit la pièce quand il croyoit avoir lieu de se fâcher , & nulle considération de sexe & de personne ne le retenoit.

Madame...lui demanda un jour qu'il étoit chez elle , je ne sçai par quel esprit de curiosité ou de plaisanterie , combien ils étoient de Moines à saint Victor ? Santeüil qui n'étoit point dans sa belle humeur , lui répondit : Nous sommes autant de Moines que vous avez de cloux de gérosse dans la bouche voulant parler de ses dents qui étoient extrêmement noires & qu'elle avoit gâtées , quoique d'ailleurs belle femme.

Madame... étoit une fort belle femme , qui chantoit bien , elle se trouva un jour dans une maison avec plusieurs Dames de sa connoissance , où M. de Santeüil vint par hazard ,

hazard ; on la pria de chanter , ce qu'elle fit de fort bonne grace , & comme elle eût fini , on demanda à M. de Santeüil ce qu'il en pensoit : Madame charme par les oreilles aussi-bien que par les yeux , répondit-il , une de la compagnie qui voulut le tourner en ridicule , lui dit ; l'odorat n'y aura-t-il point de part ? Oui , Madame , répondit Santeüil , après l'attouchement.

Un jour qu'il s'étoit mis dans un Confessionnal pour dire ses Vêpres ou rêver en repos à quelque Ouvrage , une Femme croyant que ce fut un Confesseur , se mit à genoux & lui dit toute sa vie ; à mesure que M. de Santeüil marmotoit , elle croyoit qu'il la blâmoit , & ne tâchant qu'à finir vite la Confession , dès qu'elle eût tout dit , s'apercevant qu'il ne disoit plus rien , elle lui demanda l'Absolution : *Est ce que je suis Prêtre* , lui dit M. de Santeuil ? Comment donc , dit cette femme bien surprise , & vous m'avez écoutée ? *Et pourquoi me parles tu* , répondit Monsieur de Santeuil ? Je m'en plaindrai à Monsieur le Prieur ajoûta la femme , & moi à ton mari ?

Cette avanture étant venue à la connoissance d'un Poëte , il la mit en vers de cette maniere : mais il rend M. de Santeüil criminel , en lui faisant dire à cette femme de le suivre dans un Confessionnal ; car il n'est permis à personne d'entendre la Confession d'un

d'un autre, s'il n'en a le pouvoir ; mais ,  
*piëtoribus atque Poëtis aqua mentiendi potestas ?* Voici les Vers.

Santeüil un jour de bonne Fête ,  
 Dans le Cloître au matin, l'Aumusse sur le bras,  
 Frottant à tout moment sa tête ,  
 Alloit & venoit à grands pas ;  
 Il étoit comme en frénésie ;  
 Ce qui faisoit qu'il pestoit & juroit ,  
 C'est que selon sa fantaisie  
 Les vers ne venoient pas comme il le desiroit.

Une Dame lasse d'attendre  
 Après bien des tours l'aborda ,  
 Le saluant , lui demanda :  
 Mon Pere , auriez vous bien la bonté de m'entendre ?

Santeüil alors lui dit pourquoi  
 M'appelles-tu ton Pere ?

Je ne crois pas de bonne foi  
 Avoir jamais connu charnellement ta mere ;  
 La Dame alors lui dit , je connois mon erreur ,  
 Je sçai qu'à tout Seigneur  
 L'on doit rendre l'honneur ;  
 Que le Moine s'appelle Pere ,  
 Le Chanoine Monsieur :  
 Monsieur , donc , voulez-vous bien m'entendre à  
 Confesse ,

Car je crains que dans peu de tems  
 Beaucoup de gens  
 Prés de vous ne fassent la presse.  
 Santeüil importuné , ne pouvant résister ,  
 Lui dit : *suis moi , je m'en vais t'écouter ;*  
 Alors la Pénitente à le suivre s'empresse ,  
 Santeüil d'un air brutal ,  
 Se fouissant dans un Confessionnal ,  
 Ayant tiré sur lui la petite fenestre ,

Le mouchoir sur les yeux ,  
 De crainte que quelqu'un ne le put reconnoître :  
 Le drôle curieux  
 Lui dit , Madame , ou bien Mademoiselle :  
 Etes-vous fille , ou bien avez-vous un Epoux ?  
 Je suis femme , lui dit-elle.  
 A votre Epoux êtes-vous bien fidelle ?  
 Non , Monsieur , car de son côté  
 Il me fait infidelité ,  
 Avec une Dame qu'il aime  
 Et chez laquelle il est du matin jusqu'au soir ;  
 Voyant cela j'ai cru pouvoir  
 Faire à son exemple de même ;  
 Elle alloit enfiler encore d'autres péchés  
 Lorsque Santeüil lui dit , ç'en est assez ,  
 Et se levant , vous pouvez-vous résoudre  
 D'aller chercher un Confesseur  
 Qui veuille vous absoudre ,  
 Car je n'ai pas l'honneur  
 D'avoir la qualité de Prêtre ,  
 Et pour absoudre il le faut être :  
 La Penitente alors en grande émotion ,  
 Lui dit , malhonnête homme ,  
     Est-ce là comme  
 On abuse de la Confession ?  
 Je m'en vais de ce pas le dire  
 Et m'en plaindre à votre Prieur ;  
 Alors Santeüil , sans s'interdire ,  
 Lui dit , tout beau , cessez votre fureur ,  
 Car si de mon côté je me mets en colere  
     Ainsi que vous ,  
 Je pourrois bien à votre Epoux  
 Révéler tout le mystere.  
 En entendant ces mots ,  
 La Dame demeura muette ,  
 Et pour ne rien risquer , jugea fort à propos  
 De faire une prompte retraite.

Monfieur du F.... Maître des Coches de.... avoit un fils , auquel il acheta une Charge de Confeiller au Parlement ; le fils ne fut pas plutôt reçu qu'il alla voir M. de Santeüil fon bon ami. Celui-ci lui demanda s'il demeroit avec Monfieur fon pere ; & l'autre ayant répondu qu'oüi , je ne vous le confeille pas , repartit M. de Santeüil , car , quand on verra des perfonnes vous aller folliciter , on croira qu'elles vont donner des aires aux Coches.

Monfieur l'Abbé F.... diftingué par fon rang & par fon mérite , étant un jour avec M. de Santeüil , ils eurent un différent enfemble à l'occafion de quelques Vers que l'Abbé ne trouva pas auffi beaux que le Poëte les difoit. M. de Santeüil en fut fi indigné , qu'il lui dit des injurés. Le lendemain l'Abbé homme honnête & bon , envoya dix piftoles à M. de Santeüil ; celui-ci les prit , & comme un de fes amis qui fçavoit le différent , fe trouva avec lui quand on les lui apporta , & lui eût dit que c'étoit une lâcheté de les prendre ; il répondit que la lâcheté feroit bien plus grande à les refufer & fe tournant du côté de la perfonne qui lui avoit apporté les dix piftoles ; dites à Mr. l'Abbé que je fuis fâché de ne lui avoir pas dit plus d'injures , & qu'une autrefois je le batterai , parce que fans doute il m'enverra beaucoup plus d'argent.

Cette action tient assez de celle d'un Philosophe cynique, qui paya quelqu'un qui lui avoit donné un coup de bâton en pleine rue. La réponse même de M. de Santeüil ressemble assez à celle de l'Aretin, qui étoit homme d'esprit & le satyrique de son tems. Tout le monde le craignoit, & non-seulement la plûpart des Princes le payoient afin d'en être louez, mais aussi afin qu'il n'en médit point. Charles-Quint étant allé avec une puissante armée forcer la Tocado, qui est une Bicoqué, fut obligé de lever le siège. Quelqu'un l'ayant fait souvenir de l'Aretin, qui étoit en Italie, il lui envoya son Portrait dans une boîte d'or avec une chaîne de même métal; l'Aretin qui étoit fait à de tels présens, & à qui la nouvelle de la levée du siège devant la Tocado étoit venuë, dit à celui que Charles-Quint lui avoit envoyé, en soupesant la chaîne d'or & le Portrait, c'est bien peu de choses pour une si grande sottise. La réponse de M. de Santeüil ressemble assez à celle-là; mais je ne sçai si à présent l'on payeroit, comme firent Charles-Quint & l'Abbé F..... un médissant & des injures! l'Abbé me paroît fort au-dessus d'elles par son action, & l'Empereur fort au-dessous. Il y a dans les plus Grands Hommes des foibles, qui les réduisent au niveau des plus petits esprits: sans cela que croiroit-on d'eux, & que ne

pour-



pourroient-ils par croire d'eux-mêmes ?

Le même Abbé étant une autrefois avec des personnes de qualité , loüa fort M de Santeüil ; un dé la Compagnie l'ayant vû peu de jours après , lui dit que Monsieur l'Abbé F.... l'avoit fort loüié dans une célèbre Compagnie , & qu'il l'estimoit beaucoup , à ce qu'il avoit pû connoître ; *bon* , répondit M. de Santeüil , *est-il capable de m'estimer ? il n'y a point-là d'honneur pour moi , tout est pour lui.* Cette réponse est bien d'un Poëte plein de lui-même.

Quelques - tems après la mort de M. Arnauld , les Dames de Port-Royal des Champs demanderent son cœur , pour le mettre dans leur Eglise ; on le leur accorda , & elles le mirent dans un lieu fort honorable. Comme il fut placé , elles voulurent lui faire faire une Épitaphe ; elles en prièrent M. de Santeüil , qui fit les deux Pièces suivantes.

*Per quem Religio stetit inconcussa , fidesque  
Magnanima , & pietas , & constans regula Veri  
Contemplare Virum ; se totam agnoscit in Illo ,  
Rugis pulchra suis , Patrum : rediviva Vetustas.*

Voici celle qu'il fit pour être mise , & qu'on voit à Port-Royal , sur le Tombeau du cœur de Monsieur Arnauld.

## EPIGRAMME.

*Sur le cœur de M. ARNAULD transporté  
à Port-Royal des Champs.*

**A**D sanctas rediit sedes ejectus & exul  
 Hoste triumphato : tot tempestatibus actus  
 Hoc PORTU in placido , hac sacra tellure quiescit  
 ARNALDUS , Veri defensor , & Arbitræ Equi.  
 Illius ossa memor sibi vindicet exera tellus.  
 Huc cœlestis amor rapidis cor transtulit aliis ,  
 Cor nunquam avulsum nec amatis sedibus absens.

## EPI T A P H E

*Du Cœur de M. ARNAULD , traduite  
du Latin de M. de Santeuil.*

**C**Hassé quoique vainqueur du sein de sa Patrie  
 Il revient habiter une Maison chérie ,  
 Cet Arbitre des mœurs , par qui la vérité  
 Triompha du mensonge & de l'impieeté ,  
 Au Port , & dans le sein d'une Terre sacrée ;  
 Il goûte après l'orage une paix assurée.  
 Qu'en des lieux inconnus , le sort injurieux  
 Cache du corps d'ARNAULD les restes précieux ,  
 Ici l'Amour divin sur ses rapides ailes ,  
 Lui-même a transporté les dépouilles mortelles  
 De ce cœur que l'exil n'a jamais détaché  
 Des Saints lieux dont ARNAULD fut par force  
 arraché.

Cette dernière Epigramme fit des affaires à M. de Santeuil auprès des RR. PP.  
 Jesui-

Jesuites , qui se contenterent d'abord de faire faire des reproches à M. de Santeuil sur son procédé , & se plaignoient de ce qu'ayant fait jusqu'ici profession ouverte d'être leur ami , il s'en étoit si peu souvenu dans cette occasion ; mais sur tout ils lui firent entendre , qu'il lui étoit encore moins pardonnable d'avoir si fort manqué au respect & à la reconnoissance qu'il devoit au Roi , qui l'avoit comblé de ses bienfaits , & dont il avoit une Pension de huit cens livres , en qualifiant d'arbitre de la Verité un homme exilé de son Royaume , comme chef de parti.

Quelqu'un depuis s'avisa de traduire la dernière de ses Epitaphes de cette maniere.

*Autre traduction de la seconde Epitaphe de M. de Santeuil , pour M. Arnauld.*

Enfin , après un long voyage ,  
Arnauld revient en ces saints lieux ,  
Il est au port , malgré ses envieux  
Qui croyoient qu'il feroit naufrage.  
Ce martyr de la vérité  
Fut banni , fut persécuté ,  
Et mourut en terre étrangere  
Heureuse de son corps d'être dépositaire ;  
Mais son cœur toujours ferme , & toujours innocent ,  
Fut porté par l'amour à qui tout est possible ,  
Dans cette retraite paisible  
D'où jamais il ne fut absent.

M. de Santeüil accusa M. l'Abbé Faïdit d'être l'Auteur de cette traduction, quoi qu'on en connoisse le véritable Auteur; il se plaignoit de ce qu'il en avoit outré le sens, & voulant décharger sa bile sur cet Abbé qui venoit de perdre un Prieuré de deux ou trois mille livres de rente à Riom en Auvergne, d'où il est; il lui écrivit une lettre, dont la subscription étoit conçüe en ces termes.

*A Monsieur l'Abbé Faïdit*  
 Qui n'a pû par son credit  
 Ni par ses Vers charmer Acille;  
 Il n'a fait qu'irriter sa bille:  
 Mais moi je charme tous les Dieux  
 Et leur vole un vin précieux  
 (Le vin de Beaune) sur leur table,  
 Tandis qu'*Harlay* l'envoye au Diable.

Dans ce tems-là les Jesuites répandirent dans le monde une Satyre contre M. de Santeüil, dont le Pere Commire est l'auteur. J'ai cru devoir la mettre ici avec la traduction, parce que je rapporte une lettre que M. de Santeüil écrivit au Pere Commire sur sa Satyre, qu'ils appellent le *Bail-  
lon* de Santeüil.

SANTOLIO-VICTORINÓ  
 LINGUARIUM.

*Cur insicetis nos fatigas versibus?  
 Jam parce tandem, Santoli, & charta & tibi;  
 Urbique*

Orbique pudeat tandem ludos dare.  
 Actorem ineptæ ineptiorem fabula,  
 Seu manè surgit, seu cadit serò dies,  
 Vici, angè portus, triviæ, pontes, insula,  
 Sine more querulis personam clamoribus.  
 Quacumque transis, illicet, fit undique  
 Tumultus ingens atque concursatio,  
 Te Bajulus, & Agaso, quique civibus,  
 Gemente fert cervice venales aquas,  
 Pictaque cathedra portitor, malus bipes,  
 Fax denique omnis plebis infima obsident.  
 Animosque turbans haud Apollineus furor,  
 Quarumque frontis unde triste nubilum,  
 Atque aliquis haud indoctus agrestem jocis  
 Hilarare urbam: Dolia, inquit, Belnico  
 Spumantia meo nuper, exhaustum arguunt  
 Tristi sonore nectar. Eia, Naiades  
 Domino dolenti quâ licet solatium  
 Præbete. Vestras ille carminibus suis,  
 Celebravit undas. Pocula merenti date.  
 Fortassis, instat aliter, inflictam sibi  
 Parasitus alapam Regia palma murus.  
 Ceu grande probrum lugei. Immeritò tamen  
 Palmaris inde Vatis agnomen feret.

Exclamat alius qui via in crepidine,  
 Vendit popello triobolares nanias,  
 Poëta noster pensionis annua  
 Regale munus perdere haud frustra timer,  
 Acri dolore corda transfixus gemit.  
 Immane nempe tam gravi pœnâ nefas,  
 Piare dignus Jansenista factus est.

Te Jansenistam Santoli? Pereat malè,  
 Tibi qui probrosi nominis inussit notam.  
 Longè scholarum jurgioso pulvere,  
 Servas avitam corde simplici fidem  
 Ipris quid Hippo distet, Afer Belgico?  
 An pugnet Augustinus, ignoras libens:  
 Cur ergo, inanis te cupido gloria,

*Fruï beatâ prohibet ignorantîâ ?*

*Nempè erudita factionis assecla ,  
Et ipse docti consequi famam cupis ;  
Portum celebras regium : Arnaldi fidem  
Et perferendis pro Deo laboribus ,  
Martyribus aquam predicat constantiam :  
Ejus triumphos hoste devicto , canis.  
At hac tibi dolebit assentatio ;*

*Nam , quot creavit & creat melestias  
Fatale carnem , esse quod nolles tuum ?  
Dum fraudulentis fallere putas artibus ,  
Incautus ipse te tuo laqueo implicas.*

*Ais , negas , fateris , excusas scelus ,  
Mox dicta revocas , & novis mendacia  
Cumulare prima non pudet mendaciis.*

*Sic Versipellis mobilique Protheo.  
Mobilior , omnem quamlibet formam indulas.*

*Frustrâ es : suo mus capius indicio perit.*

*Hinc asper ille risus , & amari sales  
Urbisque de te , Santoli , Comedia :  
Cessare quâ si dis. upis , sile & sape.*

#### TRADUCTION DU BAILLON.

Pourquoi d'un travail inutile ,  
Santeüil , fatiguer ton esprit ,  
Pour faire chaque jour courir , & maint écrit ;  
Et nouveau fratrias par la Ville ?  
Quoi , toujourns misérable Auteur ,  
Et toujourns ridicule Acteur ,  
D'une méchante Comédie ,  
Tu divertiras les passans ,  
De ton Portrait qu'on vend , de tes Vers qu'on  
publie ,  
Sous les charniers des Innocens ?  
Dans les carrefours , dans les places ,  
Le soir , le matin , sur tes traces ,  
On voit le peuple s'amasser ,  
Là , chacun de te voir s'empresse ,  
Et l'on entend de loin crier parmi la presse ,

Hâtez-

Hâtez-vous, Santeuil va passer ;  
Porteur-d'eau, porte-faix, porte-croq, porte-chaise  
Viennent en foule, & ravis d'aïse.  
Font par leurs cris confus un horrible sabat,  
Puis appercevant ton rabat  
Reviré sans devant-derriere,  
Ton air chagrin, ton visage abbatu,  
Ton front couvert & ta morne paupiere,  
Ils demandent Santeuil qu'as-tu ?  
Hé qu'as-tu donc mon pauvre frere ?  
Reprend soudain quelqu'un, tu paroïs en colere ?  
Qu'est devenu cet air, ce langage boufon,  
Dont tu charmois nos yeux & nos oreilles,  
Auroit-on cassé tes bouteilles,  
Ou mis tous tes muids sur le fonds ?  
Naiades, poursuit-il, Déesse des fontaines,  
Qui pour la Ville avez toutes quitté les plaines,  
Venez au secours de Santeuil ;  
Il a chanté pour vous, de son ame affligée,  
N'adousirez-vous pas le deuil ?  
Troupe humide à Santeuil dès long-tems obligée,  
Ecoutez le son creux de ses beaux tonneaux,  
Et souffrez qu'à pleine gorgée  
Il vienne s'abrever de vos divines eaux.  
A ces mots un rieur s'avance,  
Et dit d'un ton de jodelet,  
Santeuil n'est-ce pas d'un soufflet  
Que t'attriste la souvenance ?  
D'un soufflet glorieux, loin de te tourmenter  
Tout autre viendroit s'en vanter,  
Tel en rit, qui voudroit d'une Auguste Princesse  
Recevoir semblable caresse,  
Et qui pour être assis à la table des Dieux  
Souffriroit que des poings on lui pochât les yeux,  
Et qu'à grands coups de pied on lui meurtrit la  
fesse.  
Lors un chanteur de lon lan la,  
Qui par hazard se trouva là,

Accourant

Accourant à perte d'haleine  
 Dit, vous ne touchez pa le fait ;  
 Et vous ignorez ce qui fait  
 De notre Poëte la peine.  
 On en veut à sa pension ,  
 Pour une méchante action :  
 C'est qu'ayant jusqu'ici vécu bon Moliniste ;  
 Il est devenu Janseniste.  
 Toi , Santeüil , Janseniste , à tous les diables soit  
 Qui contre ton humeur conçoit ,  
 Une si damnable pensée ,  
 Dont ta gloire se tient justement offensée.  
 Santeüil Janseniste , & pourquoi ?  
 Lui qui vécut paisible , & toujours se tint coit ,  
 Loin des âpres conflits de la poudreuse Ecole ;  
 Non , non ; Santeüil sur ma parole ,  
 Dans le monde sçavant n'est rien  
 Sur le sens Augustinien.  
 Onc il ne mût procès à Rome ;  
 Et du dogme de nos ayeux  
 Il laisse à qui veut le bon homme ;  
 Vuider les points contentieux ;  
 Si les Docteurs Flamans & les Docteurs d'Afrique  
 S'accordent bien , s'accordent mal ,  
 Jamais Santeüil le pacifique  
 D'y regarder ne fit son capital.  
 Combien Ypres est loin d'Hippone ,  
 Ou combien près , il n'est personne  
 Qui pour s'en informer s'empresse moins que lui  
 Et si de nos Sçavans la troupe chicaneuse  
 Eût mis bas comme lui toute humeur querelleuse ,  
 Nous aurions la paix aujourd'hui ,  
 Heureux si dans son ignorance  
 Il avoit pû vivre en repos ,  
 Sans se fourrer mal-à-propos  
 Dans les débats qu'on voit en France ;  
 Partager Sçavans & Devots.  
 On te laissa vivre Poëte ,



On te souffrit profane Auteur :  
Quel démon te mit dans la tête,  
Santeuil de parler en Docteur,  
Et d'aller te faire de fête  
A Port-Royal pour ton malheur ?  
Tu pouvois de tes jours filez d'or & de soye  
Couler non-chalamment le reste dans la joye,  
A l'ombre du verre & du pot,  
Tu pouvois du vin de Bourgogne  
Rougir en paix ta poétique trogne  
Avec Jacquet, George, & Guillot ;  
Mais tu devins quoiqu'idiot,  
Partisans des sçavans d'élite  
D'Arnauld tu pronas le mérite,  
Tu vantas ses doctes travaux,  
En vers flâteurs tu chantas sa victoire ;  
Et pour éterniser sa gloire  
Tu t'abîmas en un gouffre de maux.  
Les Vers qu'à Port-Royal on admire & qu'on loüe ;  
Qu'ils te causent d'affreux tourmens !  
Lorsqu'en public ta main les desavouë,  
Ton cœur te dit en secret que tu ments,  
Est-ce, n'est-ce pas ton Ouvrage ?  
Oüi, non, c'est, ce n'est pas, réponds en homme  
sage,  
Tu dis non aujourd'hui, le diras-tu demain ?  
Changeant Prothée, c'est en vain  
Que tu prens chaque jour différente figure :  
Rien ne te sçauroit excuser,  
Et follement par un parjure  
Tu prétendis nous abuser.  
On te sifle par tout, on connoît tes finesses ;  
On rit de ton stile trompeur,  
Et de ton air de bâteleur.  
Santeuil réjouit la canaille,  
Dit l'un ; il ne fait rien qui vaille,  
Répond un autre : Je dis moi,  
Santeuil deviens sage & tais-toi.

M. de Santeuil envoya les Vers suivans sur le vin de Beaune , à M. l'abbé Faïdit avec la Lettre où il lui en parle.

*Vers sur le Vin de Beaune.*

# P O E T A

MULCTATUS A MUSIS,  
 QUOD VINUM BELNENSE  
 CASTALIS FONTIBUS ANTE POSUERIT.

**Q**Uàm mihi tristis hyems ! quàm longo tempore  
 sævit !

Quis furor ? indocilis gelido latè omnia flatu  
 Contristat Boreas , & cœlo regnat aperto.

Frigore captivos indignans Sequana fluctus  
 Horret , & effractâ labi immemor ingemit urnâ.

Ora gelu turpata rigent ; è vertice cano  
 Descendunt multo imbrè graves , solidique capilli

Et glacie concreta fluit mento hispida barba ,  
 Quàm vellet propriis caput occultare sub undis !

Non licet ; injectis fixus ceu mille tenetur  
 Compedibus ; stat iners : quantum diversus ab illo

Qui dominæ nuper properabat lætior urbi  
 Reddere , & optato mea vina recondere portu.

Orat opem superùm necqu'quam ; at læsus Apollo  
 Ultor adest , manet alto animo contempta sororum  
 Gloria Pieridum , spretique injuria Pindi.

Ergo muneribus , quæ pronò Sequana fluctu  
 Ducere spondebat Zephyrorum afflantibus alis ,  
 Delusus fraudabor ? erunt hæc irrita dona ,

Quæ

Quæ non immerito BURGUNDIA grata poëtæ  
 Obtulit? Infaustum quod sidus vindice cælo  
 Illuxit, soles contra, tepidosque vapores,  
 Tam liquidum indurans inimico frigore flumen?

Nec tibi jam fas est cognatos MATRONA  
 fluctus,

Jungere; vos ambo soliti concordibus urnis,  
 Civibus annonam notas portare per Urbes.

Unde nova hæc rerum facies? quo crimine tales  
 Hi pœnas meruere, meis qui cantibus olim  
 Suspensi celeresolvebant tardius undas.

An pro me pœnas lucrent, & Apolline læso  
 Degenerem Musæ vellent punire poëtam?

Talia dicenti delapsa è vertice montis  
 Turba levi sub nube mihi se protinus offert.  
 Musas crediderim, quondam mea gaudia, Musas  
 Quàm sibi dissimiles! toto furor, iraque vultu  
 Protendit funestum aliquid, pœnasque minatur.

Imprimis sed Calliope, non jam mea, triste  
 Averfata, oculis non amplius aspicit æquis  
 Me me infœlicem, desertoremque Poëtam.  
 Mox etiam sacras circum præcordias flammæ;  
 Restinguit, subito mens percita frigore torpet.  
 Nec contenta, scelus verbis objurgat acerbis,  
 Non ante auditum scelus exitiale Camœnis;  
 Scilicet antehabito scribenda ad carmina Baccho;  
 Me sprevisse omnes Permessi fluminis undas.

Siccine, ait, nostròs contemnis, perfide, fontes.  
 E quibus hausisti magnam hanc ad carmina men-  
 rem,

Quâ Superos mortalis adhuc securus adisti,  
 Cœlestesque domos, vivis impervia regna?

Tu pueros latices, fœcundaque flumina nostris  
 Numinibus rides generoso potus Iaccho?  
 Quas juvenis toties supplex in vota vocasti,  
 Nunc Senior, per me licet, obliviscere Musas.  
 Non Musis posthac opus est, nec Apolline dextro;  
 Te melior Deus intus agit; te lusimus omnes

Hæcte.

Haftenus, indecores nos lucida Numina Musæ.  
 Castaliam epoto jam fas tibi temnere Baccho;  
 Docta tibi deinceps fuerit, tua DIVIO, Pindus.  
 BURGUNDI proceres pateras siccare docebunt,  
 Et facili erumpent divina poëmata venâ:

Quid nos Pierides, quid lævus possit Apollo,  
 Experiere; juvant se se, causamque tuentur,  
 Dum fontes punire volunt pia Numina terras.

Æolus admissi, si nescis, criminis ultor,  
 Ad Phœbi, imperium circum cava claustra fre-  
 mentes,

Undique laxavit percusso monte procellas;  
 Carceribus ruptis fugiuntque ruuntque per auras,  
 Frœnari indociles, & vestant omnia, Venti.  
 Ante illos Borcas immansuetissimus omnes  
 Flans glaciale hyemen violentiùs incubat Amni.  
 Attonitus fremit Annis, aquas, urnamque rigen-  
 tem.

Necquicquam indignans, non se amplius invenit,  
 alveo.

Multa reluctatur; premit hostis, & instat, & urget  
 Insequitur fugientem, & tandem frigore vinctus,  
 Hac non nota tenus constricto pondera dorso,  
 Sustinet ætatos, quos vellet mergere currus.  
 Quin & in opprobrium solidos, cœu Marmora,  
 fluctus:

Calcat quisque pedes, rigidis insulat & undis.  
 Sic patri Oceano justum qui ferre solebat  
 Perpetuo labens cursu vestigal aquarum,  
 Immotus manet, in ripâ captivus eâdem.

Percute nunc citharam contempti transfuga Pindi,  
 Ad numeros tua vina vehat famulantibus undis,  
 Sequana, ait, nunc nunc Parisina in littora ducat;  
 Certatim impellant manibus pedibusque phaselum,  
 Sequanici Tritones, ament & ludere Nymphæ.

Vix ea: Pierides fusis risere cachinnis  
 Delusum sine Baccho, & aquâ Permesside vatem.  
 Hinc sapite, ô socii, nec sacros temnite fontes.

# TRADUCTION DES VERS LATINS.

L'HYVER nous fera-t-il une éternelle guerre ?  
 Toujours de ses frimats couvrira-t-il la terre ?  
 N'avons-nous pas assez ressenti sa fureur ?  
 Les tristes Aquilons portent par-tout l'horreur ,  
 Le fleuve de la Seine enchaîné dans ses rives  
 Voit son urne rompue , & ses ondes captives.  
 Son front est dépouillé des aimables roseaux  
 Qui de leur verte cime embellissoient ses eaux.  
 De neige & de glaçons sa tête blanchissante ,  
 Ne peut en soutenir la charge trop pesante ,  
 Vainement sous ses flots il cherche à se cacher ;  
 De mille fers secrets il se sent attacher ;  
 Il fait pour s'affranchir des efforts inutiles ,  
 Ce fleuve l'ornement de la Reine des Villes ,  
 Que n'agueres on voyoit en ces superbes lieux ;  
 Conduire dans Ports des vins délicieux :  
 De tous les Dieux en vain implore l'assistance ;  
 D'Apollon outragé n'est-ce point la vengeance ?  
 Ce Dieu jaloux des drous de ses sacrez côteaux  
 Veut punir le mépris que j'ai fait de ces eaux.

Quoi donc ces vins frians , qui flâtoient mon attente ;  
 Que pour prix de mes vers la Bourgogne obligeante !  
 M'envoyoit sur la Seine à l'aide des zéphirs ,  
 Arrêtez par l'hyver tromperont mes desirs ?  
 Je serai donc privé de ce jus delectable ,  
 Qui feroit le plaisir & l'honneur de ma table ?  
 Ciel ! contre le Printems quel astre courroucé ,  
 Tient encore en son lit ce grand fleuve glacé ?  
 Toi qui venois aussi , coulant d'intelligence ,  
 Chez les peuples voisins apporter l'abondance ;  
 Fleuve autrefois si beau , MARNE , l'Hyver affreux ;  
 Te retient gémissant dans ses fers rigoureux ,

Il ne t'est plus permis de t'unir à la Seine,  
 Quel crime a mérité cette cruelle peine ?  
 Ces flots que par mes chants j'ai forcé tant de fois  
 A suspendre leurs cours pour entendre ma voix,  
 Injustement contraints d'expier mon caprice ?  
 Seroient-ils condamnés à ce fatal supplice ?

Je me plaignois ainsi de la rigueur des Dieux :  
 Lors qu'un nuage offrit une troupe à mes yeux.  
 Je crus que les neuf sœurs objets de ma tendresse,  
 Venoient comme autrefois consoler ma tristesse,  
 Mais, Dieux ! quel changement ! leur visage en fa-  
 veur,

Et leurs yeux irrités me glacèrent d'horreur.  
 Calliope à mes vœux autrefois favorable,  
 Ne me regardoit plus que d'un œil formidable.  
 Insultant à mon trouble, & d'un air dédaigneux  
 Me donnant à la fois mille noms odieux,  
 Son courroux étouffa cette céleste flâme,  
 Qu'elle avoit elle-même allumée en mon ame.  
 Je ne me sentis plus cette vivacité,  
 Dont mes Vers empruntoient leur force & leur beauté,  
 Je la vis par ces mots condamner mon audace.  
 Tu préfères le vin aux sources du Parnasse ?  
 Dit-elle ; qu'oy, perfide, as-tu donc pu quitter  
 Les lieux qu'avec plaisir tu venois fréquenter ?  
 Ces lieux où tu puisois ce sublime génie,  
 Qui t'inspiroit des Vers la divine manie,  
 Et qui te conduisant loin des profanes yeux  
 Quoiqu'en un corps mortel, t'élevoit dans les Cieux.  
 Jeune on t'a vu venir dans nos bois & nos plaines,  
 Rêver utilement au bord de nos Fontaines,  
 Deformais que les ans ont glacé ta vigueur,  
 Chérissant de Bacchus la grossière liqueur,  
 Méprise, j'y consens, les Ondes du Permesse :  
 Qu'importe qu'Apollon à tes vers s'intéresse ?  
 Bacchus sçait exciter de plus nobles transports,  
 Avons-nous jusqu'ici secondé tes efforts ?  
 Et de quoi t'a servi notre puissance vaine ?

Vers le fils de Semele un beau penchant t'entraîne,  
 Le vin te tiendra lieu de Muse & d'Apollon,  
 Et DION fera plus que le sacré Valon.  
 C'est-là que de tes Vers tu soutiendras la gloire,  
 Les braves Bourguignons t'apprendront à b en boire.  
 Epreuve cependant que les Dieux immortels,  
 Peuvent quand il leur plaît, punir les criminels.

Par l'ordre d'Apollon les Venus impitoyables,  
 Ont brisé, tu le vois, leurs antres effroyables.  
 Et ces Sujets d'Ecole échappés de leurs fers  
 Ravagent la campagne & régner dans les airs,  
 Conduisant après soi les Frimas, la froidure,  
 L'Aquilon furieux desole la nature.

Le Fleuve envain fremit de leurs brûlans combats,  
 Il se cherche en son lit & ne se trouve pas.  
 Son ennemi poursuit ses Ondes fugitives,  
 Il le presse, il le glace, & l'attache à ses rives.  
 En ce funeste état il voit de toutes parts,  
 Sur les flois endurcis des chevaux & des chars,  
 Desespéré, confus, il voit dans sa disgrâce  
 Une insolente troupe insulter à sa glace,  
 Heureux si dans ses eaux il pouvoit submerger  
 Les fardeaux importuns dont il se sent charger.  
 Ce Fleuve qui vouloit d'une course orgueilleuse,  
 Au sein de l'Océan son onde impétueuse  
 Est aujourd'hui forcé sans espoir de secours,  
 De rester immobile au milieu de son cours.

Va, brave deserteur d'une troupe impuissante,  
 Anime tes chansons, & qu'à ta voix touchante  
 Les Nymphes, les Truons paroissent sur les Eaux  
 En conduisant des mains tes Vins & tes Vaisseaux.  
 Desormais, j'y consens, reprends en main ta Lyre.

Ces mots furent suivis de grands éclats de rire,  
 Et moi je restai seul sans Musés & sans Vin.  
 Craignez, Auteurs, craignez un semblable destin.

DANCHET.

# AD IMPROBAM MUSAM.

**S**URDA puella, meos dudum quid spernis amo-  
 res,  
 Et malè cur precibus furda puella meis?  
 Vix ego te agnovi, cùm blando accensus amore,  
 Hæc animum, dixi flectere sola potest.  
 Audiit hæc, spondetque animos ad carmina magnos,  
 Sed mihi tentati carmina nulla dedit.  
 Improbe amor fallis, fallis magis improba Musa,  
 Fallis, qui nescit? Fallitur omnis amans.  
 Ah! quoties dixi, te nunquam Musa revisam,  
 Nunquam moque suis ignibus uret amor,  
 Me ridebat amor, nam te mea Musa revisi,  
 Ignibus atque suis fortiùs uffit amor,  
 Me nunquam videas, te nunquam Musa videbo;  
 Sed si me videas, tu videre, precor.  
 Noctes, atque dies, tua sæpe occurrit imago,  
 Incessus, tua vox, & tua verba simul.  
 Qui non misissem? si non mihi dura fuisses,  
 Misissem quidquid mittere novit amor,  
 Sed nec muneribus, precibus nec flecteris ullis;  
 Nunc gaudes nostris sæva puella malis.  
 Ergo vale, extremo tandem te alloquor ore:  
 Ni tecum, ah moriar! vivere, amemque mori.

Santeüil se plaignoit à tous les Jesuites  
 de la cruauté du Pere Commire, & disoit  
 qu'il ne devoit point prouver sa préemi-  
 nence sur le Parnasse aux dépens de sa Re-  
 ligion, & que ceux qui n'avoient de l'es-  
 prit



prit que pour nuire , ressembloient aux champignons qui donnoient quelque goût aux fausses ; il n'osoit se défendre avec d'autres armes contre un ennemi tel que le Pere Commire ; c'est pour cela qu'il prit le parti de lui écrire la lettre suivante , où il demande quartier , elle sert aussi de réponse au *Baillon*.

*Lettre de M. de Santeuil , à l'Auteur du  
Linguarium , à qui il demande merci.*

---

A D A M I C U M \* \* \*

A N O N Y M U M ,

Sed stilo notum , & nimis linguacem ;

SANCTOLIUS VICTORINUS.

Q U I S furor , ô docti Vates , pars magna duelli ,  
Armavit rabidas in mea fata manus ?

Nascentes Pax lapsa polo sedaverat iras.

In nova me , certus vincere , bella vocas.

Me calamo perimis , ridesque , & clade superbus ,

Ceû victor spoliis , dum flet amicus , ovas.

Magnanimus sylvas postquam leo terruit omnes ,

Non fuit in teneram , cade cruentus , oventi ,

Hæc tibi deerat adhuc victoria ; non satis hostes

Sternere , sternendus dulcis amicus erat.

Quot plausus pronâ aure bibis , dum me malè perdis ,

Dum tua fama meo crescit ab opprobrio.  
 Tu nimis effrænem suades compescere linguam,  
 Et tua tincta meo sanguine dextra madet.  
 Exacuis nova tela, atro tingisque venero,  
 In me haud invalidâ telâ vibranda manu.  
 Non sic prædæ inhians venator: & horridus armis  
 Insequitur pavidam, dum fugit illa, feram.  
 Tartareis credam fabricata incudibus arma,  
 Arma nefanda, quibus me cecidisset canis.  
 Dumque meus sacris recoquit fornacibus Hymnos,  
 Alio corde sedens Relligionis Amor.  
 Ecce venis vultu metuendus, & asper iambis.  
 Te tremerent Thraces, te tremerentque Getæ.  
 Me mordes, me dilaceras, scindisque, trahisque,  
 Ceu leo lambit adhuc vellera cæde satur.  
 Me madidum vino balatrones inter amicos,  
 Ludicris Mimum pinguis imaginibus.  
 Palmarem \* me dicis inepto scommate vatem,  
 Palmam cedo, tibi sit rapuisse nefas.  
 Me pannosum, inopem, cantas vilemque poëtam,  
 Regia quem jam jam munera deficient.  
 Non ita te cecinit mea Musa, tuosque sodales,  
 Non adeo vilis quos super astra tuli.  
 An pretium hoc vestro præconi? hæc debita incres?  
 Hæc audite: meum est, laus aliena, scelus.  
 Quem tua tela petunt, nescis, vatum optime, nescis,  
 His telis Superos, meque, Deumque petis.  
 Ecquis honor posthac, quæ gloria surget ab Hymnis?  
 Per te SANTOLIUS fabula plebis erit.  
 Incipiunt mugire cavo sub fornice templa,  
 Cantibus heu! nuper templa sonora meis.  
 Flent Superi, flet Relligio, flet & optima Virtus,  
 Aligeri pennis ora pudica teguat.

\* Du soufflet de Chantilly.

Infenſus gemit omnis, & indignatur Olympus.  
Soluſ at in tantâ clade ſuperbuſ ovaſ.  
Per te rupta poli jam ſunt commercia terris,  
Spreta pias ſpernent Numina ſurda preceſ.  
Eſ tanti tu cauſa mali, qui nuper amicuſ  
Antiquæ fidei pignora certa dabas.  
An ſic prodit Amor! Pietas an fallit amicuſ!  
O Amor! ô Pietas! voſ quiſ in hoſte putet.  
Hoc lentuſ punire oculiſ Deuſ aſpicit æquiſ,  
Jam jam in ſacrilegum detonet ira caput.  
Pro Muſiſ Furiæ tædiſ ardentibuſ omneſ  
Cedente Archiloco, dent ſclerata loqui.  
Quin potiùſ ſenio gelidoſ immiſſa per artuſ  
Igniculoſ mentis pigra retundat hyemſ.  
Diræ omneſ teneant mordacem forcipe linguam:  
Arida torpeſcat, lædere nata, manuſ.  
Sed quid ſulta loquer, quæ me eſſera torquet Eryn-  
niſ?  
Decipimur. Læſi Numiniſ ultor adèſ.  
Fruſtrâ conquerimur, tibi plaudimur hoſtiſ amice,  
Illa eſt criminibuſ debita pœna meiſ.  
Dum me plectiſ, amaſ, Divoſ ulciſceriſ omneſ,  
Agnosco medicam, te feriente, manuſ.  
Quàm pretioſa mihi tua ſunt hæc verbera linguæ!  
Implacata diù quàm pretioſa odia!  
I, perge, exhaustum, nec adhuc conſume furorem.  
Sic luſtrata Deo victima grata cadam.  
Si quid labiſ ineſt, tu doctuſ plectere, purga,  
Emendata igni pura metalla fluunt.  
Hoc titulo mihi charuſ eriſ, mihi ſemper amicuſ,  
Ultorem ſuppleſ, ante-veniſque Deum.  
Fruſtrâ conquerimur; tibi plaudimur, hoſtiſ amice,  
Illa eſt criminibuſ debita pœna meiſ.  
Nam quiſ ego? ut penetrem viviſ impervia regna  
Auſuſ ſideraſ ire, redire domoſ.  
Non faſ mortali ſe ſe miſcere beatiſ,  
Si nondum exuerit membra caduca choſiſ:  
Nec canere heroaſ, quos vexit ad æthera virtuſ.

Si mea sint dictis dissona facta meis.  
 Quàm meliùs factis imitari heroïca facta  
 Nos deceat ! Divos sic celebrare juvat.  
 Frigida laus Superis , præco si frigidus aures ,  
 Molliculis tantùm mulceat ille sonis.  
 Dum scribo , occurris veniã donandus , Amice ;  
 Irruo in amplexus , hostis amice , tuos.  
 Hâc veniã tibi , Christe lito : Patri ipse litabas :  
 Dum veniam orabat fusus ab hoste cruor.  
 Ah ! potiùs pereant vates , & carmina vatium ,  
 Quàm pereat sancto pectore divus amor.  
 Ergo veni , Lex sancta jubet , mihi charus ab ipsâ ;  
 Perfidiã , hoc titulo sis meliore meus.

Mais comme M. de Santeuïl étoit facile , & qu'il craignoit davantage de perdre la pension que le Roi lui faisoit , par le crédit des Jesuites qui n'étoient pas contents ; il se mit en état de se défendre dans les formes , d'avoir fait l'Epitaphe de M. Arnauld , & il écrivit deux Lettres en forme d'Apologie. Je les rapporte de suite , avec la traduction qu'on en a faite.

---

SANTOLII VICTORINI  
 AD JOSEPHUM JUVENCIUM S. J.  
 EPISTOLA,

*Quâ se absolvit de injurioso Epigrammate  
 incusatus.*

S CILICET egregias qui me duxere per artes ,  
 Perfidus in doctos sævirem impunè Magistros ?  
 Unde mihi nomen , decus unde & gloria venit ,

Et

Et pietas, & Relligio, virtusque, fidesque,  
Et probitas morum; sacri quoque regula Veri,  
Hos ego mordaci lacerarem dente Magistros  
Crudelis? talem terris avertite pestem,  
Ultiores Superi: quid vos tardatis? in ima  
Ah! nimis ingratum detrudite Tartara Vatem:

COSSARTI è tumulo turbata resurgeret umbra;  
Degenerem increpitans & me terreret alumnum:  
Et me torva tuens contractâ fronte VAVASSOR  
Exspueret malè nata, & egentia carmina limâ.  
Elysiâs valles, vernis quas floribus ornat.  
Questibus impleret, quondam mea curâ RAPINUS;  
Et quos Virgilius vellet scripsisse, nitentes,  
Flores unde lego, durus mihi clauderet hortos,  
Ingens Commirius, cui pono tubamque chelynyque,  
Et calamos, me alto sacri de vertice montis  
Truderet in præceps, fœdamque haurire paludem,  
Parnassi puro depulsum fonte, juberet,  
Tùm ranas inter mutatâ voce loquaces.

Quin facer Orator meliori numine plenus,  
Qui, quos excoluit, nobis dedit ire per hortos,  
Et Pindi juga læta, suosque accedere fontes,  
Sacriligium Vatem, folio sublimis ab alto,  
Fulmine dejiceret jam non meus ille Ruzus.

Nec me tot maculis, & fœdum turpiter ora.  
Amplius ablueres (scis nempe polire) JUVENCI.

Dum loquor, ecce omnes me Musæ crimine tanto,  
Absolvunt, me vos etiam absolvistis amici.  
Improbis ille fuit, qui chartæ impunè volanti,  
Apposuit nostrum renovanda ad prælia nomen,  
Demens! qui tantam speravit unurere labem,  
Et nostræ quid detrahere, atque insurgere famæ,  
Et mihi quot pietas æterno fœdere junxit,  
Per studium Musarum, & virtus fecit amicos  
Tot facere adversos vulgatis versibus hostes.  
Hunc ego crediderim Furiis stygialibus actum;  
Et tinxisse manum nigrâ Phlegontis in undâ.  
Fraude suâ capitur; pigros magis excitat ignes

In me tota ruat ruptis effusa cavernis.

Efferat gens Erebi; juratum abrumperet fœdus

Nequicquam poterit, manet, æternumque manebit

Hactenus in corrupta fides, & nescia fuci.

Vos, quotquot Superi, vos conscia numina  
teltor,

Nostis enim, vestro quo numine scribimus omnes.

Me nunquam iratis quidquam scripsisse Camœnis,

Impia turparent vestras convitia laudes.

Candida Musa mea est, nimium ô delecte JUVENCI!

Illa tuis animi candorem è moribus hausit.

Quâ cœli proceres, ipsum quâ pingno Tonan-  
tem,

Hâc hâc sacrilegus scribam convitia dextrâ?

In pœnam! potius contractis dextera nervis

Segnis; iners, torpescat, in ignes, inque favillas,

Quæ scripsisset, eant; justa hæc pro crimine pœna.

Sed quid ego hæc autem? satis est mihi conscia  
virtus,

Vilis adulator formas se vertat in omnes,

Et sibi conciliet simulatâ mente favorem;

Non ita nos pleni manifesto numine Vates,

Alta supercilia induimus, nil fraudis egentes.

Ne me multa minans quis terreat? obvius ibo:

Et pœnas scelerum ultrices, mortesque laceffam

Ardens ipse perire, mihi si scribere quidquam,

In vos, docta cohors, Veri sanctissima custos,

Contigerit: mihi perpetuæ, dum devius erro,

Lucet s' sublimè faces, mihi noctis in umbrâ

Affertis sine nube diem, dubiumque per æquor

Securus ridebo minas, pelagique furores,

His ducibus; mediis vos anchora firma procellis.

His confisa ratis rectoribus, obviam quæque

Vincet, & in tuos nos ducet denique portus

Vox mihi lux pelago in vasto, mihi prævius ignis,

Per vos tuta fides, & constans regula morum,

Quam juvat amplecti, nec me tenuisse pigebit.

Salvete, ô sacris gens addictissima Templis,

Præcones

Præcones Verbi æterni, queis crêdita sanctæ  
Per populos omni s vulganda oracula legis.

Per vos plena Deo doctrinæ pura fluenta,  
Sinceri & fontes, Rectique, Bonique, Piique,  
Hinc illincque fluunt; istis de fontibus omnes  
Accipiunt: puris hæc pura canalibus unda.  
Qui saliant, prompti transmittere ad astra bibentes,  
Opto non alios, alio non quærito fontes.

Quos dicat pietas, hos mitto, hos accipe versus.  
Optimus & iudex, & nostri nominis ultor.

---

## TRADUCTION EN VERS

François de l'Apologie de M.  
de Santeuil.

**Q**UOI! par des vers cruels & des écrits san-  
glans,

Par un libel infâme, & des vers insolens,  
J'insulterois en lâche à mes illustres Maîtres,  
Ah! je mériterois, le plus méchant des traîtres;  
D'être écrasé tout vif par la foudre des dieux  
Si j'avois composé ces vers injurieux,  
L'ombre d'un grand Cossart justement indignée,  
D'avoir eu pour disciple une ame si mal née,  
Sortiroit du sépulchre, & troublant son repos,  
Me jetteroit au nez quelques-uns de ses os:  
Vavaleur reprendroit son rabot & sa lime,  
Non pour polir ces vers sans raison & sans rime,  
Mais pour casser ma tête, & m'écorcher la peau,  
Et puis tranquillement rentreroit au tombeau.

Rapin en son vivant, qui vivoit de rapine,  
Et qui d'un cœur adroit, d'une manière fine,  
Remplissoit ses jardins des fleurs que chez Maron  
Il avoit sçu cueillir en habile larron,  
A quelque écolier voleroit la raquette,

Pour en fendre le crâne à ce méchant Poëte ;  
 Commire que j'admire encore plus qu'Apollon ;  
 Pour jouïr le faquin prendroit son violon ,  
 Ensuite me chassant du sommet du Parnasse ,  
 De boire à la fontaine où j'aurois eu l'audace ;  
 M'envoyeroit bien-tôt barboter dans les eaux  
 Des plus sales marais avec les crapaux ,  
 Et comme il s'intéresse à tout ce qui me touche ,  
 Pour frein il me mettroit un *baillon* à la bouche ,  
 Par un sçavant écrit nommé *Linguarium*  
 Que traduiroit pour rire un \* homme de Riom :  
 Et la Ruë autrefois si célèbre Poëte ,  
 Maintenant du Sauveur la céleste trompette ,  
 Crieroit dans la Chaire en me marquant de l'œil ;  
 Médifans , vous ferez dannez comme Santeüil ?  
 Plus noir qu'un charbonnier , plus barbouillé qu'un  
 More ,

Ton sàvon , Jouvency , ni ta lessive encore  
 Ne sçauroient , j'en suis sûr , jamais me décroffer  
 Et de mon Saint Victor on me voudroit chasser ;  
 Mais courage j'entens la voix qui m'est connue ,  
 Des neuf Muses par qui ma gloire est soutenüe ,  
 Qui d'un commun concert chantent & crient tout  
 haut ,

Non , Santeüil n'a pas fait l'Epitaphe d'Arnauld ,  
 C'est quelque Janseniste , & quelque téméraire ,  
 A ce pauvre garçon qui veut faire une affaire ,  
 Qui veut renouveler les scandaleux combats  
 Où Moline & Janson , comme vrais chiens &  
 chats ,

Se battans sur la grace en vain donnée à l'homme  
 Mirent aigle contre aigle & Rome contre Rome ;  
 Le fol qu'il est , a crû lui faire quelque tort ,  
 Mais nous le sauverons de tout sinistre sort :  
 Quant à moi , Jouvency , je croi que cet infame ;  
 Poussé par la furie , & brûlant de la flamme :

\* *L'Abbé Faïdit.*



Du Phlegeton d'enfer en a pris la noirceur ;  
Sans en prendre le feu , l'éclat ni la lueur ,  
Oüi , le Public le sçait , & l'on me rend justice ;  
De médire d'autrui , ne fût jamais mon vice.

Jamais je ne trempai ma plume dans le fiel ,  
Ce que j'aime le plus d'Arhénes , c'est son miel ;  
Comment pourroient partir de noires médisances  
De cette main qui peint les célestes Puissances ?  
Ma plume accoûtumée à célébrer les Saints :  
N'est pas propre à remplir de si lâches desseins ;  
Tu me connois à fond , & tu sçais , mon cher Pere  
Que mon cœur est sans fard , & ma muse est *su-*  
*cere :*

C'est de toi Jouvency que j'ai pris la candeur ,  
En me formant l'esprit , tu me formas le cœur ,  
Si sur mes Vers jamais je répands de la bile ;  
Je veux que ma main seche en devienne débile !  
Mais pourquoi m'excuser d'avoir écrit ces Vers ,  
J'ai de ma probité pour témoins l'Univers.  
Celui qui fit contr'eux l'insolente critique ,  
Voulant faire sa cour écrit en politique ,  
Mais il l'a fait en lâche & vil adulateur ,  
En chien couchant qui rampe ; en indigne flateur.  
Ah ! ce n'est pas ici que nous autres grands Hom-  
*mes*

Favoris , bien aimés d'Apollo que nous sommes.  
Avons accoûtumé d'en user lâchement ;  
Quand nous louons quelqu'un , nous louons fière-  
*ment :*

Les sourcils élevez. & la mine hautaine ,  
Nos vers coulent de source & partent d'une veine ,  
Qui mesurant les mors avec le compas ,  
Ni ne volent trop haut , ni ne rampent trop bas .  
C'a veux-tu l'éprouver cette amitié fidèle ,  
Ce fond d'attachement , de respect & de zèle ,  
Dont j'ai brûlé toujours pour la société ?  
Je mourrois pour sa gloire avec volupté  
Si jamais ma main droite avoit écrit contre elle ,

La main gauche en feroit la vengeance cruelle,  
 Les Jesuites sont seuls l'objet de mon amour,  
 C'est d'eux que j'ai reçu la lumiere & le jour.  
 D'éclairer les Mortels eux seuls ont l'avantage,  
 Et comme des Soleils de luire sans nuages,  
 Avec eux seuls j'irois affronter mille morts,  
 La tempête avec eux vaut plus que tous les ports.  
 Sages imitateurs & disciples d'Ignace  
 Vous portez avec vous la sagesse & la grace :  
 L'Evangile & la paix, où vous nous invitez  
 Reçoivent dans vos mains de nouvelles beautez,  
 Vous êtes seuls l'honneur & l'ornement des Chai-  
 res

Et de la vérité les seuls dépositaires,  
 On vous révère à Rome aussi-bien qu'à Paris,  
 Chez vous sont ramassez tous les plus beaux es-  
 prits.

Vous êtes Orateurs, Historiens, Poètes,  
 Des oracles divins les divins interprètes,  
 Le seul mérite fait les gens de vôtre nom,  
 Mandarins dans la Chine & martyrs au Japon,  
 Chez vous seuls on enseigne une pure doctrine,  
 Chez vous seuls on apprend la volonté divine.  
 La source est parmi vous de ces courantes eaux ;  
 Qui jaillissent au Ciel, ailleurs sont les ruisseaux,  
 Près des Peres Gaillard, la Ruë & Bourdalouë,  
 Non, pour me convertir, & réformer mes mœurs,  
 Je ne veux pas oïr d'autres Prédicateurs :  
 Voilà cher Joveny les Vers que je t'envoye  
 Pour marquer mes regrets, reçois les avec joye.

Les Jesuites n'étant pas contens, M.  
 de Santeuil reprit de nouveau sa lire & fit  
 encore la Pièce suivante, qui peut passer  
 pour une seconde Apologie.

## SANCTOLII VICTORINI

*De suo Epigrammate præter autoris spem, ac mentem divulgo, & interpretato.*

AD JOSEPHUM JUVENCIUM S. J.

**Q**UID hoc JUVENCI? magna de me fabula

Narratur, ipse quam tuis gravem auribus

Audire refugis, & fidem dubius negas.

Usque adeò abhorres triste, & infandum scelus;

Sis ipse Judex, nam volo te Judicem.

Rem pono nudam, simplici & brevi stylo.

¶ Lis totà, Carmen, quod rogatus non semel;

Per blanda Musæ rusticantis otia,

Tandemque victus precibus è cerebro extudi,

Rude, haud politum, nec legi dignum satis;

Ideoque quamvis suspicatus nil mali,

Tamen reluctans id roganti clam dedi.

Simul atque manibus evolavit è meis,

Cupidus nocendi Livor, & fraudum artifex;

Nimiùm sinister mentis interpret meæ

Insultat audax, me bilinguem prædicat;

Totam per urbem falsa gaudet spargere;

Quotquot & amicos longa firmarat fides,

Facere tot hostes; his ovat Livor malis.

Accusor, & te judice haud credor reus.

Hostis sed urget: me, resecto nomine,

Scripti volantis prodit Autorem improbus.

Ut certa dubiæ constitit chartæ fides;

Heu! quot procellas, bella quæ non excitas,

Amice? læsi quantus in nostrum caput,

Agitante Phœbo, detonat Pindi furor!

Sua sunt amicis bella, quæ ridens Amor

Componit; iras vertit in leves jocos.

Nuper me amabas, nam recordor, & ui  
Etiam sodales, mira, si dictis fides,  
De me canebant; tu legebas carmina,  
Quæ mox jubebas publicas ire in manus  
A te polita, non nego, qui gloriator  
Tali Magistro, tu mihi charus tibi  
Sic ego; Poëtæ quippe nos sacri sumus.

Tu nos benignus, facilis, & compos tu  
Excipere suetus, in tuos fidens sinus  
Graves solebam pectoris deponere  
Curas; prementis dulce solamen mali.

Unde igitur illa tam subita mutatio?  
Quid hoc? Poëtæ, vel levem famæ adsonum;  
Me mille telis, non laceffiti petunt,  
Impune, nostris durus & gaudes malis?  
Exclamo, malè tu surdus aures obstruis,  
Ceumollis Infans matris egressus sinu,  
Invalidus artus reptat, & jacens humi  
Crebris parentem, quâ potest, vagitibus  
Implorat, omnem questibus replet domum,  
O quàm redire vellet in matris sinum!  
Silet illa prolis immemor, non jam parens.

Nescis, Amice, quantus infideat dolor?  
Noctes, diesque crucior, & menti incubans  
Semper recursat, quæ tuos vultus refert  
Imago; nostrum creber objurgas scelus.

Dic, quæso, placidus nos adhuc si respicis;  
Si nostra curas, quod scelus! semel datam  
Testes ad aras num tibi rupi fidem?  
Quid potuit in me displicere, dic, precor.  
An carmen illud, quod manu excidit? lubens  
Dedisco versus, & Poëtæ nomina  
Superba pono, plestra, calamos, & tubas,  
Lyram, chelynque, nostra nuper gaudia,  
Vobis relinquo, sacra gens Apollini,  
Lau'is Juventus avida. Sat nos lusimus,  
Non est Poëtæ yana laus, & gloria

Emenda tanti; Musa, laudum prodiga,  
 Quæ concitavit bella! quot tragœdias!  
 Testis, JUVENCI, quo mihi nil dulcius,  
 Mea & voluptas, & decus quondam meum:  
 An carmen illud expiandum sanguine!  
 Vis in favillas abeat, & Vates simul?  
 Præscribe pœnam: si taces, hanc eligo.  
 Audi: & Nepotes hæc legant, hæc audiant:

Si quid protervum, si tibi minùs placens  
 In scita patrum dissonum quid scripserim,  
 Ejuro, scripti pœnitens, quàm maximè.  
 De VATICANA rupe quidquid impium  
 Summus Sacerdos fulminavit, execror,  
 Detestor, horreo. Ictus illo fulmine,  
 Trabeate Doctor, jam mihi non ampliùs,  
 ARNALDE sapias. Sola nos doceat Fides.  
 Hæc illa clarum monstrat in tenebris diem.

Inter Sophorum bella dissidentium,  
 Magistra Veri sola, custos arbitra,  
 O Sponsa Christi! Do tibi, Mater fidem,  
 Divina Mater: quidquid admittis, pius  
 Adoro, certa quidquid ejuras, pius  
 Execror, & omnes hæc procellas rideo  
 Tranquillus inter mille fluctus, anchorâ.

\* *Ejectus & exul*; restituas punctum è suo loco dolosè de-  
 jectum. *Sanctus Arnaldus*; nunquam scripsi, Nebulo addi-  
 dit de suo *sanctus* ad excitandum odium. *Hoste triumphato*;  
 de JURIO & de CLAUDIO, Calvinii sectatoribus, dictum  
 puta. *Veri defensor*: de perpetuitate fidei. *Arbiter æqui*;  
 in te feriâ nimis poëticè, & pœnitet dicti, plus consului au-  
 ribus quam veritati. Hi sunt legitimi sensus: alios ejuro, i-  
 me Deus amet. Versionem Gallicam sacrilegam detestor; no-  
 mini Autoris parco honoris causâ.

On comprit dans le monde l'objet des  
 Apologies de M. de Santeuil, & quelqu'un  
 trouvant mauvais qu'il se défendit si ouver-  
 tement d'avoir fait une chose louable, &

voulant railler en même-tems les Jesuites sur les Apologies de M. de Santeuil, fit en Vers burlesque la Pièce suivante, qu'on nomma *le desaveu de M. de Santeuil*, la Satire m'en a paru assez fine, c'est pour cela que je la rapporte.

*Desaveu de M. de Santeuil.*

SANTEUIL, ce renommé Poëte,  
 Avoit plus haut qu'une trompette  
 Crié par tout; je suis l'Auteur  
 Des Vers sur Arnauld le Docteur.  
 Un jour qu'au beau milieu des rues  
 Il les prônoit jusques aux nuës  
 Déclamant des mains & des yeux  
 Comme un Tabarin glorieux,  
 Pour en relever le mérite,  
 Qu'entend-je, lui dit un Jesuite?  
 Quoi, Santeuil notre bon ami  
 Vante si fort notre ennemi,  
 Et louë Arnauld l'Hérésiarque  
 Que notre invincible Monarque  
 Et le Saint Pere tant de fois  
 Ont proscriit par leurs justes loix,  
 La paille entre nous est rompuë,  
 Lors Santeuil plus sot qu'une gruë;  
 Pere, un fou, dit-il, est l'Auteur  
 De ces Vers: (point ne fut menteur  
 Il vouloit parler de lui-même,  
 Car il l'est au degré suprême,)  
 Je ne voudrois de bonne foi  
 Choquer Jesuites ni le Roi,  
 Et suis prêt sur cette affaire  
 De jurer comme au formulaire,  
 Même pour n'être pas suspect  
 De manquer pour eux de respect,  
 Si Jouvency, Bouhors, Commire

Me commandent de me dédire ,  
 Des Hymnes que j'ai fait jadis  
 Sur les grands Saints du Paradis ,  
 J'enverrai les Saints au Diable ,  
 Et traitant leurs Actes de fables ;  
 Je les rayerai du Calendrier ,  
 Hors saint Ignace & saint Xavier.

On ne se contenta pas de cette Satire ,  
 on en fit une autre contre le pauvre Santeuil , où le Poëte feint que Santeuil célèbre par ses Poësies , & encore plus recommandable par la bonté de son cœur & l'innocence de ses mœurs , que par la beauté de son esprit , étant allé en Flandre au Tombeau de M. Arnauld , pour obtenir de Dieu le pardon d'un parjure qu'il avoit fait par mégarde , étoit tombé entre les mains des Espagnols , qui le conduisirent à Bruxelles , où il fut condamné par l'inquisition à être pendu & étranglé , s'il ne retractoit des Vers qu'il avoit faits à la gloire de M. Arnauld : il aima mieux se laisser pendre que de se dédire. On a intitulé cette Pièce ,  
*Santeuil pendu.*

---

### SANTOLIUS PENDENS.

**F**lete oculi & largos lacrymarum effundite rivos,  
 Inclytus , immortale sonans, Amor Urbis &  
 Aulæ,  
 Santolius , Divos cui fas æquare canendo  
 Luridus infami nunc : proh dolor ! in cruce corvos  
 Pascit,

Musa mihi causas memora quo numine læso ;  
 Quidve dolens M O L I N A virum damnaverit Ore  
 Infontem. Tantæne benignis Patribus iræ ?

Aufus Virtuti meritum persolvere honorem  
 Exiguos versus , ad debita munera amico ,  
 Arnaldi tumulum decoravit carmine vates.  
 Continuò fera gens , alienæque invida laudis  
 Ejurare pios mendaci carmine versus  
 Imperat , aut diro pereundum funere clamat.  
 Ille , improviso tactus ceu fulmine , paulùm.  
 Hæsit inops animi. At fugitivæ in pectora vires  
 Ut redere , Notis velut ista furentibus ilex  
 Monte super , tantùm concusso vertice nutat ,  
 Sed manet immotus firmato robore truncus :  
 Sic ille & rabiem , & larratus ridet inanes.

Ut videre Virum contra impia jussa tenacem  
 Propositi , quando jam nil artesque dolique  
 Proficiunt , quavis ratione modoque , vel ipsâ  
 Morte parant (aliter nequeunt) inhibere furentem.

Ergo , ubi concilium magnum de more vocaturum  
 est ,

Ecce tricornigeri veniunt , nigra agmina , Patres ,  
 Quos inter Senior contracta fronte JUVENCUS  
 Demissis in terram oculis , vultuque modesto ,  
 Flebilibusque modis sic incipit. Ista feremus ,  
 » O Patres , cuiquam Arnaldum laudare licebit  
 » Impune ! infernis quem nos devovimus umbris  
 » Jamdudum , hunc malesanâ abreptus mente Poë-

ta

» Ascribet numero Divorum , haustuque jubebit  
 » Felicem iongo ætherios potare liquores ?  
 » Ecquis præterea nomen vel Regibus ipsis  
 » Terrificum curet ? meritos quis reddat honores ,  
 » Loiolidis , stolido si tanta superbia Vati ?  
 » Ergo luat meritas scelerato sanguine pœnas.  
 » Vos genus (hoc unum restat) præscribite mortis,  
 Hæc ubi dicta TARILLONIUS , cui jurgia  
 cordi

» Aspera



Aspera SANTOLIUM contra , litesque molestæ ,  
 » Proh scelus infandum ! Sic nos impunè laceffet  
 » Impius , & nostros defendet perfidus hostes ?  
 » Sumite supplicium ventura quod horreat ætas.  
 » Offa minutatim detracta pelle terantur.

» Non satis est : Patrum circumspectante coronâ  
 » Ligna confurgat moles ; atque arida , Phœbo  
 » Quos facit irato , dent nutrimenta libelli.

» Inque leves abeant chartæ vatesque favillas.  
 Tum sic excepit subraucâ voce R U Æ U S.

» SANTOLIUS fateor me quondam est usus amico.

» Unum oro , ô Socii ; hunc quovis absumite letho :

» Non magnum est , verum perituris parcite scri-  
 ptis ;

» Hæc projecta Novi jaceant in margine Pontis :

» Mortem non tenuat tali mercede pacisci.

» Vultis scire tamen placeat quâ morte perire

» SANTOLIUM ? hæc potior menti sententia surgit.

» Jam collo obtorto , manibus post terga revin-  
 ctis ,

» Et virgis de more cutem laceratus , ab altâ

» Finit indignam malè pendulus arbore vitam.

» Nos autem ( nam Relligio jubet ipsa ) laborem

» Haudquaquam indecorem ne dedignemur obire.

Dixit , & assensu Patres fremuère secundo.

Nec mora : protrahitur fatalis victima , & arcâ

Sistitur in media , turbæque ante ora nigrantis ,

Extemplo cuncti certatim illudere capto.

Ille genas alapâ , frontem petit ille talitris.

Alter , quo pueros jam pridem territat ore ,

» Non hodie effugies , inquit , dabis , Improbe ,  
 pœnas.

Sic ait ; atque humeros vigis , & tergora sulcat.

Interea lignum , feralis machina , in auras

Erigitur ; ligno simul hæret scala nefando.

Ac duo LOIOLIDÆ , nigram queis fibula vestem

Altiùs accingit , nudati brachia , sacrum

Urgent seduli opus ; summis ille altior astæ

Gressibus; hic scalæ inferior patrem obtinet imani  
 Amboque obnixi tendunt sustollere Vatem  
 In palum : loris alter diroque revinctum  
 Fune trahit; miseri tergo subit alter anhelans.  
 Quis tibi tum sensus, tam tristia fata ferenti,  
 Vatum magne Parens? quantum mutatus ab illo  
 es?

Tartaræâ non voce tonas; velut ante, sed agno  
 Mitior, his ultro compellas vocibus hostes.

» Nil opus est tanto molimine; sponte subibo  
 » Quo vultis; felix si quod, dum vita manebat,  
 » Defendit Verum ARNALDUS, defendere &  
 ipse -

» Extréma possim optati sub funeris horâ,  
 » Dive ARNALDE, tibi devotum respice Vatem,  
 » En Te, Docte Sertex, Veri sanctissime Custos,  
 » Per quem plena Deo doctrina puro fluentia  
 » Sinceri & fontes rectique, bonique, piique,  
 » Effluxere, sequor, tandem Tuus: accipe tutos  
 » In portus miserum, & sævæ me subtrahe Genti:  
 » Quid video? circum rutilanti lumine fusus  
 » Afulges, præsensque manum mihi tendis ami-  
 cam;

» Exilio liber, Plaudentem & plura parantem  
 Dicere, Carnifices devolyunt è trabe: fauces  
 Ille arctus laqueo propiore astringit hiantis,  
 Incumbens humeros pronus super: hic pede corpus  
 Attrahit, ingeminans. Rapido petit astra volatu.  
 Effugiens Anima: at fatali ex arbore pendet  
 Longum & iners pondus, Patribus data præda  
 Latinis.

Des gens difficiles, ou plutôt des R. P.  
 Jesuites, firent encore contre le pauvre M.  
 de Santeuil la Pièce suivante.

*Santeuil échoüant à Port-Royal.*

SANTEUIL sur la mer poétique

Avoit

Avoit bien conduit son Vaisseau,  
Et voguant toujours en pleine eau,  
A tous Auteurs faisoit la nique,  
Neptune le favorisoit,  
Et Zephire à son gré souffloit;  
Déjà des Isles fortunées  
Il touchoit le fertile bord,  
Quand par malheur un vent du Nord,  
Ennemi de ses destinées,  
Lui fit faire naufrage au port.

Il est tems que je rapporte la réponse de l'Abbé Faïdit à la Lettre de M. de Santeuil, dont on a vû la subscription.

*Réponse de M. l'Abbé Faïdit à M. de Santeuil.*

Vous dites que vos Vers ont sçu charmer les Dieux,  
Et voler sur leur table un nectar précieux,  
Et que les miens n'ont pû me rendre Harlai propice;  
Il n'en est pas ainsi du chef de la Justice,  
Puisque vos Vers par qui les Dieux sont enchantez;  
Sont à son jugement des inutilitez.

Le nectar dont l'Abbé Faïdit parle à M. de Santeuil, est le vin de Beaune; pour lequel ce Poëte avoit fait des Vers. Il lui parle aussi de M. le Premier Président, sous le nom *du chef de la Justice*; parce que par Arrêt de la Cour rendu, M. le Premier Président tenant l'Audience, le pauvre Abbé fut dépossédé d'un Prieuré de deux mille livres de rente qu'il avoit à Rion

Rion en Auvergne , qui est sa patrie.

Quelque-tems après s'étant racommodé avec Santeuil , il lui envoya une petite lettre en Vers latins assez obligeante, Santeuil y répondit par un Billet que je raporte ici pour faire voir son génie.

BILLET DE M. DE SANTEUIL  
à M. l'Abbé Faïdit.

*Vous m'avez fait un tour cruel , à moi qui suis votre ami , & qui répandrois tout mon sang pour vous ; vous m'ôtez huit cens livres de rente.*

Tuus S. V.

A D D I T I O N.

Vous dites que je ne fais des Vers que pour des Saints & des Patrons de Village, & que je les vends bien chers aux Curez des lieux, & que selon qu'ils me payent, ils ont de belles ou de méchantes Hymnes ; j'entens raillerie, je vous le pardonne.

*Tuus S. V.*

Peut-on avoir le fond meilleur & être un meilleur homme ?

Comme on loüoit un jour M. de Santeuil, au sujet des Vers qu'il a faits pour l'Aqueduc du Pont Notre-Dame, & qu'on disoit qu'ils étoient infiniment plus beaux que ceux que Sannazar a faits pour la ville de Venise, il répondit que cela n'empêchoit pas

pas que la récompense n'en eût été fort différente ; car Sannazar avoit eu six mille écus d'or pour ses Vers , & Santeüil n'avoit eu pour les siens que trente pistoles ; c'est peut-être , dit-il , qu'on voulut payer Sannazar par rapport à son avarice, & qu'on m'a payé par rapport à ma gloire, il y a bien de la forfanterie à M. de Santeüil d'avoir fait cette réponse ; car on sçait que quelqu'amateur qu'il fût de la gloire , il l'étoit encore plus de l'argent. Comme j'ai parlé de Sannazar , j'ai crû devoir rapporter ses Vers avec ceux de Santeüil , pour en laisser juger les habiles.

### VERS QUE SANNAZAR A FAITS pour la Ville de Venise.

*Viderat Hadriacis Venetam Neptunus in undis  
Stare urbem , & toto ponere jura mari  
Nunc mihi Tarpeias quantum vis Jupiter arces  
Objice , & illa sui mœnia Martis ait.  
Si pelago Tibrim praefers , Urbem aspice utramque  
Illam homines dices , hunc possuisse Deos.*

### Vers que Santeüil a faits pour la Pompe du Pont Notre-Dame.

*Sequana cum primum regina allabitur urbi ,  
Tardat precipites ambitiosus aquas  
Captus amore loci cursum obliviscitur anceps  
Qua fluat , & dulces necit in urbe moras.  
Hinc varios implens fluctu subeunte canales  
Fons fieri gaudet , qui modo flumen erat.*

*Imi-*

*Imitation des Vers latins par P. Corneille.*

Que le Dieu de la Seine a d'amour pour Paris ,  
 Dès qu'il en peut baiser les rivages chers ,  
 De ses flots suspendus , la décente plus douce  
 Laisse douter aux yeux s'il avance ou rebrousse ;  
 Lui-même à son canal il dérobe ses eaux  
 Qu'il y fait rejaillir par des secretes veines ,  
 Et le plaisir qu'il prend à voir des lieux si beaux  
 De grand fleuve qu'il est, le transforme en fontaine

Autre Traduction par M. Duperier.

*C'est la Seine qui parle.*

Eprise d'un lieu si charmant  
 Je coule bien plus lentement ,  
 Je m'arrête par tout , & mon onde incertaine  
 Semble même oublier son cours ;  
 A voir ces longs canaux , où je coule sans peine  
 On diroit qu'avec joye après mille détours ,  
 De fleuve que j'étois , je me change en fontaine.

Autre Traduction par M. Charpentier de  
 l'Academie Française.

Aussi-tôt que la Seine en sa course tranquille ,  
 Joint les superbes murs de la Royale Ville ,  
 Pour ces lieux fortunés , elle brûle d'amour ,  
 Elle arrête ses flots , elle avance avec peine ,  
 Et par mille Canaux , se transforme en fontaine ,  
 Pour ne sortir jamais d'un si charmant séjour.

On attribué à M. de Santeuil un Ouvrage qui a pour titre *Santolius Pœnitens* , sur le différend qu'il eut avec les R. P. Jesuites , à l'occasion de l'Epitaphe de M. Arnauld , j'ai cru devoir la rapporter , comme  
 étant

étant une suite de leur querelle avec M.  
de Santeuil.

## SANTOLIUS POENITENS

**R**umpite perjurum, suspiria, rumpite pectus  
Vosque, ô perpetuis heu! mox damnanda  
tenebris

Lumina, sanguineos lacrymarum effundite rivos.  
Deleri haud alio possunt scelera impia fletu.

Quò me præcipientem furor inconsultus adegit?

ARNALDI tumulo inscriptos defendere versus  
Erubui, quos Religio mihi sancta, fidesque,  
Et pietas, & amor Veri dictarat! inani  
Hos ego sacrilegus Vates formidine victus,  
Ejuravi amens infando carmine! Non me  
Conscia mens falsi, non inviolabile sacræ  
Numen amicitiae, & Capitis reverentia cari,  
Non potuit me fama, pudorve inhibere furentem?  
Et spiro sceleratus adhuc! Non terra dehiscit  
Sub pedibus, sævo nec fulminis igne peremptum  
Tartareas adigit scelerum Deus ultor ad umbras!

Quamquam, heu! supplicium vel funere tristius  
ipso est,

Quæ nunc sollicitos inter mihi vita pavores  
Ducitur. Æger, inops mentis, meque ipse tenere  
Impatiens, furiis animum stimulatus acerbis,  
Errabunda fero huc illuc vestigia, diris  
Distorquens rabida ora modis; tamen usque fu-  
gacem

Persequitur scelus, & misero otia nulla relinquit.

Insuper, ipsa mihi noctuque diuque recurans  
Exsomnia, pavidum, ARNALDI me terret  
imago.

Non ille horrifico squallens apparet amictu,  
(Qualia post mortem dicunt simulacra videri)

Ora sepulcrali scædatus pulvere, & ater

Affurgens : sed qualis erat, cum spiritus artus  
 Intus agens regeret, vultuque habituque modesto  
 Lenis, adhuc retinens antiquum frontis honorem  
 Canities veneranda seni, breve corpus, at ingens  
 Majestas, placido fulgentes lumine vibras,  
 Leniter in me oculos, scelus exprobrare videtur:  
 » Tu quoque, Santoli, de te nil tale merentem:  
 » Tunc etiam infidus post funera prodis amicum?  
 Hæc ille. At blandæ voces, & mitia linguæ  
 Verbera crudeli lacerant mihi vulnere pectus.

Sancte Senex, pleno qui nunc de flumine Verum  
 Illud idem, quod sic terris peregrinus amasti,  
 Ore avido bibis, atque odiorum obliviam potas:  
 Sancte Senex, nostrum, precor, obliviscere cri-  
 men,

Jamque recantato fias mihi carmine amicus.  
 Ecce pedes reus ante tuos sto supplice vultu,  
 Funereum collo funem, dextrâque tremente  
 Ardentem gestans, probrosa insignia, tædam.  
 Invito nuper calamo quos scribere mendax  
 Sustinui vates, ipso vel sanguine versus  
 Eluere encupio. Vanis terroribus illos  
 Atque malâ fraude extorsit crudelis Amicus.

Quem non ille dolis etenim potuisset eisdem  
 Induere in laqueos, cum formidabile Magni  
 Objiceret nomen LODOICI? Non ego dura  
 Exilia, aut tristes obscuri carceris umbras,  
 Sævam aut pauperiem, mihi quæ, si vestra re-  
 cusem,

Jussa, minax tacito portendit Epistola nutu;  
 Regalem at timui quamvis innoxius iram.  
 Namque, fatebor enim, si credam hæc pauculâ  
 Regi,

Carmina displicuisse, loquacibus ista poëtis  
 Si quanquam aspera lex, æterna silentia jurem,  
 Contentus tacitos Virtuti exsolvere honores.

Sed quid ego hæc autem? Stultâ formidine ludor  
 Credulus: ARNALDUM laudari carmine nostro  
 Scilicet



Scilicet invideat LODOIX? Ea cura quietum  
Sollicitet? Belli molem hanc dum sustinet unus,  
Dum conjuratas meditatur frangere vires  
Europæ, Regum & violati Numinis ultor,  
Grandiaque invicto secum sub pectore volvit,  
Santolii nugas audit vel curat, & istis  
Lusibus augustum velit interponere nomen?

Ergone privatas sacri sub nominis umbrâ,  
Placari indociles, usque exercebitis iras;  
Numquamne ARNALDUM contra, crudelia  
bella

Cessabunt; Rabies nunquam exsaturata quiescet;  
Non satis exilii duros tolerasse labores,  
Obscuris malè tutum in sedibus, omnium egentem;  
Et: dulcem patriam, & caros liquiste penates,  
Blandiaque amicorum consortia; Frigida nunquid  
Ossa vir, cineresque juvat violare sepultos;  
Occiderit procul hinc: tellus aliena sepulcrum  
Possideat: manes nunc saltem impunè quiescant.  
Te pacem, LODOICE, istam quoque, Gal-  
lia poscit.

---

## SANTEUIL PENITENT.

### TRADUCTION NOUVELLE.

**S**oupirs, qui dans mon sein retenus par la  
crainte

Souffrez depuis long-tems une injuste contrainte,  
Brisez ce cœur perfide; & vous, mes tristes yeux,  
Pour laver la noirceur d'un forfait odieux,  
De deux ruisseaux de sang inondez mon visage.

O Ciel! où m'a réduit une jalouse rage;  
Des Vers dignes de moi, nobles, harmonieux,  
Ornoient du grand ARNAULD le Tombeau  
glorieux:

J'ai rougi d'avouer ma gloire, mon ouvrage,

Lâche, j'ai retracté le pieux témoignage,  
 Que la Religion, la Foi, la Vérité  
 M'avoient dans un lieu Saint elles-mêmes dicté.  
 Cœur ingrat, vil flateur, sacrilege Poète,  
 Misérable joiïet d'une crainte indiscrete,  
 D'un si noble dessein j'ai pû me repentir,  
 Et ma bouche parjure a scû me démentir.  
 Quoi ! ni le souvenir d'une Tête si chere,  
 Ni l'éclat d'un grand Nom que la France révère  
 Ni respect, ni devoir, ni pudeur, ni remors,  
 N'ont pû de ma fureur modérer les transports.  
 Malheureux ! & je vis, & je respire encore !  
 Le jour offre à mes yeux sa clarté que j'abhorre !  
 Le Ciel suspend ses coups ! la Terre, les Enfers  
 N'offrent point à mes pas leurs abîmes ouverts !

Mais non, dans les horreurs dont ma faute est  
 suivie,

Le plus cruel trépas m'est plus doux que la vie  
 Triste, sombre, inquiet; sans honte, sans raison;  
 Je fuis, j'erre, je cours de maison en maison.  
 Mes pas irresolus, mes regards, mon visage,  
 De mon esprit troublé font une affreuse image;  
 Moi-même je me fuis. Mais hélas ! en tous lieux  
 La grandeur de mon crime est présente à mes yeux  
 Dans ces cruels accès d'une fureur pressante,  
 L'ombre du grand ARNAULD nuit & jour  
 m'épouvante;

Non, qu'il lance sur moi ces serpens, ces flam-  
 beaux,

Qu'une Ombre menaçante apporte des Tombeaux.  
 Il ne vient point souillé d'une horrible poussiere.  
 Clair, serein, il paroît couronné de lumiere:  
 Doux, tranquille, modeste, & grave sans fierté;  
 Petit de corps, mais grand par cette majesté,  
 Qu'imprimoit la Vertu sur son front vénérable.  
 Ses yeux sont vifs, mais pleins d'une douceur ai-  
 mable.

Il m'appelle, il s'approche, & poussant un soupir,  
 „ Quoi-

» Quoi, dit-il, quoi, S A N T E U I L, as-tu pu  
me trahir ;

» Je t'aimai ; tu m'aimois, & ta bouche infidelle

» Aujourd'hui desavoue une amitié si belle !

A ces mots jusqu'au cœur vivement pénétré,  
De violens remords je me sens déchiré.

O toi, qui libre enfin d'une pénible course,

Possèdes du vrai bien l'inépuisable source ;

Qui dans un saint repos à jamais rétabli,

Des peines d'ici bas bois l'éternel oubli,

Saint V I E I L L A R D, prends pitié de ma dou-  
leur mortelle,

Vois mes pleurs ; laisse agir ta bonté paternelle.

Criminels à tes pieds humblement prosterné,

Déhaïne & de risée objet infortuné,

Honteux, chargé de fers, je viens triste victime ;

M'offrir au châtiment qu'a mérité mon crime :

Par mon sang, en public, je suis prêt d'effacer.

Les Vers, que malgré moi ma main osa tracer,

Quand mon perfide ami, par un lâche artifice,

Me força d'obéir à son cruel caprice.

Dans ses pièges trompeurs, hélas ! je suis tombé

Mais tout autre que moi n'eût-il pas succombé ?

Le seul nom de LOUIS ébranlant ma constance,

De mon cœur allarmé força la résistance.

En vain sur le papier versant un noir poison,

L' I M P O S T É U R me parla d'exil & de pri-  
son,

Je n'ai craint ni les fers, ni l'affreuse indigence,

Ni le triste appareil d'une fière vengeance.

Mais enfin il offrit à mes yeux éblouis,

L'autorité suprême & le nom de LOUIS.

Je fremis, je tremblai. Car enfin, je l'avouë,

Si ces Vers que j'ai faits, & qu'aujourd'hui je  
loue,

Par un sens odieux déplaisent à mon R O Y,

D'un silence éternel je m'impose la loy ;

Loy dure, loy cruelle aux malheureux, qu'inspire

L'impor-

L'importune fureur de parler & d'écrire.  
 A cette loy jamais on ne m'a vû soumis.  
 Cependant, s'il le faut, je cède, j'obéis;  
 Content si JOUVENCY permet à mon silence  
 D'honorer le sçavoir, la Vertu, l'Innocence,  
 De rendre au grand ARNAULD un hommage  
 caché,

Qui jamais par BOUHOURS ne me soit reproché.

Mais pourquoi m'éfrayer par de vaines chimeres?  
 Insensé! connois mieux un ROY que tu révéres.  
 De soins dignes de lui sans relâche occupé,  
 Vangeur du Diadème & d'un Trône usurpé;  
 De cent Princes unis démêlant les intrigues,  
 Renversant leurs projets, déconcertant leurs li-  
 gues,

Lorsque son bras, fatal à la Rébellion;  
 Soutient les droits sacrez de la Religion,  
 La louange d'ARNAULD lui feroit-elle ombrage?  
 Voudroit-il de mes Vers lui ravir le suffrage?  
 Nos vains amusemens peuvent-ils le blesser?  
 Et ses yeux sur SANTEUIL daignent-ils s'abaisser?

Quoi, Cruels, abusant d'un pouvoir redoutable,  
 Armant d'un nom sacré votre haine implacable.  
 Vous livrez l'Innocence à d'éternels combats!  
 Vous poursuivez le JUSTE au-delà du trépas!  
 Votre ame par sa mort n'est donc point attendrie?  
 Helas! loin du doux sein de sa chere Patrie,  
 A ses tristes Amis pour jamais arraché,  
 Dans un obscur séjour, solitaire, caché,  
 Il est mort: cependant sur ses cendres éteintes,  
 Votre haine ose encore imprimer ses atteintes  
 Hé! n'est ce pas assez qu'un destin envieux  
 Nous ait ravi d'ARNAULD les restes précieux?  
 Souffrez enfin, souffrez que son Ombre tran-  
 quille

Dans la nuit du Tombeau trouve un dernier azile:  
 LOUIS, c'est à toi seul de combler nos souhaits:  
 Aux vœux de l'Univers donne aussi cette Paix.

Il falloit des devises pour le Clergé, M. de Santeuil en fit, & feu M. de Chanvalon Archevêque de Paris en fit aussi, que le Clergé préfera à celle de Santeuil; pour le consoler de cette préférence, l'Abbé d'Aquin Agent du Clergé, lui envoya une bourse de cent jettous d'argent, que Santeuil prit, & l'en remercia; mais il ne fut pas satisfait, il prétendoit qu'on ne lui avoit pas rendu justice, & dans cette pensée il fit une Eglogue, où il se nomme *Damon*; *Amintas* est l'Archevêque de Paris, & *Egon* l'Abbé d'Aquin.

Comme la Pièce est belle, je la rapporte avec la Traduction en Vers François de M. B. D. R.

D A M O N & Æ G O N, *Ecloga.*

*Sequanico nuper flebat sub littore Damon,  
 Multa gemens, tristes turbabat fletibus undas,  
 Conscia respondent circum cava saxa querelis.  
 Errabant passim nullo custode per agros,  
 Et loca per deserta greges, pecus omne silebat,  
 Et volucres muta ramo in fœlice sedebant;  
 Fœlix si cantu potuisset fallere curas?  
 Vocales s. à enim calami sua gaudia quondam;  
 Nunc dolor, ante pedes nudâ tellure jacebant,  
 Dicite Pierides tanti qua causa doloris  
 Scilicet oblatum festa ad solemnia carmen,  
 Egregium carmen Damonis, & ante probatum  
 Respuerant surdi mutatâ mente sodales;  
 Ante habito, sorte attulerat qui carmen, Amynta;  
 Is dolor & miserum Damonem en cura coquebat,  
 Ille.*

Ille solebat enim longè superare canendo  
 Pastores reliquos, nec qui certare canenti  
 Vellet erat: teretem inflaret modulante cicutam  
 Cum digito, aut victus, si quis certasset, abibas  
 Non benè rivus aqua sese componeret amni  
 Nèc cythiso certat quercus, tenuique myrica,  
 Qua sublime caput fagus sub nubila condit.  
 Illius ad cantum vicinia tota ruebat:  
 Flavus Athys, nyger & Corydon, & fuscus  
     Iolas,  
 Et Dorylas cum patre puer, veloxque Palamon,  
 Et plusquam centum gravis annis Alphefibaüs,  
 Deseruere etiam nativa cubilia Nympha,  
 Sequanides Nympha, glaucumque è fluctibus imis.  
 Exeruerè caput: sylvas atque hospita saxa  
 Non jam lucifuga, rapti dulcedine cantus,  
 Ultro linquebant, agrestia numina, fauni.  
 Attamen ille sui jam fit nova fabula pagi,  
 Plus potuit magni pralatum carmen Amynta:  
 Num canitur, sonat omnis eo pagusque nemus-  
     que,  
 Quin etiam in duro cœlatur cortice carmen,  
 Quod legit, & memor servat sub corde viator,  
 Id dudum insensus non aqua monte ferebat,  
 Pastores inter magnos non ultimus Ægon,  
 Olli namque pater regales cesserat hortos.  
 Quid non, conjunctis aliquid cum viribus audet,  
 Conjurata cohors; quo fortius ille tuetur  
 Damonis partes, hoc acrius amula turba  
 Obnitens contra non desistebat Amynta  
 Et versus recitare, simulque attollere cœlo,  
 Tanta erat in pagis & fama & nomen Amynta,  
 Ut vidit turbam indocilem non obstitit Ægon  
 Amplius, & sese malè victus deinde remisit.  
 Quid faciat! juvat & solari, & multa querentem  
 Damona, hoc superest, verbis compefcere amicis.

Ecquid

Damona, hoc superest, verbis comperescere amicis.  
 Ecquid id est? Dolor unde animum dejecit, & unde  
 Crebra gemis solus deserto in littore Damon?

Omnis ripa silet, silet aura, silentque volucres  
 Cantibus alternis quæ respondere solebant;  
 Sequana; nonne vides, quarulis ut tristior undis.

Et fluctu invictò dominam descendit in urbem.

Nec jam ludentes per carula flumina nymphas,

Ex quo te tenuit dolor, aspectare licebit.

Scilicet, an tanti sunt hæc tua gaudia, turbent:

Ut te spreta semel subito tua Carmina Damon?

Nil perit inde tibi, nil arbor perdit honoris

Una fronde minor, rapuit quam savior aura.

Nil volucris gravitatis amans Junonia cedit,

Si Picturati fors orbem amittat ocelli.

Mille ovibus comitatus, ovem non plorat ademptam,

Pastor; pauperis est numerare pecusque, levemque

Jacturam non posse pati, tibi carmen ademptum,

Non hinc raptus honor; quantum vis plauda Amyntas,

Alcipo satis est placuisse, quid amplius optas?

Et te Mopsus amat, nec te odit dives Iolas,

Qui centum è stabulis armenta ad pascua mittit;

Legimus inscriptas aurato carmine fontes,

Unde superba suis exultat Naias in undis,

Marmoream ostentant, cui molliter incubatur nam.

Mille tuis pendent qua pramia digna tulisti,

Arboribus, posita quercus tua lumina innumbrant.

Tu pluviam cantu longum sitientibus arvis,

Repta nube vocas, & cælum triste serenas.

Scis placare Deos, gregibusque avertere pestem,

Et stragem arboribus, tam dulce sonantibus hymnis;

Incipe, sume animos abigat tua fistula curas

Tristiam ponent, & erunt tecum omnia lata.

*Gaudebunt sylva, gaudebit & incola sylvis  
 Triste gemens Philomela, nemusque redibit avitum.  
 Versicolorque suum carmen renovabit achantis,  
 Sequana vicinam jam latior ibi in urbem,  
 Insultans fluctu tibi plaudet & omnibus undis.  
 Hac fatus viridi textam de fronde coronam:  
 Damoni imposuit, rapti solamen honoris.  
 Hoc dono recreatus, humi qui forte jacebant  
 Collegit calamos, & munere latus amici,  
 Compositis Buxo degitis, discrimine justo,  
 Incipit Damon varios de-promovere cantus,  
 Atque Egona suam villas resonare per omnes;  
 Villa omnes Egona, & sylva Egona sonabant.*

---

# TRADUCTION

D E

L'EGLOGUE LATINE.

D A M O N & E G O N.

**D**amon sur le bord de la Seine  
 Soupiroit & versoit des pleurs,  
 L'onde étoit sensible à sa peine,  
 Tout prenoit part à ses malheurs.  
 Les échos répétoient les plaintes  
 Que son cœur pouffoit dans les airs,  
 Les Brebis sans Berger erroient dans les déserts;  
 Lorsqu'il s'abandonnoit à ses vives atteintes.  
 Les oiseaux touchés de ses maux  
 Sembloient en ressentir toute la violence,  
 Et sur de si tristes rameaux;  
 Ils gardoient un profond silence.  
 Heureux si ce Berger par les doux accens,



Eût pu calmer l'ennui qui troubloit tout ses sens.  
Mais de son chalumeau Damon n'a plus l'usage ;  
Ce qui faisoit autrefois ses plaisirs ,  
Est à ses pieds sur le rivage ,  
Et cause aujourd'hui ses soupirs ,  
Vous, qui sçavez tout ce qu'il pense ,  
Muses dites-nous son ennui ;  
Viendrait-il de la préférence ,  
Qu'un autre Berger a sur lui ?  
Dans une fête solennelle ,  
Où s'assembla tout le hameau ,  
Damon fit l'autre jour entendre un chant si beau ;  
Que chacun y trouvoit une grace nouvelle ;  
Il plut ; mais l'esprit inconstant  
De cette troupe qui le louë ,  
Le rebute, enfin & se joue  
De ce qu'elle applaudissoit tant ,  
Et d'Amyntas au sien préfère le simple chant.  
Damon par ce mépris croit qu'on le deshonore ;  
Il ne peut souffrir un vainqueur ,  
Et c'est ce qui cause en son cœur :  
Le noir chagrin qui le dévore.  
Sur les autres Bergers il sçavoit l'emporter ,  
Par les doux sons de sa musette ,  
Et si quelqu'un osoit contre lui disputer ,  
Il voyoit bien-tôt sa défaite.  
En effet , quel rapport des fleuves aux ruisseaux ;  
Des arbres dont la cime en rameaux étendue ,  
S'éleve & se perd dans la nuë ,  
A quelques rampans arbrisseaux ,  
Auprès de ses moutons paissant l'herbette tendre ;  
Aussi-tôt que Damon ensoit son chalumeau ,  
Il attiroit tout le hameau ,  
Chacun accouroit pour l'entendre ;  
Athis , Iolas , Coridon ,  
Le jeune Dorylas , son Pere Palemon ;  
La tête par les ans vers la terre courbée ;  
On voyoit s'y traîner le vieux Alpheubée.

Au bruit de ses instrumens,  
 La Nymphe de la Seine avec plaisir s'éveille,  
 Sort des eaux, & prête l'oreille  
 A des remords si touchans.  
 Les Faunes qui cherchent les ombres,  
 Dans les plus épaisses forêts,  
 Pour entendre des chants si doux, si plains d'at-  
 traits,

Sortent de leurs demeures sombres.

Cependant le fameux Damon;  
 Après tant d'honneur & de gloire,  
 Devient la fable du Canton,  
 Quand par une simple chanson:  
 Amyntas a sur lui remporté la victoire;  
 On la chante par tout, aux bois, dans les ha-  
 meaux;

Et sur l'écorce des ormeaux:

Le passant qui la voit en garde la mémoire

Egon jeune & tendre Berger,

Seul à qui son père confie,

Dans un vaste & royal verger.

Ces herbes dont les suc's entretiennent la vie,

Aimant Damon souffroit de le voir outrager,

Mais, en vain, il s'en plaint, il crie,

Contre tant de Bergers, que pouvoit seul Egon;

La cabale en étoit trop forte,

Amyntas malgré lui l'emporte,

Et jusqu'au Ciel on fait voler son nom.

Egon voit sa peine inutile,

Cette troupe étoit indocile;

Que faire? Il part, & vient en consoler Damon;

Quel chagrin, lui dit-il, rend t'on ame plaintive,

Qui t'afflige sur cette rive?

Quel silence! on n'entend plus chanter les oi-

seaux,

Qui toujours à l'envi par leur tendre ramage

Répondoient à tes chants, & les rendoient plus

beaux,

Tout

Tout languit avec toi sur ce triste rivage ,  
Les Nymphes ont quitté leurs jeux , leur badi-  
nage ,

Et la Seine à regret laisse couler ses eaux ,  
Dans Paris recevoit le tribut & l'hommage.  
Pour des Vers qui n'ont pas un propice destin ,  
Faut-il être accablé d'un si cruel chagrin ,  
Une feuille d'un arbre est souvent abbatue  
Par un vent qui l'emporte à son gré dans les airs ,  
Les rameaux en sont ils moins verts ,  
Et moins charmans à notre vûe ?

Cet oiseau plein de vanité ,  
A qui Junon donna tant de fierté ,  
Qui s'admire dans son plumage ,  
Si d'une plume il perdoit l'avantage ,  
Et croit-il avoir moins de beauté ?

Quand un riche Berger voit dans sa Bergerie  
Mille Brebis composer son Troupeau ,  
Ses yeux se fondent ils en eau ,  
Si par les loups une seule est ravie ?  
Un pareil accident ne scauroit affliger  
Qu'un pauvre & malheureux Berger.  
Que dans son vain triomphe Amynthas' aplau-  
disse.

Il nôte rien à ton honneur ;  
Quand on est triomphant que par une injustice ,  
Quelle est la gloire du vainqueur ?

Au bon Alcipe tu sçais plaire ,  
Mopsé t'aime, il te tend les bras ,  
Et tu peux disposer des troupeaux d'Iolas ,  
C'est assez pour te satisfaire ,  
Que peux-tu souhaiter encore ?

Jette les yeux sur nos fontaines ,  
Les Vers gravés en lettres d'or ,  
Te feront oublier tes peines ,

Ils sont si charmans & si beaux ,  
Que les Divinités qui régner sur ces eaux ,  
Elles mêmes s'en applaudissent ;

Nous les voyons se reposer ,  
 Sur le bord des eaux dont les ondes jalisent ;  
 Et par mille détours vont la pleine arroser.  
 Tes arbres dont l'épais feuillage ,  
 Répand sur ta cabane un si charmant ombrage :  
 Sont chargés des prix glorieux ,  
 Qu'on te voit chaque jour remporter en tous  
 lieux.

Par tes chants tous divins la colere céleste ,  
 S'apaise, & nous sentons du relâche à nos maux,  
 Ils conservent nos fruits , préservent nos trou-  
 peaux.

De tout ce qui leur est funeste.  
 Sur nos plus arides côteaux ,  
 Ils font crever la nuë & répandre la pluye :  
 Ensuite au gré de notre envie ,  
 Ils nous rendent les jours les plus beaux.  
 Mon cher Damon , plus de tristesse ,  
 Avec ton chalumeau console ta douleur ;  
 Reprends enfin ta belle humeur ,  
 Tout va marquer son allégresse.  
 Nos bois en paroîtront plus verts ,  
 Le Rossignol plaintif reprendra son ramage ,  
 Mille petits oiseaux de différens plumages ,  
 Feront tous à l'envi retentir leurs concerts.

La Seine arrêtée , immobile ,  
 Sensible à tes plaisirs va reprendre son cours ,  
 Et ses flots argentés en bondissant toujours ,  
 En porteront bien-tôt la nouvelle à la Ville.

Alors le généreux Egon ,  
 D'un tendre & verd laurier ceint le front de  
 Damon ,  
 Par ces marques d'honneur il lui fait voir son zèle :  
 Damon chariné par un présent si beau

Reprend son chalumeau ,  
 Et l'enfle d'une ardeur nouvelle.  
 Son soufle harmonieux par mille tons divers ,  
 Raisonné dans les airs.

Avec

Avec ses doigts legers , qu'avec art il arrange ,  
D'Egon ami fidèle il chante la louange ,  
Par tout il célèbre son nom ,  
Les plus aimables chants succedent à ses peines ;  
Et dans tous les hameaux, les forêts & les pleines :  
On n'entend retentir que les vertus d'Egon.

Le Père Martin Cordelier , étant un jour avec M. de Santeüil , lui proposa d'aller souper chez une personne de sa connoissance ; Santeüil accepta la proposition , & ils allèrent chez un Cabaretier que le Cordelier connoissoit. Ils y firent très-bonne chere ; mais comme il étoit trop tard pour rentrer chez eux , le Pere Martin mena M. de Santeüil pour coucher chez une Dame de ses amies , qui avoit deux jolies filles ; comme ils étoient tous ensemble à plaisanter auprès du feu , un filou que le Guet poursuivoit , se sauva dans la maison de la Dame , & entrant dans la Chambre où ils étoient , il leur fit grand peur ; les Archers qui le suivoient de près , y entrèrent aussi , & croyant que ce fut un mauvais lieu , parce qu'ils virent deux Demoiselles qui étoient les filles de la Maîtresse de la maison , ils grondèrent fort ces Religieux , & étoient même prêts de les mener en prison avec le filou , lorsque M. de Santeüil , qui craignoit la honte & le scandale , leur donna quelque argent qui les apaisa. Les Archers traînèrent le filou en prison , & dès

I iiij , qu'ils

qu'ils furent dehors, M. de Santeuil s'emporta contre le Pere Martin d'une maniere toute extraordinaire. Celui-ci voulant l'appaizer, lui promit de lui rendre l'argent qu'il avoit donné; Santeuil ayant passé le reste de la nuit dans de grandes agitations, dès qu'il fut jour se retira chez lui, bien résolu de n'avoir plus de commerce avec le Pere Martin, & de ne rentrer de sa vie dans la maison d'où il étoit sorti. Quelques jours après voyant que le Cordelier ne lui renvoyoit pas son argent, il lui écrivit ces lignes.

## L E T T R E

DE M. DE SANTEUIL,  
au R. P. Martin Cordelier.

**U**N homme d'honneur n'a que sa parole, & cependant voilà bien du temps passé sans que vous ayez satisfait à la vôtre, cela n'est pas bien, & c'est la chose du monde la plus vilaine, que de ne pas executer promptement ce qu'on a promis; envoyez-moi mon argent, ou vous ferez un vrai Martin.

Tous S. V.

Le Cordelier ayant reçu ce billet, n'en fit que rire, il balançoit quelque tems à y faire réponse; mais enfin il fit celle-ci, qu'il donna au porteur du billet de M. de Santeuil.

LETTRE

## L E T T R E

D U P E R E M A R T I N ,

à M. de Santeuil.

**S**I vous n'êtes tout à moi qu'en vous donnant ce que je ne vous dois pas ; je crois que nous ne serons pas long-tems amis. Pourquoi avez-vous fait la sottise , je ne vous l'ai pas dit , & vous deviez faire comme moi , ne rien donner , vous n'auriez pas présentement sujet de vous en repentir ; mais une terreur panique vous a fait faire ce qu'un enfant n'auroit pas fait. Ainsi je ne veux point souffrir de votre imprudence , & ne prétendez pas de me piquer de gloire en disant qu'un homme d'honneur n'a que sa parole ; quand elle est aussi mal fondée que celle que vous dites que je vous ai donnée , on n'est pas obligé à la garder. Je suis même surpris que vous me teniez ce langage , puisque je sçai que vous n'avez jamais rien tenu de tout ce que vous avez promis. Au reste , quoique je m'appelle Martin , ne croyez pas que je le sois en cette occasion ; ce seroit l'être véritablement que de vous envoyer votre argent.

M. de Santeuil enragé de cette réponse , mit aussi tôt la main à la plume , & lui écrivit en ces termes,

AUTRE

## AUTRE LETTRE

DE M. DE SANTEÜIL,  
au Reverend Pere Martin.

**Q**Uoi, est-ce ainsi que vous vous moquez de moi, jusqu'ici je vous ai crû homme d'honneur, mais j'avois tort d'avoir si bonne opinion de vous, puisque je vois présentement que vous n'êtes qu'un fourbe & un mal-honnête homme. Vous croyez peut être en être quitte pour cela, vous vous trompez, vous me payerez, ou je vous étrillerai à la première rencontre, comme un Martin.

Cette Lettre fut renduë aussi-tôt au Cordelier, qui en rit de tout son cœur, & ne daigna pas y faire réponse. Cependant M. de Santeüil irrité de plus en plus d'être la dupe du Cordelier, n'oublia point de chercher l'occasion de s'en venger. L'ayant enfin rencontré dans la rue, il lui dit mille paroles insultantes que le Cordelier écouta en riant; ce qui choqua tellement M. de Santeüil qu'il voulut le prendre au collet, mais quelques personnes qui se trouvèrent-là, se mirent au devant & l'en empêchèrent. Quelques jours après ils se rencontrèrent tous deux dans une assemblée

ou



où il n'y avoit que des Religieux : M. de Santeuil n'eût pas plûtôt vû le Pere Martin , qu'il s'approcha de lui & voulut en venir à de grosses paroles que le Cordelier ne put souffrir & l'eut battu tout de bon si les Religieux ne l'en eussent empêché : on blâma fort M. de Santeuil qui fit rire toute l'assemblée par son emportement , & qui se tût en voyant le Cordelier en colère. C'étoit le vrai moyen de l'appaiser , comme bien d'autres gens , que de faire plus de bruit que lui.

Le Roi au retour d'une grande maladie vint à Paris à Notre-Dame pour y remercier Dieu de sa guérison , ce fut en 1687. Il alla ensuite dîner à l'Hôtel de Ville , pour la remercier aussi des prières qu'elles avoit faites pour sa convalescence. M. de Santeuil , comme Poëte de la Ville , fit sur ce sujet des Vers Latins , qui sont admirables : les voici.

*Tollet caput caelo , Regina Lutetia , tolle ,*

*Contigit optato principis ore frui ,*

*Ecce venit denso non ille santellite cinctus .*

*Regi plebis amor , grande satellitum est .*

*Jam fruimur votis , jam redditus integer Urbî .*

*Sidero recreat cuncta supercilio ,*

*Sic majestatem clementia temperat oris .*

*Omnibus ut pateat Rex , patriaque pater*

*Quin amat oblati convivâ accumbere mensis*

*Sumere Pratoris pocula mixta manu*

*Quis tibi , praecor bonos . Vobis qua gloria civis ?*

*Se regem oblitus Rex propè civis erat .*

Il pria M. Perachon Avocat au Parlement & un des plus beaux esprits du Royaume de la traduire en Vers François, & pour s'y engager, il lui promit dix pistoles, quoique M. Perachon n'eût pas l'ame intéressée, il accepta la proposition, & traduisit les Vers de M. de Santeuil. Il y ajouta même des pensées, qui étoient infiniment plus fines que celles de son Original. M. de Santeuil l'ayant appris ne se pressa point de présenter ses Vers à Messieurs de Ville, voulant les corriger sur la traduction de M. Perachon. Il fut plusieurs fois chez lui pour l'avoir; mais comme il ne parloit point des dix pistoles qu'il avoit promises, M. Perachon différoit toujours de la lui donner. Santeuil fut enfin contraint de faire imprimer ses Vers, & les donna à Messieurs de Ville. Et M. Perachon présenta ensuite les siens à M. le Prévôt des Marchands. \* Ce Magistrat en fut charmé, & les ayant fait voir à Messieurs de Ville, ils résolurent de le remercier; mais ne sçachant pas sa demeure, ils envoyèrent deux Médailles à M. de Santeuil, une d'argent pour lui, & une d'or pour M. Perachon. M. de Santeuil garda celle qui étoit d'or, & envoya celle qui étoit d'argent à M. Perachon. Cette infidélité étant venue à la connoissance

\* *M. de Courcy.*

de plusieurs personnes ils en raillèrent M. de Santeuil, qui leur répondit en souriant, que ce n'étoit que pour se payer de l'obligation que M. Perachon lui avoit. Et comme on lui demanda qu'elle étoit cette obligation ? *c'est*, dit-il, *de l'avoir fait connoître dans le monde*, ce qui les fit rire, sçachant bien que M. Perachon étoit assez connu par plusieurs beaux Ouvrages, sans avoir besoin de ceux de Santeuil ; mais comme il étoit jaloux de gloire & fort intéressé, c'étoit sa coutume de s'approprier celle d'autrui & de ne jamais faire sa part la plus petite. Voici la traduction de ses Vers par M. Perachon,

*Sur la venue du Roi à Paris.*

Vante par tout ta gloire, ô Reine des Citez ;  
Paris, tu vois ton Prince & tu sens ses bontez  
Il ne vient point suivi de nombreuses cohortes,  
Les cœurs de ses Sujets sont des gardes plus fortes.  
Tes vœux sont exaucez. Ce Soleil de l'Etat,  
L'aroit hors du nuage en son plus vif éclat,  
Pour ne point s'éblouir, son auguste présence  
Mêle à la majesté les traits de la clemence.  
Il règne par l'amour autant que par la loi,  
Pere de la Patrie aussi-bien que son Roi.  
Pour lui tu rends au Ciel le tribut des louanges,  
Il le rend à son tour chez la Reine des Anges,  
Et charmé de ta foi, le plus grand des mortels  
Vient jusqu'en ta maison, au sortir des Autels,  
Avec toute sa Cour, ce Prince te visite,  
Il vient même au festin où ton zèle l'invite.

Et

Et tu peux t'applaudir du destin glorieux,  
 D'avoir dans ton hôtel fait un banquet des Dieux,  
 Ce Monarque au milieu de sa Royale troupe  
 Des mains de ton Préteur daigne prendre la coupe,  
 L'héroïne seconde où renaît ton bonheur,  
 Aux mains de ton Epouse accorde un même bon-  
 heur.

Illustre Magistrat, qui n'envieroit ta gloire ?  
 Paris grave la tienne au Temple de mémoire,  
 Si d'un fameux repas tu regales ton Roi,  
 Sa douceur beaucoup mieux te regale chez toi,  
 De ses plus tendres soins ton Roi te favorise,  
 Ce Roi, ton Dieu visible, avec toi s'humanise.  
 On diroit qu'il oublie & son rang & le tien,  
 La Cité paroît Reine, & le Roi Citoyen.

M. Daugeois homme de qualité qui aimoit M. de Santeüil à cause de ses plaisanteries, le mena un jour à sa maison de Campagne, & voulant lui jouer un tour, il dit au laquais qui le conduisit à la chambre où il devoit coucher, de prendre adroitement son haut-de-chausse & sa soutanelle & de les lui apporter, ce que le laquais ayant fait, M. Daugeois les fit retressir; ensuite on les rapporta dans la chambre où dormoit M. de Santeüil; dès qu'il fut jour, M. Daugeois vint heurter à sa porte, & M. de Santeüil s'éveillant en sursaut? qui est-là, dit-il? C'est moi, répondit M. Daugeois en entrant, avez-vous bien dormi? Pas trop, repartit M. de Santeüil, Vous êtes donc malade, continua M. Daugeois, point du tout, ajouta

ta M. de Santeuil, Assurément vous l'êtes, dit M. Daugeois, car vous avez un fort mauvais visage. Je ne sens pourtant point de mal, dit M. de Santeuil; il se leva en disant cela, & prit son haut-de-chausse qu'il ne peut jamais mettre, & ensuite sa soutanelle qu'il déchira, en voulant la vétir. Cela surprit M. de Santeuil, qui à force d'entendre dire qu'il étoit malade, le crut véritablement & se remit au lit. M. Daugeois envoya querir un Médecin, qui étant averti du tour, tâta le poux à M. de Santeuil; demanda à voir sa langue & son urine, & dit qu'il étoit plus mal qu'on ne croyoit. M. de Santeuil cependant assuroit qu'il ne sentoit point de mal; tant pis; repartit le Médecin, c'est signe que le mal vous accable, & vous ôte le sentiment. Il faut prendre ce soir un lavement, demain matin on vous saignera. ce qui fut fait, le Médecin étant revenu voir M. de Santeuil le jour de la saignée, lui demanda comme cela alloit; assez bien, répondit-il, il faudra me purger demain: oui, Monsieur, ajouta le Médecin, & on lui donna le jour suivant un grand verre de vin de Canarie, qu'il bût jusqu'à la dernière goutte. Santeuil ayant pris cette agréable médecine, oui, dit-il, elle ne me semble pas comme les autres, elle est meilleure, & j'en prends

drois bien davantage si l'on m'en donnoit ; c'est assez pour aujourd'hui , on verra demain , dit la personne qui la lui apporta , s'il vous en faudra encore. Une heure après le Médecin vint voir l'effet de la médecine , & ayant demandé à Santeüil en quel état il étoit , j'ai besoin , dit M. de Santeüil d'une médecine , & vite une médecine , M. le Docteur. Que sentez - vous , lui dit le Medecin ; beaucoup de chaleur , dit M. de Santeüil : il faut vous rafraîchir , & en même tems il lui fit boire une bouteille de vin blanc , en guise de limonade. Pendant qu'il bûvoit , il disoit qu'il s'accommoderoit fort de l'air des medecines , & des Medecins du pays , & qu'il ne lui sembloit pas qu'on traita les malades ailleurs avec de si belles méthodes : Nous usons ici , dit le Médecin , des remedes propres aux maladies des malades. Parbleu , dit alors M. de Santeüil en se levant brusquement de son lit , je crois qu'on se moque de moi , je me porte bien , il chanta , il dansa , & fit cent postures qui firent rire M. Daugeois , & tous ceux qui étoient avec lui.

Il lui arriva un autre jour qu'en déjeûnant dans sa chambre & rêvant à quelque Ouvrage , il prit la bouteille , & versa du vin dans une grande saliere quasi pleine de sel , au lieu de verser dans son verre : s'é-

tant

tant apperçu en bûvant que le vin étoit salé ; quoi , dit-il à son garçon , quel vin m'as-tu apporté ? Je vous ai apporté , Monsieur , du vin de l'ordinaire , répondit le garçon ; mais celui de l'ordinaire n'est pas salé , reprit M. de Santeuil ; & celui que j'ai bû l'est extrêmement. Je le croi , ajouta le garçon , puisque vous avez bû dans la salière qui étoit pleine de sel , au lieu de boire dans le verre ; tu as raison , dit M. de Santeuil , les Vers en feront meilleurs.

M. de Santeuil ayant un jour pris le divertissement de la table un peu plus que de raison , son Supérieur lui en fit une levere réprimande ; & lui ordonna de se donner le lendemain la discipline ; M. de Santeuil y consentit ; & le lendemain matin il fut tout nud trouver le Supérieur dans sa chambre : le Supérieur surpris de son extravagance le gronda fort. Pardonnez-moi , mon Pere , lui dit M. de Santeuil , me voilà comme Adam dans l'état d'innocence , & s'en retourna ensuite dans sa chambre où le Prieur le fit demeurer huit jours sans sortir.

M. de S. étant en prison pour une affaire d'honneur , M. de Santeuil qui étoit de ses amis le fut voir , & en l'approchant , il le ba fta si rudement , qu'il lui cassa les dents ; l'autre s'en plaignit aussi-tôt , & Santeuil lui dit , que Dieu merci il étoit exempt de

ce danger, parce qu'il y avoit déjà long-temps qu'il n'en avoit point: quoique vous n'ayez pas de dents, dit l'ami, vous devez toujours prendre garde à ceux qui en ont: l'envie de t'embrasser, repartit Santeüil, m'a fait passer pardessus la cérémonie. M. D... qui étoit des amis de M. B... & fort connu de Santeüil, étant entré sur ces entrefaites, & ayant voulu embrasser ce Poëte, car on ne l'abordoit jamais que par des embrassades & de grandes démonstrations, celui-ci tendit la main pour l'arrêter. M. D... surpris, est-ce que je ne suis plus de vos amis? Pardonnez-moi, repartit Santeüil, c'est justement parce que vous en êtes, & en même tems lui ayant pris la tête & la lui ayant tournée comme un homme qui veut regarder dans la bouche d'un autre, M. D... lui demanda ce qu'il vouloit dire par cette action. C'est, dit-il, avant que de t'embrasser, je veux voir si tu as des dents. Pourquoi donc, dit M. D... c'est dit M. de Santeüil, que M... vient de me dire de prendre garde à ceux qui en ont, avant que de les embrasser. Cette faillie les fit rire, & toute la conversation se passa en plaisanterie. s'étant séparés, Santeüil s'en retournant, rencontra quelques personnes qui buvoient avec les Guicheviers. Ceux-ci le voyant passer lui demandèrent s'il vouloit boire de leur



leur vin. Pourquoi non , lui répondit Santeüil , si le vin est bon ; il en goûta , & l'ayant trouvé à son goût , il leur donna une piece de trente sols , pour en aller querir d'autre. Il bût encore & choqua deux ou trois fois avec un homme de la Compagnie , qui lui parût mieux vêtu que les autres , dans ce tems , M. D. . . . passant par les Guichets , ayant apperçû Santeüil arrêté , & les gens avec qui il étoit , il se prit à rire , & s'étant approché de lui , il lui dit à l'oreille , que celui avec lequel il venoit de choquer le verre étoit le Bourreau. Eh bien , répondit Santeüil , c'est un homme comme les autres , un honnête homme , un homme à faire plaisir & à te pendre pour rien si tu voulois. Il fait bon avoir des amis par-tout , pour se servir les uns les autres.

Un jour M. D. . . . lui parlant sur l'infidélité de sa femme , voilà une belle affaire , lui dit-il , ce n'est qu'un mal d'imagination , peu en meurent & beaucoup en vivent.

La même étant un jour sur le chapitre des femmes , s'étonnoit qu'il y en eût tant d'infidèles , cela vient souvent , répondit Santeüil , de ce que les maris sont ridicules ; & comme on lui demandoit pourquoi les belles avoient ordinairement moins d'esprit que les laides , c'est dit-il , que celles-

ci cherchent sans cesse quelqu'un qui leur en donne, & que les autres fuyent ceux qui voudroient leur en donner; la nature, ajouta-t-il, a dédommagé celles-ci de ce qu'elle a donné de trop aux autres.

M. de Santeüil étant un jour venu consulter M. Pelisson sur une Epigramme qu'il avoit faite, cet illustre Magistrat lui dit que c'étoit dommage qu'un homme qui faisoit aussi bien des Vers que lui, s'attachât à de vains sujets; j'en ai de l'argent, répondit Santeüil: vous devriez, continua M. Pelisson faire des Hymnes, cette occupation ne vous seroit pas ingrate, & elle est honnête & digne d'un Religieux. Pour l'engager à y travailler, il lui fit quelque gratification, & lui promit de lui en faire d'autres, en cas qu'il suivit son conseil. Santeüil ravi de sa générosité & de ses promesses, lui jura qu'il ne travailleroit plus qu'à des ouvrages de piété. Il commença dès-lors à composer des Hymnes, qu'il dédia ensuite à M. Pelisson, en disant adieu pour jamais aux Muses profanes. Cette pièce étoit très belle, elle ne se trouve plus, j'en rapporte seulement la traduction, qui fera juger de la beauté de l'original.

*A Monsieur Pelisson Fontanier, Maître des Requêtes.*

Toi qui d'un zèle assidu dans la paix, dans la guerre  
Atta-

Attaché auprès d'un Roi criant de toute la terre,  
Fais trêve, Pelisson, à tes emplois divers,  
Et prête ici l'oreille à de sacrez concerts.

A quel autre qu'à toi puis-je offrir un ouvrage,  
Que par tes seuls conseils entreprit mon courage,  
Applaudis à l'ardeur qui m'échauffe le sein,  
Et prens part aux honneurs d'un si noble dessein.

Jusqu'ici l'on m'a vû, par un abus coupable,  
Ne remplir mon esprit que des Dieux de la fable.  
Mille recits pompeux, mille aimables portraits,  
Et mes yeux enchantez étaloient leurs attraits,  
Et ma maison trop foible, au mensonge livrée,  
Erroit, d'un doux poison follement enyvrée.

Jeune alors & brûlant de la soif des honneurs,  
J'en cherchois les chemins, tracez par les neuf  
Sœurs.

En détournant mes pas des Véritez celestes,  
Suiuons imprudemment des fantômes funestes.

Ainsi le Voyageur dans la nuit égaré  
Qui cherchant parmi l'ombre un centier ignoré  
Voit devant lui marcher une vapeur ardente,  
Croit que pour le conduire un flambeau se presente;

Il le suit aussi-tôt, en rend graces aux Cieux.  
Si de justes soupçons ne détrompent ses yeux,  
S'il ne quitte la route où ce guide l'invite,  
Son erreur dans un fleuve enfin le précipite.

De mon égarement telle eut été la fin,  
Quand, pour m'en garantir, t'offrant sur mon  
chemin,

Où t'emportent (dis-tu) tes ardeurs téméraires;  
C'est trop perdre de soins pour de vaines chimères;  
Quel honneur attends tu d'un laurier fabuleux?

Un plus solide prix doit attirer tes vœux;  
Et pour tirer d'erreur ton ame préuenue,  
Regarde ces objets que j'expose à ta vûe.

A ta voix aussi-tôt je vois les Cieux ouverts,  
Là d'un éclat divin & de pourpre couverts,  
Sont ces douze Hérauts, dont la voix de tonnerre,

Jadis

Jadis du nom de CHRIST remplit toute la terre.

A côté ces Martirs immolez pour les Cieux,  
De leur blessure même ornés & glorieux,  
Montroient à mes regards & leur palme flotante,  
Et l'appareil sanglant de leur mort triomphante.

Près d'eux, parmi les lys, brilloient de mille  
le appas,

Ces Vierges, dont Jésus fut l'Époux ici-bas,  
Et ces chastes beautés, dont le mâle courage  
Des Tyrans inhumains osa braver la rage.

Non loin, de vifs rayons paroissoient revêtus,  
Ceux dont la vie austère exerça les vertus.  
Qui du monde ignorez, en des grottes obscures,  
En firent leur séjour, leurs lits, leurs sépultures.  
J'apperçois des enfans, des mères, des vieillards;  
Et mille objets divers confondent mes regards.  
Mais sur-tout je vous vis, je vis sur vos visages  
De la Divinité briller autant d'images,  
Vous auguste Prélat, vous qui fûtes choisis  
Pour offrir au Très-haut le pur sang de son Fils,  
Ce Sang dont les vertus dans l'âme se reçoivent,  
Et qui transforme en Dieu les hommes qui le  
boivent.

Et vous de quel éclat surprites-vous mes yeux,  
Saints & profonds Docteurs, interprètes des Cieux,  
Dont l'âme en sa prison encore retenue,  
Dans les secrets divins a sçu porter ta vue.

Tandis que mes regards parcourent ces objets,  
De tes chants (me dis-tu) choisis-là les sujets:  
Et si ton cœur aspire à de justes louanges,  
Celebre des Héros celebrez par les Anges.

De ta voix animée, plus prompt que les éclairs,  
Je sens qu'un vol soudain m'emporte dans les airs  
A mes yeux étonnez la terre diminuée,  
Et ta pompe du Ciel, de près frappent ma vue;  
Remplis mes sens surpris d'une sainte terreur.  
Quel torrent de plaisirs, qu'elle noble fureur  
Inonda tout ensemble, & transporta mon âme

Par

Par quels Vers s'exprimoit le zèle qui m'enflamme ?  
 Chacun me racontoit ses combats, ses travaux ;  
 Tout ce que pour le Ciel il endura de maux ;  
 Et pour mieux m'exciter à célébrer sa gloire,  
 Me monroit, me vanroit le prix de sa victoire.

J'ouis alors les cris, qu'en sa noire fureur,  
 Loin du Ciel vainement jettoit l'aveugle erreur.  
 La fausse Antiquité, sa Complice fidelle,  
 Versoit des pleurs de rage, & fuyoit avec elle.  
 On voyoit sous leurs pas, leurs masques, leurs  
 bandeaux,

Et leurs Ecrits menteurs, épars en cent morceaux :  
 Ces Ecrits, ou leur plume alterant les matieres,  
 Aux miracles certains, joint des fables grossieres,  
 Cependant tout charmé des recits que j'entens ;  
 Je réveille des Saints, les noms, les faits, les  
 rangs.

Je sens bien que pour eux préparant un ouvrage,  
 Le feu qui les inspire, élève mon courage.

Alors l'Amour sacré s'emparant de mon cœur,  
 Et m'ouvrant les moyens de plaire à mon vain-  
 queur.

Par d'utiles conseils ne cesse de m'instruire,  
 Et sur leurs pas lui-même, il s'offre à me conduire  
 O ! qu'il scût me toucher par quel penible effort ?

De ces Héros divins, j'eusse acheté le sort ?  
 D'Apollon à l'instant j'abjurai l'art funeste :  
 Si donc desabusé, plein d'un transport céleste,  
 Du profane Parnasse abhorrant les ruisseaux,  
 Des sources du vrai Dieu j'aime à puiser les eaux,  
 Si consacrant des Saints la mémoire immortelle,  
 L'Eglise par mes chants leur explique son zèle,  
 Je te dois, Pelisson un sort si glorieux :  
 J'ai pû d'un œil mortel contempler leurs merveil-  
 les,

Et concevoir des chants dignes de tes oreilles.  
 O pompe ! ô gloire extrême ! à ces vives clartez  
 Evanouissez vous fausses divinitez.

Quel.

Quelques années après que Santeuil eut fait ce vœu à M. de Pelisson, M. l'Evêque de Meaux apprit qu'il avoit quitté la poésie Chrétienne pour s'appliquer encore à faire des Vers profanes, il lui en fit de sanglans reproches, dont ce Poëte fut touché jusqu'au vif; pour marquer publiquement le repentir qu'il en avoit, il fit la Pièce que j'ai mise ici, parce qu'elle est bonne, & curieuse par la fiction de l'Auteur. On voyoit à la tête une vignette où étoit représenté M. de Meaux, revêtu de ses habits Pontificaux, & Santeuil à genoux devant lui nuds pieds & en chemise, la corde au col, & la torche au poing, faisant Amende honorable, & jettant toutes ses Vers profanes dans un grand feu. Cette extravagance ayant fait rire ceux à qui il montra cette Pièce, il se mit tellement en colere, qu'il leur dit en les quittant, prenez garde que vous ne fassiez en effet ce que je n'ai fait qu'en peinture. Voici la pièce.

Ad Meldensium Episcopum Jacobum Benignum Bossuetum Poëta Christianus.

*Non te deserimus, quam primis hausimus annis  
 Relligio, sacri custos sanctissima veri,  
 Fida Comes, tutela, & pectoris hospita nostræ,  
 Non te deserimus lapsos tibi neper honores,*

*Atque*

Atque parùm castis violatas cantibus aures,  
 Conquereris: nostrum ah! permitte refellere crimen,  
 Si quod inest, & te vel iudice causam.

Lusinus, & nuper Pomonam induxit in hortos  
 Ruris amans, mortisque tenax mea musa vetusti;  
 Quod scelus hoc nostrum est? quo damnas jure poë-  
 tam?

Non perit inde tuis reverentia debita sacris.  
 Conveniant aliquando leves post seria ludi:  
 Inde amicos capit, & dulci recreata labore.  
 Mens ad opus longè redit acrior, & sua musis  
 Oïa sunt: libram interdum Themis ipsa remitti.  
 Grandia fulta suâ se majestate tuentur.  
 Unde times? primum teneri si floris honorem  
 Ludentes circum Zephiri mulcentibus alis,  
 Tantisper ladant, fixas radicibus altis,  
 Non idè avellunt annoso robore quercus.

Non hic venantum, feriant qui corda sagittis,  
 Mollibus in pratis ludet chorus omnis amorum,  
 Nec spurci mala furtiva Jovis, venerisque nefanda  
 Turpia adulteria, & non legitimos Hymenæos,  
 Ægra fronte leges; pura omnia, & omnia sancta  
 Qua vel in offensâ poteris jam cernere mente,  
 Unde meum crimen, cum se natura recludat  
 Sponte suâ, & gazas hortorum evolvat apertas,  
 Scribere, & æternis scribendo exponere seclis;  
 Sunt sacra natura mysteria, pervia sacris  
 Vatibus, & calamis non permittenda profanis.  
 Nec fandi modus est simplex, unusque poëtis:  
 Mille artes & mille modos, & mille figuras,  
 Dantque novos vultus, titulosque & nomina rebus.  
 Res ita mutata sua nomina perdere gaudent,  
 Sublustrique magis verborum nocte refulgent.  
 Nonne tti vates manifesto numine pleni  
 Increpit ant maria? atque manu dant plaudere ma-  
 gnis

Fluminibus, celsasque jubent descendere montes,  
 Et valles sese erigere, & gestire superbos

*Agnorum in morem nutanti culmine colles ?  
 Quin etiam nubes , durumque liquescere cœlum ,  
 In pluvios fontes , subitoque rigescere mandant ,  
 Ad nutus properant morbi , pestisque , famesque  
 Terribiles visu forma , cum falce minaci  
 Prædatrix , gravis exuviis , atque ossea tota ,  
 Mors truculenta ; venit stridensque , equitansque  
 per auras ,*

*Cuncta metit vastatque suis cum vicibus urbes.  
 Nonne etiam pueris aptant cœlestibus alas ,  
 Lactea colla , pedesque manusque simillima nostris  
 Oribus ora , sonos addunt , mutisque loquelas ?  
 Et ludens Pomona tuas malè verberat aures ?  
 Crediderim simulasse iras , causamque querela ,  
 Nec calamos in me lethali armasse veneno.*

*Tu , quæ mitis amas miserorum ignoscere culpis ,  
 Cur tenuem ob noxam , vatem indignata repellis ?  
 Te non ira decet ; capimus tua jura volentes ,  
 Se tibi majestas soliorum , & regia sceptrâ  
 Submittunt , pavidi tibi ponunt arma tyranni ;  
 Fulgentem radiis & toto numine cinctam ,  
 Inferna te acies , te te impia Tartara pellens ,  
 Quin etiam ipse tremens duri dominator averni ;  
 Ad primos vocis sonitus , caput abdit in antris ;  
 Nocte sua vix tutus ; & ipsa impervia telis  
 Florigera Nympha vocem turbaris ad unam ?*

*Non tibi fas sine jure queri , servata tot annos  
 Relligio , tibi thura damus , tibi ponimus aras ,  
 Et tibi mansuros templorum augemus honores.  
 Nonne vides , ut pulsa procul tibi cesserit omnis  
 Barbaries verborum , ut blanda vocabula duris  
 Successere sonis ? Nitor unde & casta venustas ,  
 Quæ te Virgo decet , nostris sese explicat hymnis.  
 Nil majestati , quâ te super athera tollis ,  
 Detrahitur , sunt & verbis & rebus honores.  
 Legitimi puro exultant in carmine sensus.  
 Qualis nuda , suo quæ gemma accenditur igne ;  
 Quam digitis virgo gestare micantibus ambit ,*



Ornari egregiâ quam primùm velles ab arte ;  
 Aurum opifex addat , peregrinos addat honores ,  
 Illa laboratio jam vincita ardebit in auro ,  
 Pulchrius , & veniet laudis pars multa metallo  
 Te legit , & relegit musisque operata Juventus  
 Sinceris sitiens doctrinam è fontibus haurit ,  
 Divinumque bibit pulchra virtutis amorem.

Nos deceat vates cœlestem accendere flammam ,  
 Cantibus & nostris ad fortia ducere facta  
 Egregios juvenes , magnumque in nomen ituros ,  
 Intractabile opus , Romanâ incude subactum ;  
 Mirata est nova Roma , novis se agnovit in hymnis  
 Roma vetus , mater Latii , custosque nitoris ,  
 Non est unde tuis dicar nunc transfuga castris.

Ante tuas , memini , phœbum ejuravimus aras ,  
 Indecores nugas , & ludicra numina vatium ,  
 Exuimus ; teneris & adhuc pubentibus annis ,  
 Altius hac animo figmenta impressa sedebant :  
 Proposita pulchro landis succensus amore.  
 Fandi mille artes , mille ornamenta petebam ,  
 Implorans superos omnes , si flectere possem ,  
 Hac lusus puer arte , meoque errore beatus.

At nunc , qui duce te , te solâ afflante magistrâ ,  
 Alta , aeterna cano summi decreta Tonantis ,  
 Quisque polum terris sacra per commercia junxi ,  
 Quando Deum & superos templis resonare dedisti.  
 Dux onerum mihi Christus opem feret unus amicam ,  
 Unus numen erit fons rerum , & lucis origo.  
 Non alio ardeat fecundum numine pectus.  
 Si quid ego aggrediar pro cultu , arisque tuendis.  
 Cœlicolum radiantem aulam ; magnumque tonantis  
 Describam Imperium , ut verbum de mente paternâ  
 Aeternum , omnipotens , & inenarrabile verbum  
 Exiit , humanos moriturus ut induit artus ,  
 Factus homo ; rapidos ascendam audacior axes ,  
 Et qui luce suâ veluti se tegmine cingit ,  
 Inter terrificâ rutilantiâ fulgura lucis ,  
 Fixa mente petam , & penitus velata latentis

Interiora Dei sublimi carmine pandam ,  
 Non ego furtivas solis de lampade flammam ,  
 Surripiam , nec castalios potabo liquores :  
 Sed qua totum urit sanctis , ardoribus orbem ,  
 Scintillam sacris rapiam è fornacibus unam ,  
 Particulam vates divina mentis habemus.

Ergo sume animos , te dignos concipe fastus ,  
 Sub pedibus qua monstra vides , sata nocte pro-  
 funda ,

Tartarea pestes rupto è Acheronte profecta ,  
 Nec quicquam caput attollant : dum maximus ul-  
 tor ,

Bossuetus vi multa obstat , calamoque pedoque ,  
 Erumpant superas ne rursus lucis in auras  
 Nec tibi nunc fraudes , furta , insidiaque timenda ,  
 Ex quo jam attriti infelicia semina monstri ,  
 Non cessat tanti socius Pelisso laboris ,  
 Reliquias tristes tanto rescindere regno :  
 Qua decora alta olim pleëtroque , tubâque cane-  
 bam.

Quin etiam Ciitharas , & pleëttra , tubasque so-  
 nantes ,

Vocalesque simul nuper mea gaudia , cannas ,  
 Figimus ad sacros ultrò donaria postes ,  
 Qua te , si jubeas , iterumque iterumque sonabunt.  
 Si tamen hac , vix crediderim , te cura remordet ,  
 Nec semel offensam liceat componere mentem ;  
 Audite hac feri , atque animo servare nepotes ,  
 Et sapite exemplo , frangam mea pleëttra turbasque ,  
 Avulsasque manu discerpta in vertice lauros ,  
 Et vestem exutus , densâ comitante catervâ ,  
 Compita per longarum & per salebrosa viarum ,  
 Depositoque supercilio jam inglorius ibo ,  
 Et gestans tadam ardentem , restique revinctus  
 Colla , manusque ambas , caput atro pulvere tur-  
 pis ,

Nudus & ipse pedes , qualem decet esse nocentem ,  
 Ibo , ibo Augusti majora ad limina templi ,

Detef-

*Detestansque scelus voce altâ poplite flexæ,  
Fletibus & crebris ululantibus, & lamentis:  
Qua potero, læsi placabo numinis iram;  
Felix! si gremio lacrymantem & acerba gementem,  
Excipiat mitra effulgens in vestibus aureis,  
Per quem Relligio manet inconcussa, Sacerdos.*

Le Pere de Fourcy étoit un des plus anciens & des plus considérables Peres de l'Oratoire, il empêcha qu'on y chantât les Hymnes que M. de Santeuil avoit faites pour saint Magloire; ce Poëte irrité de cet affront, s'emporta contre le Pere de Fourcy, & le traita d'ignorant. Peu de jours après ce vénérable vieillard tomba malade, & Santeuil pour se venger fit des vers, où il fit paroître saint Magloire qui se plaint au Pere de Fourcy, & le menace de ce qu'il a empêché qu'on ne chantât ses hymnes. Comme cette pièce est fort plaisante, j'ai crû devoir la rapporter.

#### D. Maglorii querimonia.

*Sic habitas templa, & templis demis honores,  
Alme senex, illis etiam mea festa diebus  
Dum certatim agitant media inter gaudia cives?  
Nostra laborato decoras inclusa sub auro  
Floribus ossa, sacros & circum incendis odores:  
Et fraudas cultus, & laudibus invidus obstas?  
Dicam equidem, hæc cælo me mordet cura be-  
tum.*

*Quos mihi Santolius pleëtro resonante canebat,  
Afflatus monitis ecclestibus, eripis hymnos:*

Crudelis ! quo cessit honos , quo gloria nostri  
 Nominis ? an speras impune lacescere divos ?  
 Pontificum ritus , & jura antiqua tueri ,  
 Sacrorumque rudes scis informare ministros ,  
 Atque incompositas modulari : & flectere voces  
 Certos ad numeros ; concessum hoc munus ab alto  
 Crediderim , neque te praestantior extitit unquam  
 Imperitare choris , & corda accendere cantu.

Ungendi si Pontifices , si sacra paranda ,  
 Promptus ades , numero è magno tu posceris unius ?  
 Ad tua suspensi stant circum jussa ministri ,  
 Quo tu cumque vocas dociles , nutumque sequun-  
 tur :

Vidimus ut templis , dum ritè operaris ad aras ,  
 Ad cælum attollens oculos manibusque supinis ,  
 In terras totum cogis descendere olympum ;  
 Cantoris si munus obis ; qua gratia vocis ?  
 Quam gravis incessus ? quâ majestate Sacerdos ;  
 Longe omnes supra , in mediis penetratibus astant ;  
 Aurea veste nites ! stratumque tapetibus amplis  
 Quam bonè verris humum ? media inter sacra pu-  
 tarim ,

Te sentire Deum praesensque agnoscere numen ,  
 In te omnes defixi oculos mirantur , & haerent  
 Attoniti , tanta est placidi reverentia cultus ?

Non ignarus ego , & semper meminisse juvabit ;  
 Quâ pietate meos cineres , atque ossa per urbem  
 Subjectis portas humeris , venerabile pondus.  
 Dum Genovesa suis è sedibus evocat omnes ,  
 Et jubet ire sacras ad matris virginis ades.

Addere plura vetat violati injuria cultus.  
 Scilicet hoc fumo , gemina quem fundis acerra ;  
 Æthoei proceres nos pascimur ? improbe cultum  
 Quid simulas , gaudesque meis me illudere templis ?  
 Non secus ac ludo pueri clamore salutant :  
 Quem legere ducem ; stant omnes corpora proni :  
 Et mandata obeunt , & Regem sponte subacti  
 Non cessat vocitare ; brevi Rex ille jocantùm ,

*Fabula ; detrusus simulatâ expellitur aulâ.*

*Non cantus juvat ille , sibi quem vindicat omnis*

*Cœlicola , & doctis semper gravis auribus hymnus ?  
Ignoscenda quidem rudioribus horrida seclis  
Barbaries fuit , & postquam pinguis avorum  
Secessit procul , incultis gens aspera musis.  
Credideram simul ignotas abiisse sub orus ,  
Et cessisse loco fœdam squallore , situque ,  
Barbariem , & miseros sese quibus illa tuetur ;  
Autores operum , Romana opprobria lingua.  
Sic ego legitimos sperabam posse renasci ,  
Qui duri exciderant vitio sermonis , honores.  
Hanc spem animo dederat novus hospes , & ora de-*

*fertus ,*

*Hospes , purpurei proles generosa Berulli.  
Aurea gens , ipsi superùm acceptissima Regi ,  
Votorum leges quam nulla , & vincla coercet ,  
Sed pietatis amor regit & pars optima nostri  
Religio , ratioque comes , non indiga frani.  
Illa quidem humanos ut se componat ad usus ,  
Non habitu bicolor , tortâ non cannabe cincta ,  
Non pedibus malè nuda , gravi horrida sacco ,  
Nec gestans patulo promissam in pectore barbam ,  
Unde sapit niger ordo , & Franciscana senectus.  
Sic ego ( nam superis etiam sua gloria cordi est )  
Credulus heu nimium , blandoque errore beatus.*

*Istam si fugiens pauper Medericus in urbem ,  
Antro ubi delituit , turrita prasidet ædi ,  
Et cultis si laudis amans se jactat in hymnis ,  
Sceptrorum contemptor Judocus ; unde negatur  
Gloria justa mihi , jussu qui numinis urbis  
Rex olim prasul , mitrâque pedoque superbus ?*

*Exoriare mihi , tumuloque resurge Senalde ;  
Si sermonis adhuc tenet te cura politi ,  
Ecce redit nostris vetus ignorantia templis ;  
Hujus namque loci procul hanc præfectus abegit  
Ile charus eram , mihi charus & ille vicissim ,*

*Dum licuit , nostris summum decus addidit axis ,  
 Quin etiam addiderat dulces mihi providus hymnos ,  
 Omnibus è libris , quos Barbarus expunxisti ;  
 Et causam morbi ulterius timerarie quaris ?  
 Ultiores timeas superos , abrumpere vitam ,  
 Mens erat , inque tuo mors limine fixa suprema  
 Jussa expectabat , suspensò funeris ictu ,  
 Facta retardari , licet indignantibus annis :  
 Ni sapias : istis quamprimum transfuga tectis ,  
 Antiquas sedes , & templa relicta revisam .*

M. de F . . . . . Gentilhomme Anchevin ,  
 étant à Paris pour affaire , se trouva un jour  
 chez son Procureur , où Santeüil étoit avec  
 un de ses amis , ce Gentilhomme se plai-  
 gnoit d'un Moine qui l'avoit trompé ; San-  
 teüil lui dit , quoi , Monsieur , un homme  
 de votre âge ne connoît pas les Moines ? il  
 y a quatre choses dans le monde dont il faut  
 se défier , du devant d'une femme , du der-  
 rière d'une mule , du côté d'une charette ,  
 & d'un Moine de tous les côtés .

Madame F . . . . . veuve d'un riche Bour-  
 geois de Paris avoit une fille qu'un Procureur  
 recherchoit en mariage , les parens y  
 consentoient , mais la mere ne le vouloit  
 pas ; Santeüil qui étoit présent , lorsqu'on  
 en parla , dit tout haut , Madame a raison  
 de ne vouloir point de Procureur pour gen-  
 dre , car dans une famille c'est une chenille  
 dans un jardin , qui mange tout ce qu'elle  
 y trouve .

M. D . . . . . voulant faire une pièce à M.  
 de

de Santeüil , lui envoya deux grosses bouteilles pleines d'urine , avec un peu d'essence au-dessus pour leur donner de l'odeur ; le garçon qui les lui apporta , dit que c'étoit de la part du Messager de Montpellier , qui avoit ordre de les lui remettre entre les mains : M. de Santeüil les reçut avec plaisir , & donna deux écus au garçon ; quelques jours après il voulut s'en servir , & il trouva que ce n'étoit que du pissat , dont il fut fort fâché. M. D. . . . qui étoit un homme à rire , l'alla voir ensuite , & lui demanda si on lui avoit apporté de bonne essence ; Santeüil ne répondit rien , & se doutant que c'étoit lui qui avoit joué le tour , fit préparer de l'ordure en guise de tabac , pour en présenter à M. D. . . . qui en prenoit beaucoup , & une autre fois dès qu'il le vit , il tira de sa poche une tabatière qui en étoit pleine , & fit semblant d'en prendre , M. D. . . . en prit aussi-tôt , & l'ayant trouvé d'une odeur extrêmement forte & désagréable . fy , dit-il , quel diable de tabac as tu-là ! C'est du tabac de Montpellier , répondit Santeüil

M. de Santeüil aimoit le jeu passionnément , il en donna des marques étant encore Novice ; l'Abbé Bouïn étant Novice & aimant aussi le jeu , jouoit continuellement avec Santeüil. Le Prieur l'ayant sçu , leur défendit de jouer davantage ; mais San-

Santeüil ne put s'en empêcher , & le Prieur pour le punir , l'enferma dans une chambre dont il prit la clef. L'Abbé Boüin qui en rioit , alla heurter à sa porte , & lui demanda s'il étoit-là. Je n'y suis que trop , répondit Santeüil , & je voudrois bien n'y pas être. Est-ce que tu ne sçauois sortir , ajouta Boüin ? Non , répartit Santeüil , car Monsieur le Prieur a fermé la porte à double tour , ce qui me fait enrager ; car il m'ennuye fort ici. Si tu veux , continua l'Abbé Boüin , nous jouerons une partie de piquet , j'ai des cartes , & par où , demanda Santeüil ? par la chaudiere qui est à la porte , répondit l'Abbé Boüin , je le veux bien , répartit Santeüil , & tu as raison. Alors s'étant assis à terre , chacun de son côté , ils mirent leur argent au milieu du trou , & comme Santeüil eut pris toutes ses cartes , il dit aussi-tôt , j'ai gagné , j'ai quinte , quatorze & le point. L'Abbé Boüin entendant cela , prit aussi-tôt l'argent & s'enfuit sans rien dire. Alors Santeüil enragé de ce que l'autre emportoit son argent , commença à crier de toute sa force , au fripon , au fripon qui emporte mon argent ; ce bruit fit venir plusieurs Religieux & le Prieur qui le gronda extrêmement d'avoir encore joué , après l'avoir enfermé pour cela. Cependant Santeüil au lieu d'écouter avec humilité la correction de son Supérieur ,



rieur, ne cessoit de crier comme auparavant que Boüin étoit un fripon, qu'il avoit emporté son argent, & celui qu'il lui avoit gagné; car, mon pere, ajouta-t-il, j'avois quinte, quatorze & le point, & ce fripon a raslé l'argent, & s'en est allé; est-ce bien fait, mon pere, que diriez-vous si vous étiez à ma place? Le Supérieur qui dans le fond de l'ame rioit de l'extravagance de Santeuil, eut de la peine à l'empêcher de crier contre l'Abbé Boüin, & fut contraint de l'enfermer plus étroitement. Santeuil en eut un sensible chagrin, & pour se venger du Prieur, s'étant barricadé par-dedans, il se coucha nud par terre, faisant semblant d'être mort; le Prieur étant venu pour le voir, & ne pouvant ouvrir la porte, l'appella, & comme il ne répondoit point, il se douta de quelque chose, & fit enfoncer la porte; le voyant étendu sur le carreau, il le toucha, & le trouvant extrêmement froid, il le crut véritablement mort. Que je suis malheureux, dit alors le Supérieur, de l'avoir enfermé, il en étoit au désespoir; & tous les Religieux qui vinrent pour le voir parurent extrêmement touchés de cette aventure apparente, chacun le touchoit & lui crioit aux oreilles pour voir s'il l'étoit, comme il ne répondoit point du tout, un des Religieux plus affligé que les autres, vint enfin lui crier aux oreilles, dis-moi mon pauvre ami

Santeüil, es-tu mort ? Alors Santeüil qui s'étoit fait beaucoup de violence pour ne pas rire, ne put s'en empêcher, & se leva. Tous les Religieux en rirent, & le Prieur l'ayant fait vêtir, lui dit d'aller dans sa chambre & d'être plus sage qu'il n'avoit été.

Ce qui fait voir quelle étoit sa franchise, c'est qu'une autre fois, jouant au piquet & gagnant trois louis, un homme de la Compagnie qui étoit de sa connoissance, lui fit accroire qu'il étoit de moitié avec lui, & Santeüil au lieu d'un louis lui en donna deux croyant en avoir gagné quatre, cet homme voyant sa facilité en ayant un faux dans sa poche, le pria de lui en donner un autre ; ce que Santeüil fit, de sorte qu'il n'eût rien de son gain & l'autre profita de tout, quoiqu'il n'eût pas été de moitié.

Madame D.... qui est une belle femme, le rencontrant un jour dans une maison d'où vient M. de Santeüil, lui dit-elle, que ne venez plus chez nous, est-ce à cause que vous nous devez quelque chose ? Non, Madame, répondit Santeüil, ce n'est pas ce qui m'en empêche, & vous êtes cause que vous n'êtes pas payée. Comment donc, reprit la Dame ? C'est, dit Santeüil, que lorsque je vous vois, j'oublie tout.

M. l'Abbé T.... pria M. de Santeüil de lui faire une Epitaphe pour un de ses parens qui étoit mort, & lui donna six louis pour  
l'enga-

l'engager à y travailler incessamment. M. de Santeüil lui promit ; mais dès que l'Abbé l'eût quittré, il n'y songea plus, & fit des Vers pour des gens qui ne les lui devoient payer que quand ils seroient faits. Huit jours après l'Abbé envoya chez Santeüil pour lui demander s'il avoit travaillé à l'Epitaphe ; celui-ci répondit qu'ouï, & qu'elle seroit achevée dans trois ou quatre jours. L'Abbé y envoya dans ce tems pour voir si elle étoit faite, & Santeüil répondit alors que non, & que cela ne se jettoit pas au moule. L'Abbé attendit encore quinze jours, après quoi il lui envoya demander si son Epitaphe étoit achevée. Santeüil qui ne se souvenoit plus de sa promesse, fit réponse qu'il ne savoit ce qu'il vouloit dire. L'Abbé y alla lui-même & ayant frappé à la porte de Santeüil ; celui-ci demanda qui est - là ? l'Abbé répondit ami Quel ami ? répartit Santeüil, Celui qui paye avant qu'on aye travaillé, dit l'Abbé. Santeüil ouvrit la porte, & regardant l'Abbé d'un visage riant, lui demanda s'il y avoit quelque chose à faire pour son service. L'Abbé l'interrompant, lui dit : Est-ce que vous ne vous souvenez plus de l'Epitaphe que vous m'avez promise, & de six louis que je vous ai donné pour la faire ? Ma foi non, répondit Santeuil, je vous as-  
sure

sure que je perds bien des choses faute de mémoire ; cependant si je vous l'ai promis je vous la ferai : car je garde inviolablement ma parole , & j'aimerois mieux renoncer à la vie que de manquer à la tenir. L'Abbé fut content de cette déclaration , & s'en alla en le priant fort d'exécuter sa promesse. Santeüil le fit attendre plus de six mois , en le remettant de jour en jour ; & enfin se voyant pressé l'épée aux reins , il fit l'Epitaphe ; mais il fallut que l'Abbé donnât encore de l'argent ; car Santeüil ne se souvenoit plus , disoit-il , ou feignoit de ne plus se souvenir des six louis qu'il avoit reçûs.

M. de Santeüil étant un jour à la table de M. le Prince , Madame la Duchesse lui donna un soufflet ; parce qu'il n'avoit pas encore fait des Vers à sa louange , quoique ce ne fut qu'en riant , Santeüil en parut fâché. Un moment après , Madame la Duchesse s'étant fait apporter un verre plein d'eau , elle lui jetta au travers du visage , pour laver , disoit-elle , l'affront qu'elle lui avoit fait. Santeüil qui jusqu'alors n'avoit de honte osé ouvrir la bouche , dit alors, qu'il étoit bien juste que la pluye vint après le tonnerre ; cela me fait souvenir ( & peut-être a t'il emprunté de-là sa pensée ) de ce que dit Sozie dans l'Amphitruon de M. de Moliere ,  
que

que Mercure avoit fait le Jupiter sur ses  
joues, si l'expression n'est pas la même, il  
y a bien de l'analogie entre ces deux pen-  
sées; Santeuil fit quelques jours après les  
Vers suivans sur ce sujet.



P O E T A  
IN RURE CANTILLIACO  
A DUCE BORBONIA

M U L C T A T U S ;

O B E J U S L A U D E S P R Æ T E R M I S S A S .

**H**Uc vos Musæ omnes, vos Pindi gloria pos-  
cit;

Percutimur sacri, media inter pocula, vates.  
Quæ fuit illa manus tam barbara? quæ Dea tantum  
Ausâ nefas, nostros violavit verberare vultus?  
Nec satis, immeriti famam aspernata Poëtæ  
In caput injectâ me totum proluit undâ  
Crudelis? Doctæ quo jactu evanuit omnis  
Frontis honos; fufis latè risère cachinnis  
Nimpharum chorus omnis, & omnis turba Deo-  
rum,

Et stantes circum, sylvestria Numina, Fauni,  
Dum madido in pectus stillarent vertice guttæ.  
Quis nos, quis vates & vatium carmina curet  
Præterea, & meritos nobis impendat honores?

Dicite Pierides, tanti quæ causa furoris?  
Tempore quo dapibus lætus conviva paratis,  
Sperabam (dederat Princeps accumbere mensæ)  
Implacidam lenire famem, ceû fulminis ictu  
Impactam in vultum sensi magno impete dextram.  
Amisque diem; stupor irruit; & ligat artus,  
Nec licuit summis epulas contingere labris:  
Regales epulas, & læti munera Bacchi,  
Non ita despexit quondam Regina poëtam, \*

\* *Allain Charler.*

*Nec*

Nec casta erubuit dare labris oscula doctis.  
Et nos percutimur media inter gaudia Vates ?

Sic ego sacrilegi vos conscia Numina facti,  
Ultrices Musas magno-clamore vocabam.  
Impatiens ludi ; & petulantis fabula turbæ,  
Intactæ volui me clam subducere mensæ.

Obyia Melpomene fugientem sistit , alumni  
Fida sui siccans oculos multo imbre madentes ,  
Restituit lucem , & verbis sic carpit amicus.

Solvisti , Vates , justas pro crimine pœnas ,  
Quæ modò te Plectit ; nescis , vatunoptime , nescis.

BORBONIA hæc illa est Regum alto è sanguine  
nata.

DELPHINIQUE soror , CONDÆIQUE inclita con-  
jux :

Cui sua crediderat plectendo fulmina vati  
Jupiter , offensæ iudexque ultorque puellæ.

Tu CANTILLIACOS nuper describere campos ,  
Fluminaque , & fontes , sylvasque ; & prata solebas :  
Scilicet huic etiam dubitasti impendere versus ,  
Demens ! BORBONIÆ dum plaudunt omnia Nim-  
phæ ,

Sylvæ omnes circum foliorum murmure blando ,  
Rivique ; & fontes , & stagna sonantibus undis ,  
Lætitiâ testata suam ; tu solus in umbrâ ,  
*Nescio quid meditans nugarum , & totus in illis ,*  
Neglectis calamis inglorius otia vates

Mollia carpebas ; præsens tibi Regia Nympha  
Vel solo aspectu sopitam accendere Musam  
Debuerat , Musis hæc pro omnibus una fuisset ,  
Quam se se ore refert , quo se se numine prodit.  
BORBONIUS sanguis ! cui cederet æmula Juno ,  
Cui Venus ipsa suos afflavit frontis honores ,  
Quæ CANTILLIACIS summum decus addidit  
hortis :

Frigidus in laudes tu longa silentia servas  
Et quæris subiti fuerit quæ causa furoris ?

Est tibi priscus adhuc vigor, & vis blanda canendi.  
 Quin etiam magnam inspirans ad carmina mentem  
 Annuerat Vati CONDÆUS, & ipse favebat.

O ubi nunc dulces quos garrula fistula cantus  
 Edebat nuper ? ripa omnis ; & omne sonabat  
 Umbriferum nemus, & vetus hospes SYLVIA Silvæ ;  
 Non jam rupe latens plausum dabat omnibus undis,  
 Monstrabatque tuos inscripto marmore versus  
 THEOPHILI teneros post hac neque jactat amores,  
 SANTOLIO jam vate superbior, illius omnes  
 Ex quo delicias cecinisti, & gaudia ruris.

Omnia quæ quondam CONDÆO afflante canebas  
 Hanc tacuisse nefas, potuit vix Jupiter ipse  
 Placari super his ; sua fulmina credidit ultro  
 Regali Nymphæ spretos ulturus honores.

Illam quidem sacrum metuens malè perdere vatem,  
 Fulmina deposuit ; ( teneræ læva arma puellæ  
 Non bene conveniunt, dextraque imbellis inermi,  
 Sopitum admonuit, sed amico verbere vatem  
 Subridens, (ludentùm hæc munera grata Dearum)  
 Ne violata ictu nimius calor ureret ora  
 Injecit medicam sedandis æstibus undam  
 Addidit hæc, non jam crudelis Nympha jocando :  
*Post fulmen, veniunt rutis è nubibus imbres.*

Hinc omnes risere Dex, nec Jupiter ipse  
 Abstinetu ritu, læsus risitque Poëta.

## TRADUCTION

### DES VERS LATINS.

**A** Moi, DE'ESSE du Parnasse,  
 Vengez-vous en vengeance l'insulte qu'on me fait,  
 Vite accourez à ma disgrâce.  
 Au milieu d'un Festin l'on me donne un SOUFFLET :  
 Quelle



Quelle barbare main a pu par cet outrage  
Flétrir tant de lauriers qui me parent le front,  
Et d'un déluge d'eau me couvrant le visage  
Redoubler ce sensible affront ?

Vous Dieux, vous Nymphes des Bocages,  
On vous vit de concert rire de mes douleurs ;  
Vous Satires malins ; & vous Faunes railleurs,  
Vous fites de vos ris retentir les rivages.

Si Santeuil est ainsi traité,  
Quel Poëte sera désormais respecté ?  
De l'injure que j'ai soufferte  
Apprenez-moi du moins le motif odieux.

Quoi ! tandis que je suis à la table des Dieux ;  
Table superbement couverte  
Des mets les plus délicieux :

Table qu'avec bonté CONDE' m'avoit ouverte :  
On me frappe, & je sens d'une outrageuse main  
Tout le terrible poids tomber sur mon visage.

Dumes yeux ébloüis soudain je perds l'usage,  
L'horreur glace mes sens, & suspendant ma faim ;  
Malgré ces mets exquis & leur douce fumée

Je sentis ma bouche fermée  
Autrefois loin de mépriser

Les chastes nourrissons de la Docte fontaine ;  
ALAIN vit une aimable Reine  
Appliquer sur sa bouche un pudique baiser.

Et moi plus illustre Poëte

Mille fois que ne fut ALAIN,  
Quand des plus doux plaisirs je me crois dans le sein  
Jusqu'à la table on me maltraite.

C'est ainsi, m'adressant à vous,

Muses, témoins du coup dont je sentis l'atteinte,  
Que dans le feu de mon courroux

Je vous fis entendre ma plainte  
Honteux de servir de jouët

Plus je vois qu'on rit de ma peine,

Plus je me sens outré du plaisir qu'on s'en fait.

Je voulois m'échapper, mais soudain Melpomène

M'arrêtant essuya mes pleurs.  
 Et par ces mots divins condamna mes aigreur.  
 Ton crime rend ta peine juste ,  
 Dit-elle , mais sçais-tu qu'elle main t'a puni ?  
 C'est du Sang de LOUIS une Princesse Auguste ,  
 Sang qu'au Sang de CONDE' de doux nœuds ont  
 uni.

Jupiter dans ses mains pour venger sa querelle  
 A remis sa foudre immortelle.  
 Tu chantes dans tes Vers le fameux CHANTILLY ,  
 Ses Ruisseaux , ses Prez , ses Fontaines ,  
 Ses aimables Forêts , ses agreables Plaines :  
 Mais quel est ton coupable oubli ?  
 Ta Princesse paroît , & ta Lire est muette ;  
 Insensé qu'as-tu fait de ta douce Musette ?  
 Les Nymphes des Prez & des Bois  
 Pour elle en ces Forêts font retentir leurs voix :  
 Les oiseaux y chantent sans cesse  
 Ses vertus , ses beautés , & ses chastes soupirs ,  
 Dans les feuillages verts l'haleine des Zephirs ,  
 D'un murmure amoureux excite la tendresse :  
 Cette Onde en gasouillant explique ses plaisirs ,  
 Et du fond des étangs les humides Naiades  
 Mêlent leurs cris de joye aux doux bruits des Cascades ,  
 Toi seul tu fais languir & taire les Echos ,  
 Oûi , toi seul à l'ombre des Hêtres  
 On te voit endormi dans un lâche repos  
 Négliger tes pipeaux champêtres.  
 Quel indigne sommeil ensevelit tes sens ?  
 Lâche , ton crime est sans excuse ,  
 Un trait de ses regards puissans  
 Ne suffisoit-il pas pour embraser ta Muse ?  
 Quel air ! quel port ! quelle beauté !  
 Voi du Sang des BOURBONS quelle est la Majesté ?  
 La superbe Junon que tout le Ciel adore ,  
 Lui disputant le prix ne l'emporteroit pas ,  
 Venus a sur son front versé tout ses appas ,  
 Etc'est de son beau teint que Flore

Emprunte les vives couleurs  
Dont elle peint les vives fleurs

Qu'en ses pompeux jardins CHANTILLY voit  
éclorre,

Et seul dans la longueur d'un silence glacé,

Tu demandes de quoi son cœur est offensé.

Manques-tu ; pour chanter ou de voix, ou d'ha-  
leine ?

Ton esprit n'a-t-il pas sa première vigueur ?

CONDE' même, CONDE' pour élever ta veine

De ses feux t'échauffoit le cœur.

Qu'ont ces chants si doux dont ta Flûte animée.

Faisoit retentir autrefois

Nos Ruisseaux, nos Grottes, nos Bois,

Et dont SYLVIE étoit charmée,

SYLVIE, aimable Nymphe, & l'honneur des  
Forêts,

Quine se cachant plus dans ses grottes profondes,

Applaudit de toutes ses ondes

A tes Vers conservez sur les marbres d'auprès.

Les tendres feux de Théophile

Ne réchauffent plus ses desirs,

Elle te vante seul, à son gré seul habile,

Tu chantes dignement sa gloire & ses plaisirs.

Mais tes pipeaux ont-ils dû taire

La Princesse qui regne en ces aimables lieux ?

Ton coupable silence a du Maître des Dieux

Excité contre toi l'implacable colere.

Vois comme entre ses mains le foudre qu'il a mis

Pouvoit en t'écrasant châtier ton mépris :

Mais plus douce & plus généreuse

Sa main qui flâte en corrigeant,

N'a fait que réveiller la veine paresseuse

D'un Poëte trop négligent ;

Pour cette eau dont tu veux te plaindre

Ce n'est qu'un doux remède appliqué pour éteindre

Du coup qui t'a frappé la trop vive chaleur.

A ces mots se tut Melpomène.

*Et la Princesse plus humaine  
 Prenant un ton vif & railleur ,  
 Me dit , tandis que je m'essuye ,  
 Après la foudre vient la pluye ,  
 A ces mots tous les Dieux ont ri ,  
 Et du Ciel le Maître suprême ,  
 Et s'appaisant en rit de même ,  
 Qu'aurois-je fait j'en ris aussi.*

## LE NOBLE.

Un jour M. de Santeüil voulant entrer dans l'Eglise de la Salpetriere , pour entendre le Pere Bourdalouë qui y devoit prêcher , les Suisses qui gardoient la porte , le voyant venir ; où allez-vous , Monsieur , lui dirent ils ? Où je vais , répondit Santeüil , entendre le Sermon. Et qui êtes-vous pour vouloir entrer ? Qui je suis : Je suis un homme assez connu dans le monde : Je suis Santeüil. Ah vous êtes Santeüil , le Poëte fou , vous n'entrerez point , repartirent les Suisses. J'entrerais , répondit Santeüil , & vous êtes des coquins que je ferai casser aux gages. Il se etta dans la foule de toute sa force & entra malgré les Suisses , après quoi il leur dit des injures ; & fit cent plaisanteries sur leur Nation , dont bien des gens rirent de tout leur cœur.

M. de Sully mena un jour Santeüil aux Tuilleries , & après s'être long-tems promenés , ils s'affirent sur un banc pour se reposer. Dans ce moment il arriva deux de leurs amis

amis qui se mirent auprès d'eux. On parla de plusieurs choses ; & entr'autres de l'excellence des vins ; les uns tenoient pour le Champenois , & les autres pour le Bourguignon. Pour moi , dit Santeüil , je suis pour l'un & pour l'autre , & je trouve alternativement le vin de Bourgogne meilleur que celui de Champagne ; quand celui ci manque , je trouve l'autre meilleur , & quand j'ai du Champagne , j'oublie fort aisément que je n'ai pas du Bourguignon , la vie est pleine de miseres , il faut bien s'y accommoder. Si vous voulez pourtant , ajouta Santeüil nous en boirons ensemble tout-à-l'heure. Les autres y consentirent ; & de ce pas on fut chez un de la Compagnie où l'on soupa : on y but du vin de Champagne & du vin de Bourgogne que Santeüil y fit apporter. Il étoit tard quand ils sortirent de table , & Santeüil s'en retournant dans son Couvent, rencontra dans une rue détournée deux voleurs qui lui prirent sa bourse. Ils lui demandèrent ensuite s'il n'avoit pas de montre. Non , répondit Santeüil. Tant pis ; repartirent les voleurs ; car si vous en aviez eu , vous sauriez qu'il est heure induë pour vous , d'être dans les rues ; vous avez raison , Messieurs c'est aussi mon malheur. Ils le laisserent aller à deux cens pas de là , deux autres voleurs vinrent encore lui demander la bourse. Bon , repondit-il , qui  
en

en auroit. Quoi, vous n'avez pas de bourse? Non, Messieurs, répartit Santeüil, je l'ai donnée à garder à deux honnêtes Messieurs qui ont bien voulu s'en charger à deux pas d'ici : les voleurs entendirent à demi-mot, & furent partager avec leurs camarades l'argent de notre Poëte. Le lendemain un d'entr'eux eût l'audace de le demander à saint Victor, pour le prier de lui changer contre un écu six vers Latins qui s'étoient trouvés dans sa bourse. Il lui dit que ce n'étoit pas de la viande à voleurs, non de voleurs comme toi & tes camarades, dit Santeüil; mais il y en a mille autres qui en donneroient cent écus. Hé bien, Monsieur, dit le filou, c'est un gain tout clair, vous en ferez votre profit, je ne vous en demande qu'un écu. Santeüil prit le papier où étoient les six Vers & le mit dans sa poche en disant au filou, va je te donnerai cet écu, quand j'aurai reçu les cent écus.

M. l'Abbé S.... donna un jour à dîner à plusieurs personnes, Santeüil s'y trouva, & querella le grand Prieur de Cluny qui étoit de la Compagnie, de ce qu'on avoit donné un chant si triste aux hymnes qu'il a fait pour cet Ordre. Le grand Prieur lui répondit fort doucement que le chant n'en étoit pas laid. Comment laid, répondit Santeüil, cela ne suffit pas, il faut que la beauté du chant réponde à la beauté de  
mes

mes vers. Cherchez-nous donc, répartit le Prieur, un aussi bon musicien. Santeuil charmé lui sauta au col, & faillit à l'étouffer à force de lui faire des caresses. Le Prieur qui en étoit importuné, lui dit, ce n'est pas qu'il n'y ait de fort habiles gens en musique dans notre Ordre & qui vont peut-être dans leur science plus loin que vous dans la vôtre. Oüi-dà, dit Santeuil, si le raisonnement se pouvoit noter, ils raisonneroient tous à livre ouvert. Ils ne sont pas tous aussi ignorans que vous, dit quelqu'un de la compagnie. Ah! je leur cède, & à vous-même, Monsieur, répondit Santeuil. A la fin du repas, comme on eût servi le dessert, il prit quantité de biscuits, de macarons & de massépains, avec des confitures sèches & des pâtes de groiselles & d'abricot, en disant à chaque pièce qu'il empochoit, voilà qui sera bon pour mes oiseaux. Et s'apercevant que les valets le regardoient avec des yeux d'envie, il se tourna de leur côté, en disant, la peste soit du moine qui vient ici rassembler tous nos revenans bons. Que vous seriez heureux vous autres, continua-t-il, si vous étiez à la place de mes oiseaux, j'aurois autant de soin de vous, que vous voyez que j'en ai d'eux. La compagnie s'étant mis à rire, l'Abbé pria M. de Santeuil de métamorphoser les valets en oiseaux. Je m'en garderai bien, répondit Santeuil, de l'ap-

pétit dont je les vois , ils ravageroient tous nos coteaux & toutes nos pleines.

M. le Maréchal de la Feuillade faisant travailler à la Statuë du Roi , qui est à la place des Victoires , pria M. l'Abbé Regnier , qui est de l'Académie Françoisè , de faire des Inscriptions pour mettre autour du pied-d'estal de la Statuë ; & lorsqu'elles furent faites , il envoya quérir Santeüil par un laquais , pour les lui faire voir. Santeüil offensé de ce que le Maréchal de la Feuillade ne lui avoit pas envoyé de carosse , ne voulut point y aller , & dit au laquais , mon enfant , vas-t'en dire à ton maître qu'il connoît mal son monde , & qu'un homme comme moi ne va pas à pied. Le laquais rendit réponse au Maréchal , qui ne put s'empêcher de rire de l'extravagance de Santeüil ; il lui envoya pourtant son carosse , & il vint. D'abord que M. de la Feuillade vit Santeüil , vous faites bien le rencheri , lui dit-il , pour venir jusqu'ici. Comment venir , répondit Santeüil , sçachez que je ne vais chez personne , & que ceux qui ont affaire de moi me viennent trouver. Tu es donc bien grand Seigneur , répartit le Maréchal ! Je ne sçai si je le suis , ajoûta Santeüil , mais je sçai bien que je suis le premier homme du monde dans mon caractère ; à ces mots M. de la Feuillade se mit à rire , & Santeüil lui répeta , oui , oui , je le suis , & un si grand



grand homme que vous ne m'iroit qu'à la ceinture , vous ne seriez pas seulement digne de me porter la queuë sur le Parnasse. Le Maréchal de la Feuillade rit encore plus fort qu'auparavant , & enfin ayant pris son sérieux , il lui dit qu'il ne doutoit point de la grandeur de son mérite , mais qu'il s'agissoit de juger des vers de l'Abbé Regnier. Et les lui ayant montré , Santeuil ne les eût pas plutôt lûs , qu'il dit , ce sont des vers à Regnier , ajoutant qu'au moins d'être condamné à être pendu , on n'en pourroit pas faire de plus mauvais. Alors M. de la Feuillade le pria de lui en faire , & il fit ceux-ci.

*Crederè posteritas , si tam ardua facta recuses.  
Suspice & hac facient principis ora fidem  
Vincere dum properat sese simul omnia subdant  
Qui mora Cesaribus , sit tibi Rhenus iter.  
Major hic Augusto , ter jani limina clausit  
Plus placasse orbem quam domuisse fuit  
Huc circum volitans gemat ingens Cesaris umbra  
Ille est , quem domitis Rhenus adorat aquis ,  
Aspice quem faustis ambit victoria pennis  
Hic pelago , hic terris , hic sibi jura dedit.*

Le malheur voulut pour Santeuil que ses vers ne furent point approuvés : & le Maréchal de la Feuillade ne les ayant point voulu , Santeuil en fut si indigné , qu'il le traita d'ignorant & de fou en s'en allant. Voici des vers que l'on fit sur le refus de ses Inscriptions. N ij A

## A M. DE SANTEUIL:

De tes belles Inscriptions  
 Si célèbres déjà chez tant de Nations,  
 Ne crains pas que jamais périsse ta mémoire ;  
 Sans l'aide du bureau , ni secours du burin ,  
 Nos neveux les verront écrites dans l'Histoire ,  
 Plus durables cent fois que le marbre & l'airain.

On raconte cette aventure d'une autre façon. On dit que M. de la Feuillade ayant besoin de Santeuil pour faire des Inscriptions pour la place des Victoires , envoya un page à S. Victor , prier Santeuil de venir jusqu'à l'Hôtel. Santeuil offensé de ce qu'un aussi grand Seigneur ne lui envoyoit pas seulement son carosse , demanda brusquement au page qui lui parloit , qui étoit ce M. de la Feuillade , M. le Duc de la Feuillade , répondit le page. Je ne le connois pas ; reprit Santeuil. Quoi, Monsieur, dit le page, vous ne connoissez point M. le Duc d'Aubusson , le Maréchal de la Feuillade , celui qui fait bâtir cette belle place ? Non , & lui ferma la porte au nez.

Le page ayant rendu compte à son maître de toute cette aventure , le Maréchal comprit ce que cela vouloit dire. Il ordonna qu'on mit six chevaux à son carosse , que deux pages se missent devant , & un Gentilhomme dedans , & qu'ils allassent chercher Santeuil dans cet équipage. Ce Poète voyant arriver ce Train , & le Gentilhomme

me

me étant venu le prier de la part du Duc de venir jusqu'à l'Hôtel, Santeuil se mettant en état d'y venir, dit : Ô ! je connois bien à présent M. de la Feuilleade, alors, & s'étant fait donner la main comme un Prélat, il monta en carrosse & fut à l'Hôtel.

M. le Duc qui sçavoit à qui il avoit à faire, & qui avoit besoin de Santeuil, le voyant arriver, voulut achever la cérémonie, & fut le recevoir sur le peron de sa montée en lui tendant les bras, & lui criant : Hé bon jour notre cher ami M. de Santeuil, comment te portes-tu ? Santeuil en ayant fait de même, en tendant les bras de son côté comme le Duc, ils s'embrassèrent. Celui-ci qui n'avoit pas achevé de monter & qui étoit au-dessous, s'étant embarassé avec sa soutane ou son manteau, pendant que le Duc & lui se tenoient, fit un faux pas, roula la montée, & entraîna le Duc avec lui, ils se trouverent l'un tantôt dessus & l'autre tantôt dessous. S'étant relevés se plaignans l'un de la tête, l'autre du bras, ils se séparèrent en jurant chacun de son côté, ce qu'ils sçavoient faire mieux que personne du monde. Santeuil refusa quelque tems après de faire les Inscriptions, & celles que l'on voit à la place y étant mises, on prétend qu'il eut la malice d'en faire d'autres qui les effaçoient, de maniere que tout le

monde commença à y trouver à redire , ils étoient gravés dans le bronze , cependant les vers que j'ai rapportés sur le refus qu'on fit de ceux de M. de Santeuil , me font croire la première histoire : peut être aussi que l'on trouveroit la véritable , en composant une de ces deux.

Madame du F . . . . fut un jour voir Santeuil avec deux Dames de ses amies , elles lui dirent qu'elles venoient lui demander la collation. Santeuil qui n'avoit rien à leur donner à manger , leur fit présent à chacune d'un livre de Vers Latins de sa façon , & leur dit voilà de quoi je veux vous régaler. Bon , dirent-elles , le beau régál , gardez vos Vers pour ceux qui entendent le Latin , il nous faut à nous toute autre chose. Quoi , répondit Santeuil , vous n'entendez pas le Latin ? Je crois que vous vous mocquez de nous , Monsieur , nous ne l'entendons point , & je ne pense pas même , ajouta Madame du F . . . . que de dix mille femmes , il y en ait une qui l'entende. Parbleu cela me surprend , répliqua Santeuil , il faut pourtant que vous l'appreniez , c'est la langue des anciens , & celle qui se parle parmi le grand monde. Oüi , reprirent-elles , parmi le grand monde du pays Latin ; mais ailleurs elle n'est guères connue. Santeuil se fâcha de cette réponse , & les quitta brusquement , en leur disant qu'il ne vouloit point avoir  
de

de commerce avec des bêtes & des ignorantes. Si son chagrin étoit hors de propos, du moins avoit-il cela d'heureux, qu'il lui épargna une collation, ou la honte peut-être de ne la pouvoir donner.

Il eut un jour un différent avec M. A .... Bourgeois de Paris, pour quelque argent qu'il lui avoit promis pour des choses qu'il avoit fait faire. M. A. . le pressant beaucoup, & Santeüil ne sçachant comment se défendre de payer; bon, lui dit-il en colere, vous dites que je vous ai promis de l'argent, désabusez-vous, je ne vous ai rien promis, & quand cela seroit, parole de Moine & parole de P . . . c'est la même chose, l'un & l'autre ne tiennent jamais, & sont exempts de dire vrai.

Une fille le voyant passer dans la ruë, le salua, en lui disant, bon jour, mon Pere: Est-ce que j'ai couché avec ta mere, répartit Santeüil, pour m'appeller ton pere: les Chanoines de saint Victor sont des Messieurs, parce qu'ils sont Chanoines, on ne sçauroit leur faire plus de dépit que de les traiter de Religieux, car ils ne le sont pas.

Un des amis de M. de Santeüil l'ayant retenu à souper, il resta à table jusqu'à onze heures du soir, croyant qu'il pourroit rentrer chez lui à quelque heure, que ce fût de la nuit; il partit, étant arrivé à la porte de l'Abbaye il frappa, & le portier ne ve-

nant pas assez tôt , il redoubla , ce qui le fit venir. Qui est-là , dit le Portier , qui s'impacienta de la maniere dont on frappoit ? C'est moi , répondit Santeüil , il y a une demie-heure que je heurte. J'étois endormi , répartit le Portier. Ouvre donc : je n'oserois , dit le Portier , M. le Prieur me l'a défendu. Hé , je t'en prie , maître Pierre , dit Santeüil ; *nescio vos* , répondit le Portier , je ne le ferai point , je me ferois des affaires , si l'on venoit à le sçavoir. Je te promets , ajouta Santeüil , que personne ne le sçaura , je ne ferai non plus de bruit qu'une souris. Non , Monsieur , répliqua le Portier , je vous le dis encore , je ne le ferai pas , & s'en retourna en disant cela ; Santeüil l'appelant , maître Pierre , que je te dise du moins un mot. Tiens , lui dit-il , quand il le sentit près de la porte , voilà un demi louis que je te donne , prends-le par-dessous la porte , & ouvre là ; le Portier le prit & lui ouvrit. Dès que Santeüil fut entré , comme le Portier avoit à demi fermé , il s'écria , comme par ressouvenir , qu'il avoit laissé un livre sur un banc qui étoit au-dehors de la porte ; le Portier officieux fut assez bête pour sortir , il ne fut pas si tôt dehors que Santeüil ferma la porte sur lui. Qui fut bien surpris , ce fut maître Pierre qui étoit venu à la porte à demi nud : il frappa à son tour , & Santeüil lui ayant fait les mêmes questions & les mêmes

mêmes difficultés qui lui avoient été faites, disoit toujours qu'il ne lui ouvreroit pas, que M. le Prieur le lui avoit défendu, qu'il ne se feroit point d'affaires pour lui. Hé, M. de Santeüil, répliqua le Portier, pardî je vous ai ouvert de bonne grace : je t'ouvrirai de même, si tu le veux, dit Santeüil, il ne tient qu'à toi, & ensuite il fit semblant de s'en aller. Le Portier l'ayant appelé, lui dit, j'aime mieux encore vous rendre votre argent, Santeüil le prit & lui ouvrit la porte : Quand maître Pierre fut entré, il pria Santeüil de lui donner au moins quelque chose pour boire. Non ; tu n'auras rien, lui répondit Santeüil, cela t'apprendra à ne point composer avec tes maîtres, & à ne point mentir.

On vient à bout de tout pourvû qu'on ait de l'or.  
Par exemple, Santeüil Chanoine à saint Victor ;  
Poëte, qui plus est, des premiers de tout âge,  
Si l'on en croit le témoignage  
Des plus lointaines Nations.

Or donc ce moderne Virgile  
Revenant un soir de la Ville,  
Où le gaillard avoit soupé,  
Et poussé le plaisir jusqu'à l'heure induë.

Au Couvent de retour, qui fut bien attrapé ?  
Qui pensa coucher dans la ruë ?

Ce fut mon homme. Il frappe en vrai Moine fra-  
pard,

Reveille le Portier, que l'on nomme Picard,  
Tourangeau, Champagne, la Brie, ou le Suisse  
Ronflard,

N'importe pas lequel ; car dans une Abbaye

Le

Le Suisse est plus souvent de Picardie que d'autre part.

Ce Portier donc, lui dit, Monsieur, il est trop tard,  
*Nescio vos*. Diable m'emporte  
 Si d'aujourd'hui j'ouvre la porte,  
 Mon ami, répondit Santeuil,  
 Veux-tu me laisser sur le seuil  
 Toute la nuit sur pied planté comme une Idole,  
 Des gens m'ont déjà pris pour le Moine bouru.  
 Ces gens, dit le Portier, vous ont donc reconnu ?  
 Ouvre & ne raille point, & prends cette pistole.  
 Le Portier sur cette parole  
 Devient aussi doux qu'un mouton.  
 Il la reçoit par l'ouverture de la serrure.  
 Quand on voit de l'argent y résiste-t'on ? Non ;  
 Il ouvre donc, Santeuil lui dit prends la chandelle  
 J'ai laissé tomber près d'ici,  
 Non sans doute une bagatelle,  
 Cela me donne du souci,  
 Je crains que ce ne soit quelque papier notable,  
 L'autre aussi-tôt, faisant fort l'empressé  
 Et comme le valet du Diable,  
 Plus qu'il ne faut, l'interressé  
 Sort pour chercher ce qu'il avoit perdu,  
 Mais il éprouva lors si le Moine bouru  
 Sçavoit bien se venger, & de la bonne sorte  
 D'un Portier qui n'ouvre la porte,  
 Comme on dit qu'à grêle d'argent.  
 Allons, lui dit Santeuil, de ce ton foudroyant,  
 Si faut-il que tu me rapportes  
 Ce que je t'ai donné. Quand ? Et tout à présent,  
 Si-non que le Diable m'emporte,  
 Si tu rentre dans le Couvent ;  
 Le Portier bien surpris d'entendre ce langage ;  
 Lui dit, ouvrez, Monsieur, en voilà la moitié.  
*Nescio vos*, point de partage,  
 Du moins, Monsieur, laissez-moi par pitié  
 La valeur d'un teston pour boire.

Comment,



Comment, reprit Santeuil, un faquin tel que toi,  
Aura l'insolence de croire,  
Que d'un Poëte comme moi  
Il pourroit obtenir de quoi  
Rassasier sa profane machoire ?

Tu n'auras rien, j'en jure. Enfin, dit cette histoire,

Le Portier rendit tout, pour rentrer à son tour.

Tel argent ne profite guère,

Ce qui vient de la flûte, après pour l'ordinaire :  
S'en retourne au son du tambour.

Il étoit dangereux d'offenser Santeuil, il avoit des reparties tuantes, pour ainsi dire, & il n'épargnoit personne, ni rang, ni sexe, ni condition. Un jour étant allé chez un Peintre qui avoit fait son Portrait, pour lui dire qu'il l'avoit mal tiré, il ne trouva que sa fille, à laquelle il dit en colere ; je crois que ton pere se mocque de moi : pourquoi, Monsieur, répondit la fille ? C'est qu'il m'a peint comme un fou, dit Santeuil. Il vous a peint comme vous êtes, Monsieur, lui répliqua la fille, qui n'y entendoit peut-être pas finesse. Et toi, repartit brusquement Santeuil, pour te bien représenter, il faudroit te peindre en guenon, comme tu l'es.

Un jour qu'il disoit qu'on vendoit son Portrait sous les Charniers saints Innocens, & que de l'argent qu'on en avoit retiré, on en avoit marié trois filles, M. P... auquel il parloit, lui répondit, je ne doute pas qu'on n'ait marié trois filles sur ton Portrait,

trait , mais je suis bien sûr qu'on n'en marieroit pas une seule sur l'original. Je n'en sçai rien , répondit Santeüil ; car l'original peut faire des choses que la copie ne fera pas.

Le même depuis ayant rencontré Santeüil dans la rue , le salua & lui demanda l'état de sa santé ? Je ne me porte pas mal , répondit Santeüil : Quand voulez-vous que nous bûvions ensemble ? jamais , repartit Santeüil : Quoi ! jamais , reprit M. P . . . Quelle nécessité , lui dit Santeüil que nous bûvions ensemble ; & le quitta. Cette réponse a bien l'air des manieres de faire de Socrate ; il y a sans doute de l'affectation à si bien imiter , ou tout au moins du ressentiment & de la colere.

Madame B . . . raillant un jour Santeüil de ce qu'on l'avoit peint comme un Charbonnier , dans le Tableau que la Ville a donné à l'Eglise de sainte Geneviève ; il lui répondit , il est vrai qu'on m'a peint autrement que je ne suis : mais on vous a représentée comme vous êtes , lorsqu'on vous a peinte comme une jureuse & une démoniaque.

M. P . . . . avoit une maîtresse qui étoit fort belle , mais qui lui dépensoit beaucoup d'argent : comme il s'en plaignoit un jour en présence de M. de Santeüil ; celui-ci lui dit , ne sçais-tu pas que les femmes sont à la bourse ce que le péché est à l'ame , l'un & l'autre ne tend qu'à la perte.

M. l'Ab-

M. l'Abbé G.... état prié de prêcher , convia Santeuil de le venir entendre , celui-ci qui aimoit la goinfrierie , lui demanda s'il y auroit une bonne collation ? L'Abbé lui répondit : Est-ce que vous n'allez au Sermon que pour manger ? Non , répartit Santeuil , quand ce sont des Prédicateurs comme vous qui ne disent rien de beau , ni d'agréable à l'oreille. L'Abbé entendant railerie se mit à sourire , & lui dit qu'il ne falloit point chercher ce qui plaît , mais ce qui touche ; que le beau stile & les pensées ingénieuses étoient inutiles , quand il s'agissoit de la parole de Dieu , qui étoit simple & sans art ; que son excellence la mettoit au-dessus des ornemens & des richesses de l'éloquence , & qu'ainsi les esprits bienfaits prenoient plus de plaisir à un discours naturel , qu'à ces figures de rhétorique qui sont plus propres à faire connoître la vanité de ceux qui les font , qu'à inspirer de la dévotion & de la piété ; Santeuil qui ne s'attendoit point à ce discours en parut fort surpris. L'Abbé l'ayant remarqué , l'embrassa , & continua à lui dire des choses si belles & si touchantes , qu'enfin Santeuil lui promit d'aller à son Sermon. Le jour venu il n'y manqua pas , & l'entendit avec plaisir ; mais il en eut bien davantage lorsqu'après le Sermon entrant dans la Chambre du Prédicateur pour le  
féliciter ,

féliciter , il vit une table couverte d'une Collation magnifique , capable de donner de l'appetit à ceux qui en eussent manqué. Santeüil pour lors fut transporté de joye , & la Compagnie qui étoit nombreuse n'en ressentit pas moins à la vûe de ce Poëte. Chacun ayant fait des Complimens au Prédicateur , on se mit à table ; Santeüil ne fut pas des derniers à prendre place. Quand il eut bû quatre coup d'une main & autant de l'autre , comme on dit , il fit cent plaisanteries , on étoit ravi de l'entendre , lorsqu'un homme de la Compagnie s'avisa de lui dire qu'il étoit surpris qu'un Religieux qui faisoit de si beaux Ouvrages de pieté fut capable de tant de turlupinades : Santeüil offensé , le traita lui-même de Turlupin & de ridicule , & voulant le contrefaire , sa chaise rompit , il tomba sur trois ou quatre bouteilles de vin de Champagne qu'il cassa , comme on le juge ; il en fut dans un si grand chagrin , qu'il dit des paroles outrageantes à ce moraliste hors de propos , quelqu'un ayant voulu l'appaiser & lui dire pourquoi il s'emportoit si fort : Est-ce que nous sommes encore au Sermon , dit-il , à l'Abbé G... & que ce moraliseur doit vous relever ? Cela fit rire la Compagnie , qui se leva , & remercia plutôt M. de Santeüil du plaisir qu'il lui avoit donné , que le Prédicateur qui venoit de l'instruire.

M. Menage ayant prié Santeuil & Duperier à dîner chez lui, ces deux Poëtes s'y trouvèrent, & pendant tout le repas la conversation ne roula que sur les Vers de l'un & de l'autre. Comme Duperier critiquoit, celui-ci s'emporta contre lui, & lui dit qu'il y avoit autant de difference entre ses Vers & les siens, qu'il y en avoit entre un astre & un metheore. Duperier s'offensa de la comparaison, & dit à Santeuil qu'il ne sçavoit rien que ce qu'il lui avoit appris; Santeuil soutint que ce qu'il savoit il ne le tenoit que de lui-même, & de son Entousiasme poëtique. Il paria dix pistoles qu'il feroit mieux des Vers que lui. Duperier accepta le parti, & l'argent fut mis entre les mains de M. Ménage qu'ils choisirent pour Juge: M. Ménage leur donna un sujet, & au bout de huit jours, leur Piece étant faite ils la remirent entre ses mains. M. Ménage lût les Vers de ces deux Poëtes avec attention & ne voulant pas juger en faveur de l'un au préjudice de l'autre, il leur dit qu'ils étoient également bons: ce fut à cette occasion qu'il fit le Poëme Latin adressé à M. de Santeuil & à M. Duperier pour se divertir de leurs disputes & de leurs prétentions, où il paroît embarrassé à qui des deux il donnera le Sceptre poëtique, ( je rapporte ici cette Piece ) cependant M. Ménage voulant rendre à chacun l'argent du pari,

pari, Santeüil qui aimoit l'argent plus que la gloire, ne fût pas content de ce jugement, & Duperier qui considéroit plus la gloire que l'argent, ne fût pas satisfait de cette division; ils voulurent tous deux subir un autre jugement, & prièrent M. Ménage de remettre l'argent entre les mains du Pere Rapin Jesuite, qui ne jugea pas de même; car il leur dit que leurs Pieces ne valoient rien; qu'il étoit même honteux de faire paroître leur vanité, & qu'il falloit apparemment qu'ils fussent bien riches pour parier de l'argent sur de semblables bagatelles. En achevant ces mots, il lâcha le dépôt dans le tronc de leur Eglise, en disant les pauvres profiteront de l'inutilité de vos disputes & du superflu de votre bien; cela ne plût ni à l'un, ni à l'autre des Poëtes, ils se fâchèrent contre le Pere Rapin. Il en fallut pourtant passer par-là, & de leur vie ils ne firent plus de pari ensemble. Voici le Poëme de M. Ménage,

*AD CAR. PERERIUM.*

Joan. Bapt. Santolium Vict. nobile par vatum  
De Scéptro poëtico inter se pugnantes Æ Menagius.

*Pereri Aonidum decus immortale sororum*

*Et tu, scriptorum gloria Santolide*

*Ergo, quos olim sociavit fixdere amicos*

*Vos idem Aonidum dissociavit amor.*

*Lusibus & finem cunctis qua tempora pontus*

*Incendunt*

Intendunt flammis pectora vestra novis.

Pramia, confiteor, vobis non parva petentur.

Non tripodes, vobis palma ferenda levis

De sceptro Aonio; de vatum principe lis est.

Qui latè imperitans regna superba gerat:

Regna, nec Oceano, nec flumine clausi; neque altis

Montibus: ingenium quâ patet, illa patent.

Has tamen inter vos sit fas componere lites.

Sceptra simul gestate; imperitate simul.

Judicio nostro, vestrum nam dignus uterque est,

Qui tenent doctâ musica sceptrâ manu.

En tibi Santolide, regina Lutetia plaudit.

Aspicias, ut fulget versibus illa tuis;

Tu Gallos proceres, tu vates laudibus ornas:

Et tua, quos ornas, musa perire vetat.

Tu cœli Heroas, cœlo quos Roma locavit,

Carminè caelesti, grande sonanti canis.

Mille tibi veneres: interque heliconâ colentes,

Gratior est docto nullus in ore sonus.

Et te Pereri, plectro majore sonantem,

Mirantur docti, turba disertâ sôphi.

Tu decus Ausonia; tu, Franca gloria lingua.

Tu magnum gemino carminè nomen habes,

Tu canis excelso Ludovici prælia versu:

Prælia, non aliis concelebranda modis.

Magnus ubique mihi Ludovix: major mihi nus-

quam.

Quam facunde tuis Carole carminibus.

Utque, laboratum sit Ebur, reverentia major,

Venit, ab æthera qui tonat arce, Jovi:

Sic nova majestas? Franco nova fama tonanti

Accedit numeris, doctè Poëta tuis.

Vos igitur, Pindi proceres, par nobile vatum,

Sceptra simul gestate: imperitate simul.

Sic numquam soles geminos admittit olympus,

Admittunt reges plurima regna duos.

Sufficere elegi, pariter tibi doctè properti?

Doctè Catulle, tibi; culte Tibulle tibi

*Cum spoliare sacros posset Maro floribus hortos  
 Ecce legit parcâ florea ferta manu.*  
*Cum siccare sibi totam Permessida posset ,  
 Ore verecundo leniis ille sitim.*  
*Contentus , calamosque leves , tenuesque cicutas  
 Inflare , & grandi bella tonare tubâ ;*  
*Non tibi sermones sparsos sale felle madentes :  
 Argutam invidit non tibi , Flacce , chetin.*  
*Quod si cum socio durum simul imperitare ,  
 Aonio alternis iraperitare choro.*  
*Qui major : debetur enim reverentia talis  
 Majori ; ille Prior , censeo , sceptragerat.*  
*Sed totum janus postquam compleverit annum :  
 Si socio , infidus , reddere sceptrâ negat ;*  
*Cogitet Oedipodas : Thebanas cogitet arces  
 Eversas : versas in cineremque domos.*  
*Vera loquor ; nisi pars vobis sunt musica regna.  
 Vatribus hac fient prada subinde novis.*  
*Imperium in vestrum surgent gens invida , vates ;  
 Submittunt vestro qui modo colla jugo.*  
*Non ego ; fidus erit vobis , dum vita manebis ,  
 Menagius , vestri pars quotacumque chori.*

Santeuil ne fut pas tout-à-fait content des louanges que M. Ménage lui donna dans ce Poëme , & il lui fit des reproches sur ce qu'il ne mettoit point de difference entre Duperier & lui , ajoutant qu'il étoit le Roi du Parnasse , & que Duperier n'en étoit que le parfrenier. Duperier ayant scû ce que Santeuil avoit dit de lui le traita d'impertinent & de fou ; fit des Satires cruelles contre lui , & Santeuil ne sachant se défendre ; lui écrivit ces Vers , pour le prier de le traiter en ami.



Ad Carolum Pererium amicum  
quondam suum ut à Satira  
abstineat.

*Siccine mordaces meditaris scribere versus ,  
Optime Pereri ; totoque helicone relicto ,  
Ad stigas descendis aquas , ubi tingere possis  
Fatalem calamum , & tristi exsaturare veneno ?  
Si qua restat adhuc , mihi crede , hanc exue mentem ?  
Te non ira decet , sed honesto pectore dira  
Non habitant male conceptos dedisce furores ,  
Non astu patiare rapi. Tibi bella moveres ,  
Qua mihi , clamoris mox explodenda theatris.  
Quin potius mites , & amicas consule musas.*

*Quod si fortè mei te gloria carminis urat ,  
Supra alios qui te lyricis in versibus effers ;  
Rumparis licet inde , jecur descendat in ultum ;  
Ille dolor ? scelus est , nescis vel lادere lingua ,  
Quos Deus & dicitat , quos & Deus approbat hym-  
nos,*

*Ah ! potius mites & amicas consule musas.*

La plaisante chose qu'une querelle de Sçavans , il n'y a pas quelquefois d'harangeres capables de se dire tant de pauvretez. M. le Chevalier homme de lettres & distingué en vint un jour aux injures avec Santeuil , sur quelque argent que celui-ci lui avoit promis pour une traduction qu'il lui avoit fait faire d'un de ses Ouvrages ; mais enfin on les sépara , M. le Chevalier qui ne pouvoit pas souffrir les remises de Santeuil , résolut de lui aller demander son argent à saint Victor ; il y fut un matin de fort bonne heu-

re , pour le rencontrer ; aussi-tôt que Santeüil l'apperçût , il envoya querir par son Valet deux bouteilles de vin avec un pâté de Godiveau pour lui donner à déjeuner : l'autre qui aimoit mieux son argent que la meilleure chère qu'on lui pût faire , lui dit quand tout fut apporté , sçavez vous bien ce qui m'amène ici ? Non , répondit Santeüil , ce n'est pas pour déjeuner , repartit le Chevalier , mais pour vous demander l'argent que vous m'avez promis pour la traduction de vos Vers , je veux absolument que vous me payez. Ces paroles mirent Santeüil dans une telle furie , qu'il jetta de dépit son bonnet dans le feu : l'autre sans s'émouvoir , le ramasse & lui remet sur la tête. Un moment après il recommença le même compliment , & la fureur de Santeüil redoubla , mais de telle sorte que d'un coup de pied il cassâ les deux bouteilles de vin & jetta le pâté à terre. M. le Chevalier émû de lui voir si peu de raison & tant d'emportement , leva le siège & le quitta , en lui disant , on vous verra quand vous serez dans votre bon sens. Et moi , répondit Santeüil , je vous déclare que je n'y serai jamais tant que vous aurez de te's complimens à me faire , rien ne me le fait tant perdre que de me demander de l'argent.

On agitoit un jour dans une maison où Santeüil se trouva, cette question: pourquoi  
les

les femmes ne rebutoient point leurs maris lorsqu'elles étoient enceintes , & que les femelles des animaux ne pouvoient souffrir leurs mâles lorsqu'elles étoient pleines. Il y avoit déjà quelque-tems que chacun tâchoit d'en dire les meilleures & les plus solides raisons qu'il pouvoit ; lorsqu'on s'adresse à M. de Santeüil qui avoit gardé le silence. Et vous M. de Santeüil , lui dit-on , qu'en pensez-vous ? Ma foi , dit plaisamment Santeüil ; je n'en sçai pas d'autre raison , sinon que les unes sont raisonnables , & que les autres sont des bêtes.

Chacun dans la vie a son inclination ; les uns aiment les chiens , les autres les chevaux ; Santeüil aimoit les serins au-delà de ce qui se peut dire. Il en avoit toujours dans sa chambre une quantité prodigieuse , & des plus beaux qu'on pût voir ; il disoit qu'un jour faisant l'Epitaphe de Lully , un de ses serins qui étoit familier , s'étant mis sur sa tête , chantoit d'une maniere si agréable qu'il lui sembloit que l'ame de ce célèbre Musicien étoit passée dans le corps de ce petit animal pour lui inspirer quelque chose digne de son sujet : & que dans ce tems-là un Abbé de conséquence étoit malheureusement entré dans sa chambre , & avoit fait peur au serin , qui s'en étoit envolé aussi-tôt sur le ciel du lit. Mais l'abbé étant sorti , & ayant fermé sur lui deux portes , s'étant  
remis

remis à travailler , le serin se remit peu de tems après sur sa tête & recommença son ramage avec plus de mélodie que jamais , de maniere qu'il ne quitta point Santeüil que l'Epitaphe que voici ne fut finie.

*Perfida mors , inimica , audax , temeraria & Excors*

*Crudelisque , & caca , probris te absolvimus istis  
Non de te quarimur , tua sint hac munia , maga :  
Sed quando per te populi regisque voluptas  
Non ante auditis rapuit quicantibus orbem.  
Lullius eripitur , querimur modo , surda fuisti.*

Soit que cet oiseau se fût crevé à force de chanter , ou qu'il lui fut arrivé quelque autre accident , Santeüil le trouva mort le lendemain il en répandit des larmes , & le regretta long-tems , disant par tout qu'il auroit mieux aimé perdre tout ce qu'il avoit que le serin. Il lui coutoit vingt écus , & étoit d'un blanc à ébloüir , & fort familier.

Comme M. de Santeüil se promenoit au matin dans une des allées du jardin de saint Victor , il vit un oiseau d'un plumage admirable qui étoit sur un arbre & qui chantoit parfaitement bien , Santeüil après l'avoir écouté quelque-tems avec un sensible plaisir , fut tenté de le prendre ; & alla aussitôt querir une échelle qu'il posa contre l'arbre , & monta tout doucement ; comme il allongeoit le bras pour le prendre , l'oiseau prit son effort & alla sur le clocher de l'Abbaye ,

baye, Santeuil parut extrêmement surpris ; hé, dit-il, aussi-tôt il s'en est allé. Il le siffla long tems pour tâcher de le faire revenir, & perdant toute esperance il rentra dans le Couvent tout en colere, Un de ses Confreres lui ayant demandé ce qu'il avoit, il lui dit ce qui venoit de lui arriver ; son Confrere en rit de tout son cour, & Santeuil après avoir beaucoup loué la beauté de cet oiseau, lui dit qu'il auroit donné les Moines & toute l'Abbaye pour avoir un si charment animal, ce trait-là ne justifie-t'il pas bien la justesse de l'expression & de la pensée de Labruiere qui l'appelle un enfant en cheveux gris.

M. D... passant avec deux de ses amis dans la place Maubert, rencontra Santeuil qui l'arrêta : mon ami, lui dit le Poëte, j'ai fait de beaux vers depuis que je ne t'ai vû ; & se mettant à les lui déclamer en roulant les yeux, & avec toutes les contorsions dont on fait qu'il embellissoit ordinairement le recit de ses Ouvrages ; des harangeres le voyant dans cet état, le reconnurent. Elles firent silence & l'écouterent comme s'il eût parlé pour elles & qu'elles y eussent entendu quelque chose, tant il est vrai que les effets de la prévention sont admirables parmi le peuple, il écoute souvent ce qu'il n'entend pas, & croit entendre les plus belles choses du monde. Pour revenir, un homme

me

me qui se trouva de la Compagnie de M. O...ne connoissant pas l'humeur de Santeüil, s'avisa de critiquer ses Vers, & lui dit qu'ils étoient remplis de trop de pensées, que l'expression n'en étoit pas claire & nette, & en un mot qu'ils ne valoient rien; le Poëte entra dans un emportement épouvantable, il n'y a point d'injures & d'invectives qu'il ne lui dit: l'autre poussé à bout s'emporta de son côté, il traita Santeüil de fou & d'extravagant; Santeüil recommença de plus belles, & l'autre ne pouvant se retenir, le prit par le bras pour le pousser dans le ruisseau, alors les harangeres qui les écou-toient, s'étant mises après cet homme, en lui chantant pouille, elles l'étrillèrent avec Santeüil d'importance, notre Critique fut encore heureux de pouvoir se sauver au travers des pierres & des coups de poings. Quelqu'un qui avoit vû toute cette scène aborda Santeüil, comme elle finissoit, & lui demanda si l'on pouvoit lui faire compliment: & de quoi, dit Santeüil, de ce que tu es aussi connu au marché que Diogène; cela est vrai, repartit Santeüil, chacun y fait son personnage, tu es l'âne & je suis le philosophe. Si Santeüil n'en avoit pas le génie, il ne pouvoit mieux imiter la liberté de ce Comique que par cette réponse; car l'histoire ajoute que Santeüil avoit dit vrai.

Un jour étant dans son lit & songeant à  
des

des Vers , il se leva tout-d'un-coup , ouvrit la porte de sa chambre , & courut dans le dortoir en chemise , criant à haute voix par plusieurs reprises , je l'ai trouvé , je l'ai trouvé. Les Religieux s'étant éveillés à ce bruit , & qu'avez-vous trouvé , lui demandèrent-ils le plus beau Vers que Dieu ait jamais fait , répondit Santeuil. Les Religieux rirent de son extravagance , & se recouchèrent.

Villebel est un Prieuré-Cure à une lieue au-delà de saint Denis , il appartient aux Religieux de saint Victor ; l'Abbé Boüin ayant dessein d'y aller le jour de la Fête , le proposa à Santeuil qui accepta la proposition , & la veille de la Fête , Santeuil alla chez l'Abbé , & comme il ne vit point de Carosse à la porte , il lui demanda qu'elle voiture ils prendroient ; un Carosse à six chevaux nous attend à la porte saint Denis , répondit l'Abbé , ils allèrent à pied jusques-là ; & comme ils y furent arrivés , où est donc le Carosse à six chevaux ; lui demanda Santeuil ? Le voilà , lui répondit l'Abbé , en lui montrant une charrette couverte d'un drap , Santeuil s'en choqua , & pour qui nous prendra-t-on , ajouta-t-il ? Pour qui veux-tu que l'on nous prenne , répondit l'Abbé , sinon pour d'honnêtes gens ? Va , va , mon ami , continua l'Abbé , point d'orgueil , nous serons aussi-bien là que dans un Carosse. Tiens mets toi sur ce sac

*Tome I,* d'avoine

d'avoine que voilà , & moi je vais me mettre sur cette botte de paille que voici. Santeüil étant assis dans la charette , ne fit que rire & plaisanter ; quand ils furent à saint Denis , passant devant un Cabaret , Santeüil cria au Chartier , arrête Cocher , arrête , il faut boire ici ; comme ils furent à table , Santeüil appelle le Chartier , pour l'y faire mettre avec eux ; on lui envoie à manger , dit l'Abbé ; & pourquoi ne veux-tu pas qu'il mange avec Santeüil , puisque nous sommes venus ensemble. Il faudroit donc par la même raison , dit l'Abbé , que les chevaux mangeassent avec nous : ce n'est pas de même , repartit Santeüil , les chevaux sont nez pour le service de l'homme , & celui-ci ne nous sert que parce qu'il est un pauvre , tous les hommes sont égaux , continua-t il , & la différence qu'il se trouve entr'eux ne vient que des richesses des uns & de la misère des autres ; en achevant ces mots , il prit le Chartier par la main & le fit mettre à table avec eux , ensuite il lui versa à boire , en lui disant , bûvez mon cher ami , à la santé de M. l'Abbé , car c'est lui qui nous traite. Dans le même tems la servante du logis entra & versa à boire à M. de Santeüil qui bût à sa santé , & se jettant à son col , lui donna un baiser avec une pièce de trente sols : la louant fort sur sa beauté & son air ; elle étoit âgée de plus



plus de soixante & dix ans, & d'une l'aideur effroyable, cependant Santeuil la croyoit la plus aimable du monde, & proposa au Chartier de l'épouser; celui-ci se mit à rire, & dit qu'il avoit fait vœu de chasteté; Santeuil lui versa une rasade & lui dit, au moins bois à sa santé, ce qu'il fit avec plaisir, car le Vin étoit bon. Le déjeûné dura assez long-tems, & Santeuil eut toujours grand soin de faire boire le Chartier; l'Abbé lui dit qu'il étoit dangereux de le faire trop boire, bon, bon, quel danger y a-t-il, il ne nous mènera que mieux? Après avoir bien bû & mangé, ils rencontrèrent sur la Charette, hors de la Ville, le Chartier qui étoit pris de vin, fouettoit sans cesse les chevaux qui alloient au grand trot, & passant par un endroit qui penchoit beaucoup, la Charette renversa. L'Abbé fut blessé à la joue, & Santeuil fit mille imprécations, tantôt contre le Chartier, tantôt contre les chevaux, tantôt contre la charette, tantôt contre les rouës & contre le chemin, & tantôt contre ceux qui doivent avoir le soin de le faire accommoder. Ils ne monterent plus sur la charette, & s'en allèrent à pied à Villebel; le Prieur parut fâché de cet accident, & le Prédicateur ayant manqué le jour de la Fête, l'Abbé prêcha à sa place & fit merilles. Le lendemain de la Fête, il s'en alla à un Bénéfice qu'il avoit

proche de-là , & Santeüil retourna à Paris avec deux de ses amis ; quand il fut à demi chemin , il trouva une charette extrêmement chargée de foin , il pria le Chartier de le laisser monter dessus avec ceux qui étoient avec lui : ce que le Chartier voulût bien , & l'aida même à monter ; comme il fut dessus , il fit mille plaisanteries , & tirant ensuite des Tablettes de sa poche , il commença l'Hymne de sainte Cecile. Un moment après passa une Dame en Carosse qui fut d'autant plus surprise de le voir sur une charette de foin, qu'il n'y avoit que quatre ou cinq jours qu'elle l'avoit vû dans un Carosse de M. le Prince , attelé de six chevaux , elle en rit de tout son cœur , & lui dit en passant , adieu M. de Santeüil , adieu ; Santeüil préoccupé de ses Vers , lui répondit en montrant ses Tablettes ; je vous tiens , je vous tiens , & continua à travailler. Lorsqu'il fallut passer sous la porte saint Denis , un de ses amis l'avertit de baisser la tête , son application l'ayant empêché de faire réflexion à ce qu'on lui disoit , il ne la baissa point , & fut blessé ; étant descendu , il dit que l'Architecte étoit un ignorant , d'avoir fait une porte si basse , & qu'il méritoit d'être pendu comme Ravailiac ; surquoi un homme de la Compagnie lui dit que Ravailiac n'avoit jamais été pendu : mais tiré à quatre chevaux , c'est toujours mourir ;

mais

mais pourquoi, ajouta le même, donnez-vous le tort à l'Architecte, si vous avez du mal, vous en êtes seul la cause, on vous a averti de baisser la tête, vous ne l'avez pas baissée, & vous vous êtes blessé, tant pis pour vous, pourquoi n'y preniez-vous pas garde? Ce raisonnement ne fut pas bien reçu de Santeuil, & comme il sentoit toujours une grande douleur à la tête, peste de l'Architecte & de toi, lui dit-il en colere, & s'en alla chez lui.

Vitry est un Village proche de Paris où Santeuil alla un jour pour se divertir avec un de ses amis, comme ils furent à moitié chemin, ils joignirent deux jeunes femmes proprement vêtues qui alloient au même Village, Santeuil lia conversation avec elles, & quand ils furent à l'entrée du Village, il offrit de leur donner à dîner, ce qu'elles acceptèrent; étant à table, Santeuil ne fit que plaisanter & rire avec ces Dames. On en étoit sur le chapitre des galanteries des femmes, lorsque les Maris de ces deux femmes arrivèrent par hazard dans le Cabaret & les trouvèrent à table avec un Religieux, & un homme inconnu, ils crurent que c'étoit quelque rendez-vous, ils dirent mille injures à leurs femmes, dont Santeuil & son ami prirent le parti, & se jettèrent sur les deux Maris qu'ils battirent & chassèrent de la chambre; & Santeuil promit ensuite

aux deux Dames de leur faire faire réparation d'honneur.

Un autre jour ayant mené au même Village deux Religieux de son Abbaye pour les régaler, il fit apporter tout ce qu'il y avoit de meilleur, la dépense fut grande, & comme il fallut payer, il dit au Cocher qui les avoit menez-là, de le ramener à Paris au plutôt, ce que le cocher fit. Et comme il fut à saint Victor, il écrivit aux deux Religieux qu'il avoit laissez à Vitry, & qui étoient en peine de sçavoir où il étoit allé, d'autant plus qu'ils n'avoient point d'argent sur eux; mais ils furent bien surpris quand ils virent revenir le cocher avec une lettre, où il y avoit: Messieurs, je vous attends à saint Victor, ce que vous déboursez pour moi, je vous le rendrai, quand vous serez ici; c'est ainsi qu'il se mocqua d'eux, & leur donna le chagrin de laisser des gages au Cabaret.

M. de V... étant un jour aux Chartreux avec un de ses amis, Santeüil l'y vint trouver pour lui faire voir des Vers qu'il avoit faits, comme ces Messieurs parloient d'affaires de conséquence, ils lui firent connoître qu'ils n'avoient pas le tems de l'écouter, Santeüil en fut choqué, & leur dit qu'ils y perdroient plus que lui. Ces Messieurs en souûrirent; & bien, dirent ils, ne perdons rien, voyons ces Vers, & Santeüil  
les

les lût, mais il eut le chagrin de voir que ces Messieurs lui disoient à chaque Vers, tantôt que la pensée étoit fausse, tantôt que l'expression étoit simple sans élévation ni délicatesse, cela pensa le faire enrager; & outré de colere, il leur dit des injures & fit mille extravagances, tout le monde en rit, & ces Messieurs lui reprochant sa folie: & comment être sage, dit-il, avec des gens qui sont fols, & s'en alla.

Un Poëte ayant fait des Vers latins sur la mort d'un Perroquet qu'il avoit, les envoya à un de ses amis, celui-ci les donna à d'autres, de sorte qu'un filou les ayant vûs en prît copie, & alla trouver Santeuil pour les lui montrer, comme si ç'eût été lui qui les eût faits; Santeuil les trouva très-beaux; & lui dit qu'il étoit ravi de le connoître; & lui en montra qu'il avoit faits depuis peu de jours, que le filou fit semblant de trouver admirables, dont Santeuil fut si content qu'il le retint à déjeûner. Pendant qu'on étoit allé querir du vin, Santeuil fut obligé de sortir de sa Chambre & y laissa le filou, qui ayant pris la montre de Santeuil qui valoit plus de dix pistoles, deux beaux surplis & son castor qui étoit neuf, à la place duquel il mit son chapeau qui ne valoit pas grand chose, il s'en alla aussi-tôt, Santeuil revint un moment après dans sa chambre, où il ne trouva plus ce

prétendu Poëte , & ne voyant point la montre , ni ses surplis , ni son castor , il courut à la porte , & demanda au Portier s'il n'avoit pas vû sortir un homme fait de telle & telle maniere ? Oui , Monsieur , répondit le portier , je l'ai vû , & il n'y a pas long-tems qu'il est sorti. Santeüil en colére lui repondit , pourquoi ne l'as-tu pas arrêté , c'est un coquin qui m'a volé ? Je ne le sçavois pas , Monsieur , lui repondit froidement le portier ; mais , reprit Santeüil , ne lui as-tu pas vû ma montre , mes surplis , & mon castor ? Il ne me les a pas montrés , Monsieur , repartit froidement le portier : tu es un coquin , reprit Santeuil , & se mit en état de le battre , moins fâché de ce qu'il vevoit de perdre , que de ce que l'autre n'étoit pas aussi en colére que lui. Si l'on y prenoit garde , là même chose arrive à presque tout le monde ; & si l'on ne se met pas toujours en devoir de battre ceux qui gardent le sens froid sur ce qui nous offense , c'est qu'on est pas toujours Santeüil , ou que la plûpart ne sont pas des portiers , mais l'on ne laisse pas d'en concevoir un secret dépit , tant il est vrai que l'amour propre nous ramene tout à lui & nous rend injustes.

Voici la dernière piéce que Santeuil fit avant mourir , j'ai crû devoir la mettre à la fin de ce Recueil comme son dernier ouvrage.

Santolius

Santolius Burgundius ab Comitibus  
Burgundiæ Sereniff. Duce Lud.  
Borbonio ejusdem præfide anno  
W. DCXCXVII. VIII. Id. Julii.

*Non satis est Vidisse semel te , Divio , rursus  
Carminibus dicenda venis ; sine munere bacchi  
Frigidus in laudes noster languebat Apollo.  
At postquam vino incaluit , pectusque subivit  
Ambrosius liquor , & venas penetravit inertes ;  
( Plaudite BURGONDI ) melioris semina flamma  
Hauisit , & excusso mentisque , animique veterno ;  
Provocat intus agens te dignos scribere versus.  
Nec patria invideat , jam vix Lutetia mater ,  
Ex quo jure tuum repetis mea Divio vatem.*

*Illam inter reliquas altum caput efferat urbes ;  
Sceptra gerat , regina altis , non jam mihi , quando  
Negligimur , per quos venit omnis gloria , vates.  
Flonate superba , domos , turrita palatia jactet ,  
Objiciat templorum apices , quæque astra laceffunt  
Insanas operum moles , longa atria pandat ,  
Porticibusque altis vacuas suspensa per auras  
Regina tecta ; sit artificum laus ista , laborque  
Quidquid id est ventura brevi ni subruat atas ,  
Vertant ultima sæcla , & inexorabile fatum ,  
Non ea fors scriptis ? Tibi qua monumenta paramus ?  
Divio , ad extremos ibunt mansura nepotes.  
Fors tibi grande meo veniet ad carmine nomen.*

*Ad nos quid decora urbis & ornamenta superba ?  
Atque triumphales , quos gloria consecrat ; arcus ?  
Sculpta laboratis spirant ubi prælia saxi ,  
Si saxi accedat honos , nullusque pœtis ,  
Per nos & vivunt , & marmora muta loquuntur.*

*Impositos sileam frustra in dignantibus undis ,  
Fluminibus pontes franatos undique fluctus  
Pariete perpetuo , laxis furiosus habenis*

Sequana ne miseram cum civibus obruat urbem ;  
 Sed discat servare modum , docilisque teneri  
 Prascripto se contineat tranquillus in alveo.  
 Hac aliis fuerint miracula , pandere nostrum  
 Hac refugit carmen si non in honore Poëta.

Hunc mihi servabas mea Divio mater , honorem  
 Divio , quæ nostra vel prima murmura fama ,  
 Muneribus magnis cumulaveris ; obvia dona  
 Obstupui , neque enim tantos sperabat honores ,  
 Dedecus atatis nostra contemptus Apollo  
 Scilicet ( hoc discant pulchris culta artibus urbes )  
 In me omnes defixi oculis , quocumque ferebar ,  
 Aitrato in vectum per publica compita curru ;  
 Monstrabant digito nec inani nomine vatem.

Clam , fateor , titulisque meis , famaque fruebar .  
 Docta urbis studia , & mores mirabar honestos  
 Vidi oratores centum , centumque Poëtas.  
 Omnes accensi studiis aequalibus ; omnes  
 Irruere : & nostris certatim assurgere musis.  
 Sic lapsos reparas mea Divio mater honores ,  
 Aufert opprobrium veteris soror amulâ Roma ,  
 Quando tuos repetis cives , ambisque Poëtas.  
 Mille tibi solvent tanto pro munere versus  
 Nostra Pierides , totumque heliconâ recludent.  
 Sentio , Pieriis cum fontibus haurio numen :  
 Quis palmam mihi praripiat ? Quis carmine mecum  
 Certet ? Tot titulis , tantis & honoribus auctus  
 Auguror & nostram haud fallent oracula mentem ;  
 Inscribenda mihi , mediâ qua surget in urbe ,  
 Fusile opus , magni latè dominationis imago.

Salve ô ! divinos qua tollis ad athera vates ,  
 Quosque foves gremio , & quos jaëtas mater alumnos ;  
 Nostrum dulce decus , salve fecunda virorum ,  
 Divio , sera nimis mihi cognita , & agnita tandem  
 Reginas tu longe urbes , armisque , togâque ,  
 Exuperas , nec eges aliena incumbere fama  
 Luminibus spectanda tuis , tibi plaudimus omnes  
 Ingenii est quodcumque venit splendoris , ab illo



*Laus tua surgit, honosque, hinc & tua fama pe-  
tenda est.*

*Testis eram; dum Borbonida pro munere reddit  
Orator, fidi obsequii monumentum & pignus amo-  
ris,*

*Vi quantâ: quibus illecebris, pro rebus agendis  
Detinuit doctus attenti principis aures.*

*Per te aeterna meis, stet, gloria musis.*

*Per te annos contra, & frigentis damna senectâ;  
Fervebit calidus circum præcordia sanguis.*

*Quando dabis paterâ spumantia vina capaci,  
Qua sitiens avido ore bibam; ceu numine plenus  
Quanta canam? facili erumpent nova carmina  
venâ*

*Cantanti simul invidcant, juvenesque, senesque  
Tempora florentis revocabo primâ juventa?  
Sponte Parisinâ vates Burgundus in urbe.*

## SANTOLIUS MORIENS.

**I**LLI suo vates cantu super æthera notus,  
Qui superos magno dixerat ore choros,  
Qui Cantiliaci celebrarat ruris honores,  
Et tria CONDE' sidera clara domus,  
SANTOLINES, veniens Burgundas rursus in oras,  
Immortale tibi, Divio, fundis opus,\*  
Quo, patriæ oblitus patriam te diligit unam,  
Seque tuam inscribit qui Parisinus erat.  
Sed laudum nimio succensus amore tuarum  
Dum cultos reficit nocte dieque modos,  
Hei-mihi! correptus fatali viscera morbo  
Precipitem in venas sentit abire lucem:  
Cumque miser jam jam palleret morte futurâ,  
Et peteret nigrum non rediturus iter:  
Carminibus victura meis; ah Divio, dixit,

\* *Pœma inscriptum. Santolius Burgundus.*

Sic mihi pro vitâ reddis , iniqua : necem ?

*Amici memoria paucis post ejus mortem horis*

*Consecrabat Bernardus Moneta Non. Sextil.*

*M. DC. XC<sup>e</sup> VII.*

La mort de M. de Santeuil surprit tout le monde , & donna lieu à divers Poètes de faire des Vers , dont voici ceux qu'on a trouvé les plus beaux.

## ÉPITAPHE POUR M. SANTEUIL.

**S**ANTEUIL dont le genie & si rare & si beau  
A toujours fait l'honneur des filles de mémoire  
SANTEUIL qui par ses Vers s'est acquis tant de  
Gloire ,

N'est plus que poudre en ce Tombeau.

A la Cour d'un Auguste Prince ,  
Que son esprit charmoit , & qui l'aima toujours ,  
Et comblé des honneurs d'une grande Province ,  
Un prompt trépas finit ses jours.

Si le dehors en lui fit voir quelque foiblesse  
Pendant qu'il vécut ici bas ,

Le fond du cœur n'en étoit pas ,  
Et qui scût le connoître , en connût la sagesse.  
Mais tant d'Hymnes si beaux & par tout admirés  
Qu'à la gloire des Saints sa Plume a consacrés ,

Les remords si touchans d'une ame repentante  
Que dans la douleur violente

Il a fait paroître à nos yeux ,  
Doivent être pour nous une marque assurée  
Que par-là son ame épurée  
A repris son vol vers les Cieux.

MOREAU. A. G.  
à Dijon.

H I C

**H**ic nunc Talpa jacet, qui prius Argus erat,  
*Allusion aux armes de sa famille, où est une tête  
 d'Argus.*

## A U T R E.

**Q**uo superum cultus viget æternumque vi-  
 gebit  
 Relligio probitasque, in quo se docta vetustas  
 Agnoscit totam, quo floret & unde superbit  
 Victorina domus, jacet hac Santolius urna.

## - A U T R E.

**S**ANTOLII de morte novem flere sorores ;  
 Et socius socium flevit Appollo suum  
*Par M. l'abbé LE HOUX.*

## A U T R E.

**I**nterit Vates toto celeberrimus orbe ;  
 Sanctis quos cecinit jungere, Christe, velis.

## A U T R E.

**H**ic jacet illustris Vatum SANTOLIUS heros  
 Tantane tam tristi debetur victima letho ?  
 Exilio à longo quas ille reduxerat artes  
 Has moriens secum traxit, servatque sepulchro.  
*Par M. DE NOISY,*

## E P I T A P H E S.

Ci git le célèbre Santeuil,  
 Poëtes & foux prenez le deuil ;

## A U T R E

*Sur Santeüil , à qui la Bourgogne alloit faire  
un present de vin lorsqu'il mourut.*

Quoi faut-il que Santeüil expire ,  
Dans le temps qu'il nous charme & que chacun  
l'admire ,  
Faut-il , par un cruel destin ,  
Qu'il change en un moment nos plaisirs en allar-  
mes ,  
Et que nous lui donnions des larmes ,  
Au lieu de lui donner du vin.

*Sur ce que Santeüil appelloit la Bourgogne  
sa Mere.*

Santeüil est mort & par tout regretté ,  
Santeüil en tous lieux si vanté ,  
A qui fut la Bourgogne & si bonne & si chere ,  
Il étoit avoué pour son Fils en effet ,  
Mais ; hélas ! il est mort au sein de cette Mere ,  
Pour avoir trop pris de son lait.

## IN CLAUSTRO SANCTI VICTORIS

**H**ic jacet F. Joannes Baptista de SANTEÜIL  
hujus Abbatix Canonicus Subdiaconus , qui  
sacros Hymnos piis æque ac politis versibus ad  
usum Ecclesix concinnavit.

Obiit die 5a Augusti Anno reparatæ salutis 1697.  
ætatis verò 66.

*Fin des bons Mots.*

CARMINUM  
SANTOLII  
VICTORINI  
QUORUM DAM  
COLLECTIO,

W. G. M. D. M.

2. 1. 1. 1. 1. 1.

W. G. M. D. M.

W. G. M. D. M.

W. G. M. D. M.

W. G. M. D. M.

W. G. M. D. M.

W. G. M. D. M.

W. G. M. D. M.

W. G. M. D. M.

W. G. M. D. M.



NOBILISSIMO VIRO

DOMINO.

VILLÆ-FOELICI

HENRICI BUCHETII

FRATRI AMANTISSIMO.

EPISTOLA.



FFERO tibi lachrymas (*Vir nobilissime*) quas ex oculis acerbus extincti fratris tui dolor expressit: quas amor uberiores fecit: quas demum auxit omnium planctus & justissima querela. Injucundum sanè, nisi frater esses, munus sed pro amantissimo & mœstissimo fratre, piissimum. Lachrymarum isti rivuli qui ex te tanquam ex fonte pleno manarunt; in te tanquam in eundem fontem refunduntur. Fons lachrymarum dives se ipso majorem non capit, unde in multos rivulos

*Tome I.*

Q. partitus

partitus sese exonerat ; ex hoc lachrymoso gurgite quotquot sunt amici , pleno ore hauserunt , ut aquis sublatis fons decreceret , tandemque exhauriretur ; sed.

*Veluti si cuncta minentur*

*Flumina , quos miscens pelago subducere fontes ,*

*Non magis ablatis unquam descenderet equor ,  
Quam non crescit , aquis. Luc. 5.*

Sed tamen ( *Vir nobilissime* ) in communi omnium luctu ponendus est lachrymarum motus aliquis , quando quidem tuus ille ex acerbissima fratris morte conceptus , vix tuus cum sit omnium dolor ; hunc sibi totum vindicant amici , quos obstrinxerat sibi mira ingenii foelicitas , & facilitas indolis : hunc totum exhauriunt quotquot sunt eruditi , quos sibi similes dilexerat Vir eruditissimus : hoc potissimum affliguntur Senatores universi , inter quos non dignitate nec purpurâ spectabilis , sed consiliis , summâ & integritate præcipuus : vir publicæ utilitati ita factus , ut post illius obitum non desierit esse omnibus utilis , parùm fuisset illi vivo reip. prodesse , nisi quoque esset futuris temporibus invito ( quis credat ) fato plurimum profuturus.

*Quæ gratia currum ,*

*Armorumque fuit vivis , quæ cura nitentes  
Pascere equos ; eadem sequitur tellure. re-  
postos. Aeneid. 6.*

Superstes:



Superstes itaque sibi, & post fata illustrior BUCHETIUS nunc totus aliis vivit, vix unquam sibi, vivit non in liberis factus per generationem corporum pater, sed in libris factus per eruditionem animorum parens; hanc posthumam & eruditam progeniem affectu paterno *San-Victorinae Abbatiæ* commisit, non ut à teneris annis privatim instrueretur, sed ut alios publicè instrueret, non à primis incunabulis rudis, sed ab ipso ortu velut altera à Jove Minerva, sapientissima: non suæ nata, sed omnium utilitati, & in hoc patrem passibus æquis sequeretur, qui sibi numquam vacans, omnibus semper vacabat, & sibi ipsi factus pauper avarus, ut omnibus fieret dives penè prodigus. Hoc testantur adhuc superstites rivuli, qui licet ab ipso fonte avulsi, non desinunt suis aquis adhuc scaturientibus fecundiores ad communes usus instar fontium fluere.

Dicerem plura, & longè prioribus illustriora, si Epistolæ angustiae panegyrim amplam paterentur, ni præterea acris judicii orator fecisset sermone publico ex aliqua parte satis.

Agnosce itaque, frater, fratrem redivivum in ælibus *Victorinis*, mortis victorem, in omnium ore loquentem, docentem in libris, & adhuc publicam utilitatem publicâ voce spirantem.

Q ij. Accipe

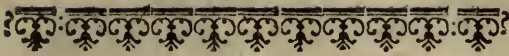
Accipe has ergo lachrymas vultu serenissimo, accipe non ut meis tuæ commisceantur, sed mearum adhuc fluentium aspectu, omnino exsiccentur tuæ: nisi tamen flendi voluptas sit aliqua, ut cecinit Poëta.

*Perfruitur lachrymis & amat pro fratre querelas.* Luc.

Has si benigniori vultu intuearis, & foveas, tot erunt gemmæ quot erunt lachrymæ, hæcque fraterno Mausolæo affigam in æternum amoris, & doloris simul, & piæ recordationis monumentum. Vale.

N. T.

Addictissimus J. Bapt. de Santeuil;  
Ab. sancti Vict. Can. Reg.



# I N S C R I P T I O N S

## POUR L'ARCENAL DE BREST.

I.

V ENTUS & unda silent LODOICI ingentis ad  
Arces,

Suspensus positis hæret uterque minis.  
Hinc celeres unà properate, & in última mundi  
Terribile invicti dicite Regis opus.

I I.

Hâc magnus LODOIX tela omnia condidit Arce ;  
Jupiter ipse cavâ fulmina nube tegit.

I I I.

Quid LODOIX terrâ ? mille arces aspice fractas,  
Quid Pelago ? solam hanc quam littore condidit  
Arcem.

I V.

Hanc magnus LODOIX armandis classibus Arcem  
Condidit, hinc Prædo, tuque BRITANNÆ  
procul.

V.

Hanc magnus LODOIX sub littore condidit Arcem,  
Mars stupuit, variis simul Arcem muniit armis.

V I.

Bella silent, Venti sileant : hâc imperat Arce ;  
Qui dedit & terris & sua jura mari.

V I I.

Quæ pelago se se Arx aperit metuenda B R I T -  
T A N N O,  
Classibus armandis, omnique accommoda bello ?  
Prædonum terror, Francis tutela carinis,  
Æternæ Regni excubiæ, domus hospita Martis ;  
MAGNI opus est LODOICI. Hunc omnes omni-  
bus undis

Agnos-

Agnoscant auræ dominum , & maria alta tremiscant.

## V I I I.

Quæ longa in vasto se extendit littore moles ,  
Regis opus , terror pelagi , & tutela carinis ,  
Nautica prostat ubi armanda pro classe supellex.  
Fœtam armis Mars hanc habitat ; fœtam ignibus  
Arcem ,

Neptunus miratur , & applaudentibus undis  
MAGNE , tuis servire ambit , LODOICE , triumphis.

*SANTOLIUS Victorinus.*

*Du 6. Septembre 1679.*

---

## I X.

**E**N novus attonitis hîc ardet fluctibus Æthna ;  
Hîc habitat major Marte , tonatque Dæus.  
Dirum aliquid , Prædo , nunc nunc méditare per  
æquor ;  
Hâc si tecta domo fulmina ferre potes.

*Pour la Fontaine du même Port.*

**I**Llam Nautæ omnes celebrate in littore Nympham ,  
Hîc vobis dulces provida præbet aquas ;  
Quin falsum per iter , quâ pocula pura ministret ,  
Scandere amat vestras officiosa rates.





## REPONSE A LA CRITIQUE

*des Inscriptions faites pour l'Arcenal  
de Brest.*

COMME il est d'un honnête homme d'avoir de la reconnoissance pour ceux qui lui donnent de bons avis sur les écrits qu'il met au jour, il est aussi quelquefois de son honneur de confondre ceux qui sans aucune littérature, & par un pur caprice veulent censurer les ouvrages d'esprit. Les erreurs & les fausses connoissances de notre Critique ne m'auroient pas obligé à lui répondre; si la mauvaise foi & son vol, que je découvre dans son Inscription Françoisise, qu'il présente à Messieurs de Brest, ne m'eussent forcé de rompre le silence, & par occasion de le détromper.

Mais parce qu'il seroit trop long de défendre ici toutes ces Inscriptions en particulier, & que moi-même je ne les approuve pas toutes, puisqu'elles me sont échappées selon le sort commun des Auteurs, qui sans être affamez d'écrire & sans autre intérêt secret que celui de la gloire, font des ébauches avant que de parvenir à la perfection, & tâchent de satisfaire les différens goûts des gens de Lettres; je me détermine à la sixième & à la septième que j'estime les plus belles.

## La sixième.

*Bella silent, Venti sileant : hâc imperat Arce,  
Qui dedit & terris & sua jura mari.*

## La septième.

*Qua pelago se se Arx aperit metuenda Britanno,  
Classibus armandis, omnique accommoda bello,  
Prædonum terror, Francis tutela carinis,  
Æterna Regni excubia, domus hospita Martis,  
MAGNI opus est LODOICI, Hunc omnes omnibus  
undis.*

*Agnoscant Venti dominum, & maria alta tremis-  
cant.*

A l'égard de la sixième, le Critique trouve mauvais que le Roi n'y soit pas nommé; on lui répond, qu'il n'a pas songé qu'à la tête des vers, il y aura LUDOVICO MAGNO, qui fera bien voir pour qui cette Inscription est faite : Elle le fera mieux voir que l'Inscription de l'Arcenal de Paris ne fait voir que c'est HENRY LE GRAND dont elle parle.

*Ætna hac Henrico vulcania tela ministrat :  
Tela gigantos debellatura furores.*

Ces deux vers ont été admirés de tous les Sçavans : cependant il est certain qu'aux termes qu'ils sont conçûs, c'est aussi-tôt pour Henry II. ou pour Henry III. que pour Henry IV. Ajoûtez à cela que parmi nos Rois il ne s'en trouvera point qui ayent fait  
sur

sur Terre & sur Mer les merveilles que nous avons vû, & qui font assez connoître que c'est à LOUIS LE GRAND que l'Inscription s'adresse.

*Qui dedit & terris & sua jura mari.*

Le Critique ajoute que l'Inscription ne dénote pas un Arcenal; peut-il nier que *Arcx* ne dénote aussi bien que *Aetna*, un Arcenal? Mais où trouve-t'il de la fiction & de la fable dans ces deux vers? car *bella*, *silent Venti* *sileant*: sont des expressions poétiques, pour dire qu'il n'y a plus de guerre, ni de tourmente ou d'orage. Quand Virgile a dit, *Straturnq; silet aquor*. Qu'a-t'il voulu dire? qu'il n'y avoit point de tempête. Le Critique si fort ennemi des fictions, veut toutefois qu'on mette au lieu de *Bella sileant*, *Mars* ou *Bellona silet*, qui sont des divinités de la Fable. Que le desir de reprendre fait faire d'inadvertances!

Encore faut-il en cet endroit dire un mot de sa belle traduction,

*Vents & flots faites trêve à votre violence.  
De ce superbe Fort qui commande à ces Mers,  
LOUIS, qui sçût donner la Paix à l'Univers  
Vous impose silence.*

*Vents & flots*, voilà de belle Poésie, & un beau début. Et ce Poète François qui ne veut pas qu'on personifie les eaux & les vents, personifie les vents & les flots; lui

Tome I, R qui

qui ne veut pas que *Arx* dénote un Arcenal ; appelle pourtant un Arcenal *ce superbe Fort*, comme si *Arx* en Latin & *Fort* en François , n'étoit pas la même chose ; sans y penser il prononce sa condamnation. *Faites trêve à votre violence*, est une expression fort heureuse , sans compter qu'il a fait quatre vers François pour deux vers Latins : C'est par-là qu'il prouve aux Latins merveilleusement qu'il n'y a rien de si beau ni de si fort en Latin , qu'on ne le rende en François avec la même force & la même grace.

Quant à la septième & huitième Inscription.

7<sup>e</sup>. *Qua pelago se se Arx aperit metuenda Britanno  
& c. supr.*

8. *Qua longa in vasto se extendit litore moles ,  
Regis opus , terror pelagi , & tutela carinis ,  
Nautica prostat ubi armandâ pro classe supellex.  
Fatam armis Mars hanc habitat , fatam ignibus Ar-  
cem.*

*Neptunus miratur , & applaudentibus undis  
MAGNE iuis servire ambit , LODOICE ; triumphis.*

Les quatre vers des deux Inscriptions ne sont , dit notre Critique , qu'une même chose. On lui répond , présupposé que cela fut vrai , que les deux Epigrammes non plus que la quatrième & la cinquième , n'ont pas été faites pour être mises toutes deux sur l'Arcenal de Brest , mais elles ont été faites afin de donner le choix de l'une ou de l'autre ; quoique je préfère la sixième & la septième



tième aux précédentes, l'une pour satisfaire ceux qui aiment la brièveté dans les Inscriptions, comme on la voit dans les deux vers de l'Arcenal de Paris; l'autre, pour contenter ceux qui veulent une description entière de la chose, à l'instar de six beaux vers de Sannazar pour l'admirable structure de Venise.

*Viderat Adriacis Venetam Neptunus in undis  
Stare urbem, & toto ponere jura mari.  
Tu mihi Tarpeias quantumvis Jupiter arces  
Objice, & illa tui mœnia Martis: ait?  
Si Pelago Tybrim præfers, urbem aspice utramque;  
Illam Homines dices, hanc posuisse Deos.*

Heureux Sannazar! qui n'avez pas vécu du tems du Critique, votre imagination auroit été bien courte, vous eussiez eu un grand fonds de sterilité pour ne pouvoir faire six vers sans le secours de la fable & de la fiction.

Ces belles expressions qu'il prétend ne dire rien, disent pourtant les divers avantages de cet Arcenal.

*Quæ pelago se se Arx aperit metuenda Britanno,  
Voilà la situation de l'Arcenal de Brest.  
Classibus armandis, omnique accommoda bello,  
Voilà ce qu'il contient, & pourquoi il est fait,  
Prædonum terror, Francis tutela carinis,  
Voilà son effet, la fuite des Pyrates & l'assurance du Port,*

*Æterna Regni excubia, domus hospita Martis,*

Voilà la frontière défenduë , & la terreur du lieu.

MAGNI opus est LODOICI.

L'OUVRAGE DE LOUIS LE GRAND

C'est ce que le Critique nomme , *un ramas de mots entassez les uns sur les autres à la hâte & sans ordre* , ce sont-là ces *Diamans bruts & ces pierres précieuses si mal taillées*. On laisse son *materiam lacerabat opus* , aussi bien que le *Xerbès* dont il nous conte l'extravagance , comme si c'étoit une hiltioire fort rare.

La *rodomontade* , qui finit au dire du Censeur , la septième Inscription , n'est pas plus *rodomontade* , que ce dernier vers de l'inscription de l'Arcenal de Paris.

*Tela gigantes debellatura furores.*

N'est pas plus *rodomontade* , que le *vous impose silence* , qui finit l'Epigramme merveilleuse de notre Docteur ; il a oublié ici sa moderation.

Et que dira-t-il de l'écriture , qui parlant d'Alexandre le Grand , nous fait en quatre mots son Panegyrique entier , *siluit terra in conspectu ejus* , toute la terre fut épouvantée de ses victoires : & se tût d'étonnement & d'admiration.

Est-ce une *rodomontade* , de dire que

LOUIS

LOUIS LE GRAND est terrible sur la terre  
& terrible sur la Mer.

*Hunc omnes omnibus undis  
Agnoscant venti dominum, & maria alta tremiscent.*

Pour ce qui est de l'*Apostrophe* qui est insupportable, dit-il, & qui finit & fait ramper la huitième Inscription,

*Monte sub hoc lapidum regitur Calista sepultus:  
Nocte aieque tuum carpe Viator iter.*

Virgile étoit un méchant Poëte, d'avoir mis une *Apostrophe* dans cette Inscription; & le *sic vos non vobis*.

Mais pour dire quelque chose des bévûës semées en plusieurs endroits de la Critique; appelle-t-il *abusive créance de personifier*, pour nous servir de son mot, les choses les plus sensibles? n'a-t-il jamais lû dans l'Écriture, ou pour mieux parler, n'a-t-il jamais oüï chanter à l'Église, *mare vidit & fugit*? Voilà la mer qui a des yeux & des pieds; on pourroit citer mille autres exemples semblables, si l'on étoit d'humeur à alléguer *Darius* & *Xercés* pour grossir un ouvrage.

On laisse les froides remarques & le fracas de la Critique sur la seconde Inscription, mais parlons de ces beaux vers, qu'il dit être traduits des miens, en donnant un

nouveau tour à l'Inscription fulminée par ce Poëte terrible.

*Ici tonnent si haut les foudres de LOUIS,  
Que ceux de Jupiter ne peuvent être ouïs.*

La foudre ne tonne pas : son Callepini François lui apprendra la différence de l'éclair, du tonnerre & du foudre, *Fulgur, tonitru, & fulmen*. Et ces deux vers sont deux vers burlesques, qui sont fort mal propres à louer un Héros, & du reste, *Qui ne peuvent être ouïs*, est une paraphrase de ce qu'on dit aux Halles ; *qu'on n'entend pas Dieu tonner*.

Pour la troisième Inscription, où est la fausse pensée qu'il découvre après une attentive recherche ? *Mille arces aspice fractas* ; Envoye-t-on le Lecteur pour cela faire le tour de l'Europe ? que veut dire dans ces six vers citez, *Urbem aspice utramque* ?

Sannazar veut-il qu'on aille à Rome, je sçai bien que Jupiter voit les deux Villes du haut de son Ciel : mais il ne signifie là, que contemple, regarde, voi, représente-toi, songe, & ainsi *l'aspice*, dont il se moque, ne veut dire que, regarde combien LOUIS LE GRAND a renversé de Forts sur terre, en poussant ses Conquestes, & regarde en même-tems ce Fort qu'il a fait bâtir sur le bord de la Mer, pour s'en maintenir le Maître, cette Inscription d'abord  
lui

lui paroïſſoit fort juſte , mais il a mieux aimé faire une fauſſe note que de n'en point faire.

Nonobſtant , ſa Traduction m'a paru très-belle , & je ne murmure point ici contre la longueur des cinq vers François , qu'il a été obligé de faire , pour rendre *beauté pour beauté* ; les deux vers Latins demandoient le tour qu'il leur a donné :

*Quid Lodoix : Terrā mille arces aſpice fractas.*

*Quid Pelago ? ſolam hanc , quam littore condidit arcem.*

Ce que peut LOUIS ſur la Terre ,  
Tu l'apprendras de cent Forts renverſez ,  
Ce que peut ſur la Mer ce grand foudre de Guerre ;  
Par ce Fort d'où ſon bras ſçait lancer le tonnerre :  
Tu le connois aſſez.

Il n'eſt pas ſi heureux pour la Traduction de la quatrième Inſcription.

*Hanc MAGNUS LODOIX armandis claſſibus arcem  
Condidit , hinc Prado iuque BRITANNE procul.*

Il admire ce premier vers , & il l'élève juſqu'au Ciel , mais pour cela je ne lui échappe pas ; dans le ſecond vers il reprend ſon génie & ſes forces , & veut m'étouffer en m'enlevant de terre. Il dit , qu'on fait *une quéréllé a'Allemand aux Anglois* , qui ſont en Paix avec la France ; *Tuque Britan-ne procul*. Le bon homme ne ſçait-il pas que les Inſcriptions ſe font dans les tems de la Victoire , & demeurent ſans être reſponſa-

bles à l'avenir ; outre que sa précaution fait injure à notre invincible Monarque , qui est, *sans rodomontade* , le plus grand de tous les Rois , puisqu'il leur donne la Paix en Maître pour les conserver , après les avoir soumis par la force & le bonheur de ses Armes. Que si l'on suivoit les avis de ce bon Citoyen , il faudroit changer les Inscriptions selon la fortune des Armes ; que de solides monumens consacrez à l'immortalité de LOUIS LE GRAND renversez ! combien d'Inscriptions réformées ! combien d'Arcs de Triomphe abbatus , que ce grand & ce sage Prévôt des Marchands éleva aux Portes de Paris , pendant que le Roi étoit aux Portes des Villes ennemies , & qu'il s'en préparoit de nouveaux par ses nouvelles conquêtes.

Ce qui donna occasion à une Ode dédiée à M. le Pelletier , où il est dit , après l'avoir averti des vains efforts de tous les Arts qui conspiroient , pour égaler la gloire du Roi , que ce n'étoit pas lui qui présidoit à ces grands ouvrages , mais que c'étoit la Vertu & la Gloire qui en prenoient tout le soin.

Apostrophe au Roi pour ces Arcs de Triomphe.

*At quos triumphis tollere se tuis  
Spectabis Arcus , non labor artifex ,  
Non Prator , Ædiles-ve ponunt ,  
Hos posuit tibi sola VIRTUS.*

La Critique me pardonnera cette petite digression, s'il lui plaît; il en a fait une de deux pages entières de son *Darius* & de cette *Inscription* qu'on voit encore; dit-il; je lui demanderois volontiers en quelle langue? mais il n'en faut pas dire davantage; afin que le Critique ne se flâte pas d'une réponse entière. On lui dira seulement que la quatrième & cinquième Epigramme traduites sont en pauvre équipage.

*Au formidable aspect de ce superbe ouvrage,  
Qui surpasse l'effet qu'on s'en étoit promis,  
Toujours mille Alcyons dissiperont l'orage,  
Les Ecumeurs de Mer écumeront de rage  
De n'oser plus traiter nuls vaisseaux d'ennemis.*



*Dans ce superbe Fort Mars trouva tant de charmes,  
Qu'il y fit apporter du Ciel toutes ses armes.*



*Bellone en ce Palais trouva tant d'avantages,  
Qu'elle y loge avec Mars. & tous leurs equipages.*



*Qui surpasse l'effet qu'on s'en étoit promis.*

Voilà un beau Vers!

*Les Ecumeurs de Mer écumeront de rage.*

Autre beau vers & belle pointe, qui ne pourroit passer qu'en Burlesque, *Trouva tant de charmes & d'avantages*, sont-là fort à propos, l'idée est bien guerriere pour un Arcenal.

*Les Alcyons dissiperont l'orage.* Ils déno-  
tent

tent plutôt le calme qu'ils ne le font, & savent plutôt prendre le tems doux pour faire leurs nids, qu'ils n'ont le pouvoir de dissiper l'orage: ces oiseaux sont le signe du calme & de la douceur: C'est la belle idée de M. Perrault de l'Academie Françoise, il veut montrer que les Bâtimens du Louvre, que la Guerre avoit interrompus, vont s'achever dans la Paix. Il prend pour le corps de sa Devise un Alcyon qui travaille à son nid dans le milieu de la Mer & du calme, avec ces paroles; *Pace datâ edificat.*

On ne répond point à toutes les injures qui sont répandues dans cet écrit; on laisse aux harangeres à dire des injures & à y répondre: c'est une marque de foiblesse & un manque de bonnes raisons.

Pour ce qui regarde la question, s'il est plus à propos de faire en France les Inscriptions en François ou en Latin; elle a été fort agitée depuis trois ans. M. Charpentier de la même Academie Françoise, en a fait un Livre très-docte, qui essaye de prouver par de belles & spécieuses raisons, qu'il faut se servir de la langue du Prince pour toutes les Inscriptions: Il allègue mille autoritez; il balance toute la grandeur de Rome, avec celle d'Athenes; Il éfriche même toute l'affreuse Antiquité & creuse dans des vieux Monumens des Empereurs Romains; il se familiarise avec les ombres des Césars;



Césars ; il ouvre leurs Sépulchres & déchiffre leurs Epitaphes que le tems a presque effacées.

Après ces beaux raisonnemens , il dit éloquemment que les Soldats qui ont été animés au combat par la Langue Françoisé ; doivent lire leurs belles actions gravées sur les marbres & écrites en la même Langue ; c'est le seul prix de leurs exploits.

La Langue Romaine , dit-il , ne doit point s'enrichir aux dépens de nos actions ; le Romain n'a jamais envié à la Greffe sa délicatesse ; pourquoi le François envierait-il la gravité au Romain ?

J'avoué de bonne foi , que je fus charmé de la défense de sa cause , & que je ne pûs m'empêcher de mettre toutes ses raisons en vers , en ôtant la dureté du sérieux , pour y substituer en la place les ornemens & les délicatesses de la Poésie , par où on plait , & par où on insinué la vérité dans l'esprit.

Je lui adressai cette Elegie qu'il a bien voulu adopter dans son Livre , pour montrer qu'il ne rompoit pas tout-à-fait avec *Messieurs les Latins* ; & l'on vit , je ne sçai par quel malheur , pour lui ou pour moi , un *Lat. n* proscriit & banni de France au milieu du Pais François ; puisque ce Livre qui condamnoit le Latin en France , avoit en tête une Elegie Latine. Ce livre allarma tout le Parnasse Latin. Et la pauvre Université en fut émue.

Le R. P. Lucas Jésuite ; Rhetoricien ; prit les armes en main pour la défense de la Langue Latine ; il donna jour à son Action , où il convoqua tous les Sçavans : Il s'agissoit de la fortune de l'une ou de l'autre Langue ; Là se trouvèrent les Varillas , les Menages , les Dupériers ; les Desperiers , les Doujats ; les Hallés ; les Petits , les Blondels , les deux Chanceliers des Lettres Divines & Humaines ; & autres qui prennent parti dans le país Latin & François. L'Orateur leur fit connoître la bonté de sa cause , & nous pouvons dire que l'ancienne Rome parla par sa bouche.

*Reimâque Romano mirata est ore loquentem.*

L'affaire étoit décidée en faveur des Latins , si M. l'Abbé Tallement de l'A. F. n'eût entrepris de répondre par un Discours public qu'il prononça à l'Academie avec applaudissement des deux partis. Le Sieur Charpentier qui étoit le Promoteur de l'affaire , ne manqua pas d'y apporter les traductions courtes & fidelles , dont le pauvre Aufone de la basse latinité fût la victime. Ce méchant Latin contribua beaucoup à la beauté de son François , par la raison qu'il est aisé de parfaire ce qui est imparfait ; d'où vient que personne n'entreprend de traduire Virgile sans témérité , parce que sa beauté est autant dans l'ordre & dans la pureté

reté de ses mots & de ses chûtes harmonieuses , que dans le grand sens qu'elles comprennent. Le discours enfin finit , & personne ne changea de sentiment ; le Pere Lucas présent à la cause dans une si docte Assemblée , ne pût retenir ces mots , *Sententiam non muto* , & un sourd applaudissement des Auditeurs , favorable au R. Pere Jesuite , fit connoître l'avantage & l'heureux succès qu'il eu emportoit ; on vit même pendant tout le discours , l'Auditeur obstiné contre le nouveau Systeme. On appercevoit que les deux Orateurs pour la langue Françoise n'étoient pas persuadés de ce qu'ils vouloient persuader aux autres. Ils tâchoient de cacher le défaut de leur cause , soutenus pas des figures , par les délicatesses de la langue , & par un ton déclamateur. Leur feu venoit plutôt de la présence de Monseigneur Colbert , qui les entendoit avec plaisir , que de la bonté de leur cause qui les abandonnoit au besoin. Ils interressoient à chaque periode la gloire du Roi , comme si elle dépendoit d'une langue si bornée ; ils ne prévoyoient pas que par de bonnes intentions , ils alloient obscurcir les actions éclatantes DE LOUIS LE GRAND , & renfermer dans les limites de la France , ce qui doit être porté & entendu à l'un & à l'autre pole.

C'eût été un attentat , si la bonne intention

tion ne les eût justifié; quoi! bannir une langue connue de toutes les Nations du monde, qui est immuable dans tous les tems, & dont la durée sera égale à celle de l'Eglise puisqu'elle lui a confié ses Oracles sacrez, qui sont dans cette langue comme en son dépôt.

On voyoit enfin que c'étoit un complot des Sçavans pour amuser le tapis, puisqu'ils ôtoient à la langue Latine, sans scrupule, ses plus grands privileges & incontestez depuis seize siècles, pour les communiquer à une langue qui naît, & qui meurt tous les jours.

*Multa renascentur qua jam cecidere, cadentque,  
Nunc qua sunt in honore vocabula, si volet Ujus.*

C'est néanmoins ce qu'ils prétendent, mais en vain; si la raison l'emporte, puisqu'elle ne peut être fixée que par la décadence de la Monarchie Françoisse. Quoiqu'ils disent, ils viendront toujours puiser le Beau dans nos sources, & dans nos trésors des Grecs & des Latins. Le parti n'est pas soutenable, & les Catons de cette docte Academie dont l'intérêt n'est autre que celui du Roi, l'abandonne hautement. Ils demandent à voir une Inscription Françoisse de leur façon, qui sera la preuve authentique de ces longs raisonnemens, qui tombent souvent par une simple objection.

Cette dispute ne me regarde pas ; je n'ai fait les miennes en Latin , qu'à cause que j'ai vû que par tout dans Paris & dans le Royaume les Inscriptions de cette nature , & qui ont été faites par les plus grands Personnages de ces tems-là , sont en Latin. En passant , nous pouvons ici assurer notre Docteur , que ces Inscriptions Françoises qui suivent , font grand honneur aux Latines. Nous lui dirons aussi que nos Epigrammes ne sont pas si malheureuses qu'elles n'ayent été jugées dignes d'être traduites par de grands Poètes , dont voici la traduction ; ils ont pris tous la septième pour leur modèle.

*Qua pelago , &c. premiere Traduction.*

*Palais digne de Mars qui fournit pour armer  
Cent bataillons sur Terre , & cent vaisseaux sur Mer ;  
De l'Empire François foudroyant Corps-de-garde ,  
Que jamais sans pastir corsaire ne regarde ,  
De LOUIS le plus grand des Rois ;  
Vous êtes l'immortel ouvrage.*

*Vents ! C'est ici qu'il faut lui rendre hommage ,  
Mers ! c'est d'ici qu'il faut prendre ses Loix.*

*Seconde Traduction.*

*Ce chef-d'œuvre élevé sur le bord de ces eaux ;  
De qui le seul aspect rassure nos Vaisseaux ;  
Ce riche Magazin d'équipage de guerre ,  
Cet amas surprenant d'armemens inouis ,  
C'est l'ouvrage du Grand LOUIS  
Redouté sur la Mer , autant que sur la Terre.*

## Troisième Traduction.

Ses longs murs que tu vois s'étendre sur ces Mers,  
 Fournir à nos vaisseaux tant d'armemens divers ;  
 Effrayer le corsaire , assurer nos pilotes ,  
 Sur l'Empire François veiller de toutes parts ,  
 Pour la défense de nos Hôtes ,  
 Sont l'ouvrage étonnant du plus grand des Heros,  
 Qu'à l'envi les vents , & les flots  
 Le reconnoissent tous pour leur Dieu tutelaire ,  
 Et que tout l'Océan le craigne , & le revere.

## Quatrième Traduction.

Cet Arcenal terrible à la Mer Britannique ,  
 Qui sous un Monarque heroïque ,  
 Voit à nos armemens tout l'Océan soumis ,  
 L'effroi des vaisseaux ennemis ,  
 Des Vaisseaux François l'assurance ,  
 D'un Empire éternel éternelle défense ,  
 Ce fort où Mars toujours a les armes en main ,  
 Et de LOUIS le Grand le redoutable ouvrage :  
 Les Vents reconnoîtront ici leur Souverain ,  
 Les Mers craindront ici le Maître de l'orage.

Ces quatre Inscriptions me semblent très-belles ; mais la seconde , à mon avis , est incomparable : Car ce chef-d'œuvre & ces eaux est une répétition de l'article , qui fait une grande beauté ; ces armemens inouis sont divinement bien inventez pour rimer à LOUIS , & le GRAND LOUIS , au lieu de LOUIS LE GRAND , a quelque chose qui surprend l'esprit , & qui me rend tout stupefait , pour me servir du mot de notre Docteur , & voilà ces belles expressions qui font honte

honte à *Messieurs les Latins* : C'est en vain qu'il crie au secours , & qu'il réveille le grand Corneille qui dort dans le sein de la gloire. Il est bien plus grand prophète que lui , car ce grand personnage dont le Théâtre François est encore si paré , me dit très-souvent , qu'il sera un jour habillé à la vieille mode ; il intéresse de plus à sa cause , Messieurs Perault , Racine , Benferade , Quinault , & Despreaux.

Il promet l'immortalité à la Langue Française par ces admirables Auteurs , & la Langue Française ne la leur promet pas , quoique la juste raison le voudroit.

C'est une grande Reine qui change de siècle en siècle d'équipage & de couleurs , parce que l'usage est son tyran , qui la domine sans raison , sans lui faire perdre néanmoins ses droits , qui sont la justesse & le bon sens.

Il oppose enfin M. Charpentier & s'en fait un grand Bouclier ; je le renvoye au Pere Commire & à son Ode , qu'il m'a adressée , contre la fatalité des Auteurs François , où du Belley , Marot , Ronsard , Desportes , du Bartas , galants de la Cour de ce tems-là , n'osent pas se montrer , avec le grand Malherbe , qui court depuis un demi siècle à la même destinée , malgré les vains efforts de son cher du Perier , si connu par ses Odes *Malherbiennes*.

Je le renvoye aussi à l'Ode du R. Pere

Rapin, il parle à M. du Perier, *Soli scribere novimus*. C'est par lui que nous pouvons décider cette question si agitée aujourd'hui. Les quatre Livres de ses Jardins qu'il a fait, & qu'on peut appeller justement l'ouvrage du siècle, *Opus seculi*, nous en font une preuve juste. Il semble que Virgile lui ait donné son esprit, & qu'il lui ait tenu la main; on ne regrette plus que le Poëte ait laissé cet ouvrage imparfait. Ce livre est déjà connu aux pays Etrangers; on le voit aussi avec les Commentaires de *Varrorum*, on le lit traduit en Anglois, en Italien, & en Allemand: plusieurs éditions de ce Livre qui sera un jour confondu avec Virgile, nous reviennent à Paris de toutes parts; Ce privilège n'est point accordé aux Auteurs François.

Maïs finissons par l'Inscription de Brest: Le Critique qui ne l'avoit pas jugé digne d'être traduite, a trouvé un ami qui n'est pas si dédaigneux que lui, qui en a pris le tour, & qui l'a traduite vers pour vers.

*Ce chef-d'œuvre élevé sur le bord de ces eaux,  
 Quæ pelago se se Aix aperit metuenda Britanno,  
 De qui le seul aspect rassure nos Vaisseaux.  
 Prædonum terror, Francis tutela carinis:  
 Ce riche magazin d'équipage de guerre,  
 Cet amas surprenant d'armemens inouis,  
 Ces deux vers signifient la même chose, qu'importe?  
 Classibus armandis, omnique accommoda bello,  
 C'est l'ouvrage du grand LOUIS,*



MAGNI opus est LODOICI.

*Redoué sur la mer, autant que sur la terre.*

Hunc omnes omnibus undis.

Agnoscant Venti dominum, & maria alta tremiscant.

Il étoit permis selon la loi de Lacedemone de voler, pourvû que le voleur ne fût pas découvert, car autrement il étoit puni de mort. Notre Docteur s'est souvenu de cette loi : mais il a oublié la menace que la loi portoit ; je ne lui ferai aucun procès. Ce malheur arriva à Virgile dans son tems, il s'en plaignit par un vers au Mecene des Romains, & je m'en plains au Mecene des François

*Hos ego versiculos feci, tulit alter honores.*

## IN VILLAM

ILLUSTRISSIMI ECCLESIAE PRINCIPIS

JACOB. BENIG. BOSSUET,

EPISCOPI MELDENSIS,

*Instituendo DELPHINO Francia olim Praefecti.*

**G**Erminii colles, vos & memora alta, recessusque,

Umbriferi silvarum, & tu quoque Matrona, castas,  
Flumine suspenso qui præter laberis ædes :

Vos etiam longè à strepitu, vos pace sub alta,

Oria blanda, simul puræ bona gaudia mentis,  
 Quæ tantò incolitis felices hospite campos,  
 Si vos non cecini quamquam meruistis, amicam  
 Indicta causâ non accusare Poëtam.

Vestris qui dominus, custos qui præsidet agris,  
 Detinet attentam, nec fas avertere, Musam.  
 Vix juris sinit esse mei, vatemque reposcit.

Ille est, qui procerum numero selectus ab omni,  
 Regalis pueri, (Rex totâ hoc mente petebat)  
 DELPHINI mores in publica commoda finxit.  
 Nec vos affari: lepidâ neque ludere Musâ,  
 Nec calamos inflare licet; vetat esse jocosum  
 Vindicibus pœnis, qui me tot numina vatum  
 Ejurare, Deo plenus meliore, coëgit

Non benè conveniunt, rerum inter seria, ludi,  
 Et pudor & miscere jocos, dum mente volutat  
 Consilia æterna, & summi decreta Tonantis,  
 Et quo Relligio stetit inconcussa, Sacerdos.

Illius in toto legitur sapientia vultu,  
 Æthereique ignes, & puræ fulgura lucis  
 Augustâ de fronte micant. Quòd si ora resolvat,  
 Cœlesti eloquio mentes rapit: est sua verbis  
 Gratia juncta comes; mirâ dulcedine, hæc it  
 Indociles animos, & ferrea pectora mulcet,  
 Et sua dat sacris, quas tractat, pondera rebus.

Aspicite, ut rutilos clementia frontis honores,  
 Temperet, ut blando se ostendat amabilis ore  
 Majestas trepidoque favens & amica clienti.

Ne tamen atra caput stygialibus efferat antris  
 Pernicies regnorum, amens sine legibus Error;  
 Oll Relligio sua tela & fulmina cessit.  
 Tartareæ peltes rupto ex Acheronte profectæ  
 Terribilem sensere! suæ jam noctis amantes.  
 Se pavidæ abscondunt; teneant sua regna, nec ultra;  
 Reliquiæ tristes, laceri gens posthuma Monstri,  
 nsciant terras & flatibus omnia sædent.

Illo crediderim latitare in pectore Numen:  
 Nec mihi jam, laudata olim vos rura placetis.

Colles GERMINII, nuper mea gaudia, colles,  
Vallesque umbriferæ, nemora alta, sacrique re-  
cessus,

Fulminaque & fontes, non jam mihi numen habetis.  
Nulla Dryas sylvis, nec ludit Najas in undis.

Quamquam, præcipio, liceat tibi, Matrôna, tantis  
Præsulis aspectu celeres suspendere fluctus.

Hic, quid dissimulem? vestro succensus amore  
Vestri ruris amans, nec iniquo numine plenus,  
Promissos dudum meditabar solvere versus;  
Me mihi surripuit Domini præsentia vestri.  
Nec quicquam lugeris: inanes sistite luctus;  
Tempus erit, quo Musa memor reparabit honores.

VERSALIAS Arces, ubi publica fata reguntur,  
Mox repetet; dudum absentem Rex sentit, & omnia  
Curia suspirat reducem; suadere regressum.

Et tunc solus ego loca sola; omnesque beati  
Ruris delicias, tandem mihi redditus ipsi,  
Non infelici celebrabo carmine Vates.

S U R

G E R M I G N Y,

MAISON DE PLAISANCE

D E

MONSIEUR BOSSUET,

E V E S Q U E D E M E A U X.

*C O L L I N E S, bois épis dont les sombres feuil-  
lages,*

*De ces lieux fortunez conservent les ombrages;*

*Toi, qui dans ces vallons, cherchant mille détours*

*De*

De ton onde rapide as suspendu le cours ,  
 M A R N E , qui prends le soin d'embellir cet asile ?  
 Vous qui réglez ici dans une paix tranquille ,  
 Doux loisirs , pardonnez , si ma Muse en ses vers ;  
 N'a point fait le tableau de vos charmes divers .  
 C'est un juste tribut que vous deviez attendre ,  
 Mais si vous m'accusez , daignez au moins m'enten-  
 dre .

Celui que vous servez , & qui chérit ses lieux  
 Occupe seul ma Muse , attache seul mes yeux :  
 Il m'arrache à moi-même ; attentif je l'admire ,  
 Et ce n'est que pour lui qu'il m'est permis d'écrire .

C'est de lui , dont L O U I S le plus sage des Rois ,  
 Pour former son D A U P H I N a fait un juste choix .  
 En vain mille Rivaux briguoient la préférence ,  
 Du Prince , noire espoir , on lui commet l'Enfance ;  
 Pour la gloire des Lys sa main nous a formé  
 Ce fils , dont l'Univers devoit être charmé .  
 Depuis qu'à le louer ma Muse est dévouée ,  
 Elle n'ose un instant se montrer enjoiée ;  
 Pour célébrer ces prez , ces côteaux , ces vallons ,  
 Qu'une Muse badine anime ses chansons .

Il ne m'est point permis d'aller au pied d'un hêtre  
 Enfler un chalumeau d'une chanson champêtre ,  
 Par son auguste aspect je me sens arrêter ,  
 De vains amusemens ne le peuvent flâter .  
 Tandis que les décrets éternels , immuables ,  
 Et du Dieu tou-puissant les conseils adorables  
 Occupent son esprit , & captivent son cœur ,  
 Tandis que de la Foi glorieux Défenseur  
 Pour conserver ses droits il tient la foudre prêt  
 Par de frivolles jeux sont il que je l'arrête ?

La sagesse occupée à le suivre en tous lieux ;  
 Vient temperer le feu qui brille dans ses yeux .  
 Interprète du Ciel , lorsqu'il ouvre la bouche ;  
 Sa force nous ravit , & sa bonié nous touche .  
 Dans ses discours pressans une vive douceur  
 Charme , enlève l'esprit , & pénètre le cœur .

Il parle ; l'on voudroit vainement s'en défendre.

Voyez de sa Grandeur comme il aime à descendre ,  
Du trop brillant éclat il adoucit les traits ,  
Le timide cliens y trouve un doux accès.

Garde-oi toutefois de sortir de tes ombres  
Perfide E. veur demeure en tes cavernes sombres ;  
Il sçait l'art d'arrêter tes funestes desseins ,  
Et la Religion met la foudre en ses mains.  
Ministre de tes loix les barbares furies ,  
Du venin , dont le Sux les a toutes nourries  
Déjà se promettoient d'inonder l'Univers ,  
Mais par ses soins heureux , elles sont dans les fers.  
Restes affreux d'un Monstre , odieux , exécration ,  
Vous avez ressenti son courroux redoutable :  
Ne revenez jamais pousser contre les cieus  
Par de longs sifflemens votre air contagieux.

De la Divinité dans son sein renfermée ;  
Lorsqu'il parle du ciel , sa bouche est animée.  
Collines , où toujours mille nouveaux plaisirs ,  
Se viennent tous en foule offrir à nos desirs ,  
Ténébreuses forêts , fleuves , ruisseaux , fontaines  
Vallons délicieux , & vous fertiles Plaines ;  
Lieux charmans où les sens se trouvent enchanter ;  
Je ne vous connois plus pour des Divinités.  
Dans le fond des forêts il n'est plus de Dryades ;  
Sous le crystal des eaux il n'est plus de Nayades ;  
C'est à toi seulement , MARNE , que je permets  
De suspendre tes flots autour de ce Palais ;  
Viens admirer le Maître , & s'efforce à lui plaire.  
Charmé de vos beautés (pourquoi vouloir m'en taire ?)

Par l'ordre d'Apollon j'avois pris le pinceau  
Qui devoit de ces lieux ébaucher le tableau  
Celui que vous servez , son auguste présence  
En retenant ma main m'ont imposé silence.  
En vain vous vous plaignez ; appeaisez vos douleurs ,  
Ma Muse quelque jour vous rendra vos honneurs.  
Arraché malgré lui de cette rive heureuse ,

Il ira de Louis revoir la cour pompeuse ;  
 Vous devez le haïer , le Roi , toute la Cour ,  
 Avec empressement demande son retour.

Alors dans GERMIGNY j'irai rêveur paisible  
 Aux attraits de ces lieux devenu plus sensible  
 Par des vers , qu' Apollon aura lui-même dictés ,  
 Publier mes plaisirs & chanter ses beautés.

M. DANCHÊT

*Quantum flevi in Hymnis & Canticis tuis ,  
 suave sonantis Ecclesie tue vocibus commotus  
 acriter ! Voces illa instuebant auribus meis ,  
 & eliquabatur veritas in cor meum , & exa-  
 stuabat inde affectus pietatis , & currebant  
 lacrymae , & bene mihi erat cum eis.*

Combien ai-je pleuré , Seigneur , en en-  
 tendant chanter vos Hymnes & vos Canti-  
 ques sacrez ! Combien me sento-je puis-  
 samment touché par ces Chants si doux de  
 votre Eglise sainte ! Ces paroles entroient  
 agréablement dans mes oreilles , & la vé-  
 rité s'insinuoit en même-tems dans mon  
 cœur. J'étois tout transporté d'une piété  
 ardente & intérieure. Je versois des larmes  
 en abondance , & je trouvois un secret  
 plaisir dans ces larmes.

*Aug. lib ix. Confess. c. 6.*

# QUO MORE AC MODO

CANTANDÆ SINT A CLERICIS

HORÆ CANONICÆ.

**A**LTERNO JESSÆA choro quæ Carmina psallis,  
 Æternas Gens nata Deo persolvere laudes,  
 Hic tibi servandas quas scripsimus, accepi leges:  
 Qui formavit, habet, quibus audiat; & Deus  
 aures.

Maxima debetur sacris reverentia Templis.  
 Hæc habitat Deus, & præsentî numine replet.  
 Hujus ad aspectum puræ sine corpore mentes,  
 Terrificæ trepidant crebra inter fulgura lucis.

Si mordet te noxa gravis, vel limine in ipso  
 Ingressum paveas, sceleris neque conscius intres  
 Tempa angusta: sacris Deus est penetralibus ultor  
 Si quid ad impuri contraxeris, elue labem  
 Confestim Mundis oculis sint omnia munda.

Pectoris ille tui sacros habitare recessus  
 Plus ambit, quàm juncta simul certo ordine saxa.  
 Sic loca sancta, metu posito, lustratus adibis,  
 Et solves divina tuam in præconia linguam.

Ne venias, placare cupis si numinis iram,  
 Elatus caput, & bene-comto bellulus ore,  
 Promissòque capillitio, nec odoribus unctus,  
 Allicias spectantùm oculos, nec veste placebis;  
 Moribus at puris. Satis ornat splendida virtus.

Ne rerum species violent sacraria mentis,  
 Captivos sensus durâ sub lege tenebis,  
 Acceptòque jugo dociles tua juga capeffent  
 Mentis ad imperium. Multùm est componere sen-  
 sus.

In toto sedeat depicta modestia vultu,

Ut qui te videat, propiori numine tactus ;  
Sentiât esse Deum præsentem, & pronus adoret.

Ne nimum celeri confundas omnia cantu.  
Sed paveas ad verba, ipso dictata TONANTE  
Plena Deo sunt verba. Moras servare momento.  
Cantanti profunt, seu pectora fessa subinde  
Respirent, seu mens quod profert lingua, revolvat  
Et sacras voces arcano ruminet ore.

Ad numeros hilarem ne lentus protrahe cantum.  
Necte adeo recreet vocis sonus : intima rerum  
Scrutare, & sensus tecum meditare profundos.

Non in compositis lædas clamoribus aures,  
Nec levioꝛe sono molles imitabere cantus,  
Fractâque femineo supplantans verba palato,  
Captabis plausum indecoꝛem : nam talia temnit  
Vota, precesque. Deus. Puri suspiria cordis,  
Et tacitos gemitus attentis auribus audit.

At neque cantanti rictus distorquet ora  
Vastior, & rupto se vox de gutture truat :  
Unde solent resonare immani templa beato.  
Non clamore Deus placatur. Ut audiat alto  
E folio, nil vocis eget. Vos surda, Prophetæ ;  
Numina, nequicquam valido pulmone vocalis.

Concordes animos monstret concordia vocum,  
Pâr studium. Varia pro conditione locorum  
Ritè observentur, quæ sunt præscripta quotannis.

Absint bella, procul sacris discordia Templis,  
Ancipiti in ritu si quid peccatur, in ipso  
Substituens melius momento corrige, dum res  
Et tempus tulerit. Si qui tibi fortè resistant,  
Nec valeas solus contra te opponere turbæ :  
Errorem permitte. Deo gratissimus error !  
Mox cujus fuerat melior sententia, prudens,  
Paulatim cum se malè nata remiserit ira,  
Errorem ostendas, & erit tibi gloria major.

Nè tibi longa nimis subeant fastidia cantûs  
Te super astra feras, propriis mens libera vinclis  
Audeat interdum sedes percurrere sanctas,

Cælestes-



Cœlestesque intrare domos. Te junte supernis  
 Obvius agminibus, superisque admixtus adora  
 Quem Cœli prona canit, quem terque beatum  
 Terque canit sanctum. Sic tu novus ætheris hospes,  
 Laudare incipies quem mox laudabis in ævum.  
 Rectus inundabit quàm pura, & sancta voluptas!  
 Felix, qui nundum exutus mortalia membra,  
 Has retinens leges, patrio præludit Olympo!

## DE QUELLE MANIERE ET DANS QUELLES DISPOSITIONS LE CLERGE DOIT CHANTER L'OFFICE DIVIN.

**P**EUPLÉ né pour remplir les fonctions des  
 Anges,  
 Qui chantez à deux Chœurs les divines louanges,  
 Pour vous bien acquitter de cet heureux emploi,  
 Ecoutez mes avis, qu'ils vous servent de loi.  
 Ministres du Très-Haut, puissiez-vous bien com-  
 prendre,  
 Que Dieu qui fit l'oreille, en a pour nous entendre.  
 C'est dans les Temples saints qu'habite le Seigneur.  
 N'y paraissez jamais que saisis de frayeur.  
 Dans un profond respect adorez sa présence.  
 Les Anges éblouis de sa magnificence,  
 Au milieu des éclairs qu'il lance à tout moment,  
 Y sont, quoique très-purs, dans un saint tremble-  
 ment.

Si par quelque péché votre âme est ulcérée,  
 De ces augustes lieux craignez même l'entrée:  
 Craignez qu'un Dieu vengeur doublement irrité,  
 Ne punisse à l'instant votre témérité.  
 Ne differez donc pas, si votre âme est impure,

De la purifier de la moindre souillure.

Lavez-la dans les eaux d'une amere douleur.

Que tout soit pur en vous & les yeux & le cœur.

Plus jaloux de ce cœur, que d'aucun Sanctuaire ;

Dieu veut bien faire en lui sa demeure ordinaire.

Lorsque vous serez pur, entrez dans les lieux saints,

Avec joie entonnez les Cantiques divins.

Voulant fléchir du Ciel la justice irritée,

Fuyez tous ces grands airs d'une tête éventée,

Retranchez ces cheveux si longs & si galans,

Capables d'attirer les yeux des assistans ;

Par de vaines senteurs n'affectez point de plaire ;

Qu'en vous tout soit conforme au sacré ministère :

Plaisez plus par les mœurs, que par le vêtement.

UNE VERTU solide est un grand ornement.

De peur que mille objets en dissipant votre âme

Ne puissent ralentir l'ardeur qui vous enflâme,

Vous ne sçauriez avoir trop de sévérité

A retenir vos sens dans la captivité,

De les rendre soumis faites-vous une étude,

Qu'ils reçoivent le joug d'une sainte habitude,

Qu'ils sçachent à l'esprit obéir en tout tems.

POUR Prier, c'est beaucoup de bien régler ses  
sens.

Soyez si composé, qu'en vous voyant l'on sente

Du Dieu que vous servez, la majesté présente ;

Et que chacun touché d'un tel recueillement,

Devant lui se prosterne ; & l'adore humblement.

Gardez-vous de tomber dans le confus murmure

D'un chant précipité sans ordre & sans mesure.

Par un motif de foi, passez & respectez

Jusques aux moindres mots, que Dieu même a dicté.

Pleins de l'Esprit du DIEU qui lance le tonnerre,

Ces Oracles devoient faire trembler la terre.

Le Chant par quelque pause a dû se mesurer.

Ce repos fait trouver le tems de respirer,

Et le cœur peut goûter ces vérités sacrées,

Qu'avec différens tons la bouche a préférée,

Observez

Observez donc toujours les pauses qu'on prescrit.  
Pour soulager le corps & pour nourrir l'esprit.

Mais aussi gardez-vous d'une manière lente,  
Ne défigurez pas par une voix trainante  
Un air gai dont le monde est plein de mouvement,  
De la beauté des sons craignez l'enchantement,  
Ne vous arrêtez pas à cette foible écorce :  
Il faut peser des mots & le sens & la force.

Par de faux tons l'oreille est aisée à choquer,  
N'allez point par vos cris vous faire remarquer.  
N'affectez point non plus des manières mondaines ;  
Et pour vous attirer quelques louanges vaines,  
Ne donnez point au Chant un air effeminé.  
Dieu méprise les vœux d'un cœur ainsi tourné.

Apprenez qu'il n'écoute avec complaisance,  
Que ces gemissemens poussez dans le silence,  
Ces cris intérieurs, & ces tendres soupirs,  
Qui d'un cœur épuré lui marquent les desirs.

La grimace en chantant est toujours indécente.  
Sans rien articuler, en vain l'on se tourmente  
A chanter du gozier, & trop violemment ;  
C'est de-là que nous viens ce grand mugissement ;  
Dont les Temples sacrez quelquefois retentissent.  
Dieu ne s'appaise point par des voix qui glapissent.  
Il ne prend point plaisir à ces fortes clameurs.  
Ce Dieu qui regne au Ciel au milieu des splendeurs,  
Nous entend pleinement de son trône sublime,  
Sans ce bruit de la voix, que trop d'ardeur anime ;  
Vous, Prêtres de Baal, par des cris redoublez  
Invoquez un Dieu sourd, qu'en vain vous appelez.

Que l'union des voix marque celle des ames  
Que les cœurs bien isnis brûlent des mêmes flâmes,  
Chaque lieu différent a son rit à garder.  
Aux usages reçûs on doit s'accommoder,  
Et suivre exactement dans le cours de l'année,  
Ce que l'on trouvera prescrit chaque journée.

A l'Eglise sur-tout évitez les débats,  
Sur un rit incertain ne vous échauffez pas

Une cérémonie est hors d'œuvre , sur l'heure  
 Changez-la , s'il se peut , en une autre meilleure ;  
 Mais s'il n'est pas aisé de vous faire écouter ,  
 Tout seul à tout un cœur n'allez pas résister.  
 Laissez-les manquer tous. Qu'une faute semblable  
 Pour conserver la paix au Ciel est agréable !  
 L'on ne peut en ce point agir trop prudemment ,  
 Pour empêcher l'éclat d'un soi entêtement.  
 Les esprits appeaisez , & la chaleur passée  
 Vous pouvez simplement dire votre pensée :  
 Leur montrer par raison qu'ils étoient dans l'erreur :  
 Et vous les forcerez d'aimer votre douceur.

Dans un Chant assidu qu'aucun dégoût funeste  
 Ne vous prive au fruit de cet emploi céleste  
 Elevez-vous au Ciel. Que par des saints efforts  
 Votre esprit dégagé des liens de son corps ,  
 Ose se transporter jusques dans l'Empirée :  
 Qu'il entre en ce Palais d'éternelle durée ,  
 Qu'il parcoure à loisir la divine Cité ;  
 Qu'admirant de ces lieux l'immuable beauté ;  
 Il se joigne aux concerts des Troupes Angeliques  
 Qui s'occupent sans cesse à de sacrés Cantiques.  
 Là cette auguste Cour en s'anéantissant ,  
 Appelle trois fois Saint le grand Dieu tout-puissant ;  
 Avec elle en tout tems que votre cœur l'adore.  
 Plein de ces sentimens , quoique mortel encore ,  
 Vous serez citoyen du bienheureux séjour ,  
 Et vous commencerez , tout embrasé d'amour ,  
 A chanter les grandeurs de cet Etre adorable ,  
 Pour jouir à jamais de ce bien ineffable  
 Quel plaisir pur & saint , quel excès de douceur ,  
 Viendra comme un torrent inonder votre cœur !  
 Heureux qui suit ces loix , & qui dès cette vie  
 S'offre d'imiter la céleste Patrie.

PRO FELICIBUS ET PIIS  
**LUDOVICI MAGNI**  
 ARMIS  
 AUXILIA PECUNIARIA

A BURGUNDIÆ COMITIIS OBLATA,

*Procurante S. P. LUD. BORBONIO Pro Rege*

**A**SPICIS ut vasto liberimus amnis in alveo  
 Præcipites evolvit aquas, mediasque per ur-  
 bes,

Exultans amat ire, suâque excurrere ripâ  
 In steriles fœcundus agros: dum flumine prono  
 Assuetum per iter longinquas fertur in oras;  
 Si rapidos cursus tardaverit obvia moles;  
 In se se redit, iratis immurmurat undis  
 In lignans, glomerat fluctus, frænoque tene.  
 Impatiens, positas certat perrumpere metas?  
 Scilicet angusto conclusus littore regnet,  
 Qui latè exundans nuper nova regna, novosque  
 Lustrabat populos cohiberi nescius amnis.

Non ita; cognatos vocat ad se protinus amnes,  
 Et vectigales, quos excipit undique, rivôs,  
 Et stagna & fontes: densâ agmina cogit aquarum  
 Hinc atque inde, ( furit tardati injuria cursûs. )

Ergo tot aggestis circum auxiliariis undis  
 Intultât ripas, violentior impete magno  
 Oppositam evincit molem, simul OBYIA RUMPIT  
 Objurgansque moras, se fortior ipse, negatum  
 Ingenti sibi plaudit iter fecisse ruinâ.

Ite, & Victori L O B O I C O ponite metas.

---

 TRADUCTION.

**V**oyez comme en son lit profond & spacieux  
 S'étend de toutes parts ce fleuve impérieux,  
 Et baignant les cités qui couronne ses rives  
 Il roule fièrement ses ondes fugitives :  
 Si d'une forte digue il se voit arrêté  
 Aussi-tôt vers sa source il remonte irrité ;  
 Il assemble ses flots, indigné que l'on bride  
 Le cours impétueux de son onde rapide,  
 Et que le renfermant dans l'enclos de ses bords,  
 On n'ose l'empêcher de régner au-dehors.  
 Mais non : Pour soutenir sa trop juste querelle ;  
 Animé de vengeance à son aide il appelle  
 Fleuves, Sources, Etangs, Fontaines & Ruisseaux  
 Et tout ce qui lui doit le tribut de ses eaux.  
 Devenu plus puissant par leur onde amassés,  
 Dès le premier effort la digue est renversée,  
 Il inonde les champs d'un déluge fatal ;  
 Il ne se contient plus dans son propre canal,  
 Mais par tout s'épanchant, il emporte & ravage  
 Tout ce qu'un vain orgueil oppose à son passage.  
 Allez donc, & mettez un frein injurieux  
 Aux armes de LOUIS toujours victorieux.

---

A D

 BURGUNDIÆ COMITIA  
 IN LITTERATOS MUNIFICA.

**H**ACTENUS irrisi, jam sunt in honore Poëtæ ;  
 Ex quo carminibus gaudens BURGUNDIA  
 nostris,

Obtu-

Obtulit è fundo nata, & felicibus astris,  
 Digna Deum mensis, generosi munera Bacchi,  
 Et quibus accensi scribunt meliora Poetae  
 Usque adeo humanas demulcent carmina mentes!

Te non invideo, Thebanæ conditor urbis,  
 Qui dulces citharæ ad numeros aurita moveri  
 Saxa jubes, sylvasque trahis: mihi gloria major,  
 Scilicet ambrosios, dulcissima vina, liquores  
 Servatos mensis cœlestibus, arte magistrâ,  
 Et potui in nostram deducere cantibus urbem.

Doctæ Pierides vestros mihi claudite fontes,  
 Unde ardent vates, mihi friget Castalis undâ.  
 Non posthac vobis opus est, nec Apolline dextro.  
 Me melior Deus intus agit; secedite Musæ  
 Numinibus vestris jejunium afflate Poetam.  
 Non licet epoto jam nunc malè scribere Baccho.

Ad vitreos calices, ubi scintillantia vina  
 Subsiliunt oculis; hausto ceu Numine plenus  
 Quid non aggrediar? quanto te carmine dicam?  
 O mihi supra alias nunc Divio clarior urbes!  
 Tu largos vini latices, das inter amicos  
 Convivas bibere, & pateras ~~capere~~ capaces  
 Rursus, & in vultu das totum pingere Bacchum,

Non vos transferim, gentis decora alta vetustæ,  
 BURGUNDI Proceres: neque vos, qui sacra  
 Ministri

Tractastis: Populusque suâ non laude carebit.

Sed longè ante omnes hilari recreatus Iaccho,  
 (Blanda fatigatæ sibi poscunt otia Musæ)  
 Et positus vacuus, media inter pocula, curis;  
 Nec citharæ jam vocis egens, magno ore sonabo  
 Quæ densâ vult nocte premi CONDÆUS, amicâ  
 Quæ sparsit bene-facta manu; neque Musa filebit  
 Me quibus & titulis, quantus & honoribus auxit  
 Non adeo immeritum: sensit vim carminis æquus  
 Arbiter, atque illum numquam censura fefellit.

Non ego diffitear, studio & multâ arte politum,  
 A me & laudatum trepidasse hoc iudice carmen.

Illius





Tritonum comitante choro, Zephyroque favente,  
 Impasium fluvio properare ad littora Bacchum.  
 Omnes pompineâ velati tempora fronde,  
 Certatim impellunt manibus, ducuntque phaselum.

Sequana, qui plac do semper fluis amne, morantes

Fluctus præcipita, & Rhodano velocior urge:  
 Nec trepides, jubeo, circumfamulantibus undis,  
 Invehere in nostros tibi credita munera portus.  
 Hoc tantum, haud alios te vellem vertere in usus.  
 Si facias, vos Sequanides mihi plaudite Nymphæ,  
 Longè alio, quo te cecini, celebrabere versu.

Hæc, sitiens promissa mihi dum vina, canebam;  
 Quantâ voce canam sæcundo potus Iaccho!

## TRADUCTION DES VERS LATINS.

**Q**U'ON ne me parle plus des outrages passez,  
 Les honneurs qu'on m'a faits les ont tous effacez  
 La Bourgogne à mes chants a rendu son hommage,  
 De son vin le plus pur elle m'a fait partage,  
 D'un vin que ses côteaux favorisez des cieus  
 Sembloient avoir produit pour la Table des Dieux,  
 Et donc mieux embrazé que de l'eau d'Hipocrène,  
 On seps couler ses Vers d'une meilleure veine.  
 Admirable fureur, dont les attraits puissans  
 Se coulent dans les cœurs par le charme des chants!

O toi, qui pour bâtir une Ville puissante,  
 N'eus besoin que des sons de ta Lyre touchante  
 Amphion, que suivoient les Rochers, & les Bois,  
 Je ne t'envirai point ni ton Luth, ni ta voix,  
 Oui, ma gloire aujourd'hui l'emporte sur la tienne,

Les

Les pierres s'ébranloient à ta Lyre , & la mienne  
Des côteaux Bourguignons par ses accords divins  
Jusqu'au sein de Paris fait descendre des Vins ,  
Des vins , dont la liqueur entre mille choisie ,  
Va même faire aux Dieux quitter leur Ambroisie.

Fermez , Muses , fermez pour moi tous vos ruis-  
seaux

Non , je ne trouve plus de force dans vos eaux ,  
Et je n'ai pas besoin pour enflâmer ma veine  
Ni de votre Apollon , ni de votre fontaine.  
Muses , retirez-vous : de sa douce liqueur ,  
Bacchus , Dieu plus puissant me réchauffe le cœur ,  
Qu'un Poète alteré pour vos ondes soupire ,  
Plein du jus de Bacchus pourroit-on mal écrire ?

Embrazé du beau feu de ce jus précieux  
Qui brille dans mon verre , & pétille à mes yeux ,  
Il n'est rien que mes Vers ne puissent entreprendre ,  
Quel ton pour te louer , DIJON , pourrai-je prendre ?  
DIJON , que je chéris sur toutes les cités ,  
Toi , qui pour régaler mes amis invitez ,  
Me donne largement de quoi remplir mes tasses ,  
Peindre en traits pourprés tout Bacchus sur nos  
faces.

Vous Ministres sacrés , Défenseurs des Autels ,  
Et vous sang des Héros par la gloire immortels ,  
Vous aurez dans mes Vers une place éternelle ,  
Et vous , Peuple assemblé , je louerai votre zèle.

Mais d'un ton plus hardi , quand l'esprit égayé  
Et libre du chagrin dans ma coupe noyé ,  
De pampres odorans j'aurai chargé ma tête ,  
Sans l'aide de ma Lyre au milieu d'une Fête ,  
D'un Cœur de mes amis fortement secondé ,  
Ma voix célébrera la gloire de CONDE' ,  
Je dirai les bienfaits que sa vertu veut taire ,  
Les honneurs éclatans qu'il a daigné me faire ,  
Honneurs , que Juge exact de mes vers écoutez ,  
Il a crû que j'avois près de lui mérites ;

Mais de ce Prince orné d'une gloire immortelle

A de plus dignes chants le grand Nom me rappelle,  
 Sur mon Luth accordé chantons avec éclat  
 Ses travaux consacrez au repos de l'Etat ;  
 Dans l'ardeur des combats son courage indomptable  
 Dans ses soins vigilans son ame infatigable ;  
 Ajoutons les bontez de son cœur généreux,  
 Comment pour prévenir des éclairs dangereux,  
 De son autorité l'entremise puissante  
 Etouffa des Etats la querelle naissante,  
 Des esprits irrités dissipa le courroux,  
 Et leur donnant la paix leur fit justice à tous.

Sous de si grands Patrons Bourgogne fortunée.  
 Goûtes tu bien quelle est l'heure de ta destinée,  
 Quand tu vois ces BOURBONS, le vrai sang de  
 tes Rois,

Et gouverner ton peuple, & maintenir tes droits?  
 Tant que ces Astres purs brilleront sur ta tête,  
 Ne crains plus les fureurs d'une affreuse tempête,  
 Ne crains plus que tes champs couverts de bataillont  
 Voyent un sang funeste engraisser tes sillons.  
 De ces Astres benins la féconde influence  
 Dans le sein de Cérés versera l'abondance,  
 De tes riches moissons ces Tutelaires Dieux,  
 Feront croître chez toi les trésors précieux,  
 Et tes grains prodiguez après ta subsistance,  
 Iront encore nourrir le reste de la France.

Où d'un solide espoir tes peuples enchantez  
 Vont être au comble heureux de leurs prospérités,  
 C'est assez qu'on ait vu sous un Auguste Prince  
 Gemir des maux communs une fois ta Province,  
 D'un augure meilleur que ton cœur soit touché,  
 Le Soleil sous la nuë est-il toujours caché ?  
 Tout ira mieux aux vœux de ton Académie.  
 Les beaux Arts vont reprendre une nouvelle vie,  
 Les beaux Arts si connus d'un Prince qui toujours  
 Des Chantres d'Apollon fit ses chères amours,  
 Et qui d'un juste prix couronnant leurs ouvrages,  
 A de savans combats excité leurs courages.

Dans

Dans un si doux espoir cesse de t'affliger ,  
 La guerre qui t'agite en paix va se changer ,  
 Et les neuf Sœurs , dont Mars fait toute la disgrâce  
 Après un long exil vont rentrer au Parnasse

De ta félicité conçois donc la grandeur ?  
 Ne viens-tu pas de voir de quelle vive ardeur  
 Par un combat heureux & le fils & le pere  
 S'efforcent à l'envie d'adoucir ta misere ?  
 Vous gloire du grand Roy ; vous amour des Sujets ,  
 C'est à vous que l'on doit de si nobles effets.

Mais tandis que ma voix entonne ces merveilles ,  
 Quel agreable bruit vient frapper mes oreilles ?  
 C'est toi , divin Bacchus , oïi c'est toi qui sur l'eau  
 Secondé des Zephirs fais voguer ton vaisseau ,  
 Des Tritons empressez une nombreuse troupe  
 Poussant avec vigueur & ses flancs & sa poupe ,  
 De pampres courronnez , par de puissans efforts  
 Vont te faire en triomphe arriver sur nos bords.

SEINE , écoute mes vœux , toi qui toujours tran-  
 quille

Viens de tes lentes eaux arroser cette ville ,  
 Pour m'amener Bacchus & ma joye avec lui ,  
 Précipite tes flots , & sois Rhône aujourd'hui .  
 Tu tiens entre tes bras cette liqueur féconde ,  
 Pour la mettre en nos ports aides-moi de ton onde ,  
 A cet usage seul je mets ton élément ,  
 Et je ne voudrois pas m'en servir autrement .

Il vogue , je le vois , vers la rive il s'avance ,  
 Nymphes , applaudissez à ma douce esperance ,  
 Si jamais il aborde au gré de de mon souhait ,  
 Je te vais mieux chanter , SEINE , que je n'ai  
 fait .

A ! si quand je t'attens ; je touche ainsi ma Lyre ;  
 VIN , quand je t'aurai bu , que me feras-tu dire ?

LE NOBLE .

AD

AD PELETERIUM  
 REGNI ADMINISTRUM  
 IN VILLA SUA RUSTICANTEM  
 SANTOLII VICTORINI QUERIMONIA.

**L**UGETE Valles, flete Solitudines,  
 Turbate vestris questibus silentia,  
 Et canere doctæ, nata gens sylvis, aves,  
 Lamenta, flebilesque voces rumpite;  
 Tractuque longo consistæ vos arbores,  
 Errante fluctu quas rigat præterfluens,  
 Intrare quando gestit urbem Sequana,  
 Siccos, inertes, frondibus nudos tuis  
 Porrigite ramos, & feraces vitibus  
 Valetate colles, & meo quæ non semel  
 Cantu sonastis læta quondam littora:  
 Jam desinituta amabili solatio,  
 Ululate, gemite, flete vos, & plangite:  
 Non audietis amplius SANTOLIUM.

Nostris Camœnis qui favebat optimus,  
 Jam nunc sinister vix meas nugas amat.  
 Rei Minister Gallicæ PELTERIUS.

Hic ille positus dum vacat negotiis,  
 Suisque ruris blanda captans otia  
 Legit Poëtas: me legebat; & meos  
 Ad astra versus efferebat approbans;  
 Præfectus urbi litteris quos aureis  
 Sculpsit legendos, urbis in magnum decus.  
 M'hi inde nomen. Nam latini carminis  
 Vim sentit, interdum scit etiam & scribere.

Si rusticatur, rusticantur & simul  
 Comites Camœnæ. Quas amavit vel puer,  
 Unde ergo mentis tam subita mutatio;

ROLLINE,

ROLLINE, gentis ample litterariæ  
 Dominator, aditus nempe solus occupas;  
 Solus latinè scribis, & solus sapiis.  
 Placere scriptis non tibi foret satis,  
 Si non placeres candidis & moribus;  
 Utrumque paucis Dii dedere vatibus.  
 Vetus Poëta, danda si dictis fides,  
 Enervis, & iners desipit SANTOLIUS  
 Lyram ille senior tractat imbelli manu,  
 Inflare nec par pulmo jam valet tubam.  
 Hoc est olerum, triste quos senium premit,  
 Fato sub ipso dulciùs ut illi canant  
 Senibus poëtis non idem illud contigit  
 Hebescit animus; dum ligatus frigore  
 Sanguis furorum mentis insanæ tulit;  
 Si docta scripsit, doctus hæc scripsit furor.

Ita est, Amice, fuimus, & meæ miser  
 Famæ superstes vivo: pars melior mei,  
 Interiit animus, factus ipse fabula.  
 Severa leges, transgredi quas non licet,  
 Natura fixit, tempus est rebus suum.

Non semper annus floret, & gelu potens  
 Hyems sub altis nivibus ætatem ligat.  
 Non se reperit, & horret, & se se stupet  
 Hirsuta tellus, læta vernis solibus  
 Quæ flore nuper se coronabat suo.  
 Tibi relinquo, dedecet me jam senem,  
 Apollinarem, quâ superbis, lauream.  
 Fretus juventâ, montis advolans jugum,  
 Quas non Poëtis arbiter leges dabis;  
 Quis plectra? quis tubam, & chelym vellet manu!  
 ROLLINE, gentis ample litterariæ  
 Dominator, imples justius meas vices.  
 Me depulisti. Fruere. Num vacat mihi  
 Locus secundo? Non. Prohibet HERSANNIUS:  
 Lugebe Valles, flete Solitudines.

# SALPETRIA

## NYMPHA CANTILLIACA.

QUÆ Dea mutato celavit nomine Numen,  
Deditique genus? mala fraus: se detegit  
ipsa,

Et malè dissimulans toto se prodit in ore,  
Per mille illecebras: quales Venus æmula poscat  
Se confessa Deam nos frustra ludere falsis  
Tentat imaginibus. Diva est (mihî credite) Diva  
Quæ delapsa polo non dedignatur adire,  
Quas colimus, terras humiles, & ludere ludos,  
Et miscere breves, celato Numine, nugas.

Aut saltem, (mea me sit fallit Musa poetam)  
Nympha est, Borbonidum regali è sanguine nata  
Hæc venit unde Deæ latitandi insana cupido?

SALPETRIA affectat, virgo prope rustica, dici.  
Salpetriam quis novit? ad hanc mens territa vocem  
Hæret, & ipsa sono violatur mollior auris.

An mortale genus sic ludimur, improba Diva?

Vos CANTILLIACÆ non post hac rustica  
sylvæ

Numina, vos Horti tanto Cultore superbi,  
Et Rivi, & Fontes, & quæ sub fontibus imis  
Nayades occultæ, longè altiùs impete magno,  
Hujus ad adventum vibratis in aëra fluctus,  
Dicite, nam vestros vidistis sæpe per hortos,  
Quæ nova successit campis foelicibus hospes?

Vos etiam Nemora antiqua, umbriferique recessus,

Vallesque, & Montes, & conscia dicite stagna;  
Littoribus vestris meditantem serâ Nympham,  
Spargentem lepidosque jocos, nugasque decentes  
Vidistis; dubio vos omnes dicite Vati,

Quæ Dea suspendit falsâ sub imagine mentes?  
Num Superis fas est nostram deludere gentem?

Decipimus; fas est nobiscum ludere ludos,  
Et miscere breves, media inter gaudia, nugas.  
In terras pluvio descendit Jupiter auro,  
Oblitusque Deum posuit cum numine fulmen,  
Ni faciat; divinum, & non tolerabile Numen  
Obrueret; nundi præsentia Numinis urit.  
Quo me animus? fraudem scelus est componere  
fraudi

Immemor ille sui, mutatus corpore toto  
Proh pudor! infando; jam non Deus, arsit amore  
Tu larvata tuum non sic premis undique fulgur  
Virtutum chorus omnis, & omnis Gratia tecum  
It comes, it custos Pietas, æterna Satelles.

Non totus premitur quando Sol delitet atrâ  
Obductus nebulâ, lucemque diemque ministrat,  
Ne noceat terris, mulcetque, & temperat ignes  
Castigans radios; sic te latuisse juvabit,  
SALPETRIA, ô nostri decus, & nova gloria ruris.  
Ah! quibus! illecebris Divam te te ipsa fateris!  
Quantus in ore lepos! sacrae qui frontis honores  
Hos oculos, hæc ora, manusque, comamque ge-  
rebat

Pulcra Venus; te crediderim penè esse; sed obstat  
Quæ tegit illa suas inimica modestia dotes.

Non tam docta Venus, nec tam divina profatur,  
Et Sophiæ cæcos nescit penetrare recessus.

Si formosâ, facit non te tua forma superbam.  
Si das iussa, rogas, & risu dura benigno  
Imperia emollis mea Nympha, timesque timeri;  
Et blandâ vultûs augustos luce serenas.

Talia dicenti se se ultrò Nympha retexit.  
Borboniam agnovi regali è sanguine Nympham  
Tum mihi subridens sic me compellat Apollo  
Si sua sunt cælo; sua sunt & Numina terris?

E rure CANTILLIACO Octob. 1696.

SAL-



## SALPETRIA,

O U

LA NYMPHE  
DE CHANTILLY;

Traduction des Vers Latins.

**Q**UELLE est cette jeune Beauté,  
 Qui d'une celeste origine  
 Dépouille la noble fierté,  
 Et vient sous un nom emprunté  
 Nous cacher sa race Divine ?  
 C'est en vain que ce changement  
 Nous offre une trompeuse image,  
 On la reconnoît aisément  
 Aux traits charmans de son visage.  
 Ces Graces, ces attraits si doux,  
 Que la Mere de la tendresse

VENUS ne pourroit voir sans un desir jaloux :  
 Ces beaux yeux si sûrs de leurs coups,  
 Ne nous prouvent que trop que c'est une Déesse,  
 Elle quitte l'éclat d'une brillante Cour,  
 Et sous !es traits d'une mortelle  
 Vient goûter la douceur nouvelle  
 Des innocens plaisirs d'un champêtre séjour.  
 Reconnoissons une Déesse,  
 Qui de SALPETRIA prend le rustique nom,  
 Sans doute c'est une Déesse,  
 Ou c'est une illustre Princesse  
 De l'auguste Sang de BOURBON ;  
 Sous cette perfide apparence

Pourquoi vouloir tromper mes yeux  
Ce déguisement nous offense,  
Sommes-nous le jouet des Dieux ?

Palais superbe & solitaire  
CHANTILLY, tranquille séjour  
Qu'un Prince quelquefois préfère  
Aux charmes pompeux de la Cour ;  
Arbres épais, Forêts profondes,  
Prez, Fontaines, Ruiffeaux, & vous qui sous ces  
ondes  
Semblez vous cacher en nos yeux,  
Quand ce Prince a quitté vos paisibles rivages,  
Et qui pour célébrer son retour dans les lieux,  
Lancez vos eaux jusques aux Cieux  
Et courez à l'envi lui rendre vos hommages.  
Jeunes Divinites, Nnyades, dites-nous  
Quelle est cette aimable Déesse,  
Quelle est cette nouvelle Hôteffe  
Qui vient habiter parmi vous ?

Vallons, agréables Prairies,  
Sombres Reduits, antiques Bois,  
Vous qui la voyez quelquefois  
Ici sur ces rives fleuries  
Rassembler les Jeux & les Rix  
Et par de doctes railleries  
Confondre les plus grands Esprits ;  
Quelle est cette aimable Déesse,  
Quelle est cette nouvelle Hôteffe  
Est-ce donc ainsi que les Dieux  
Aiment à venir en ces lieux  
Se joüer de notre foiblesse !

Oüi : Jupiter lui-même a quitté sa splendeur,  
Et souvent sans éclat est venu sur la terre,  
Cacher aux mortels sa grandeur :  
De ses feux & de son tonnerre

L'amour vainqueur l'a defarmé :  
 En précieuse pluye on l'a vu changé.  
 Si ce Maître des Dieux avoit voulu descendre  
 Avec tout l'appareil de sa Divinité  
 Son éclatante Majesté  
 Eût réduit les mortels en cendre.  
 Mais d'un indigne changement  
 Je vois avec horreur le criminel usage,  
 Il descend de sa Gloire, & vient timide Amant  
 Auprès d'un objet qui l'engage,  
 Faire l'aveu honteux d'un amoureux tourment.

O vous, adorable immortelle !  
 Lorsque vous venez ici-bas ,  
 Des Vertus la troupe fidelle  
 Se range autour de Vous , se joint à vos appas ;  
 Et votre compagne éternelle  
 La pudeur ne vous quitte pas.

Lorsque cet Astre de lumiere ,  
 Cet éternel Flambeau qui brille dans les Cieux ,  
 Pour ne point offenser notre foible paupiere ,  
 Sous un nuage épais se dérobe à nos yeux ,  
 Il ne nous cache point sa clarté tout entiere ,  
 Il ne fait qu'adoucir ses traits.  
 Ainsi quand vous voulez paroître ,  
 Pour ne point ébloüir vous cachez vos attraits ,  
 Mais leur éclats s'échape & vous fait reconnoître.

V E N U S avoit vos yeux , vos cheveux & vos  
 mains ,

Lorsqu'en sortant du sein de l'onde  
 Elle vint se montrer au monde ,  
 Et ravir le cœur des humains.  
 Sans cette modestie extrême  
 Qui cache toutes vos Vertus ,  
 Aussi charmante que V E N U S  
 On vous prendroit pour elle-même.

*La Mere des Amours ne ſçauroit ſe vanter  
Que du vain titre d'être Belle ,  
Et l'on ne vit jamais en elle*

*Ce ſçavoir que par tout vous faites éclater.  
La Beauté ne vous rend point vaine ,  
Et vous exercez ſans rigueur  
Votre puissance ſouveraine ,  
Belle Princeſſe , aimable Reine ,  
Vous commandez avec douceur ,  
Et l'on vous obéit ſans peine.*

*Près de vous il n'eſt point de rigoureux devoir ,  
On ne ſçauroit jamais s'en plaindre :  
En uſant de votre pouvoir  
Vous craignez de vous faire craindre.*

*Tandis que je parlois , à mes yeux éblouis  
La Déceſſe vint à paroître :  
Et me fit à l'inſtant connoître  
Qu'elle étoit du Sang de LOUIS.  
Alors le Dieu puiffant que ma gloire intéreſſe ,  
Apollon par un mot finit mon embarras :  
Non , non tu ne te trompes pas ,  
Dit-il en ſouriant : Oüi , c'eſt une Déceſſe.  
Il eſt des Dieux au Ciel, il en eſt ici-bas*



## T R A D U C T I O N

D E

S A L P E T R I A

N Y M P H E D E C H A N T I L L Y .

*Par Monseigneur le Duc D U M A I N F .*

**Q**UELLE est la Déesse qui se dérobe à nous sous un nom emprunté & qui semble oublier son origine ? le déguisement est mauvais , on ne peut s'y tromper , & son air la trahit ; on la reconnoît sans peine à de certaines manieres nobles & enjouiées , & si remplies de grace que Venus en conçoit de la jalousie ; elle découvre trop sa divinité pour nous abuser : C'est une Déesse , croyez-moi , c'en est une qui descendue du Ciel ne dédaigne pas de partager avec nous le séjour de ce bas monde , de s'y amuser à des jeux innocens & de voiler sa grandeur pour badiner avec plus de liberté ; ou du moins ( si ma Muse me trompe dans mes conjectures ) c'est une Nymphe sortie du Sang Royal des Bourbons : Quels si grands délices trouve-t'elle donc à se cacher ? Elle affecte de se faire appeller S A L P E T R I A , pour se mieux déguiser & effacer entièrement

ment l'idée de sa véritable élévation : Quelqu'un la connoit-il , SALPETRIA ? à ce nom l'esprit est frappé d'effroi & l'oreille d'étonnement. Est-ce donc ainsi que vous nous joiez maligne Déesse ? Vous Bosquets de Chantilly , en qui dorénavant on ne reconnoitra plus la grossiereté sauvage & naturelle aux divinitez rustiques : Jardins glorieux d'avoir été cultivés par de telles mains ; Ruisseaux , Fontaines , & vous Nayades , qui tranquilles & cachées dans le fond des Sources secrètes , faites à son aspect ( par un nouvel effort ) réjaillir vos boüillons jusques dans les nuës , dites-moi qui est celle qui vient honorer nos heureuses Campagnes car vous la connoissez & l'avez souvent possédée dans vos Jardins : Et vous anciennes Forêts , Bois profonds , & sombres Vallées , Montagnes , c'est à vous que j'ai recours : vastes Etangs qui tant de fois avez vû sur vos rivages cette Nymphé , tantôt occupée à de sérieuses méditations , tantôt les entremêlant de badinages ; parlez au Poëte qui vous en prie & le tirez de doute. Quelle Déesse tient donc notre esprit en suspens par de vaines illusions ? Est-il permis aux Dieux de se mocquer ainsi des mortels ? Mais je me trompe , ils peuvent rire & badiner des momens avec nous ; Jupiter en pluye d'or est bien venu sur la terre , & oubliant sa grandeur s'est dépouillé de son foudre & de  
la

sa divinité ; sans cela l'éclat de Sa Majesté auroit été insoutenable , un Dieu a découvert , embrasé par sa présence : Mais , juste Ciel , où m'emporte mon esprit , d'oser comparer la métamorphose indienne , à laquelle ce Dieu eut recours pour contenter un amour déréglé , avec le déguisement innocent de ma Déesse. Ah ! sans doute il est différent , & vous ne renoncez pas à toute votre splendeur ; une troupe de graces & de vertus vous accompagnent sans cesse , & vous ne perdez jamais de vue l'exacte observation de vos devoirs : lorsque le Soleil se met dans un nuage , son éclat pour cela n'est pas absolument éteint , il éclaire encore ; & ne finit point le jour ; le nuage l'empêche seulement de nuire à la terre , l'adoucit , & en émoussant ses rayons lui fait perdre son ardeur. Tout de même SALPÉTRIA , nous sommes heureux que vous vous cachiez un peu à nous , vous qui faites notre gloire , & donnez de nouveaux charmes à nos champs. Ah ! par combien d'agrémens voit-on que vous êtes Déesse ! quelle grâce dans votre visage , quelle dignité sur votre front : voilà les yeux , la bouche , les mains & les cheveux de la belle Venus ; je vous prendrois aisément pour elle , si je ne connoissois en vous une modestie , qu'elle n'a point , & qui comme ennemie de vos perfections , les dérobe à notre connoissance

Non vous n'êtes pas Venus , elle n'a point votre science , elle ne tient point des discours si sublimes , & n'a jamais scû pénétrer dans les replis obscurs de la Philosophie : Si vous êtes belle , c'est sans en tirer vanité , vos ordres semblent des prieres , & par un souri plein de bonté , vous ôtez ma Nymphé , la dureté inséparable de la domination ; vous craignez qu'on vous craigne & diminuez le plus que vous pouvez la splendeur de votre visage : Que vois-je en écrivant ? La Nymphé se manifeste à moi : Ah ! je la reconnois , elle est issuë du Sang Royal de Bourbon ; Mais j'apperçois aussi Apollon qui m'avertit en souriant que si le Ciel a ses divinitez , la Terre a aussi les siennes.

---

## INSCRIPTIONS

P O U R

# CHANTILLY.

*Pour la Fontaine de Sylvie.*

**H**OC sub inornato , tu SILVIA , marmore flebas ,

Fonsque tuus querulis auctior ibat aquis.  
 Desine flere ; tibi dignos reparamus honores :  
 Carmina SANTOLIUS non peritura dicat.

*Pour*



*Pour la même.*

**H**Ujus amore loci , nostro celebrabere versu,  
Afflando Vates quæ facis ipsa tuos.

*Pour le Labyrinthe.*

**M**ille viæ se se hîc referant , & mille mortus;  
Quò securus eas , una legenda tibi est.

*Pour le même.*

**C**æca regit filo prudens vestigia Theseus :  
Te Ratio & Pietas , fraus ubi multa , regat.

*Pour le même.*

**I**ngressus facilis , sed non datur exitus idem;  
Non est tam certum , quod tibi fingis iter.

*Pour le même.*

**U**T semel incautam implicuère negotia men-  
tem ,  
Abripit independens & irremeabilis error ,  
Ni regat oblato stabilis prudentia filo.

*Pour le même*

**R**ectus in obliquo fueris.

*Pour Mademoiselle d'ENGHIEN qui explique  
les Cartes de Géographie.*

**N**on est mortalis quam cernimus, illa Puella ;  
Crede mihi , in parvo corpore Numen inest,

Aut certè Dea mater erat , Deus & pater , ambo  
Immortale genus. Quis neget esse Deam ?

*Pour le retour de Mademoiselle d'ESTRE'ES  
à Paris.*

**Q**Uò properas Astræa , tuam sic linquis A-  
mintam ?

Flet longùm , fufis fons propè factus aquis.  
Ridebas crudelis , & hic se solvat ut imbres ,  
Per CANTILLIACOS fons novus ibit agros.

*Pour Monsieur LE DUC.*

**C**ONDEUS laudum impatiens ; sua bellica facta  
Inscribi æternis marmoribus vetuit.

Egrediâ Patrem Natus sed fraude fefellit ,  
Inscripsit Nymphas & simul ille Patrem.

*Pour la Serre des Orangers.*

**H**IC hiemes nil juris habent , ver regnat &  
æstas.

Ingrediere , æternas Flora recludet opes.

*In te poëtica perjurus Poëta.*

**O**Mnis amicorum mihi turba irascitur , & me  
Mille modis lacerat , mille oneratque probris.

Me nempe in vatem incusat rediisse profanum ,

Qui CANTILLIACI Numina ruris amem.

Perjurus dicat , mendax , insanus & exlex ;

Uni CONDEO dum placeam , satis est ,

SERENISSIMO PRINCIPI  
LUDOVICO AUGUSTO  
BORBONIO.

*Quod Latina carmina Gallicâ interpretatione  
illustraverit , gratulatur S. V.*

**T**OLLE caput cœlo , te dignos concipe fastus,  
Nostra THALIA , tuo quos scripsi Numine  
versus.

Et legit , & relegit satus alto sanguine Regum  
BORBONIDES ; vatem nec dedignatur amicum.

Vatibus ecquis honor , surgit quæ gloria Musis ?

Quin etiam nostræ captus dulcedine vocis ,

De Latîâ in Patriam convertit carmina linguam

Nobilis interpres , nitidoque lepôre disertus.

Et dubitat lector fuerit cui debita palma

Usque adeò numeris respondent omnia nostris !

Ipse ego festivi sim quam vis carminis autor ,

Ceû pater exultans plaudit sibi prolis amore ,

Plaudo mihi , mirorque magis ; mea Musa Latî-  
num ,

Dediscens morem numeris liberrima ruptis ,

Principis ad nutum jam Gallica tota superbit ;

Compta adeo ! me crediderim patrem esse secun-  
dum.

Error erat , sed erat patri gratissimus error ;

Quippe meæ mihi visâ simillima mentis imago.

Nec secûs ac lævi in speculo qui consulit ora

Ipse sui iudex : species ubi protinus olli

Obvia dat se se , miratur , amatque videndo

Tam fidè expressos præclarâ in imagine vultus.

In te , me totum , magni pars magna parentis ;  
 B O R B O N I D E , contemplor , & exuo quidquid  
 agreste

Contraxit longo ex usu sub-rustica Musa.

Afflatus propiore Deo , & cœli Numinis haustu  
 Tollor humo solito major , super æthera vectus  
 Despicio terras , & vatium ignobile vulgus.  
 Tanti est Principibus placuisse ! hâc sorte beatus  
 Alta supercilia induerim , & jam cedere nollem  
 COMMIRIO , summis titulis , & honoribus auctus.  
 Felix ille tuum , magno te iudice Vates  
 Dum trepidant , potuit qui conciliare favorem !

Te sine quæ mea Sors ! regali inglorius aulâ  
 Ad luparæ postes Latius frigeret Apollo ,  
 Infelix , contemptus , iners sine nomine Vates.  
 Nam si surda meos non audit Gallia cantus ,  
 Dicere nec valeo L O D O Ï C I heroïca facta  
 Vocis egens , patriæ ignarusque & transfuga lit-  
 guæ.

Romanum frustrâ jactet me Roma Poëtam.

Tu nostram , ô Princeps , sortem miseratus ini-  
 quam ,

Carminis interpres mediam das ire per aulam ,  
 Nec me torva tuens ad limina prima Satelles  
 Longè arcet : mihi fas , ducet te , penetralia Regum ,  
 Intrare & Luparam , vultumque impune subire  
 Quo MAGNUS beat & populos , & territat hostes.

Nostri , si placeant , nuper tua gaudia , versus ,  
 Hoc munus totum est interpretis ; annuis ultro ,  
 Laus tua facta mea est , si quid laudabile scribo ,  
 Si carnem nitet , ac doctas si molliùs aures  
 Afficit , ingenuum servas sine labe nitorem.  
 Exultare stylo quamvis tua suadeat ætas :  
 Judicio reprimis , nec non ratione magistrâ ,  
 Luxuriantem animum certâ sub lege coerces ,  
 Nec vagus excurris , sensum-ve includis iniquâ  
 Verborum brevitate premens ; das pondera rebus ,  
 Das numeros , simul & verneris das noscere linguæ .

Si

Si quid peccatum est, si paulò obscura pœsis  
 Detineat dubium lectorem; & fortè moretur  
 Tu purgas vitium, lucemque infundis amicam.  
 Ac veluti statuam, qui dum molitur acernam,  
 Si labem advertat, prudens super induit auro  
 Artificis manus, & peregrinos addit honores.

Hâc curâ, his studiis si nos, & nostra tueris;  
 Tuti erimus, stolidæ contra ludibria plebis  
 Indignosquæ sales; tui nostri nominis ultor  
 Alter ut **AVOUSTUS** dabis otia blanda Camœnis.

Mars non invideat. Sua sunt & tempora Marti,  
 Et sua sunt Musis, post longi tœdia belli,  
 Postque triumphatos patriis virtutibus hostes.  
 Quid vetat, ad tempus positis Mars dum silet ar-  
 mis

Musarum alloquio crudos mulcere furores?  
 Hoc magni fecêre duces, hoc Cæsar, & ipse  
 Magnus Alexander, quamquam ad certamina nati.  
 Acriùs ad pugnam redierè; & tu quoque, Musis  
 Non adeo lætantibus, intermissa redibis  
 Ad fera bella, tuis quando auribus æra sonabunt.

Jam video! properas, campo te te arduus infers,  
 Conjugis & teneræ non jam memor, asper in ar-  
 mis,

(Vultûs blanditias delebat Martius horror)  
 Ire ardes, clarosque patris cumulare triumphos  
 Hoc, Musæ, servate caput, servare vicissim  
 Dii bellatores: *vobis debetur utrisque.*



REMERCIEMENT  
 A MONSEIGNEUR  
 LE DUC DU MAINE  
 SUR SA TRADUCTION  
 FRANÇOISE  
 D'UNE PIECE LATINE EN VERS.

**M**A Muse , prenez un air de grandeur & concevez des sentimens dignes de votre fortune. Ces Vers que vous m'avez inspirez , un Prince né du sang de nos Rois. les lit & les relit sans cesse. Il ne dédaigne pas même de compter un Poëte au nombre de ses amis. Quel honneur pour les Poëtes ! quelle gloire pour les Muses !

Il fait plus : touché de la douceur de mon chant , il traduit en François mes Vers Latins avec toute la noblesse, toute l'élégance , & toute la justesse possible ; jusques-là que le Lecteur ne sçait auquel des deux donner le prix, tant la copie ressemble en tout à l'original. Moi-même, quoique l'auteur de cet agréable ouvrage je m'applaudis & je m'admire de plus en plus , comme un pere épris de l'amour d'un enfant qui fait toutes les délices. Ma Muse desaprenant en quelque sorte

te le langage des Romains , libre de la gêne du Vers & devenuë toute Françoisë au gré de mon Prince, paroît toute fiere d'une si heureuse métamorphose. La pièce est si belle qu'en la voyant je m'en crûs presque le pere. C'étoit une méprise & une illusion; mais douce à un Auteur : car enfin il me parut que ce que je voyois , étoit une parfaite image de mon esprit.

C'est ainsi que celui qui se regarde dans un miroir pour juger lui-même de soi; lorsqu'il vient à y découvrir sa figure , est surpris , est charmé de voir que la glace nette & fidelle exprime jusqu'au moindre trait de son visage. Oui, le dirai-je ? grand Prince , digne fils d'un grand Monarque , je me contemple , je me trouve tout entier dans vous ; mais je m'y trouve avec une politesse que ma Muse étrangere & comme barbare en France ne connoissoit pas.

Animé du souffle d'un Dieu plus présent & comme plein de son esprit, je m'élève de terre plus grand que de coûtume ; je prends mon vol dans les airs , d'où je regarde en pitié toute la canaille poëtique que je vois ramper sous mes pieds. Voilà de quel prix il est de plaire aux Princes.

Au reste avec un sort si fortuné , & tant de titres d'honneur , je ne puis me défendre d'un noble orgueil , & je ne sçai si je voudrois maintenant céder le pas à Comire même.

Heu-

Heureux le Poëte qui a pû obtenir le suffrage & la faveur d'un Prince , dont tous les autres Poëtes redoutent si fort la censure, & dont ils n'approchent qu'entremblant? Quelle seroit sans vous ma destinée? Inconnu à la Cour , mon Apollon Latin se morfondroit aux portes du Louvre ; pauvre , méprisé comme un Poëte sans emploi & sans nom.

Car si la France n'entend pas ma voix & si je ne suis pas assez sçavant dans ma langue naturelle pour chanter bien en François les faits héroïques de Louis LE GRAND, c'est en vain que l'ancienne Rome me reconnoît pour un de ses Poëtes , & se fait honneur de mes ouvrages.

Mais , Prince , vous avez eu pitié de mon destin malheureux. Par votre traduction vous m'avez donné une entrée libre à la Cour : un Garde intraitable ne m'arrête plus aux portes ; je pénètre sous vos auspices jusques dans le Cabinet du Roi ; & je puis même voir de près ce front majestueux qui fait le bonheur de ses peuples & la terreur de ses ennemis.

Si mes derniers Vers qui vous font tant de plaisir , ont été reçûs favorablement, j'en ai toute l'obligation à mon illustre Traducteur. Vous voulez bien que je partage avec vous les louanges que vous méritez : s'il y a quelque chose de bien dans ce  
que



que j'écris ; si mes Vers ont de l'élégance , de la netteté & une harmonie qui flatte l'oreille, vous conservez toutes ces graces dans votre traduction. Quoique la jeunesse vive , bouillante & ennemie de la contrainte , aime à s'égayer , à prendre l'essor , vous en temperez le feu par un jugement exact & sévère. La raison , qui vous sert de guide en tout , vous fait renfermer chaque pensée dans de justes bornes. Bien loin de vous égayer , vous ne forcez jamais du sujet , vous ne resserrez point trop ce qui demande un peu d'étendue. Vous donnez de la force & du poids aux choses ; enfin vous faites sentir le nombre , la cadence & tous les agtémens de notre langue.

Si l'original a quelque défaut ; si un endroit manque de clarté & embarrasse le Lecteur ; vous rectifiez ce qui est défectueux ; vous éclaircissez ce qui est obscur , & des défauts mêmes vous en faites des beautés , à l'exemple d'un Sculpteur habile qui découvrant une tache dans le bois qu'il travaille , la cache sous une riche dorure , & répare ainsi un défaut naturel par des ornemens étrangers.

Si vous m'honorez toujours de votre protection & de votre bienveillance , je serai à couvert des insultes & des fades railleries d'une sottise populace. Vous vengerez même mon nom ; & comme un autre AUGUSTE ,

VOUS

vous accorderez un doux loisir à ma Muse.

Que Mars toutefois n'en soit point jaloux : il a son tems comme les Muses ont le leur. Eh quoi ! vous est-il défendu après les travaux d'une longue guerre , après avoir triomphé des ennemis par la valeur & par la prudence que vous tenez de votre auguste Pere ; vous est-il défendu , dis-je , tandis que Mars se repose pour un tems d'adoucir dans le commerce des Muses , ce que l'humeur guerriere peut avoir de rude & de forcé ? Les Grands Capitaines en ont usé de la sorte , César, Alexandre quoique nez tous deux pour la guerre ; & ils n'en revenoient qu'avec plus d'ardeur aux combats. Vous ferez de même , & au premier bruit des Trompettes , vous vous remettrez en Campagne ; non sans que cela fasse quelque peine aux Muses.

Il me semble déjà vous voir partir : vous volez au champ de Mars , insensible presque à la tendresse d'une Epouse qui vous est si chere , & tout terrible sous les armes ; tant l'air martial efface la douceur de vos traits. Vous ne demandez qu'à les combattre & à vaincre pour combler les triomphes de LOUIS LE GRAND par les vôtres.

Muses & vous Dieux de la guerre conservez une vie si précieuse : vous y avez également intérêt.

---

COPIE DE LA LETTRE  
DE MONSIEUR  
LE DUC DU MAINE  
A MONSIEUR DE SANTEUIL.  
DE SAINT VICTOR.

*A Versailles ce 19. Décembre 1696.*

**J**E vous remercie par avance de vos loüanges , choisissez de plus dignes sujets que moi à chanter. Le souvenir de ceux que vous avez célébré depuis que vous êtes au monde , me fait trembler ; quand je songe que j'occupe présentement vos veilles. Laissez-moi dans l'obscurité , ou m'en laissez tirer moi-même. Estimez-moi si vous voulez , je pourrai n'y être pas indifférent ; mais je ne suis point assez chéri du public , pour que ce que vous feriez pour moi augmentât votre gloire ; & vous êtes trop accoutumé à louer des vertus éminentes , pour ne pas sortir de la vérité & de la vraisemblance ; quand vous me prendrez pour objet. Demeurez donc sur la bonne bouche , je vous en conjure ; & contentez-vous d'avoir fait retentir si agréablement les Echos de la Ville & de la Campagne  
du

du mérite de celle qui fait la meilleure partie de moi-même. Je ne rougirai point de vous ? mais souvenez-vous qu'Horace ni Virgile n'ont chanté que des Dieux ou des demi-Dieux.

L. A. DE BOURBON.

IN LEVEM MORBUM  
SALPETRIÆ NIMPHÆ  
CANTILLIACÆ.

EPIGRAMMA.

**I**TE procul procul ite, leves & parcite Morbî.  
 Illa est Borbonidum regali è sanguine nata  
 Nympharum decus, & nostri nova gloria ruris,  
 Quo deinceps risus, quò se se ostenderet ore,  
 Quæ nostros rapit aspectus illa illa  
                   Venustas ?  
 Ite procul, procul ite, leves & parcite Morbî.

A D

SANTOLIUM VICTORINUM,  
VICTOREM CALUMNIÆ.

O D E.

**S** Acrâ quis tibi de comâ:  
 SANTOLI, mentam tollere lauream;  
                   Quis grandem è manibus piis  
 Excussisse lyram perfurit impotens ?

Frustra

Frustra : nam levibus rotis  
 Te fama impositum per populos vehet :  
 Clamoresque faventium  
 Gaudens ; atque tubas & strepitum audies ;  
 Et linguis simul omnibus  
 Diceris Latii carminis arbiter.

FRACUIER,

---

A MONSIEUR DE SANTEUIL,  
 VAINQUEUR DE LA CALOMNIE.

Traduction par le même,

**Q**uel insolent auteur d'une folle satire  
 Veut flétrir les lauriers qui couronnent ton  
 front ,  
 Et tâche d'arracher par un indigne affront  
 De tes pieuses mains l'harmonieuse lyre ?  
 De cet audacieux les efforts impuissans  
 N'impriment point de tache à ta gloire éclatante ,  
 La Déesse à cent voix pour toi toujours constante  
 Te fera triompher de l'envie & des ans ;  
 Et porté sur son char aux quatre coins du monde  
 Tu recevras de l'Univers  
 Les applaudissemens divers ;  
 Et les Latins charmez de ta veine féconde  
 Chanteront que SANTEUIL est l'arbitre des Vers ;

---

Sur l'entrée triomphante de Jesus - Christ  
 en Jérusalem.

**P**OMPA triumphalis quæ tibi , Christe , para-  
 tur ,  
 Funeris in pompam desinet illa tui.

Au-

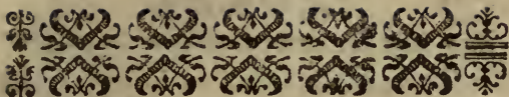
*Au-dessous du Portrait de M. de Santcül  
d'après M. de la Grange, gravé  
par Habert en 1696.*

**Q**UOS indignus ego celebravi carmine Divos  
O utinam ! castis moribus exprimerem.

E P I G R A M M E  
D E M O N S I E U R T U R G O T  
D E S A I N T C L A I R ,  
Maître des Requêtes.

**S**ANTEUIL ne s'est pas mal acquitté de ses vœux  
Il a donné ses soins & son étude,  
A célébrer des Saints les travaux glorieux.  
Pourroient-ils sans ingratitude  
Lui fermer la porte des Cieux.

Fin du Tome premier.



# T A B L E

DE CE QUI EST CONTENU  
dans le Tome I.

<b>F</b> Amille de Santeuil.	page 3
Ses freres , sa naissance & ses Etudes.	4 & 5
Se fait Moine de saint Victor.	6
Ses premiers Ouvrages & sa contesta- tion avec son Frere Claude.	9. & sui.
Son caractère.	10 11. & suiv.
Sa Mort.	22
Ouvrages de Charles Santeuil.	Ibid.
Notre Poëte fait le devoir à un Eco- lier.	29 & 30
Sa pensée sur le nom de Nicodème & sur celui de saint Crépin.	Ibid.
Son sentiment sur les Abbés.	31.
Bon Mot à une Dame & sa réponse.	32
Bon Mot à un Passant , & son déjeuné avec un Chanoine.	33
Tome I.	Y Bons

## T A B L E.

<i>Bon Mot sur une Dame à table , &amp; sur les Cocus.</i>	34
<i>Rencontre sur son Portrait &amp; son aventure avec Dominique.</i>	35 & suiv.
<i>Bon Mot à un Usurier &amp; sur un Prédicateur ; avec un mot de Lettre au dernier.</i>	38
<i>Santeüil boit &amp; mange devant tout le monde à la Comédie.</i>	39
<i>Bon Mot sur les Dames.</i>	Ibid.
<i>Son emportement contre un Prieur qui étoit mort il y avoit cent ans.</i>	40
<i>Bon Mot à une Dame.</i>	41 & 42
<i>Confesse une femme.</i>	Ibid.
<i>Pièces diverses sur cette aventure.</i>	43 & 44
<i>Bon Mot à un jeune Conseiller fils d'un Maître de Coches.</i>	45
<i>Reçoit dix pistoles d'un Abbé pour lui avoir dit des injures.</i>	Ibid.
<i>Bon Mot de l'Arétin.</i>	46
<i>Réponse ambitieuse de Santeüil.</i>	47
<i>Epigrammes sur le cœur de M. Arnauld avec leur Traduction.</i>	48
<i>Son différent avec les Jesuites à ce sujet.</i>	49
	Mot



## T A B L E.

<i>Mot de Lettre à l'Abbé Faidit.</i>	50
<i>Le baillon de Santeüil, &amp; la Traduction.</i>	51 & suiv.
<i>Vers de Santeüil à l'Abbé Faidit sur le vin de Beaune, avec la Traduction de ces Vers.</i>	56 & suiv.
<i>Sa Lettre au Pere Commire.</i>	63
<i>Sa Lettre au Pere Jouvency.</i>	66
<i>Traduction de cette derniere.</i>	69
<i>Son Apologie au Pere Jouvency.</i>	73
<i>Desaveu de Santeüil.</i>	76
<i>Santolius pendens.</i>	77 & suiv.
<i>Santeüil échouant à Port-Royal.</i>	80
<i>Réponse de l'Abbé Faidit.</i>	81
<i>Billet au même.</i>	82
<i>Sa réponse sur les Vers de Sannazar.</i>	83
<i>Vers de Sannazar sur Venise.</i>	Ibid.
<i>Vers de Santeüil sur la Pompe du Pont Notre-Dame &amp; leur Traduction.</i>	84
<i>Santolius pœnitens &amp; la Traduction de cette Pièce.</i>	85. & suiv.
<i>Eclogue de Santeüil.</i>	91
<i>Traduction de l'Eclogue.</i>	94
<i>Son aventure avec le Pere Martin.</i>	99
<i>Lettres qu'ils s'écrivent.</i>	100
<i>Ses Vers sur le rétablissement de la san-</i>	

# T A B L E.

<i>té du Roi.</i>	103
<i>Traduction de ses Vers.</i>	105
<i>M. Dangeois fait croire à Santeuil qu'il étoit malade.</i>	106
<i>Plaisante embrassade de Santeuil.</i>	108
<i>Bon Mot sur les Femmes.</i>	111
<i>Traduction de l'Epître Dédicatoire de ses Hymnes à M. Pellisson.</i>	112
<i>Sa Lettre à M. de Meaux sur le même sujet.</i>	116
<i>D. Maglorii quærimonia.</i>	121
<i>Bon Mot sur les Procureurs.</i>	124
<i>Trait. de Santeuil pour un tour qu'on lui avoit joué.</i>	125
<i>Son amour pour le jeu.</i>	126
<i>Bon Mot à une Dame.</i>	128
<i>Sa négligence à faire une Epitaphe.</i>	129
<i>Souflet de Chantilly.</i>	130
<i>Vers sur ce sujet.</i>	132
<i>Traduction de cette Pièce.</i>	134
<i>Ce qui lui arriva à l'Eglise de la Salpêtrière.</i>	138
<i>Est volé au sortir d'un souper.</i>	139
<i>Repas qu'il fit chez un Abbé.</i>	140
<i>Son aventure avec M. de la Feuillade.</i>	142
	Vers

## T A B L E.

<i>Vers qu'il fit sur la statue du Roi.</i>	143
<i>Reception qu'il fit à des Dames qui venoient lui demander la collation.</i>	146
<i>Sa réponse à un Bourgeois qui venoit lui demander de l'Argent.</i>	147
<i>Sa réponse à une fille qui l'appelloit mon Pere, &amp; son aventure avec son Portier.</i>	Ibid.
<i>La même en Vers.</i>	149
<i>Sa réponse à la fille de son Peintre.</i>	151
<i>Sa réponse au sujet de son Portrait.</i>	Ibid.
<i>Sa réponse à une personne qui le prioit de boire, &amp; à une Dame sur son Portrait.</i>	152
<i>Bon mot sur les Femmes.</i>	Ibid.
<i>Va au Sermon d'un Abbé, ce qui se passa à la collation.</i>	153
<i>Sa dispute avec du Perier chez Ménage.</i>	155
<i>Pièce de Vers de Ménage à l'un &amp; à l'autre.</i>	156
<i>Vers de Santeuil à du Perier.</i>	159
<i>Sa dispute avec Chevalier.</i>	Ibid.
<i>Sur les Femmes enceintes.</i>	161
<i>De ses sereins.</i>	Ibid.
<i>Epitaphe de Lully.</i>	162
	Conte

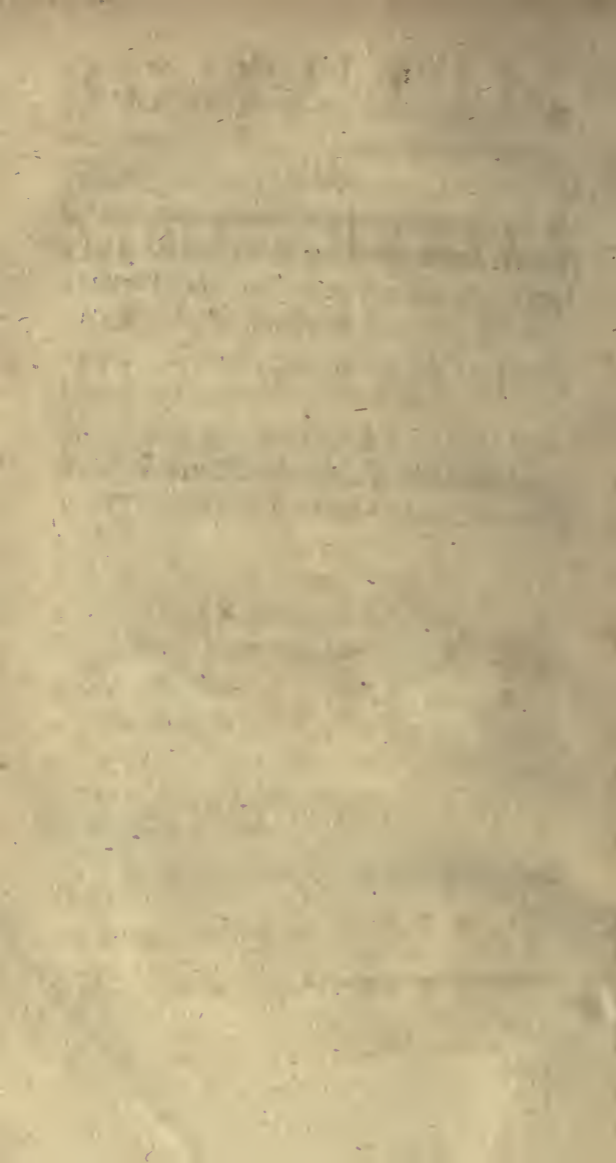
## T A B L E.

<i>Conte d'un oiseau qu'il manqua.</i>	Ibid.
<i>Avanture dans la Place Maubert.</i>	163
<i>Son voyage de Villebel.</i>	165
<i>Son avanture à Vitry, &amp; le tour qu'il joua à deux de ses Religieux.</i>	169
<i>Tour que lui joua un filou.</i>	171
<i>Sers Vers aux Etats de Bourgogne.</i>	173
<i>Santolius moriens.</i>	175
<i>Epitaphes sur M. de Santeuil.</i>	177
<i>Lettre Latine de Santeuil.</i>	181
<i>Inscriptions pour l'Arcenal de Brest, &amp; la réponse à la critique de ses Inscryp- tions.</i>	185 & suiv.
<i>Vers sur la Maison de Plaisance de M. Bossuet, &amp; leur Traduction.</i>	207
<i>Ses Vers sur la maniere que le Clergé doit chanter.</i>	213
<i>Traduction de ces Vers.</i>	215
<i>Ses Vers sur l'argent donné au Roi par les Etats de Bourgogne, &amp; la Tra- duction d'iceux.</i>	219 & suiv.
<i>Ses Vers aux Etats de Bourgogne.</i>	220
<i>Traduction de ces Vers.</i>	223
<i>Ses Vers à M. Pelletier.</i>	227
<i>Salpetria, &amp; la Traduction de cette Pièce.</i>	229
	<i>Autre</i>

## T A B L E.

<i>Autre Traduction en Prose par M. le Duc du Maine.</i>	235
<i>Inscriptions pour Chantilly.</i>	238
<i>Ses Vers à M. le Duc du Mayne.</i>	241
<i>Remerciment du Duc du Mayne.</i>	244
<i>Lettre de Monsieur le Duc du Mayne à Monsieur de Santeuil.</i>	249
<i>Quelques Epigrammes.</i>	250

Fin de la Table du Tome I.



MELANGE

DE

LITTERATURES

A MONSIEUR

DESANTEUIL

SUR SES OUVRAGES.

Tome II.



A COLOGNE,

Chez ABRAHAM L'ENCLUME,

Gendre d'ANTOINE MARTEAU.

---

M. DCC. XLII.

MEMORANDUM

MEMORANDUM

TO THE PRESIDENT

FROM THE SECRETARY

DATE

SUBJECT

RE

FOR YOUR INFORMATION

THE FOLLOWING IS A SUMMARY

OF THE MATTER

AS REPORTED BY

THE COMMITTEE

ON THE SUBJECT

OF THE MATTER

AND THE RECOMMENDATIONS





# MELANGE

DE

LITTERATURES.

A. M. DE SANTEUIL

Sur ses Ouvrages.

*Lettres écrites à M. de Santeuil au sujet de  
la Pièce suivante, par Madame L. A.  
de Bourbon.*

A Marly ce 22. Avril



E suis fort mal contente de toutes les injures que vous me dites, sçachez qu'un bienfait reproché tient toujourns lieu d'offense, c'est pourquoi je ne vous dois plus avoir d'obligation de ce que vous avez fait pour moi. Je vous envoie une Lettre de Monsieur du Maine, j'ai bien envie de voir les Vers de Pluton, il est bien plus aimable que vous, si je lui donnois une carte, il ne la perdrait pas. Vous écriviez plus mal que jamais, à

A ij — peine

peine ai-je pû lire toutes vos injures. Adieu, Monsieur le Marquis, je ne vous pardonnerai point que vous ne me soyez venu voir à Versailles. SALPETRIA.

*Autre Lettre de Madame L. A. de Bourbon.*

A Versailles, ce 18. Décembre 1696.

**A** La fin M. le Prince m'a donné votre Livre, je l'ai parcouru, & j'ai été fort satisfait du latin que j'y ai trouvé; mandez-moi ce qu'il faut que j'en fasse. Je vois par toutes vos Lettres que vous louëz ma Traduction; mais je ne comprends pas bien pourquoi vous dites *à la reserve des trois corrections*, car je les crois presentement de la force du reste. Faites-moi sçavoir vos intentions pour votre Livre; & comptez qu'elles seront suivies. L. A. DE BOURBON,

Pluton petit chien favori de S. A. S. Madame la Princesse, ayant été attaqué l'été dernier d'une petite gratelle, on fut obligé de le faire coucher au chenil avec les autres chiens de chasses, où il recouvra, quelques mois après, sa premiere santé. Mais son absence lui fit perdre pendant un tems, auprès de son auguste Maîtresse, les sentimens de tendresse & de bonté, dont il avoit reçu, auparavant sa maladie, tant de signalez témoignages.

gnages. S. A. S. Monseigneur le Prince , engagea M. de Santeuil à faire une Requête pour l'infortuné Pluton , à laquelle Madame la Princesse ne s'étant point laissée fléchir d'abord, pour lui inspirer plus de pitié, M. de Santeuil fit sa dernière destinée , & exposa les malheurs qui le menaçoient. La seconde Lettre ci après adressée à S. A. S. Monseigneur le Duc du Maine sur ce sujet , fera connoître le reste. Comme toute cette petite historiette a beaucoup plu dans le monde , & que la Requête du petit chien Pluton est une des pieces les plus galantes de M. de Santeuil , j'ai cru faire plaisir aux lecteurs en leur procurant les moyens de la lire, & tout ce qui a été fait à cette occasion.

---

*Lettre de Monsieur de Santeuil à S. A. S.  
Monseigneur le Prince.*

C'Est ici , Monseigneur , plus votre Ouvrage que le mien. On imprime la Requête de Pluton avec une belle Vignette. Toute cette Piece ne sera pas si chienne , & j'y mettrai mon nom comme Annibal Carache le mettoit à ses Tableaux. J'attends de Votre Altesse ses remarques , dont je fais gloire de profiter.

SANTIOLIUS VICTORINUS.

*Autre Lettre*

Ce onzième Décembre.

**I** *Terum atque iterum dico* : M. le Prince a ma Traduction , voici toutes les manières d'expliquer *quantus in ore lepos*.

Quelle harmonie & quel accord dans tous les traits de son visage !

Quel biant & quelle finesse dans son teint !

Combien , & quelles graces , & quel fard dans son visage !

Choisissez parmi toutes ces Versions , & ageancez celle que vous aimerez le mieux ; mais que ce soit de concert avec M. le Prince , & faites aussi à votre Latin la correction dont il vous parlera sûr.

*Quamquam ô grande nefas fraudem imponere fraudi.*

L. A. DE BOURDON.

## PLUTO CATELLUS

A D

## SERENISSIMAM PRINCIPEM

## EXPOSTULATIO.

**Q**UÆ mea fors ? audite canes , audite Catelli ,  
 Natum ad blanditias & genus omne canum.  
 Sed Domina imprimis non jam mea , polite flexo ,  
 Oro , ne precibus sis malè surda meis.  
 Ille ego , qui quondam Regali exceptus in Aulâ ,  
 Heu ! nunc sub tecto paupere vivo miser.  
 Pane nigro , & vili jejunos nutritior escâ ,  
 Potus , lac acidum ; frigida terra thorus.  
 In panam me Regificis è sedibus arces ,  
 Nec me homines inter degere jam licitum est.  
 Vivo canes inter , qui me risere sodalem ,  
 E numeroque canum doleor ipse canis.  
 Horrisonis terrent tenues latratibus auras ,  
 Nayades attonita fluminis ima petunt.  
 Vilis , spretus , inops pronâ cervice soluto  
 Magnâ mole canes , & mihi penè lupos.  
 Hæc leviora : aliquid me me magis urit , alendis  
 Qui canibus servit , dat mihi jura serox.  
 Trux succedit herus ; jam non vocor amplius , olim  
 PLUTO tuus , dederat quod mihi nomen amor.  
 Rustica vox pro blanditiis sonat auribus , & me  
 Fustibus , ore minax antra subire jubet,  
 Urbe procul , procul aulâ , & quod funestius , à te  
 Deseror infelix ; qua mea culpa fuit ?  
 Avulsum gremioque tuo , mensaque , thoroque ;  
 Quid superest ? saxi obrue me , vel aquis.  
 Ah ! potius subeat melior sententia mentem ?

PLUTO rogat, PLUTO, semper, ut ante, tuus,  
Si tangunt te nostra, tui miserere catelli,

Eripe me tantis chara Magistra, malis  
Ubi nunc faustique dies, noctesque beata?

Cum nos mensa eadem nos caperetque thorus  
Quam tantis dapibus vescebar! & optima mensa  
Fercula surripiens fur tibi gratus eram

Tu malè compositam gaudebas pectere barbam,  
Cui cedant caprea, barbiferique patres.

Hirsutique pili dextrâ poliente redibant  
In se se, pexis & suus ordo pilis.

Saltando tibi conabar persolvere grates?

Hi crebri saltus pondera vocis habent.

Non ego munificas cessabam allambere linguâ,

Qua mihi praebebam fercula grata, manus.

Quin etiam audebam pedibus stans rectus in altis;

Qua non spontè dabas oscula, surripere.

Sape laceffitus potuissem insigere dentem,

Dens parcebat hebes? ladere nescit amor.

Et memini, ut posses tibi conciliare soporem,

Te vidi doctos volvere sapè libros.

Auribus arrectis capiebam verba; tuosque

Mens tua nota mihi nutibus atque sonis.

At dum blanda quies paulatim illapsa per artus,

Claudit, & irrepent lumina fessa sopor.

Excubias vigilas Domina bene fidus agebam:

Ceu mediâ positus nocte satelles eram.

Quid me ergo immeritum post tot benefacta relinquis

Crudelis! longum mittis in exilium:

O duras hominum mentes! ô corda ferarum.

Pli. f. quàm humana! tuam posco, negasque fidem.

Sed quid vana loquor? de te meliora, redibo,

Nam reditum inspirans accelerabit amor.

Cuncta favent; Princeps sortem miseratus iniquam

Oravit causam, nos amat ille, m'am.

Si non ista movent, Galateam attentius audi,

Optima eget grandi causa patrocínio.

De me mira canet, tonsâ me in pelle nitentem.

*Dicet , & exutum jam rediisse caput.  
Restituit natura pilos , barbamque vetendam.  
Perdideram barbam , perdideramque pilos.  
Si rursum moveat brevior comæ ; munere amici  
Induam adoptivos , mos viget ille , pilos.  
Non adè informempuro me fonte videbam  
Nuper ; Nympha loci , SYLVIA , testis erat.  
Me quoque spectabat stupefacta silentibus undis ,  
Fons Cantilliaci , SYLVIA , ruris amor.  
Quod si nulla mea tangit te cura salutis ,  
Plutonis stygias PLUTO redibo domos.*

E rure Cantilliaco,

---

LA REQUÊTE DU PETIT  
Chien PLUTON à Son Altesse  
Sérénissime Madame la Princesse.

TRADUCTION.

**E**Pagneuls & Bichons écoutez mon malheur ;  
Et vous qui par mille caresses ,  
Gagnez le cœur de vos Maitresses ,  
Beaux Doguins , beaux Levrons partagez ma  
douleur :

Mon destin m'oblige à me plaindre ,  
Et je ne puis plus me contraindre ,  
Je vais tâcher de fléchir le courroux  
De mon adorable PRINCESSE ,  
Si je pouvois regagner sa tendresse ,  
Que mon sort feroit de jaloux !  
Mais hélas ! ce n'est plus la même ,  
Ce n'est plus ce PLUTON qu'elle aime.  
PLUTON qui fut reçu dans la royale Cour  
Avec tant de marques d'amour.

C'est

C'est un banni dont sa colere  
 Cause maintenant la misere  
 Si cependant d'un visage plus doux  
 Elle veut regarder PLUTON à genoux ;  
 Elle pourroit rompre mes chaînes ,  
 Je lui dirois toutes mes peines :  
 C'est à l'infortuné PLUTON  
 Que tout maintenant fait la guerre ;  
 Du lait tourné , c'est sa boisson ,  
 Pour ses mets du pain bis , pour son lit c'est la  
 terre.

Eloigné de votre Palais  
 Je ne suis plus compté du monde ;  
 Est-ce vivre comme je fais ?  
 Une meutte qui toujours gronde  
 Auprès de qui je paroiss moins que rien ,  
 Et dont l'insolence est extrême  
 Je ne me connois plus moi-même.  
 Je ne puis plus me nommer Chien ,  
 De leurs abboiemens, les airs semblent se plaindre,  
 Les Nayades tremblent de peur ,  
 Et le fond de leurs eaux leur paroît un lieu sûr ,  
 Qui les empêche de rien craindre.  
 En quel état puis-je être alors  
 Entendant toujours ce tonnerre ?  
 Dans cette extrémité j'affecte un faux dehors ,  
 Pour éviter l'effet de leur colere ,  
 Et ma complaisance est la loi  
 Qui défend à ces loups de se jeter sur moi ;  
 Ma peine n'est pas-là bornée ,  
 Et ma cruelle destinée  
 Ne se contente pas encore de ses malheurs.  
 Le barbare qui nous commande ,  
 Est sur-tout ce que j'appréhende ;  
 Il faut essuyér ses humeurs ,  
 Ce n'est plus PLUTON qu'on appelle ;  
 C'est un pauvre Chien qu'on querelle ,  
 Ou plutôt le pauvre PLUTON



Que ce Maître cruel menace du bâton.  
Ce langage, grands Dieux, m'est-il donc ordi-  
naire !

De votre cher PLUTON est-ce faire aucun cas ?  
Et ce nom que l'amour lui donna pour vous plaire  
Contre un injuste sort n'a-t'il point quelque appas ?

Non, c'est en vain que je l'espère,  
Ce brutal ne me connoît pas.

Dans ce fatal exil prévoyez mon trépas,  
PRINCESSE, ou moderez l'excès de ma misère.  
Car que me reste-il éloigné de vos yeux ?  
Trouvai-je des douceurs dans ces funestes lieux  
Après qu'auprès de vous j'ai goûté mille charmes,  
Dont la memoire encore me fait verser des larmes ?  
Je me vois arraché du milieu de vos bras,  
Je n'ai plus votre lit, je n'ai plus votre table,  
J'ignore cependant ce qui me rend coupable.

PRINCESSE dans cet embarras,  
De votre chere PLUTON n'épargnez plus la vie,  
Pour me la conserver je ne fais nul effort,  
Si vous prenez plaisir à me la voir ravie,  
Que les Rochers ou l'eau décident de mon sort.

Quels sentimens j'inspire à ma PRINCESSE !  
Laissons-la pour PLUTON avoir quelque retour,  
Il faut peu de chose en amour,  
Pour réveiller une tendresse ;  
Oùi, PLUTON vous en prie, adorable Maî-  
tresse !

De mes malheurs prenez compassion,  
Et si je vous suis cher dans cette occasion,  
Finissez tous mes maux & calmez ma tristesse.  
Que sont-ils devenus, hélas ! ces jours heureux  
Où rien n'égalait ma fortune,  
Ayant même lit pour tous deux,  
Et dont la table étoit commune,  
Les mets les plus délicieux  
Étoient mon ragoût ordinaire,  
Je vous les dérobois, je savois lors vous plaire ;

Dans

Dans ce tems le voleur étoit coer à vos yeux.  
 Pour me rendre poli vous preniez tant de peine,  
 Aussi n'étoient-elles pas vaines,  
 Avec ce peigne je paroissois charmant,  
 Ma barbe faisoit honte à la gente Barbuë,  
 Et la chevre évitoit ma vue ;  
 Ils me cedoient tout à l'instant.  
 Vous aviez l'art aussi d'une main bienfaisante  
 De rabattre les poils qui vouloient s'heriffer ;  
 L'art répon'oit à votre attente,  
 Sous cette belle main ils sçavoient s'abbaïsser.  
 Pour de si grands bienfaits, je rendois quelque  
 hommage,  
 Mes sens de mon devoir étoient le vrai langage,  
 Je léchois mille fois le jour  
 Les mains de ma chere Maitresse,  
 Ces mains me prodiguoient sans cesse  
 Les plus délicats mets qu'inventoit son amour.  
 Ainsi charmé, je sçavois par finesse  
 Dérober des baisers qu'on ne m'eût point donnez ;  
 Et dans ces momens fortunez,  
 C'étoit tendresse pour tendresse.  
 Quelquefois agacé j'aurois pu me vanger :  
 L'amour me l'offroit sans danger ;  
 Mais ma dent n'est pas sanguinaire.  
 Hé ! quel mal l'amour peut-il faire ?  
 Pour vous procurer le sommeil,  
 Je m'en souviens encore, selon votre maxime  
 A mille bons auteurs vous donniez votre estime,  
 J'avois à vous entendre un plaisir sans pareil,  
 Ce que vous y lisiez, je semblois le comprendre,  
 J'étois attentif à la fois  
 A vos gestes & à votre voix.  
 Mon assiduité devoit bien vous surprendre ;  
 Mais lorsque le sommeil avoit de ses pavots  
 Frotté vos yeux lassez d'une longue lecture,  
 Et que pour vous donner enfin quelque repos ;  
 Ces yeux se soumettent aux loix de la nature ;

De même qu'un Soldat qu'on met en faction ;  
Autour de votre lit j'étois en sentinelle.

Ainsi votre pauvre PLUTON  
Vous faisoit nuit & jour une garde fidelle ;  
Après ce que j'ai fait , peut-on m'abandonner  
Ingrate ! oubliez-vous si-tôt tous mes services ,  
A cet exil affreux pourquoi me condamner ?  
Ai-je donc mérité de si cruels supplices ?

Ah ! quelle est cette dureté  
Que l'on remarque dans les hommes ;  
Nous autres bêtes que nous sommes ,  
Nous avons moins de cruauté :  
C'est donc en vain que je vous prie ,  
Que vous me rendiez votre cœur :  
Vous n'écoutez point ma douleur ;  
Et je n'attends plus rien de votre barbarie.

Que dis-tu , PLUTON , pense mieux ,  
Malgré ta PRINCESSE infidelle  
J'entens l'amour qui te rappelle ,  
Et qui te fait quitter ton séjour odieux :  
Tout seconde ton entreprise ,  
Un PRINCE prend ta cause en main ,  
Puisque CONDE' te favorise.

Si cependant votre insensible cœur ,  
Ne peut être touché par un tel Protesteur ,  
Écoutez du moins GALATHE'E ,  
A la plus juste cause il faut un grand appui ,  
Je n'ai plus d'autre espoir que sur elle aujourd'hui ,  
Pour appaiser ma PRINCESSE irritée.  
Vous entendez que PLUTON votre Chien  
A son embonpoint ordinaire ,  
Que pour le rendre encore plus digne de vous  
plaire

La nature n'épargne rien ,  
Que sa barbe sur tout , qu'une affreuse disgrâce  
Avoit fait tomber de sa place ,  
Pàroît avec plus d'agrément.  
Que sa tête a repris son premier ornement.

Que

Que si ma courte chévelure  
 Me rend ridicule à vos yeux  
 Avec des coins je serai mieux ,  
 C'est d'aprésent l'ordinaire patûre :  
 Je ne suis pas encore si fort à mépriser ,  
 Je me vis l'autre jour dans l'eau de Fontaine ,  
 Y cherchant quelque trait qui pût finir ma peine ,  
 Je n'en trouvai que trop pour me favoriser ;  
 La NYMPHE du lieu fut ravie  
 De voir votre PLUTON si beau ,  
 Et le murmure de son eau  
 Cessa dans le temps que SILVIE  
 Me regardoit avec étonnement ,  
 Elle de CHANTILLY qui fait tout l'agrément.  
 Que si malgré ce que j'ai pû vous dire ,  
 Le sort du malheureux PLUTON ,  
 Ne vous garde plus en aucune façon ;  
 Je finirai sans doute un si cruel martyre ,  
 Et de PLUTON le manoir stigueux ,  
 M'enlèvera bieu-tôt de ces funestes lieux.

Par M. de BORDECRAVE  
 Docteur E. M.

---

Lettre de Monsieur de Santeüil à  
 S. A. S. Monseigneur le Duc  
 du Mayne.

*A Chantilly.*

**M**ONSEIGNEUR ;

Mon petit chien vient à vous pour être  
 caressé. Il vit encore après avoir été écor-  
 ché ; Madame la PRINCESSE n'ayant pas ré-  
 pondu

pondu à sa Requête , a donné occasion à cette seconde Pièce. Car son Altesse Sérénissime , Monseigneur le PRINCE , lui écrivit en faveur de PLUTON ; point de réponse. Cela nous fit croire qu'elle l'avoit abandonné : je fis cette Pièce , & quoique Madame la PRINCESS E l'aye rappellé de son exil , c'est notre folie de ne vouloir rien perdre ; & tel Poëte voudroit que tout Paris fût brûlé , pourvû que sa pointe fût approuvée dans un incendie universel. Voilà ce qui a acquis aux Poëtes le titre de foux. Ne vous scandalisez pas si je suis devenu Chien de Poëte , ou Poëte de Chien , le Proverbe est pour moi ; *Qui m'aime, aime mon Chien* ; Ce n'est qu'à CHANTILLY que je suis profane ; à saint Victor tout respire la Sainteté. Je prie votre Altesse de recevoir mes ouvrages ; celui que vous avez est pour le Roi , PLUTON voudroit bien être habillée à la Françoisé. Adieu mon PRINCE , qui faites tant d'honneur aux belles Lettres , *Non invenient sacula parent.*

SANTOLIUS VICTORINUS.

PLU:

PLUTONIS CATELLI  
FATUM

AD SERENISSIMAM PRINCIPEM.

ILLIUS POSTREMA VERBA.

**E**RGO nostra tuum non flexit epistola pectus  
 Crudelis? nostra nil potuere preces?  
 Quò tibi cessit amor? Teneri quò cura Catelli?  
 Non promissa semel nunc ubi prisca fides?  
 Ille tuus PLUTO, nuper tua gaudia, PLUTO,  
 Qui modò gentis er. m, lausque, decusque mea.  
 Pauper, nudus, inops, peregrinus & exul ab aulâ  
 Opprobrium pagi nunc ego vivo miser.  
 Non benè conveniunt lepidis lamenta catellis.  
 Nati ad blanditias, turba jocosa, sumus.  
 Illecebris trahimur, trahimur dulcedine vocis.  
 Nos mollesque joci, blandaque verba juvant.  
 Ludere, nugari non dedecet: optima pars est  
 Muneris hac nostri, mille placere modis.  
 Si quando juvat irasci, quam fingimus iram,  
 Hac brevis in dulces desinit ira jocos  
 Et benè si memini, tibi sic, Regina, placebam,  
 Et conviva tuus, perpetuusque comes.  
 Oscula mille dabam, reddebas oscula mille,  
 Creber perque tuos ire, redire sinus.  
 Nec crudelis herus longo me fune trahebat;  
 Ne te desererem, vox tua funis erat,  
 Sapè breves, fateor campo lascivus aperto  
 Tentavi, simulans longiùs ire fugas;  
 Et quanquam similis fugienti, ad jussa redibam  
 Protinus ingremium, casta puella, tuum.

Dic

Dic ergo unde tuus ; dic unde refruxerit ardor ?

Conveniuntne meis tot mala criminibus ?

Dic causas , odii PLUTONEM nuper amabas ;

Nobis mensa eadem , lectus & unus erat

PLUTONEM domus omnis , & atria longa sonabant

PLUTONEM , miserum me m. d. cuncta silent.

Tanti causa odii , si non male suspicor , illa est ;

Displicui : Magnum est displicuisse scelus.

Non jam Pluto tuus , quamquam & tuus ; aspera  
vitam

Fata adiment , nostram non tamen illa fidem.

Indiderat quidquid canibus natura ferinum ,

Exueram ; Domina captus amore mea

Non furor , aut rabies , nec me mala corripit ira ,

Conveniet rabidis ira , furorque lupis.

Attentus tibi saepe , tuis è moribus hausi

Urbanos mores , dedidicique feram ,

Ipsi mitescant positâ feritate leones ;

Blanda tuo , Princeps , si datur ore frui.

Pingitur in toto & spirat clementia vultu ,

Quodque geris vultu , moribus esse probas.

Sic ego mitis eram , docilisque & nescius ira ,

Exemplo sapiens compositusque tuo

Adjiciam quid plura ; canes audite , meamque

Invidi sortem , qui tenet astra , canis.

CONDICI potui mihi conciliare favorem ,

Sit quanti , nescis , ponderis ille favor ?

Quin etiam venit in partem Galathea doloris ;

Illi charus eram , mi quoque chara fuit.

Et placidis qua me fons SYLVIA viderat undis .

Non potuit lacrimas tunc retinere suas.

Sola meos gemitus , & tristes surda querelas

Non audis , aures obstruis ipsa tuas

Vivo canes inter , quos & sitis urit , & urget

Implacata fames , quos facit ira lupos

Triste quod augurium , dira qua mortis imago ?

Effusa tellus sanguine tincta madet.

Jam jam acciunt dentes , crebris & hiatibus ora

*Diducunt , vivus devoror antè necem.*  
*Vestigant prædam , rabidi solatia ventris ;*  
*Actum est prædæ avidis PLUTO fit esta lupis.*  
*Dilantor ; crepitant teneri sub dentibus artus ,*  
*En meus irrorat guttura sicca cruor.*  
*Fortè mea absumpto restabit corpore pellis ,*  
*Exuvias , Princeps , accipe , quæso , meas.*  
*Illæ tuos cedat , funestum munus , in usus ,*  
*Vestiat & niveas pellis amata manus.*  
*Arcebit frigus ; nostra nam semina flamma*  
*Servat adhuc , latet hîc non moriturus amor*  
*Palpabis : potesque pilos , hæc forsitan addes ;*  
*Hæ sunt relliquæ , quas gero , PLUTO , tuæ ,*  
*Non totus moriar pars utilis illa manebit ,*  
*Scis nostri , hoc dono , post mea fata memor.*  
*Dixerat hæc ; vitamque canum sub dente reliquit.*  
*Debuit heu ! fato nobiliore mori.*





---

L A M O R T  
D E P L U T O N ,  
P E T I T C H I E N  
D E M A D E M O I S E L L E  
D E C O N D E .

*Et ses dernières paroles adressées à son  
Altesse.*

**M**A Lettre n'a donc pû desarmer vos mépris,  
Cruelle je vous trouve insensible à mes cris.  
He ! que sont devenues ces soins, cette tendresse,  
Cette foi qui pour moi devoit durer sans cesse ?  
Moi, qui fus si long-tems l'objet de votre amour :  
Moi qui fus l'ornement des Chiens de votre Cour,  
Exilé maintenant pauvre, nud, misérable,  
Je suis d'un simple Bourg le jouët méprisable.

Mais, sied-il à PLUTON de pousser des regrets ?  
Non, non, c'est pour les yeux que les Bichons  
sont faits

Aux attraits d'un coup d'œil, d'une voix douce &  
tendre,

A des signes flâteurs nous aimons à nous rendre :  
Nous folâtrons sans cesse ; on folâtre avec nous ;  
Plaire en jouant, tel est notre emploi le plus doux ;  
Et quand d'un vain courroux nous affectons l'usage  
Sa chaleur à l'instant fait place au badinage.

C'est ainsi que sans cesse à table, à vos cotez,

B ij      Ma

Ma Reine, je plaisois à vos sens enchantez ;  
 Mille baisers donnez m'en faisoient rendre mille ;  
 A voltiger sur vous on me voyoit habile ;  
 Et de l'attache alors connoissant peu le poids ,  
 Je n'avois pour lien que votre seule voix.  
 Souvent, lorsqu'entraîné par une fuite vaine  
 Je semblois loin de vous m'échapper dans la plaine,  
 Reviens, me disiez-vous, & je cessois de fuir.

Quel crime ai-je donc fait & pourquoi me haïr ?  
 Parlez: Pluton pour vous autrefois tout aimable,  
 Pluton qui partageoit votre lit votre table ,  
 Pluton dont chaque instant vous répétiez le nom,  
 Je n'entends plus nommer le malheureux Pluton.  
 Pourquoi de ces mépris déviens-je la victime ?  
 J'ai déplu; chez les Grands, déplaire est un grand  
 crime.

Pluton n'est plus à vous: Qu'ai-je dit? Plus à  
 vous ;

Ah! je perdrai le jour, sans perdre un nom si doux;  
 J'avois quitté pour plaire à ma jeune Maîtresse !  
 Ce qu'aux Chiens la nature inspire de rudesse.  
 Loïn de moi les accès d'une noire fureur ,  
 J'abandonnois aux Loups ces transports pleins  
 d'horreur.

Attentif à vous voir, un si sage modèle,  
 Princesse, adoucissoit mon aigreur naturelle:  
 Ce front serain, cet air, dont la tranquillité  
 Feroit même aux Lions perdre leur cruauté;  
 Cette tendre bonté, dont les douces lumieres  
 Ainsi que dans vos yeux brillent dans vos manieres;  
 Tous vos traits, redressant mon penchant emporté,  
 Ne m'inspiroient que zèle & que docilité.

Chiens écoutez: & toi, Canicule importune,  
 Moins fière de tes feux: admire ma fortune  
 CONDE' m'a quelquefois honoré d'un souris ;  
 CONDE'.... de sa faveur si tu sçavois le prix !  
 J'ai vû même, j'ai vû la tendre GALATHE'E  
 Partager les chagrins de mon ame agitée;

Et SYLVIE , à l'aspect de mes vives douleurs  
 N'a-t-elle pas grossi son onde de ses pleurs ?  
 Vous seule , qui causez mes mortelles allarmes ;  
 Hélas , vous êtes seule insensible à mes larmes !

Où suis-je ? entre des Chiens qu'un dévorant  
 courroux ,

Qu'une implacable faim irrite , & change en loups.  
 Quel augure cruel ! quelle funeste image !

La terre sous leurs pieds est teinte de carnage ;  
 Ils aiguïsent leurs dents ; quels gouffres j'entrevois :  
 Ciel ! est-ce donc trop peu de mourir une fois ?

Mais à fondre sur moi leur rage les anime.  
 C'en est fait , de ces Loups PLUTON est la victime ,  
 Mon sang arrose enfin leurs gosiers altérez ,  
 Et leurs dents font gémir mes membres déchirez.

Ah , si ma peau du moins échappoit à leur rage ,  
 Princesse recevez ce déplorable gage ;

Et qu'on me voye un jour , contre les noirs frimats  
 Défendre , quoique mort , & vos mains & vos bras  
 Ne craignez point le froid ; non , cette peau fidelle  
 Doit nourrir à jamais mon ardeur immortelle.

Peut-être de la main polissant ce manchon ,  
 C'est ta peau , direz-vous , infortuné PLUTON !  
 Puissai-je ainsi , pour vous survivant à moi-même ,  
 Vous retracer les soins de ma tendresse extrême !

A ces mots PLUTON meurt sous la dent d'un  
 Mastin ,

PLUTON trop digne , hélas , d'un plus noble  
 destin !

## AUTRE TRADUCTION.

**M**A Lettre n'a donc pû fléchir votre rigueur ;  
 Et je n'ai pas sçu l'art d'amolir votre cœur ?  
 Cruelle ! L'amitié que vous m'aviez jurée ,  
 S'est donc entièrement loin de vous retirée ?  
 De votre petit Chien vous n'avez plus de soin ;  
 Et vous m'abandonnez dans mon plus grand besoin ;  
 Moi.

Moi votre chere PLUTON l'objet de vos tendresses  
 A qui vos belles mains faisoient tant de caresses ,  
 Par un fatal revers je languis aujourd'hui ,  
 Absent de votre Cour , pauvre, nud, sans appui :  
 Que puis-je devenir dans cet exil funeste ?  
 Tout azile me manque & chacun me déteste.  
 Succombant sous les maux dont je suis affailli ,  
 Opprobre des mortels , j'erre dans CHANTILLI.  
 La plainte à mes pareils est toujourns mal séante ;  
 Nous sentons à la joie une invincible pente :  
 Et prêts à badiner en tous tems , en tous lieux ,  
 Nous ne sommes jamais à personne ennuyeux ,  
 La nature nous porte à folâtrer sans cesse ;  
 Nous sçavons prodiguer caresse sur caresse ;  
 Nous varions toujourns les divertissemens ;  
 Et si nous paroissions pendant quelques momens ;  
 Saisis d'un fier dépit , transportez de colere ,  
 Ces coleres ne sont que feintes pour mieux plaire.  
 Et même ces transports qui ne durent que peu ,  
 Se terminent toujourns par un aimable jeu ;  
 J'avois sçu m'acquérir , adorable PRINCESSE ,  
 Par de si doux moyens toute votre tendresse ,  
 De vous baiser jamais vous ne m'avez vû las ,  
 Et de me rebaiser vous ne vous lassiez pas.  
 Couché sur votre sein je faisois vos délices ,  
 Pour vous plaire j'usois de tous mes artifices.  
 Lorsque pour mieux avoir des passe-tems si doux ,  
 Vous vouliez me tenir long-tems auprès de vous ;  
 Il ne vous falloit pas prendre la moindre peine ,  
 Vous n'aviez pas besoin du secours d'une chaîne.  
 Et votre aimable voix étoit le seul attrait ,  
 Qui m'entraînoit vers vous par un charme secret ;  
 Quelquefois je feignois d'aller prendre la fuite ,  
 Mais sur votre beau sein je revenois bien vite.  
 Et pour lors plus serré dans vos embrassemens ,  
 Vous redoubliez pour moi vos doux empresses-  
 mens ,  
 Ces retours amoureux , ces petites malices

Me rendoient plus aimable , augmentoient vos délices.

Rien n'égaloit alors votre tendre amitié ,  
De vos plaisirs souvent je goûtois la moitié ,  
Couché dans votre lit , mangeant à votre table ;  
Vous vouliez que de vous je fusse inséparable.  
Que n'avez-vous toujours le même sentiment ?

Et quel est le motif de votre changement ?  
Ce n'est pas ( je l'avouë ) une faute légère ,  
D'avoir eu le malheur de pouvoir vous déplaire.  
C'est-là tout mon forfait : mais il surpasse aussi  
Tous ceux que l'on a pû commettre jusqu'ici.

J'espère toutefois que pour cet offense ,  
Vous laisserez, PRINCESSE, agir votre clémence ;  
Aussi chacun ne voit qu'agrémens, que douceurs,  
Sur votre beau visage ainsi que dans vos mœurs ;  
Ces douceurs dans mon ame ont détruit la rudesse  
Et la férocité de ceux de mon espèce ,

Et depuis l'heureux tems que je suis près de vous ,  
J'ai pris un naturel sensible , tendre & doux ,  
C'est par-là que j'ai sçû dans le monde me faire  
Avec tant de succès l'art singulier de plaire.

CONDE' m'aimoit , CONDE' de mes maux a pitié.  
On ne peut priser trop une telle amitié.

Ce destin en bonheur me fait passer sans doute ,  
Le sort du Chien qui luit dans la céleste voute ,  
On m'a de plus appris que GALATHE'E en pleurs ,  
Paroît dans votre Cour sensible à mes malheurs  
Elle que j'ai toujours si tendrement chérie

Votre seul cœur pour moi n'est qu'un cœur de ro-  
cher ,

Je suis entre des Chiens affamez , dont la rage  
Ne respire que sang , qu'horreur & que carnage.  
Je ne puis soutenir leurs regards furieux ,  
Contr'eux que puis-je seul dans ces sauvages  
lieux ?

C'en est fait & je vais être leur nourriture ,  
Ma tendre chair leur sert de vivante pâture ,

Et

Et mes membres déjà déchirez par morceaux  
Craquentent sous les dents de ces cruels Bour-  
reaux.

Ma peau restera seule après ce sort funeste  
PRINCESSE, en expirant je vous offre ce reste ;  
Acceptez cette peau du malheureux PLUTON,  
Elle vous servira d'un commode MANCHON ;  
Par lui contre le froid vos mains en assurance ,  
Braveront des Hyvers toute la violence.  
Et dans cette dépouille elles rencontreront ,  
Les feux de mon amour qui sans cesse vivront ?  
Puisque vous toucherez souvent un si cher gage ;  
Le sort me rend heureux loin de me faire outrage,  
Cet objet rappelant votre premier amour ,  
Vous forcera sans doute à dire quelque jour :  
*Mon cher Pluton , qui m'a si souvent divertie ,  
Toi que j'ai tant aimé , toi qui m'a tant chérie ,  
Tu n'es pas tout-à-fait séparé d'avec moi ,  
Et je porte en mes bras ce qui reste de toi.*

De grace faites donc qu'un tel présent , PRIN-  
CESSE,

Dans votre souvenir me conserve sans cesse ,  
Ainsi par-là PLUTON un peu devant sa mort  
Il étoit digne , hélas ! d'un moins tragique sort.

*Par Monsieur DU CASTELET  
Gentilhomme du Languedoc ,  
& sçavant Mathématicien.*



S U I T E  
 D U M E L A N G E  
 D E  
 L I T T E R A T U R E S .

---

*Lettres écrites à M. de Santeuil.*

**J**E suis trop votre servante , pour ne vous pas donner un petit avis , si vous voulez conserver vos deux oreilles , gardez-vous bien de montrer à personne la perte de Chantilly , sérieusement M. le Prince est d'une colere horrible contre vous , de ce que vous l'avez envoyée à M. le Duc du Maine ; il dit que vous ne pourriez jamais vous empêcher de la faire voir à quelqu'un , & que si cela vous arrive , il ne vous pardonnera point. Vous voyez que vos oreilles courent grand risque , peut être n'en serez-vous pas quitte pour cela , il vous en pourra bien coûter le nez , cela seroit fort fâcheux ; je vous ai trop d'obligation pour ne vous pas avertir des menaces de M. le

*Tome II.*

C Prince ,

Prince, je vous ai excusé tant que j'ai pu ; mais cela ne l'a point apaisé. Adieu, prenez bien garde de faire quelques folies.

SALPETRIA.

*Autre Lettre.*

A Versailles ce 4. Avril.

**J**E suis fort fâchée que vous ayez laissé perdre votre canne, cela est bien vilain d'avoir si peu de soin de ce que je vous donne, je ne vous pardonnerai point que vous ne me soyez venu voir ici. J'ai été malade il y a quelques jours, & vous ne m'avez seulement pas demandé de mes nouvelles : on dit que M. le Prince doit aller bien-tôt à Chantilly ; j'espère que vous aussi, si vous y êtes, nous ferons bien des roties au vin & nous courerons la forêt comme des Bachantes ; je verrai si vous êtes assez sage pour mériter que je vous donne une autre canne. Adieu, Monsieur le Chanoine Régulier, je me recommande à vos prières.

SALPETRIA.

*Je vous remercie de vos Livres, ils sont fort beaux.*



---

A Fontainebleau, ce 16. Octobre.

*La Dona Salpetria au Marquis de la petite  
Maisonnerie.*

SALUT.

C E n'est point moi qui ai chargé de Lettres le Valet de pied de Monsieur du Maine, je n'eus pas le tems d'écrire à personne ; je crois que vous n'auriez pas voulu que je perdissè la Messe pour vous écrire. Je suis fort mécontente que vous m'ayez comparée à la Maréchale d'Estrées dans la lettre que vous écriviez à M. du Maine ; cela est bien vilain de ne point entendre raillerie : puisque cela est, je ne plaisanterai plus avec vous, & je vous parlerai tou'ours sérieusement. Ce n'est point moi qui vous ai donné des épitettes, & vous s'avez bien qui c'est qui vous a appellé Salpetria & le Marquis de la petite Maisonnerie. Nous serons tout-à-fait broüillés si vous ne m'envoyez les Vers que vous avez pour moi ; c'est une mauvaise raison de dire, que c'est parce qu'ils sont Latins que vous ne me les voulez pas faire voir : vous venez de m'en envoyer qui le sont, & je les ferai expliquer par M. du Maine ou par quelqu'autre connoisseur. Adieu, M. le Chanoine Régulier, je prie

C ij Lieu

Dieu que vous vous cassiez la tête en faisant la culbute, & que l'on rebarbouille votre portrait.

*Autre Lettre.*

A Versailles, ce 19. Janvier 1697.

**I**E vous ai attrapé en vous prenant au mot. Où est donc cet Ouvrage pour lequel, oubliant la part que j'y ai, vous m'avez donné tant de curiosité. Vous ne deviez pas émouvoir en moi cette passion, ou la satisfaire plutôt; quoi, *Apollo subridens*, vous a-t-il averti de quelque faute, où vous a-t-il tiré par l'oreille pour vous développer quelque sens refusé à la connoissance des mortels? Enfin quoiqu'il en soit, réveillez-vous de votre assoupissement, mais que ce ne soit pas de maniere à me faire repentir de vous avoir tiré de cet état léthargique.

L. A. DE BOURBON.

*Autre Lettre.*

A Marly, ce 18. Avril 1697.

**C'**est la faute de Madame la Duchesse du Maine, si vous n'avez pas plutôt reçu ma lettre, & je ne sens rien à me reprocher sur votre chapitre; mais tâchez vous  
&

& voyez s'il est bien honnête de prendre un chat pour secrétaire, comme vous avez fait pour me mander des douceurs, & d'avoir emprunté une main d'homme pour me faire des reproches.

L. A. DE BOURBON.

*Lettre du Pere de la Ruë.*

Ce 19. Décembre 1696.

**I**L faut, Monsieur, mon cher Confrere, que vous ayez par-devers vous un grand fond de modestie, pour estimer l'amitié des gens faits comme nous, ayant, comme vous l'avez, le cœur des Princes & des Princesses : ce n'est pas ce dernier avantage que je vous envie, car je suis mauvais courtisan ; mais l'objet de mon envie est cette grandeur d'ame qui vous rend capable des petits soins, & des amitiés communes & populaires au milieu de tant de faveurs des premieres têtes du Royaume. Il faut que la vôtre soit bonne pour ne point tourner à un vent si violent, de réputation & de faveur. J'en ai toute la joye qu'un véritable, ancien & sincere ami peut ressentir de la fortune d'une personne tendrement & rudement aimée. Je vous rends mille graces de votre libéralité, j'en ferai le meilleur usage qu'il sera possible, & le pavé n'en sera point gâ-

té , car il n'en tombera rien à terre. Je vous renvoye les deux billets de M. le Duc du Maine , aussi-bien que la grande Lettre que vous m'avez déjà confiée. Vous avez trouvé le moyen de faire goûter les délices de Muses à la Cour , d'où elles reviennent bannies sans votre crédit. Je suis tout à vous de tout mon cœur , qui est aussi plein de feu pour vous , que ma chemise est glacée, aussi bien que mes désirs qui refusent à ma plume empessée de vous écrire un plus long Billet.

DE LA RUE.

*Lettre du Pere Bourdalouë.*

A Bâville , ce 10. Septembre.

**D'**Un cœur aussi bon & aussi grand que le vôtre , il n'y a rien qu'on ne doive attendre. Si cela est , Monsieur , oubliez toutes mes fautes , & pour m'en donner une marque certaine , ne vous contentez pas de m'envoyer ici les mots que vous me faites espérer. Venez les apporter vous-mêmes , & soyez sûr que vous y serez encore mieux reçu que vos Ouvrages. C'est pourtant beaucoup dire ; car quelle estime n'y a-t-on pas , pour tout ce qui vient de vous ? Vous n'y trouverez pas comme à Chantilly des Princesses du Sang , ni des Altesses Sérénissimes qui vous fassent leur cour ; mais ou  
me

me charge de vous dire que vous y ferez écouté comme un Oracle , & qu'on le tiendra d'autant plus obligé de la bonté que vous aurez de vous abaisser jusqu'à nous. Je me réserve donc , Monsieur , à vous faire alors une réparation solennelle de tout ce que vous avez à me reprocher , & cependant je vous supplie de croire que je suis l'homme du monde qui vous honore plus sincèrement & plus cordialement , & sans exception ,

*Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur ,*

BOURDALOUE.

*Lettre de Monsieur du Mai.*

Comme je me suis chargé de voir M. d'Estrées , touchant l'Inscription pour mettre au bas de votre Portrait gravé , je suis bien aise de vous dire que celle qui a été faite & que vous sçavez , n'est pas goûtée par les connoisseurs On dit qu'elle est obscurcie , & n'est pas assez simple & naturelle , telle que celles que les Eloquens ont faits au sujet d'Auguste. Un inconnu a fait celle-ci.

*Hic ille est docto cecinit qui carmine Divos  
SANTOLIUS , Pindi gloria prima sacri.*

C iij Que'

Que votre modestie ne vous empêche pas d'en dire votre sentiment, ce sont des intéressés. Tout à vous.

DU MAI.

*Lettre de Monsieur l'Abbé Fenelon Archevêque de Cambray.*

**J**E n'ai jamais été plus touché que je le suis, Monsieur, de votre Muse & des présens qu'e le me fait; mais vous devez excuser un silence qui ne vient que de mes embarras. Il y a six semaines que j'ai fait banqueroute au Parnasse pour n'entendre parler que d'Avocats & de Banquiers. Jugez par-là, Monsieur, combien Apollon a de graces pour moi dans le recueil de vos Vers, je vais m'y délasser après avoir lû tout ce qu'il y a de plus dégoûtant dans le stile de procédure. Les louanges que vous me donnez m'enseignent ce que je dois faire, & je les reçois avec reconnoissance sur le pied d'instructions. Personne n'est, Monsieur, plus véritablement que moi, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

L' A B B É' F E N E L O N.

*Lettre de M. Pirot Docteur de Sorbonne.*

A Paris, ce 16. Septembre 1696.

**V**ous ne faites rien qui ne soit digne de vous, Monsieur, votre Religion paroît autant dans ces derniers Ouvrages que vous me faites l'honneur de m'adresser, que votre incomparable facilité à vous exprimer noblement, élégamment & nettement en Poësie; j'ai toujours été de vos admirateurs, mais je serai toujours avec cela plus respectueusement & plus sincèrement que personne, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur, P I R O T.

*Lettre de Monsieur l'Abbé de Cordemoi.*

Ce 17. Septembre 1691.

**V**otre dernière Pièce, Monsieur, est si belle, que je vous prie instamment de me l'envoyer. Je la lirai plus d'une fois assurément; car j'y trouve bien de la poësie, & un tour qui me charme. Vous égalez par vos Vers héroïques & par vos Odes, Virgile & Horace; & l'on peut vous dire sans vous flatter,

*Carmina quid Flacci legerem, quid scriptæ  
Maronis?*

*Tu mihi nunc Flaccus, tu Maro solus eris.*

Faites-

Faites - moi la grace de me croire tout à vous ,

L'ABBE' DE CORDEMON.

*Autre Lettre de M. l'Abbé de Fenelon.*

A Versailles, ce 18. Avril.

**Q**Uoique je sois fort des amis de votre Pomone, je suis ravi, Monsieur, que vous en ayez fait amande honorable; car ce dernier Ouvrage est très-beau. Vous y parlez du Verbe divin avec magnificence. Le Poëte est Théologien; c'est le véritable Vâtes; c'est un homme qui parle comme inspiré sur les choses divines. D'ailleurs, vous peignez parfaitement la Poësie sublime de l'Écriture. Faites donc des Pomones tant qu'il vous plaira, pourvû que vous en fassiez ensuite autant d'amandes honorables, ce sera double profit pour nous, la faute & la réparation: mais vous n'avez point envoyé l'amande honorable à Monsieur Pelletier. Il aime vos Ouvrages, & votre Muse mal payée a besoin de ses bons offices: pour moi je vous remercie de tout mon cœur de ce que vous me faites part de vos travaux, que j'estime d'un grand prix, & je suis sincèrement, Monsieur, votre très-obéissant serviteur,

L'ABBE' DE FENELON.

*Lettre*



*Lettre écrite à M. de Santeuil.*

**J**'Ai reçu, Monsieur, avec bien de la joye & de reconnoissance le beau présent que vous m'avez fait. Je me suis hâté de lire l'Epître dédicatoire, & j'y ai trouvé un Eloge de M. Pelletier, qui m'a paru très-fin & très-délicatement traité. Je reverrai avec plaisir dans ce racourci & dans cet ouvrage abrégé, toute la beauté de l'ancienne poésie des Virgiles & des Horaces, &c. dont j'ai quitté la lecture il y a long-tems. Et ce me sera une satisfaction de voir, que vous fassiez revivre ces anciens Poëtes, pour les obliger en quelque sorte de faire l'éloge des Héros de notre siècle, d'une manière moins éloignée de la vérité de notre Religion. Il est vrai, Monsieur, que je n'aime pas les fables, & qu'étant nourri depuis beaucoup d'années de l'Ecriture sainte, qui est le trésor de la vérité, je trouve un grand creux dans ces fictions de l'esprit humain, & dans ces productions de sa vanité. Mais lorsqu'on est convenu de s'en servir comme un langage figuré pour exprimer d'une manière en quelque façon plus vive, ce que l'on veut faire entendre, sur-tout aux personnes accoutumées à ce langage, on se sent forcé de faire grace au Poëte Chrétien, qui n'en use ainsi que par une espece de nécessité. Ne craignez

craignez donc point, Monsieur, que je vous fasse un procès sur votre Livre, je n'ai au contraire que des actions de grace à vous rendre. Et sçachant que vous avez dans le fond autant d'estime pour la vérité, que de mépris pour les fables en elles-mêmes, j'ose dire que vous ne regardez non plus que moi toutes ces expressions tirées de l'ancienne Poësie, que comme le coloris du tableau, & que vous envisagez principalement le dessein & les pensées de l'ouvrage, qui en sont comme la vérité, & ce qu'il y a de plus solide. Je suis, Monsieur,

*Votre très-humble & très-obéissant*  
*serviteur, BOSSUET, Evêque*  
*de Meaux.*

*Lettres de différens Auteurs.*

**E**st il possible qu'il y ait des personnes qui condamnent la dernière Pièce de Monsieur de Santeuil, & qui la soutiennent indigne de lui, comme s'il n'étoit pas permis à un grand Poëte, après des pièces de longue haleine, de se délasser quelquefois à des ouvrages moins sérieux. Homere autrefois après avoir achevé son incomparable Iliade, voulut bien faire sa *Batrachomy omachia*, ou le Combat des rats & des grenouilles, & Virgile le *Culex* ou la mort & l'épithaph

raphe du moucheron ; mais sans aller chercher plus loin *Sannazar* , après son Poëme *de partu Virginis* , qui est l'admiration de tous les Sçavans , fit ses Eclogues qui lui acquis tant de réputation ; & Vida après sa *Christiade* , les *Sacchia* , ou le jeu des Echets. Pour moi je tiens cette dernière pièce très-parfaite en son genre & crois que l'on ne peut rien faire de plus achevé , l'élocution en est très-pure & le tour des vers très-heureux & digne de Cothurne des anciens ; & Monsieur de Santeuil peut hardiment la faire imprimer , quoique disent ses adversaires ; bien loin de donner atteinte à sa gloire , elle augmentera de beaucoup ; c'est mon sentiment. Fait ce dix-sept Mai 1690.

P E R L A N.

*Autre Lettre.*

**M**onsieur de Santeuil ne sçauroit trop renouveler son serment. il ne fait que répéter ici en abrégé ce qu'il y a déjà exprimé plus au long dans son premier Poëme , & il faut que tout le monde avouë qu'un petit comme un grand , il est par tout & toujours admirable , par tout est toujours universel. Ce 29 Mai 1690.

R E V E R T.

*Autre*

*Autre Lettre.*

**C**Eux qui contredisent le dessein de mettre cette dernière pièce en lumière, veulent aparemment se divertir : qu'ils se divertissent tant qu'il leur plaira, mais que ce ne soit point aux dépens du public.

R E V E R T.

*Autre Lettre.*

**Q**Uoique je n'aye pas, ni assez d'esprit, ni assez de jugement pour juger d'une aussi belle pièce que celle de Monsieur de Santeuil, néanmoins je puis assûrer qu'il faut ou n'avoir point de goût, ou être entièrement satirique, pour n'être pas content d'un aussi bel ouvrage que celui qu'il veut donner au Public.

D E F E R R I E R E.

*Lettre de M. l'Abbé Fenelon.*

**J**E n'eus pas le tems, Monsieur, de vous remercier par votre envoyé des derniers Vers que vous avez faits ; mais ils méritent trop un remerciement, pour n'en avoir pas un dès le moment où je suis libre. La douleur de votre Damon est peinte d'une manière tendre & gracieuse, tout y est pur & Virgilien, comme Virgile ; vous enfilez vos  
cha-

chalumaux , *agrestem tenui meditaris arundine musam.* Monsieur l'Abbé Fleuri , dont vous craignez *consortam gravitatem* , vous passe sans scrupule vos nayades & vos saluades ; je suis toujours , Monsieur , parfaitement votre très-humble & très-obéissant serviteur ,  
L'Abbé DE FENELON.

*Lettre de M. Bossuet Evêque de Meaux.*

J' Ai reçu les trois exemplaires de vos merveilleux iambes , deux avant-hier , dont il y en a un pour mon neveu , & un aujourd'hui , je n'en sçauois trop avoir ; au reste mes déplorables sollicitations me privèrent du Sermon & de la joye de vous voir ; je n'osai entrer à S. Victor après avoir manqué ce beau discours & j'en allai apprendre les merveilles au Jardin Royal , de la bouche des plus éloquens hommes de notre siècle qui les avoit ouïes. Faut-il , illustre Santeuil , vous inviter chez moi ? qui a plus de droit d'y entrer ; qui peut y être mieux reçu que vous ? Ne parlons plus de l'amande honorable , que pour exalter les Vers qui l'ont célébrée & ceux dont elle a été suivie.

*Lettre de Monsieur Nicole.*

J E n'ai jamais été assez fin , Monsieur , pour chercher des raisons de ne pas approuver

prouver des pièces que l'on lit avec plaisir, comme votre Poëme de Pomone & votre penitence, & il me semble que toutes les raisons qu'on peut inventer pour montrer qu'on a tort de trouver bon ce qu'on trouve bon par un sentiment intérieur qui prévient la raison, ne sçauroient être que fausses. Je crois au contraire que c'est un très-grand défaut dans une piece, que d'avoir besoin pour plaire d'un amas d'argumens qui vont approuver qu'on a tort de n'y pas prendre plaisir quand le dégoût est formé, on ne le détruit pas par raisonnement C'est donc y rendre à ces pièces un témoignage très-avantageux, que de dire si-tôt que je les ai luës, quoique j'eusse entre les mains certains écrits qui m'attiroient beaucoup, je ne pûs m'empêcher d'en réitérer la lecture, & que ce ne sera pas la dernière fois. Le reste n'est que de Philologie, qui a aussi peu de fin que ces généalogies dont parle S. Paul; ce qu'il appelle *Genealogias interminatas*. Ainsi il y a long-tems que j'ai fait résolution de ne m'en mêler jamais. En un mot, Monsieur, je ne suis point du tout Philologue, ni du nombre de ceux qui prennent parti sur les pièces d'éloquence ou de Poësie, mais je me contente d'être de ceux qui sentent les belles choses, comme celle que vous donnez au Public, & qui les estime sincèrement, quoiqu'il ne mérite pas d'être nommé entre les approbateurs.

N I C O L E

*Lettre de Monsieur Bouhours.*

**J**E suis touché sensiblement mon pauvre Santeuil de tout ce que vous me mandez, & je ne manquerois de vous aller voir si vous ne me le défendiez. Mais rien ne m'édifie plus que la maniere dont vous prenez votre mal, & croyez-moi mon cher Monsieur, cela vaut mieux que la santé. Il faut souffrir, il faut faire penitence pour être sauvé: je vas prier de tout mon cœur le grand Saint Xavier pour vous, afin qu'il vous obtienne la patience & la force dont vous avez besoin dans vos douleurs, je suis à vous entièrement.

BOUHOURS.

*Lettre de Monsieur Fleury.*

A Versailles le 3 Juillet 1690.

**V**ous ne devinez pas, Monseigneur, la raison de mon silence. Je n'ose plus vous écrire depuis que vous faites imprimer mes Lettres. Quelle sûreté y a-t-il dans le commerce de l'amitié, s'il est permis de donner ainsi au Public ce que l'on s'écrit sans façon? Car qui ne croira que j'ai écrit ces Lettres de mon mieux avant que de vous les envoyer, & que je vous ai même prié de

D les

les publier ? Vous voyez que je vous écris en François , esperant que vous ferez moins de cas d'une lettre si vulgaire. Vous êtes bien-heureux que c'est au ourd'hui un jour de joye & de triomphe , l'heureuse nouvelle de ce matin me fait tomber les armes des mains , malgré vos sermens je vous promets de nommer encore Mars & Bellone pour célébrer cette victoire ; mais vous trouverez assez de matiere en nommant seulement le Dieu des armées. Je veux donc bien m'apaiser , à la charge que vous ne me ferez plus tant d'honneur malgré moi , & que quand vous aurez de si gros paquets à m'envoyer , vous ne les ferez point mettre à la poste. Je sçai que vos Vers ne se peuvent assez payer , mais il est facile de me les faire tenir par d'autres voyes aussi sûres. Il n'y a qu'à les envoyer chez Monsieur Aubouïn Libraire , sur le Quai des Augustins , avec qui je suis en commerce continuel , à cause de mon impression. Quoique je ne vous fasse pas trop bien ma cour , je fais pourtant bien la vôtre à Monseigneur le Duc de Bourgogne , & il n'y a guère d'Auteur moderne qu'il connoisse plus que vous sans vous avoir encore vû : il aura du goût pour la Poësie , & sans déjà la cadence des Vers Latins sans les entendre tout-à-fait : *Vale & nos ama non possum ab his oculis mihi temperare.*

FLEURY.

Mon-



*Monsieur l'Abbé de Fenelon m'a chargé de vous faire ses complimens. Il a remarqué que vous voulez être privé de Bacchus, si jamais vous parlez des Divinites fabuleuses.*

*Lettre du Révêrend Pere Tarenton, de la  
Compagnie de Jesus.*

**E**H ! le moyen de ne pas trouver vos Vers excellens & incomparables, Monsieur, peut-on juger autrement après d'aussi bons garands qu'une pension du Roi, & une belle Lettre d'un des plus accomplis Prélats du Royaume : je ne trouve point pour vous de panégyrique plus éloquent, plus achevé que cela ; croyez-moi, tenez-vous-y, aussi-bien toute autre louange en comparaison de celle-là, devient fade & insipide ; & je m'étonne comment vous qui avez le goût si raffiné, pouvez-vous réduire à exiger de moi une Lettre qui ne seroit qu'une redite de ce que je vous ai déjà si ingénument marqué, lorsque vous voulûtes bien me faire la lecture de cette rare pièce avant qu'elle parut imprimée. Je suis, Monsieur, avec bien du respect tout à vous.

H. TARENTON,  
de la Compagnie  
de Jesus.

Dij            LETTRE

# LETTRE DE MONSIEUR DE LA BRUYERE.

*Ce Jendi matin à Paris.*

**V**Oulez-vous que je vous dise la vérité, mon cher Monsieur, je vous ai fort bien défini la première fois, vous avez le plus beau génie du monde, & la plus fertile imagination qui soit possible de concevoir mais pour les mœurs & les manières vous êtes un enfant de douze ans & demi. A quoi pensez-vous de fonder sur une méprise, ou sur un oubli, ou peut-être encore sous un mal entendu, des soupçons injustes & qui ne convenoient point aux personnes de qui vous les avez contez, que M. le Prince & Madame la Princesse sont très-contens de vous, qui sont très-incapables d'écouter les moindres rapports; qu'on ne leur en a point fait, qu'on a point dû leur en faire sur votre sujet, puisque vous n'en avez point fourni de prétexte, que la première chose qu'ils auroient faite, auroit été de condamner les rapporteurs: Voilà leur conduite, que tout le monde est fort content de vous, vous louë, vous estime, vous admire: & vous reconnoîtrez que je vous dis vrai; la circonstance

du

du pâté est foible contre les assurances que vous donne avec plaisir & avec une estime infinie ,

MONSIEUR ,

*Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,*

DE LA BRUIERE.

*Lettre de Monsieur l'Abbé de Fenelon.*

A Versailles ce 18<sup>e</sup> d'Octobre 1696.

**J**E vous suis fort obligé, M. des beaux Vers dont vous m'avez fait part. Peut s'en faut que je ne sçache bon gré à Monsieur l'Abbé Aubry de nous avoir procuré cette ouvrage, par le changement que vous lui reprochez. M. de Meaux ne peut plus se plaindre sur le mélange des fausses divinites, à moins qu'il ne s'avise encore de dire que vous faites parler votre sainte, comme Virgile fait parler Junon. Pour moi j'ai trouvé, Monsieur, que vos Vers ont une politesse qui ne devoit point craindre celle que vous dites qui est à Versailles: je les ai lûs avec avidité, & la pente étoit si roide, qua je n'ai pû m'arrêter depuis le commencement jusqu'à la fin. Quand vous ne faites rien de nouveau, on est tenté de dire

*dire cur pendet tacita fistula cum lyra , spiritum Phœbus , tibi phœbus artem carminis , nomenque dedit Poëta.*

Après ce Latin il ne me reste plus , Mr, qu'à revenir au François pour vous assurer que je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

L'ABBÉ DE FENELON.

*Lettre de Mr de la Monnoye , Maître des Comptes de Dijon.*

A Dijon le 27 Février 1670.

**J**E suis honteux , Monsieur , d'être réduit à ne pouvoir vous écrire que quatre méchantes lignes qui vous coûteront quatre bon sols. Convenons désormais entre nous d'affranchir réciproquement les paquets que nous aurons à nous envoyer. J'attens le vôtre sur ce pied-là ; autrement dispensez-moi, s'il vous plaît, de recevoir cet honneur. Obligé comme je suis à fournir de l'argent de tous côtez aux partisans qui m'obsèdent , j'ai besoin d'épargner jusqu'à une maille. Je trouve l'Epitaphe de Lulli fort bonne , mais je la trouverois encore meilleure s'il ne m'en avoit rien coûté pour la lire. J'aurai un jour pour trente sols toutes vos pièces en un volume , au lieu qu'a me les distiler comme vous me faites , cette somme ne suffiroit que pour payer une demi douzaine

zaine d'Epigrammes. Si j'avois un peu de loisir j'en oppoſerois une à celle que vous avez faite pour Lulli, en diſant que la mort ne l'a point enlevé, parce quelle eſt ſourde; mais plutôſt, parce qu'ayant ouï les beaux airs de ce Muſicien, elle a compté pour rien Amphon, Orphée, Arion, &c. qu'en elle poſſedoit déjà ſi elle n'y ajoûtoit Lulli. Adieu.

12 Novembre 1690.

**V**Otre paquet datté de Chantilly me fut rendu hier au ſoir, Monsieur, à mon retour de la Campagne, où j'ai été long-tems avec Monsieur le Procureur Général. Vous voyez par-là combien le Meſſager que vous en aviez chargé a été infidèle. On m'aſſûre pourtant que le paquet a été à Meaux, & que c'eſt de là qu'on me le renvoye. Il me paroît même qu'il a été ouvert, & cela me fait croire que l'Illuſtre Prélat aura lû votre excellent Ouvrage & la lettre que vous m'écriviez. Je ne doute pas qu'il ne vous ait admiré dans l'un & blâmé dans l'autre; car ſi les plaintes de ſainte Hune-gonde vous font admirer, la querelle que vous me faites, mérite bien que l'on vous blâme. Vous vous plaignez de ce que je n'ai pas lû votre pièce à Monsieur de Meaux en m'en retournant avec lui; & la pouvois-je  
lire

lire sans l'avoir ? Comment avez-vous pû si-tôt oublier avec quel empressement je vous la faire lire chez M. le Prince ? Ne vous priaï-je sias plus d'une fois de m'en donner une copie, & ne me répondites vous pas toujours que vous n'en aviez qu'une que vous aviez destinée à Mr de la Bruyere ? N'importe mne voilà perdu dans votre esprit ; votre colere s'allume, les maledictions suivent de près ; vous vous figurez que je n'estime, ni les Poëtès, ni la Poësie, non-seulement vous vous le figurez, mais vous me l'écrivez avec dureté, vous allez même jusqu'à renouveler vos plaintes sur une affaire où c'étoit à moi à me plaindre de vous. Maintenant que vous avez vû dans mon discours imprimé que la vérité vous condamne & me justifie, vous prétendez que je n'ai pas renoncé ce qui est écrit ; ceux qui vous inspirent de tels sentimens veulent se réjoüir de votre colere, ou m'ôter votre amitié. Je connois des gens qui se disent mes amis, & qui ne cessent de faire des critiques malignes de tout ce qui vient de moi : mais ces sortes de critiques ne font blâmer pour l'ordinaire que ceux qui les font, & ceux qui les croient ; & je m'étonne fort que vous M. qui avez l'esprit si pénétrant & si juste, vous vous y laissiez tromper deux fois de suite. Je vois bien que vous ne connoissez guère qu'elle est ma candeur, & combien je suis droit.

droit dans le commerce de la vie , je ſçai que mon approbation n'eſt de nul poids, & qu'elle ne mérite d'être contée avec celle de tant de perſonnes illuſtres qui vous louent; mais il faut enfin vous dire pour une bonne fois que j'ai toujours aimé la Poëſie , que j'honore & eſtime les bons Poètes ; & que je n'en connoiſ point de ſi bon que vous : j'ajoute que j'aime votre perſonne, & qu'il ne tiendra jamais à moi que vous n'en ſoyez perſuadé. Après cela , Monsieur, criez, peſtez , plaignez vous de moi ; je déploreraï mon injuſtice & mon malheur , & je prie-  
rai Dieu pour vous.

ANSELME.

*Lettre de Monsieur Perrault.*

Ce 7. Juin.

J'AI donné votre Paraphraſe à Madame Deshouliers , qui m'a prié de vous en remercier de ſa part. Elle a fait ſemblant de n'y rien entendre : mais on dit que c'eſt pure malice , & comme j'en étois averti je n'ai pas donné dans le panneau en m'ingérant de la lui expliquer. Elle m'a auſſi donné ſon Epître pour vous l'envoyer. Elle ſe plaint que dans l'extrait que vous en avez fait , vous avez mis *qu' ni difficulté, ni péril ne rebute*, au lieu qu'il y a dans ſon Epî-

50 *Mélange de Littératures,*  
que ni difficulté, ni travail ne rebute. Elle  
vous prie de corriger cet endroit dans les  
exemplaires que vous n'avez pas encore  
distribués, & en effet ce n'est pas l'affaire  
de Monsieur de \*\*\* d'aller aux périls, ni  
de les surmonter, mais bien d'entrepre-  
ndre des travaux & d'en venir à bout. Je  
suis tout à vous,

PERRAULT.

*Lettre de Monsieur Bignon.*

**J**E me suis chargé bien volontiers,  
Monsieur, de votre Ordonnance de  
six cens livres, & je l'ai même deman-  
dée pour vous la faire tenir plus promp-  
tement; il n'y a plus d'autre cérémonie  
que d'aller au Trésor Royal & vous la  
recevrez tout comptant. Je me trouvai  
hier au soir présent à l'expédition, je n'y  
ai aucune part; ne courez point si-tôt au  
remercement: pour moi je n'ai pas besoin  
d'une conversation si nue qu'est la vô-  
tre, étant comme un mort entre les vi-  
vans, bien éloigné de *inter mortuos vivens*  
*contentus*; pourvû que je sçache que vous  
m'aimez, je serai toujours le même à vo-  
tre égard, tandis qu'il restera de la vie  
dans mon cœur.

BIGNON.

*Lettre*



*Lettre de Monsieur Bignon.*

**J**'Etois dans une extrême inquiétude de votre belle Lettre , jusqu'à ce qu'ayant tout remué & feuilleté , je sçavois combien elle vous étoit précieuse ; elle mérite d'être imprimée avec les autres des grands Hommes , qui vous ont été écrites sur vos ouvrages, par l'admiration qu'ils en conceivent sans intérêt personnel. Me voilà déchargé d'une terrible peine, mon cher Santeuil , en vous renvoyant votre Lettre ; je ne vous prie point de ne pas montrer ce mauvais billet : car vous le recevrez , s'il vous plaît , comme un témoignage , du regret que j'ai de ne vous avoir fait la restitution aussi promptement , que je le devois , & de la passion avec laquelle je suis tout à vous , mon cher Santeuil ,

BIGNON.

*Lettre de Monsieur le Pelletier.*

A Versailles ce 11 Juin 1691.

**J**E vous remercie très - humblement, Monsieur, de vos beaux Vers que Monsieur Daligre m'a donné de votre part, ils sont dignes de vous & de celui pour qui vous les avez faits.

E ij Mon-

Monsieur de Pont-chartrain , qui fait souvent distribuer par ordre du Roy des Chaînes & des Médailles d'or aux Officiers de la Marine & aux Armateurs qui ont fait quelque belle action , ou rendu quelque service sur Mer, voudroit faire frapper une Médaille particuliere pour servir en ces occasions ; vous jugez bien que la tête du Roi en sera le principal ornement ; il faudroit un revers qui eût rapport à la Marine: trouvez-nous-en un ? Monsieur , qui me donne occasion de faire votre cour à Monsieur de Pont-chartrain : Je suis de tout mon cœur, votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

LE PELLETIER.

*Lettre de Monsieur le Pelletier.*

A Versailles le 6. Janvier 1667.

**J**E vous remercie , Monsieur , de votre Lettre , j'eusse voulu recevoir de vous pour mes extraits la pièce dont vous me parlez , plutôt que de l'attendre de Monsieur du Maine & de l'Imprimerie du Livre. J'ai ordonné aux Dames de l'Hôtel d'Effiat de vous envoyer visiter , afin que vous ne m'oublyiez pas: Je suis cette année comme j'ai été les précédentes, & serai toujours , Monsieur , entierement à vous.

*Son.*

*Souhaitez, je vous prie, de m'a part, à Monsieur le President le Baillet, une bonne & heureuse année.*

LE PELLETIER.

*Lettre de Monsieur l'Abbé Bignon.*

A Paris le 2. Avril 1697.

**J**E vous suis fort obligé de la part que vous m'avez fait de vos belles Pièces, & je puis vous assûrer que le plaisir particulier que j'ai pris à les lire & relire; a parfaitement répondu à celui que vous m'avez fait de me les envoyer. Je me charge volontiers de presenter le livre que vous destinez pour Monsieur de Pont-chartrain, & suis persuadé par avance, qu'il le recevra avec plaisir, & qu'il en sera fort content. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,  
L'ABBE' BIGNON.

*Pardon si je me sers d'une main étrangère, je suis accablé pour la préparation pour Vendredy, je vous embrasse de tout mon cœur.*

*Autre Lettre suivante.*

A Dijon ce 28. Juillet.

**V**ous avez ici un ami qui se plaint que vous le négligez fort , mon cher Santeuil ; je lui ai fait recit des derniers Vers que vous avez faits , & vous ne les lui avez pas envoyez , cependant il a assez de goût pour que vous fassiez cas de son suffrage , & c'est lui qui a la Jurisdiction sur le vin de Beaune. Envoyez-moi donc pour lui incessamment le *Santolius Poenitens* avec la traduction Françoisse qu'on attribue à Racine ; il faut le Latin & le François de cette Piece , envoyez aussi ce que vous avez fait en dernier lieu pour le Chanoine de S. Quentin , ce sont les plus beaux Vers & les plus murs qui ayent sorti de ta plume , & qui te feront plus d'honneur chez les sçavans ; tu vois , mon ami, qu'en tout tems & en tout pays on se souvient volontiers de Santeuil & de ses ouvrages ne nous oublie pas & ne t'avise pas de nous mépriser , parce que tu es un des plus beaux genie du siècle. Adieu , la date de ma Lettre te dira qui je suis , mais elle ne t'apprendra pas combien véritablement je suis ton serviteur & ton ami.

## Lettre au sujet de la disgrâce de Monsieur de Santeuil.

J'Avouë, Monsieur, que vous avez sujet de vous plaindre de moi : j'aurois mauvaise grace de m'en défendre, les grandes qualités qui vous distinguent devoient m'obliger sans doute à suspendre mon jugement sur la querelle qui vous a été suscitée avec les Députés, au sujet de l'Épigramme que vous avez faite sur le cœur de Monsieur Arnauld, transporté à Port-Royal. Je ne l'ai pas fait, Monsieur, j'en suis très-fâché ; je vous proteste que j'ai lû avec trop de crédulité l'écrit où l'on fait l'histoire de cette querelle, & je ne doute point que cette crédulité ne m'ait attiré les reproches de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens à Paris & dans les Provinces. C'est une punition que je mérite, & je mériterois même toute votre indignation, si vous n'étiez aussi bon que vous êtes ; j'ai crû de bonne foi, soyez-en persuadé, je vous en conjure, que l'histoire qu'on avoit publiée de votre querelle étoit véritable, & comme malheureusement on vous y fait dire que ces paroles *ejectus & exul* regardent uniquement là le Roi d'Angleterre, qui n'a jamais pensé à chasser, ni à exiler Monsieur Arnauld, lequel il estimoit beaucoup : je

vous assure que le zèle que j'ai pour la réputation de ce grand Prince, m'oblige à faire des réflexions que je souhaiterois n'avoir jamais faites; je vous parle sincèrement. Faites-moi la grace de croire que je ne doute nullement que l'Auteur dont vous me parlez ne vous ait calomnié, & que son flétoire ne soit un Roman. J'en toucherai quelque chose dans mon premier Mercure, & si ce que j'en dirai ne vous satisfait point vous n'avez qu'à me marquer ce que vous voulez que j'en dise, je le ferai aveuglément; c'est la moindre réparation que je vous dois, après vous avoir si sensiblement offensé,

M O N S I E U R,

*Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur,*

---

Vers Latins composés par Monsieur de  
Santeuil, sur la mort de M.

ARNALD.

**A**D Sanctas rediit sedes ejectus & exul  
Hoste triumphato. Tot tempestatibus  
actus,

Hoc portu in placido, hac sacra tellure  
quiescit.

ARNALDUS, Veri Defensor, &  
Arbiter Aequi.

Illius ossa memor sibi vindicet exera tellus:  
Huc caelestis amor rapidis Cor transtulit alis,  
Cor nunquam avulsum, nec amatis sedibus  
absens.

---

T R A D U C T I O N

de la précédente Epitaphe.

**D**Ans ce Port paisible & tranquille,  
Mon cœur jouit d'un doux repos,  
Les Etrangers n'ont que mes os:  
Ici mon Cœur a son asile.

Ce Cœur, qui pour la Verité,  
Brûla d'une flâme si pure,  
Avoit de tout tems souhaité,  
D'avoir ici sa Sepulture.

Mais comme j'étois mort en Pais étranger,

On

58 *Mélange de Littératures* ,  
On lui refusa sa demande ,  
En disant que mon Cœur étoit de con-  
trebande ,  
Qu'on ne pouvoit en France l'apporter  
sans danger.

Lorsqu'un celeste amour sur ses aîles ra-  
pides.

Malgré les défenses rigides ,  
Le porta dans ce sacré Port ,  
( D'où jamais l'exil , ni la force ,  
N'avoient pû l'arracher par le moindre di-  
vorcé )  
Et lui donna son Passeport.

---

*Autre Traduction.*

**E**Nfin après un long orage  
ARNAULD revient en ces Saints lieux  
Il est au Port malgré les envieux ,  
Qui croyoient qu'il feroit naufrage.

Ce Martyr de la Verité ,  
Fut banni , fut persécuté ,  
Et mourut en Terre étrangere ,  
Heureuse de son Corps d'être dépositaire.

Mais son Cœur toujours ferme & tou-  
jours innocent  
Fut porté par l'amour à qui tout est possible  
Dans cette retraite paisible ,  
D'où jamais il ne fut absent.



---

E P I T A P H E

Sur le Corps de M. ARNAULD.

**H**IC jacet ARNALDUS,  
Lucem cui Gallia ; portum  
Flandria , Roma fidem , præbuit astra Deus.

*Traduction de la précédente Epitaphe.*

**C**Y gît ARNAULD , à qui la France  
Donna le jour & la naissance ;  
La Flandre un Port , Rome la Foi ,  
Et Dieu le Ciel , comme je croi.

---

A U T R E E P I T A P H E

Sur le Cœur de M. ARNAULD.

**I**NVENI PORTUM. Spes , &  
Fortuna valet.

T R A D U C T I O N .

**G**Races au Ciel , je suis au P O R T .  
Adieu Grandeurs ; Adieu Fortune :  
Passant n'en demande à Dieu qu'une ,  
C'est d'avoir un semblable fort.

*Sur*

*Sur la mort de Monsieur ARNAULD.*

**C**Héri des uns : haï des autres,  
 Admiré de tout l'Univers ,  
 Et plus digne de vivre au siècle des Apôtres  
 Que dans un siècle si pervers ,  
 ARNAULD vient de finir sa carrière pénible.  
 Les mœurs n'eurent jamais de plus grave  
 Censeur ,  
 L'erreur d'ennemi plus terrible ,  
 L'Eglise de plus ferme & plus grand Dé-  
 fenseur.

*Sur Monsieur Arnault.*

**I**Mmense en son sçavoir , en sa foi ma-  
 gnanime ,  
 Il terrassa l'erreur , il dévoila le crime ,  
 Sur le point où tous deux se voyoient cou-  
 ronnez ,  
 France , du grand ARNAULD , je veux  
 taire la gloire ,  
 Car en lisant un jour son sort dans ton  
 histoire ,  
 Que penseroient de toi les siècles étonnez.

## AUTRES LETTRES.

Du 28. Novembre 1696.

*Jesus Maria.*

**N**ous n'avons point résolu, Monsieur, de rompre tout commerce avec vous, & nous avons souvent à vous en donner des marques en vous écrivant, mais en vérité le tems nous manque plus que la bonne volonté pour vous. Je vous dirai donc, Mr, avec la simplicité de la colombe, que vous voiant porté si fidèlement pour les Saints, je ne desespere pas de vous le voir devenir un jour, & que vous commencerez sous la conduite de la grace de Jesus-Christ, par éviter toute grace profane, & s'il est possible toute conversation, & même jusqu'aux pensées. Si vous pouviez sérieusement réfléchir quel quefois sur les engagements d'un Chrétien par le Baptême & d'un Religieux par ses Vœux : Ah, Monsieur, que cela vous feroit du bien ! Car enfin nous serons jugez chac un sur nos obligations, & certainement notre dernière heure approche. Songez Mr, je vous en conjure, que le Seigneur viendra comme un voleur, Eh ! qu'aurez-vous, hélas, à lui dire ? J'ai admiré, Seigneur, la  
sain-

sainteté dans ceux que vous avez élevé par votre grace , je les ai louez autant magnifiquement qu'il m'a été possible , & toute l'Eglise a retenti des Cantiques qui les exal- tent, & de votre divine misericorde qui les a sanctifiez ; mais, mon Dieu , les ai-je imitez ! Cependant rien n'entre dans le Ciel qui ne soit saint , & il faut que la foi animée de la charité nous y convie , avec fer- veur & en verité : *Non mortui laudabunt te Domine , sed nos qui vivimus , benedicimus ex hoc nunc & usque in saculum.* Votre sœur de la misericorde qui prend un sensible in- térêt à votre salut éternel.

De Port Royal des Champs.

[ *Gloire à Jesus au Très-Saint Sacrement.*

**N**Ous avons reçû , Monsieur , la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire & votre supplique , laquelle après avoir lû à notre ancienne Mere , afin qu'elle prie pour vous, nous l'avons ensuite exposée au Chœur, afin que les Sœurs y en- tant plusieurs fois le jour ayent soin de vous offrir à Dieu , & de lui demander les graces que vous desirez d'obtenir de lui. La Communauté , Monsieur , a été très - édi- fiée & touchée en lisant votre billet. Nous avons aussi une grande compassion des dou- leurs

leurs que vous souffrez. Nous demanderons à Dieu qui vous les a envoyez, pour vous purifier, qu'il lui plaise de les diminuer, si c'est sa sainte volonté. Nous espérons d'obtenir ses graces par l'intercession des Saints, dont vous avez publié les louanges & les vertus.

Notre ancienne Mere, Monsieur, vous saluë très-humblement, elle est presque toujours dans la souffrance & remplie de vertu, laquelle souhaiteroit de sçavoir ce qu'a fait Me de S. Loup; nous n'avons point sçû qu'elle aye fait d'imprudence depuis peu: si vous jugez à propos, Monsieur, qu'on le sçache ici, je vous supplie d'avoir la bonté de nous le mander; je suis avec beaucoup de respect,

MONSIEUR,

*Votre très-humble & très-  
obéissante servante,*

SOEUR AGNE'S DE STE THECLE  
Religieuse indigne.

*Lettre*

*Lettre de Monseigneur l'Evêque de  
Carcassonne.*

A Carcassonne le 28. Octobre 1693.

**R**ien ne justifie mieux, Monsieur, votre application à la Poésie, que l'usage que vous en faites depuis plusieurs années; tout le monde connoît & admire vos Ouvrages, ils ont mérité l'approbation de tous les sçavans & vous ont acquis une réputation qui ne finira qu'avec le bon goût. Mais ce que l'on admire encore davantage ce sont vos Hymnes, qui seront des preuves immortelles de votre esprit & de votre piété; j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je m'adresse à vous, pour vous prier de faire pour mon Eglise, ce que vous avez fait pour tant d'autres, je suis ravi de profiter de cette occasion, pour renouveler notre ancienne connoissance, la mémoire de Grignon & de feu Monsieur de Bellièvre vous sera toujours précieuse, & j'ai lieu de croire, que vous serez bien-aisé que je vous en rappelle les idées. Ces heureux tems sont passez, mais celui où vous pouvez me faire un fort grand plaisir dure encore. S. Nazaire & S. Celse, sont les Patrons de ma Cathédrale: tout ce qu'on y chante en leur honneur sent la rudesse & l'ignorance des siècles passez, & tout ce  
que

que vous faites feroit l'honneur du siècle d'Auguste. L'estime particulière que je ais de votre mérite, & de tout ce qui part de de votre main, augmente le desir que j'ai d'avoir des Hymnes de votre façon. Je suis très - persuadé que la maniere dont vous vous en acquitterez justifiera mon empressement. Souvenez-vous, je vous prie Monsieur, que les personnes comme vous qui travaillent pour tous les tems, doivent autant qu'il leur est possible travailler pour tous les Païs, & ne pas borner leurs soins au lieu de leur demeure : leur faveur doit s'étendre aussi loin que leur réputation. Si pour les mériter il suffit d'en connoître le prix, je puis vous dire que la Garonne n'est ni moins curieuse de vos ouvrages, ni moins touchée de votre mérite que la Seine. Dans le fond de nos Provinces, il se trouve des gens charmez de la beauté de vos Vers, qui nous çavent bon gré d'avoir tiré la Poésie latine du tombeau, & de l'avoir fait renaître avec les mêmes graces qu'elle avoit dans les siècles les plus polis. Vous trouverez dans la vie de Saint Ambroise écrite par le Prêtre Paulin, & dans les annotations du Cardinal Baronius sur le Martyrologe au 28. Juillet, de quoi vous instruire sur la vie de nos Saints. Je vous envoie les Hymnes que je veux réformer, afin que vous preniez la peine d'en

65      *Mélange de Littératures,*  
d'en composer sur la même mesure : je serai bien-aïse de conserver le même chant dans mon Eglise , pour éviter l'embarras d'une notte nouvelle. Je vous assure que je serai très sensible au plaisir que vous me ferez, & que je tâcherai de trouver les occasions de vous en témoigner ma reconnoissance: je vous prie d'en être bien persuadé , & de croire que je suis , Monsieur , avec toute l'estime possible , entierement à vous ,

*GRIGNAN, Evêque  
de Carcassonne.*

*Lettre de M. de Meaux à M. de Santeuil ,  
sur l'excuse dudit Sieur de Santeuil , ac-  
cusé de ce qu'il avoit composé un Poëme ,  
appellé Pomone , à l'honneur des Jar-  
dins de Versailles.*

A Versailles, ce 15 Avril 1690.

**V**oilà , Monsieur, ce que c'est de s'humilier. L'ombre d'une faute contre la Religion vous a fait peur ; vous vous êtes abaissé & la Religion elle-même vous a inspiré les plus beaux Vers les plus élégans, les plus sublimes que vous ayez jamais faits. Voilà ce que c'est encore un coup de s'humilier.

J'attends l'Hymne de S. Bruno ; & j'espere



pere qu'elle sera digne d'être approuvée par le Pape & d'être chantée dans ces déserts, dont il est écrit qu'ils sont réjouis de la gloire de Dieu. Mais comment est-ce que le Pape vous a commandé cet Hymne? Je vous en prie, dites-nous en la mémorable histoire.

Aussi tôt que Monsieur Pellerier sera de retour ici, je parlerai avec plaisir de vos pensions.

J'ai vû, Monsieur, un petit Poëme sur votre Pomone, il commence ainsi, c'est la Religion qui parle.

*En iterum Pomona meas malè verberat aures,  
Santolide cessit quo tibi cura mei?  
Ten mea templa canent fallacia sacra canentem.*

Je ne me souviens pas du Pentametre, mais il étoit violent & finissoit en répétant

*Ten mea templa canent? opprobrium vatum  
ten mea templa canent.*

Le Poete reprenoit ainsi

*Ergone coelestes haustus duxisse juvabit,  
Ut sonet infandos vox mihi nota deos.*

Recherchant la cause de l'erreur, il remarque que ce Poëte évite encore leurs

noms d'Apôtres & de Martyrs, comme tous les autres qu'il ne trouve pas dans Virgile & dans Horace, & il conclut que celui, qui craint d'employer les mots consacrez par la piété chrétienne, mérite d'avoir par la bouche les fables & les faux Dieux.

*Martyrii pudet infantum, vox Barbara  
Petrus.*

*Aut Simon, refugit nomen apostolicum;  
Sanctorumque choris pulsus, Confessor abibit*

*Non Mars non flaccus talia quippe ferant.  
Credo equidem & Jesum plus horreat atque  
Mariam*

*Et quod caelitibus Christianisque pium est  
Cui sacra vocabula sordent*

*Huic placeant veteres numina falsa Dii.  
Ille Jovem, veneremque & Divum crimina  
narret*

*Jam repetant vatem sacra nefanda suum.*

J'ai empêché la publication du Poëme, il est vigoureux; l'auteur l'auroit pû rendre parfait en prenant la peine de le châtier; mais il n'y travaillera plus.

Adieu, mon cher Santeuil, je m'en vais préparer les voyes à notre illustre Boileau.

**BENIGNE**, *Evêque de Meaux.*

*Lettre du Révérénd Pere Dom Prieur  
de la grande Chartreuse.*

Ce 14 Juillet 1691.

J'AI reçu la production de votre esprit & votre piété envers S. Bruno, avec tant d'estime & de satisfaction, que je donne volontiers mon suffrage pour vous placer entre les Prudences & les autres Poëtes sacrez de la vénérable antiquité. Vous savez conformer bien des choses en peu de Vers, où l'élegance, la netteté, & la facilité d'en faire entendre le sens se trouvent jointes ensemble. Je vous rends mes très humbles actions de graces du bon office que vous nous avez rendu; en nous fournissant de quoi embellir notre Bréviere de ces Hymnes; à la premiere impression qui s'en fera, tous les Saints que vous avez honoré par vos belles Hymnes ont trop d'interêt pour votre sanctification, pour avoir besoin d'intercession auprès d'eux. Mais si la priere des pauvres pécheurs comme nous, trouve quelque crédit auprès d'eux, mais sur tout auprès du Saint des Saints, il vous comblera de saintes prosperités en cette vie & de félicité dans l'autre. J'envoyeraï à Monsieur votre frere à Grenoble un exemplaire des imprimez que vous me faites la faveur de m'en-

*Mélange de Littératures,*  
 m'envoyer , & je ne perdrai point d'occa-  
 sion de vous témoigner par mes services ,  
 que je suis avec beaucoup d'estime & de  
 reconnoissance ,

MONSIEUR ,

*Votre très-humble & très-  
 obéissant serviteur ,*

F. INN. Général des Chartreux ;  
 Prieur de la Chartreuse.

*Lettre de Monsieur l'Abbé de la Trappe ;  
 écrite à Monsieur de Santeuil.*

Ce 5 Novembre 1692.

**I**L est vrai , mon Révérend Pere , com-  
 me vous me le mandez , que bien des gens  
 sont entrez en mauvaise humeur contre  
 moi , sans que je leur en aye donné au-  
 cun sujet véritable , ils croient me faire  
 beaucoup de mal , mais ils me font du bien ,  
 & je puis dire sur ce sujet les paroles du  
 Prophète dans le sens de saint Augustin ,  
*tanquam novacula acuta fecisti dolum.* En un  
 mot j'ai le plaisir & l'avantage tout ensen-  
 ble de leur pardonner l'injure qu'ils ont crû  
 me faire , d'en effacer toute mémoire dans  
 mon cœur , & de leur vouloir avec sin-  
 cerité

cerité autant de bonheur & de bénédictions , qu'il paroît, par tout ce qu'ils ont dit contre moi, qu'ils ont envie de me haïr. Voilà ma déposition dans la disposition & dans la circonstance présente : Il ne manque qu'à sçavoir le nom de l'Auteur, pour l'en assûrer moi-même. Je n'ai pas besoin de vous dire , comme quoi j'ai reçu tout ce que vous m'écriviez. Vous avez sans doute trop bonne opinion de moi , pour croire que je l'aye pris autrement que comme vous le souhaitez. Pour vos Hymnes de S. Bernard , elles sont les plus belles du monde , elles sont nobles, expressives, & dévotes , tout ensemble , vous sçavez que nous ne sommes pas les maîtres absolus. Nous sommes dans une observance de laquelle nous dépendons en beaucoup de choses. Pour moi je voudrois que tout l'Ordre le chantât. Croyez , je vous en conjure qu'on ne sçauroit être avec plus de sincérité que je suis ,

MONSIEUR ,

*Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,*

FR. ARMAND,  
Abbé de la Trappe.

H Y M N E S



## H Y M N E S S A C R E E S

Pour Saint Bruno , Fondateur de l'Ordre  
des Chartreux , le 6. Octobre.

### I.

*Magnarum strepitu qui Procul urbium,*

**T** Irons par nos concerts un Saint de son si-  
lence ,

Un Saint de qui le cœur ne fut jamais séduit ;  
Qui chercha les deserts pour faire pénitence ,  
Eloigné des plaisirs , des Villes & du bruit.

Bruno craint le courroux du Monarque suprême  
Et se trouve saisi d'une si sainte horreur ,  
Qu'il résout en secret de se quitter soi-même ,  
Pour éviter les traits de sa juste fureur.

Il laisse tous ses biens pour s'ouvrir une voye ;  
Aux celestes tresors inconnus ici-bas ,  
Et dans l'esprit du bien qui fait toute sa joye ,  
La gloire des Sçavans n'a plus pour lui d'appas.

Ah ! quel est ce transport dont ton ame est  
ravie ,  
Qui te fait au desert aller finir ton sort ;  
Tu veux n'avoir que Dieu pour témoin de ta vie.  
Tu veux n'avoir que Dieu pour témoin de ta mort ,  
Tu

Tu ne fuiras pas seul, cours où le Ciel t'appelle,  
Six de tes compagnons vont te suivre en ces lieux:  
Tel qu'en songe la nuit un Prélat plein de zèle,  
Vit sept Astres nouveaux s'élever à ses yeux.

Favorable présage ! aux Monts inhabitables,  
Hugues qui les reçoit, donne des habitans :  
Il fixe sur ces Monts, ces Astres admirables,  
Qu'on y verra briller jusqu'à la fin des tems.

Toi qu'on vit au sortir de tes forêts obscures,  
Te lever en triomphe à la Céleste Cour:  
Protéges tes enfans, rends leurs ames si pures,  
Qu'en suivant tes conseils ils y régnent un jour.

Louange au Créateur, à toi Pere adorable,  
Gloire au Fils Eternel qui nous a rachetés,  
Même honneur, même gloire à l'Amour inéfablé,  
Qui grave dans nos cœurs les saintes Vérités.

## I I.

*Vos inaccessi, loca sola, montes.*

**I**naccessibles lieux, solitaires montagnes,  
Et vous rochers couverts de neige en tout tems;  
Voici Bruno, cessez d'envier aux campagnes,  
Leurs nombreux Habitans.

On pourra sans horreur entrer dans vos tanières,  
Vos rochers recevront sans peine un oug heureux:  
Tout se réjouira de voir tant de lumieres  
Dans ces déserts affreux.

Des pleurs des pénitens votre terre engraisnée:  
Docile à leurs labeurs produira de bons fruits,  
Les stérils buissons dont elle est hérissée,

La voix des vains mortels ne vient point se répandre

Dans ces sombres déserts devenus si charmans :  
On n'entend que Dieu seul , Dieu seul y peut entendre

Les saints gémissemens.

Des fameux pénitens la nourrice pieuse.  
L'austère Thébaïde y trouve son tableau ,  
Et pense voir les Pauls de cette terre heureuse ;  
Renaître de nouveau.

La renommée alors , pour te faire connoître ;  
Des Alpes malgré toi va pénétrer les Monts ,  
Le Pontife l'entend & rapelle son Maître,  
Pour suivre ses leçons.

Combien de fois Bruno , vers les rochers qu'il aime ,

Retourne-t'il ses yeux de ses larmes couverts :  
Il marche cependant , & dans les Villes mêmes ,  
Il porte ses déserts.

Au milieu des Prélats il n'a point l'ame émuë ;  
Par l'éclat de la pourpre ou des vaines grandeurs ;  
Il redoute la Mitre , & s'étonne à la vûë  
Des suprêmes honneurs.

Dieu seul de ses vertus fut l'ample récompense ,  
Pour chanter son triomphe, unissons tous nos voix ;  
Bénéfisons à jamais la souveraine Essence ;  
Essence unique en Trois.



---

*Fama præruptas tua scandit Alpes.*

I I I.

**B** Runo lassé de Rome & des attraits du monde  
L'abandonne & cherche un désert ;  
La Calabre n'a point pour le mettré à colvert ,  
De solitude assez profonde :  
Et pour lui les Forêts sont un plus doux séjour ,  
Que celui d'une sainte Cour.

Tu te caches en vain. Une meute attirée ,  
Par l'appas de ta bonne odeur ,  
Trompe ta prévoyance & conduit un Chasseur ;  
Dans l'impénétrable contrée.  
Roger te fait sa proye , & dans cet heureux jour  
Il devient la tienne à son tour.

O merveille ! par-là ce Prince & son armée  
Evitent un trépas fatal ;  
Ton image l'éveille & ce grand Général ,  
Rassemble sa troupe allarmée.  
Comme un Moÿse alors tu fais au Ciel des vœux ,  
Et le Seigneur combat pour eux.

A l'heure de ta mort , plein d'un amour extrême ,  
Tu demandes le Sacrement :  
Et ta foi par ta voix déclare hautement ,  
Que c'est le Corps de CHRIST lui-même ;  
Tes Freres affligés ont les larmes aux yeux ,  
Tandis que tu voles aux Cieux.

La terre de ses Os enfin dépositaire ,  
Conserve encore sa sainteté ,  
Il sort de son Tombeau rempli de pureté ,  
Une fontaine salutaire ?

Et comme à la Piscine on guériffoit jadis ;  
Les malades y font guéris.

*Fessus aulâ turbulentâ*

J E S U S , accorde-nous par ta grace féconde ,  
De mourir si bien aux plaisirs ,  
Qu'on ne puisse jamais corrompre nos dé'irs ,  
Par l'air contagieux du monde ;  
Et fais que notre Pere animant tous nos cœurs ,  
Vive en nous par de saintes mœurs.

Au Pere sans principe , à l'Essence inéfable ,  
Rendons des honneurs éternels ,  
Que nos louanges soient en tous tems solempnels ;  
Pour le Fils son Verbe adorable :  
Qu'en terre comme au Ciel on serve nuit & jour ;  
Le nœud très-saint de leur amour.

*Lettre de Monsieur l'Evêque d'Orléans.*

M O N S I E U R ,

J E ne sçai de quelles paroles je puis me servir , pour vous remercier des belles Hymnes que vous m'avez envoyées. Il faut avouer qu'il n'y a que vous seul qui soyez capable d'en faire d'aussi belles. Vous avez fait un alliage admirable de nos deux Fêtes. Nous les chanterons avec plaisir dans peu de tems , s'il plaît à Dieu , & votre ancien condisciple se tiendra fort heureux , s'il peut vous faire connoître qu'il a toute la reconnaissance possible , & qu'il est très-véritablement , M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,  
L'EVESQUE D'ORLEANS.

H Y M-



H Y M N E S    S A C R É E S  
 POUR L'INVENTION DE LA SAINTE  
 Croix , le troisiéme May.

## I.

*Tellus tot annos , quid tegis ?*

**P**ourquoi nous caches-tu dans ton sein trop  
 avare ,  
 Le gage de notre bonheur ?  
 On cherche ce dépôt si précieux , si rare ,  
 Sans nous faire languir , Terre couvre-nous ton  
 cœur.

A la main d'un mortel ne cède point la gloire  
 De nous montrer le sacré bois ,  
 Par qui nous remportons sur l'enfer la victoire ;  
 Fais paroître à nos yeux cette adorable Croix .

Le Ciel a fait trouver la perle précieuse ,  
 Qu'on cherchoit depuis si long-tems.  
 Ce trésor découvert par une main soigneuse ,  
 Nous est enfin donné pour nous rendre contens.

Par l'esprit du Seigneur une Reine inspirée ,  
 Cherche & trouve cet heureux bois .  
 Des grandeurs de la Cour saintement séparée ,  
 Elle quitte aussi-tôt son sceptre pour la Croix :

G iij      Quelle

Quelle est, ô sacré Bois! la puissance sublime  
 Que tu tiens du Corps du Sauveur?  
 Un cadavre te touche & soudain se ranime;  
 Un mort voit, marche, entend & parle en ta fa-  
 veur.

Frappé de ta splendeur, l'enfer est en allarme,  
 Et les Démonns te sont soumis:  
 Dans nos combats divers, ayant ton bois pour  
 arme,  
 Nous vaincrons les efforts de tous nos ennemis.

Dieu qui nous a sauvés par un si haut Mystère,  
 Soit beni dans l'Eternité:  
 Qu'on adore en tout tems l'Esprit, le Fils, le Pere,  
 Essence unique en Trois, très-sainte Trinité.

## I I.

### *Signum novi Crux fœderis.*

**O** Croix! signe nouveau de la sainte Alliance,  
 Qui nous promet un heureux sort:  
 Croix, Arche du salut, dans notre défaillance,  
 Quand nous allons périr, tu nous conduits au port.

Tu désarmes la main du vengeur redoutable,  
 Du Juge irrité contre nous,  
 Tu sçais lui faire prendre un regard favorable,  
 Et dès que tu parois, il n'a plus de courroux.

Si du Serpent d'Enfer la fatale morsure,  
 Porte dans nos cœurs son poison,  
 Nous n'avons qu'à te voir, & de notre blessure;  
 Nous trouvons aussi-tôt la prompte guérison.

Sur cet Autel sacré la divine Viëtime.

S'im-

S'immole à la Divinité,  
 Sur ce siège le Fils notre Avocat sublime,  
 Appaise le courroux de son Pere irrité.

O croix ! ô Sainte Croix ! des Fidèles chérie,  
 Croix teinte du Sang du Sauveur,  
 Fais que trouvant dans toi la source de la vie,  
 Nous trouvions dans ce Sang la source du bon-  
 heur.

Dieu qui nous a sauvés par un si haut Mystere,  
 Soit béni dans l'Eternité,  
 Qu'on adore en tout tems l'Esprit, le Fils, le Pere,  
 Essence unique en Trois, très-sainte Trinité.

## I I I.

*Crux sola languorum Dei.*

**D**'Un Dieu mourant pour nous confidente dis-  
 crée.

Apprends-nous les vives douleurs :  
 O Croix ! raconte-nous de la peine secrète  
 Les accens, les frissons, les soupirs, les langueurs.

Il attend le trépas, dans cette triste attente,  
 Privé de tous secours humains,  
 En reposant sur toi sa tête languissante,  
 On le voit attaché par les pieds & les mains.

Sur le point d'expirer, Jésus à l'agonie,  
 Pour accomplir tous ses desirs,  
 Déposant dans ton sein une si belle vie,  
 Te donne & son esprit & ses derniers soupirs.

C'est en toi que ce Dieu nous enfante la grace,  
 Il montre par toi son amour :

C'est par toi qu'il confond des criminels l'audace,  
Et tu lui serviras de Tribunal un jour.

Dieu qui nous a sauvés par un si haut Mystère,  
Soit beni dans l'Eternité,

Qu'on adore en tout tems l'Esprit; le Fils, le Pere,  
Essence unique en Trois, très-sainte Trinité.

## EPIGRAMMES.

*Sur Monsieur de Santeuil.*

**S**anteuil ne s'est pas mal acquité de ses  
vœux,

Il a donné ses soins & son étude

A célébrer des Saints les travaux glorieux:

Pourroient-ils sans ingratitude,

Lui fermer la porte des Cieux?

## AUTRE

*De Monsieur Despreaux, sur Mr.  
de Santeuil.*

**A**voir de quel air effroyable,  
Roulant les yeux, tordant les mains,  
Santeuil nous lit les Hymnes vains,  
Diroit-on pas que c'est le Diable,  
Que Dieu force à louer ses Saints?

---

*Lettre de M. l'Abbé de la Trappe à J. B.  
de Santeuil de S. Victor.*

Le 14. Octobre 1689.

**I**L est vrai que je suis surpris, lorsque Mr le P. G. de la Cour des Aydes me dit que vous aviez pensé à moi dans les Hymnes que vous avez composés des Saints Moines ; car il y a des distances si infinies entr'eux & nous , que je ne me ferois pas imaginé que vous eussiez pû nous avoir devant les yeux , en exprimant des choses si fort au-dessus de celles que nous pratiquons. Il est vrai que nous voudrions bien leur ressembler , & tracer dans nos vies des actions qui les ont rendus l'édification des hommes & la joye des Anges ; mais avec tous nos efforts , à peine sommes-nous les ombres de ces corps d'une beauté & d'une clarté si grande. Vous parlez d'une manière si noble & si sainte , des vertus de ces grands hommes , & vous les mettez tellement dans leur jour , que ceux qui ont un zèle véritable pour leur gloire , ou plutôt pour celle de Jesus-Christ , qui n'a fait que leur communiquer la sienne , en conserveront une éternelle mémoire : Dieu ne manquera pas de récompenser votre piété , il n'y a rien que

que vous ne deviez attendre auprès de cette multitude innombrable de saints Intercesseurs, à la louange desquels vous avez si heureusement consacré votre tems, votre plume & votre étude. Nous lui demanderons avec toute l'instance possible, qu'après vous avoir donné la grace de nous représenter avec des couleurs si choisies & si vives, il vous donne celle de les imiter : c'est le souhait de

F. A R M A N D, Abbé  
de la Trappe

*Autre Lettre de M. l'Abbé de la Trappe.*

Ce 2. Juillet 1690.

**T**Out ce qui part de vos mains, Monsieur, a tant de pureté & tant d'esprit, qu'il ne se peut que ceux qui s'entendent en Vers n'y donnent leur approbation : cependant je trouve que votre Poësie sainte l'emporte comme il y a plus de noblesse pour le sujet, plus d'excellence dans la matiere, le feu en est plus beau, plus vif & plus éclatant ; toutes les fois que je lis le Livre de vos Hymnes, je remarque des choses qui me touchent, & des expressions qui me paroissent toutes nouvelles.

Les Hymnes de D. Soupprieur ne valent  
pas



pas la peine d'être vûs par des yeux aussi discernans que les vôtres, supportables à la rusticité de Mr Desert, ne le seroit pas ailleurs, ne doutez point qu'il ne conserve toute la connoissance qu'il vous doit, des marques que vous lui avez données de votre amitié, & qu'il ne s'en souviene devant Dieu, & soyez persuadé que l'on n'oublie pas les gens faits comme vous.

F. ARMAND, Abbé  
de la Trappe.

*Autre Lettre dudit Sieur Abbé de la Trappe.*

Ce 6 Février 1691.

J'AI reçu, mon Révérend Pere, la Lettre que vous prîtes la peine de m'écrire il y a quelque tems de vos Hymnes tout ensemble; avec toute la reconnoissance que je devois à la grace que vous me faisiez de vous souvenir de moi, & avec toute l'estime que mérite ce qui part de votre main: je vous avouë que je n'ai point eu de santé depuis ce tems-là, que j'avois toujours différé à vous répondre, & vous dire que tout m'a paru beau & touchant dans ces divins Cantiques, je les appelle ainsi; les expressions en sont pures, nobles, pleines de piété: & il se peut dire qu'ils font ce que vous aviez

aviez envie qu'ils fissent, j'entends qu'ils donnassent de grandes idées de ceux dont vous faites l'Eloge, & qu'ils excitassent à les imiter.

Les Hymnes de saint Corneille & de S. Cyprien, n'ont pas eu dans mon sens un moindre succès, & je ne vois pas ce qui peut vous dégoûter de la continuation d'un travail à qui Dieu donne bénédiction; vous voudriez être comme ceux que vous louez, & vous avez raison; mais c'est déjà beaucoup de le désirer avec ardeur, comme je m'assure que vous le faites; & sans vous flâter, on peut vous dire que vous leur ressemblez dans une disposition principale, qui est celle d'endurer; puisqu'il n'y a rien de plus douloureux que d'entreprendre des travaux si considérables, comme ceux que vous m'avez envoyés, auxquels j'ai mis tout mon esprit en les considérant, & les ayant trouvés remplis de sentimens très-pieux: Je vous prie de continuer toujours en pareilles entreprises, vous assurant que je suis avec un respect très-particulier,

MONSIEUR,

*Votre très-obéissant serviteur,*  
F. A R M A N D, Abbé  
de la Trappe.

*Démêlé*



# DE M È L È

DE M. DE SANTEUIL

*avec les Jesuites.*

C'Est le destin de ceux qui ont causé de grands troubles durant leur vie d'en causer encore après leur mort. Celle d'Alexandre n'éteignit pas la Guerre dans l'Asie, elle la ralluma au contraire avec plus de fureur, par l'ambition de ses Lieutenans qui se disputèrent long-tems la Couronne.

Il est arrivé quelque chose de pareil à M. Arnauld, s'il est permis de comparer un Docteur à un Conquerant. Sa mort qui sembloit devoir terminer tous les troubles qu'il avoit causez durant sa vie, en a au contraire excité de nouveaux. Chacun sçait la maniere indigne dont les Jesuites se sont déchainés contre un saint Abbé, pour s'être expliqué trop clairement dans cette occasion, en disant, au sujet du grand chef de parti qui venoit de tomber dans la personne de M. Arnauld, *heureux qui n'en a point d'autres*  
que

que celui de *Jesus-Christ*. Voilà ce que produisit la première nouvelle de la mort de Mr Arnauld. Mais son cœur ayant été depuis rapporté en France, il ne pût y rentrer sans y répandre encore des semences de division, par le demêlé qu'il a fait naître entre M. de Santeuil & les Jesuites.

L'histoire qui a déjà paru sur ce sujet a pu en donner quelque connoissance; mais comme on n'avoit pas encore toutes les lumières qu'on a eu depuis, il est échappé quelques traits assez considérables, pour n'être pas négligés. Ainsi j'ai cru que je ferois plaisir au public de lui donner une relation plus exacte & plus ample de l'origine, du progrès & des divers incidens de ce demêlé, dont je suis d'autant mieux instruit, qu'ayant passé à Paris une partie du tems qu'il a duré, j'ai eu habitude avec les principaux Auteurs de part & d'autre; & que j'ai trouvé en Province des Mémoires encore plus curieux; je veux dire des Lettres de Mr Santeuil écrites à un Jesuite qui a eu part à cette affaire, & qui a été obligé de les rendre comme publiques, pour satisfaire la curiosité de plusieurs personnes de consideration qui les lui demandoient à mesure qu'il les recevoit. N'étant donc venuës jusqu'à moi, que par cette voye, j'ai cru être en droit de m'en servir & de profiter les lumières qu'elles m'ont fournies. J'ai tiré aussi plu-

sieurs

fiere chose de l'histoire qu'on a déjà donné au Public sur cette matiere , & j'en ai transcrit des morceaux entiers, que j'ai jugé d'assez bon goût , pour être présentée une seconde fois à ceux qui auront la curiosité de s'instruire plainement de ce grand démêlé , dont voici l'origine.

Mon sieur Arnauld étant mort assez paisiblement après une vie fort agitée & fort inquiète , les Dames de Port - Royal des Champs aussi zelées pour sa mémoire après sa mort , qu'elles l'avoient été pour sa personne durant sa vie , souhaitèrent d'avoir son Cœur dans leur Eglise ; consolation qu'on ne songea pas à leur refuser. Elles le reçurent avec les transports qu'on peut s'imaginer , & le placerent dans le lieu le plus honorable qu'il leur fut possible.

Le cœur étant placé , il fut question d'une Epitaphe. On crut ne pouvoir mieux s'adresser pour cela qu'à M. de Santeuil , sur la possession où il est aujourd'hui de faire toutes les Epitaphes du monde , & qui est si bien établie , que le même homme qui va commander une bierre chez l'ouvrier, va en même-tems commander une Epitaphe chez M. Santeuil: comme l'affaire étoit délicate, les Religieuses crurent devoir prendre M. Santeuil à leur avantage. Pour cela elles l'invitèrent à venir passer quelques jours à Port-Royal , avec un de ses Confreres qui  
en

en étoit Supérieur ; & durant le séjour qu'il y fit il se trouva si fortement prévenu de la Grace efficace , qu'il ne put se défendre d'en suivre l'impression , & de faire pour M. Arnauld l'Epitaphe qu'on lui demandoit.

Elle ne fut pas imprimée d'abord mais étant tombée entre les mains de M. de la Fémas fils du feu Lieutenant Civil , il la traduisit en Vers François & peu de t ms après l'une & l'autre furent imprimées ensemble & se répandirent dans le monde : mais ce ne fut pas impunément , ayant été relevées tout aussi-tôt par une Critique manuscrite de M. l'Abbé Faïdit. Il y blâmoit fort aigrement ces termes de M. Santeüil : *Ejectus & exul. Hoste triumphato Veri defensor & Arbitræ Equi* ; & encore plus ceux-ci de M. de la Fémas.

*Ce Martir de la Verité,  
Fut banni , fut persecuté,  
Il est au Port malgré les envieux,  
Qui croyoient qu'il feroit naufrage.*

Enfin il censuroit ces deux Pièces comme également injurieuses au Roi & aux RR. PP. Jesuites.

Ceux-ci se contenterent d'abord de faire faire des reproches à M. Santeüil sur son procédé & se plainquirent de ce qu'ayant fait jusqu'ici profession ouverte d'être leur ami il s'en étoit si peu souvenu dans cette occasion : mais sur-tout ils lui firent entendre

dre qu'il lui étoit encore moins pardonna-  
ble d'avoir si fort manqué au respect & a la  
reconnoissance qu'il devoit au Roi, qui l'a-  
voit comblé de ses bienfaits, & dont il  
avoit une pension de huit cens livres, que  
d'appeller *Arbitre de la verité* un homme  
exilé de son Royaume comme chef de par-  
ti, comme Heresiarque reconnu tel par l'E-  
glise & par la France & mort dans l'obstina-  
tion de toutes les erreurs condamnées.

M. Santeuil n'ayant rien de bon à répon-  
dre à tout cela, faisoit la sourde oreille, se  
flâtant que tous les murmures qui s'élevoient  
alors se dissiperoient d'eux-mêmes insensibi-  
blement, lorsqu'il vit fondre sur lui une Pié-  
ce envoyée de Province, qui commença à  
le faire parler, & qui le détermina enfin à  
prendre les voyes de satisfaction. Cette Pié-  
ce étoit intitulée : *Santolius vindicatus*, c'est-  
à-dire, *Santeuil vengé*. Pour entendre ce ti-  
tre, il faut sçavoir que l'Auteur, qu'on dit  
être le Père du Cerceau, jeune Jesuite, qui  
régente à Roïen, s'étoit malheureusement  
attiré le courroux de M. Santeuil, pour  
avoir dit dans une occasion qu'il ne sçavoit  
pas le Latin : mais quoique dans le titre de  
la Pièce il ne fasse mention que de cet arti-  
cle, il tombe vers le milieu si rudement sur  
l'Epitaphé en question, qu'il en fait son  
principal, & que le reste n'est qu'un pré-  
texte pour avoir occasion de manier plus

90 *Mélange de Littératures*  
agréablement Monsieur Santeüil.

Les Jesuites eurent la modération de ne point faire imprimer cette Pièce ; ils se contentèrent de l'envoyer manuscrite à M. Santeüil pour lui faire entendre que si on l'avoit laissé jusques là si paisible , ce n'étoit pas qu'on ne put le battre par ses propres armes , mais qu'on étoit bien-aïse de lui donner le tems de se reconnoître & de réparer sa faute.

Cette Pièce fut la première attaque que reçût M. Santeüil , comme il le dit lui-même en écrivant à son Auteur , à qui il reproche d'avoir été *le premier Jesuite qui ait levé le masque contre lui*. Elle eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis il en fut frappé comme d'un coup de foudre , & accourut aussitôt au College des Jesuites , demandant miséricorde avec les termes du monde les plus-humbles & les plus touchans , conjurant tous ceux qu'il rencontroit de ne le point perdre ; qu'il avoit toujours été ami de la Société , & que l'Epitaphe en question n'étoit point de lui , mais qu'elle avoit été supposée par ses ennemis pour le broüiller avec les Jesuites. On lui dit qu'on souhaitoit que ce qu'il avançoit fut vrai , mais que ce desaveu simple ne suffisoit pas , & qu'il falloit détromper le Public par un desaveu authentique qu'on lui demandoit pour gage de sa sincérité.



Il promet tout ce qu'on voulut , mais l'embaras fut d'effectuer sa promesse. Il se raccommoïoit à la verité par-là avec les Jesuites , mais il se mettoit à dos tous les Jansenistes , avec qui il avoit des raisons de se ménager , de sorte que la situation où il se trouvoit , étoit tout à-fait fâcheuse , & la conjoncture des plus délicate. Cependant il crût avoir trouvé un biais pour s'en tirer au contentement des deux partis , en jetant de la poussiere aux yeux des Jesuites , par un Panégirique imposant & flâteur qu'il fit de leur compagnie , il y mêloit seulement quelques injures Poëtiques contre celui qui avoit eû l'indiscrétion de publier sous son nom l'Epitaphe qu'il ne desavoïoit pas absolument.

L'encens de Mr. Santeuil ne donna point si fort dans la tête des Jesuites , qu'ils ne s'apperçûssent bien du tour de souplesse dont il s'étoit servi pour exquiver la difficulté ; ils le traitèrent d'homme double & de mauvaise foi ; il se vit en moins de rien inondé d'Epigrammes ; qui venoient fondre sur lui de tous côtez , & où les jeunes Jesuites du College qu'il appelle dans un endroit *pubes Jesuitica sagittaria* , avoient bonne part. Les Jansenistes de leur côté n'étoient pas moins choquez de sa lâcheté , que les Jesuites l'étoient de sa duplicité , & ils lui en donnerent des marques par une Pièce

en Vers Burlesques qu'ils firent courir contre lui, & qui commence par,

*Santeüil ce renommé Poëte, &c.*

Ainsi il se trouva bien loin de son compte, & il vit qu'en voulant ménager tout le monde, il n'avoit contenté personne. Cependant il falloit prendre son parti & les raisons d'intérêt l'emportant sur les mouvemens d'inclination, M. Santeüil conclut, tout bien pesé, que huit cens livres de rentes valoient encore mieux que l'amitié des Jansenistes, qu'il résolut de se sacrifier aux Jesuites, pour mettre à couvert sa pension, à qui il craignoit qu'ils ne donnassent quelque atteinte. Il commença donc par une humble confession qu'il fit de sa faute, mais par Lettre, pour s'épargner la confusion de la faire de vive voix. Il disoit » qu'il étoit » l'Auteur de l'Epitaphe; qu'il l'avoit faite malgré lui, & à contre-cœur; qu'elle » lui avoit été extorquée par une Dame voisine de Port-Royal, & une Dame d'une » naissance & d'une beauté à ne lui rien refuser. J'ai nié d'abord l'Epitaphe, ajoutoit-il, par les mauvais sens qu'on y donnoit: mais dans l'examen de ma conscience, j'ai cru devoir à mon innocence l'aveu que je fais. Je ne suis point du parti de M. Arnauld; je suis tout Jesuite, il » n'y

n'y a que la robe qui me manque ; ces « Vers me sont échapez par l'importunité « d'une femme , c'est une dévote qui me les « a demandez , comment la refuser , elle « m'auroit étranglé ? » Une femme , quel moyen ? Et sur ce qu'on lui récrivit qu'il ne falloit pas être si sensible , ni pousser si loin la complaisance pour les Dames : » Je ne « sçaurois , répondit-il , rien refuser de tout « ce qu'on me demande , & je ferois l'éloge « des cornes du Diable , si l'on m'en prioit , « *Laudarem cornua Diaboli rogatus*. Enfin pour partager la faute , il en jettoit une partie sur le Traducteur de l'Epitaphe , qu'il accusoit d'avoir outré le sens du Latin , & s'étant mis dans la tête que la Traduction étoit de la façon de M. l'Abbé Faïdit il le prit à partie , & voulut décharger sur lui une partie de son chagrin ; & comme cet Abbé venoit de perdre par Jugement de M. le Premier Président de Paris un Prieuré de deux ou trois mille livres , il lui écrivit une Lettre fort brusque , en lui envoyant des Vers sur le Vin de Beaune. Le dessus de la Lettre portoit ;

*A Monsieur l'Abbé Faïdit ,*

*Qui n'a pû par tout son crédit ,*

*Ni par ses Vers charmer Achille ,*

*Il n'a fait qu'irriter sa bile :*

*Mais moi je charme tous les Dieux ,*

*Et*

*Et leur vôle un Vin près eux ,  
 ( Le Vin de Beaune ) sur la table ;  
 Tandis qu'Harlay l'envoye au diable.*

Celui-ci ( j'entens l'Abbé , & non pas le diable ) qui n'avoit garde de se défier qu'on dût lui attribuer des Vers , dont il avoit la critique , ne comprit rien à la faille de M. Santeüil ; mais prenant la chose en galant homme , & en homme qui entend raillerie , il lui répondit sur le champ en ces termes :

*Vous dites que vos Vers ont scû charmer les  
 Dieux ,  
 Et vòler sur leur table un nectar précieux ,  
 Et que les miens n'ont pû me rendre Harlay  
 propice  
 N'en soyez pas surpris , les Dieux sont gra-  
 cieux ,  
 Il n'en est pas ainsi du chef de la Justice ,  
 Puisque vos Vers par qui les Dieux sont  
 enchantez ,  
 Sont à son jugement des inutilitez.*

Le compte de trois inutilitez de Mr. Santeüil est trop connu pour que cela ait besoin de Commentaire ; Cependant M. Santeüil & l'Abbé Faïdit se raccommoderent , s'envoyèrent mutuellement de leurs ouvrages en signe de reconciliation ; ce dernier lui

lui envoya même une petite Lettre en Vers latins assez obligeante ; Santeuil se contenta d'y répondre par ce Billet. *Vous m'avez fait un tour cruel , à moi qui suis votre ami , & qui repandroit tout mon sang pour vous. Vous m'ôtez huit cens livres de rente.* Tuus S. V.

*Vous dites que je ne fais des vers que pour des Saints & des Patrons de Village , & que je les vends bien cher aux Curez des lieux , & que selon qu'ils me payent , ils ont de belles ou de méchantes Hymnes de ma façon J'entends raillerie , je vous le pardonne.* Tuus S. V.

L'Abbé Faïdit voyant qu'il ne s'agissoit que de la Lettre qu'un Jesuite lui avoit écrite , & non pas qu'on soupçonnât d'avoir fait une affaire à M. Santeuil sur l'affaire de Mr. Arnauld , n'en fit que rire & ne se mit pas fort en peine de se disculper auprès de lui.

Cette espece de diversion qu'avoit faite Mr. de Santeuil , ou plutôt cet incident qui étoit survenu à la cause , ne le dispensoit pas de la rétractation qui étoit le principal , & sur laquelle on le pressoit tous les jours par Epigrammes sur Epigrammes qu'il recevoit continuellement , & qui ne lui donnoient point de repos. Il étoit dans des tranfes mortelles écrivant à tous les Jesuites de ses amis , pour leur demander quartier ,

tier , il croyoit voir par tout le *Sartolius vindicatus* , imprimé & le moindre Jéfuite qu'il rencontroit , il l'abordoit brusquement , & le reconduifant d'un bout de Paris jufqu'au College , il lui faifoit fes doleances avec le ton , l'air & les geftes que ceux qui ont l'avantage de le connoître peuvent s'imaginer ; & criant à pleine tête , il récitoit par cœur l'Apologie qu'il venoit de donner au Public , appuyant fur tous ces endroits qu'il répétoit plusieurs fois.

*Veri fanctiffima custos,*

*Docta cohors . . . . .*

*. . . . . Puris hac pura canalibus unda.  
Unde mihi nomen decus unde & gloria venit  
Et pietas & Religio virtusque fidesque ,  
Et probitas morum , fancti quoque regula veri.*

*Quoi , Monsieur , difoit-il , ce n'est pas là dire que les Jansenistes ont tort , que les Lettres Provinciales font des impostures ?*

Enfin , il falloit l'écouter , bon gré , malgré , & fut-ce le Frere Cuisinier des Jéfuites rien ne lui fervoit de n'entendre pas le Latin ; de forte que le chemin n'étoit pas libre dans Paris à tout homme qui portoit l'habit de Jéfuite ; Santeuil les attendoit au paffage & fe jettant à la traverfe les pourfuivoit fon Apologie à la main , jufqu'à la porte du College exclusivement , car je ne  
fçai

ſçai quelle terreur panique l'empêchoit de passer outre. Enfin, comme il craignoit ſurtout pour ſa penſion, & qu'on le ménaçoit de l'indignation du R. P. de la Chaiſe qu'on diſoit fort irrité contre lui, il lui écrivit une grande Lettre, où il proteſtoit que par *Hoſte triumphato*, il n'avoit jamais prétendu parler des Jeſuites, ni dire que M. Arnauld les eût vaincus, ni encore moins les attacher comme d'illuſtres eſclaves au char de triomphe de ce Docteur; que c'étoit lui au contraire que les Jeſuites avoient battu à dos & à ventre: mais que c'étoit uniquement des Miniſtres Claude & Jurieu, dont il avoit parlé.

Le R. P. de la Chaiſe lui fit répoſe, qu'il n'avoit que faire de ſe tant tourmenter pour l'explication du mot *hoſte triumphato*, que perſonne n'avoit entendu des Jeſuites; que de celui de *Veri defenſor* lui paroiſſoit plus inſupportable, étant dit d'un homme qui étoit mort chef d'un parti condamné, dont tous les Livres avoient été mis dans l'Index à Rome; & dont l'Ouvrage même de la *Perſécuté* n'étoit pas exempt d'erreur: Mais après tout; comment pourriez-vous, lui ajoûtoit-il, excuſer le mot de *Sanctus Arnaldus*?

Cette Lettre conçûe de la ſorte jetta M. Santeüil dans de merveilleuſes inquiétudes. Il accourut à la Maïſon Profeſſe, pour ſe juſtifier en perſonne au R. P. de

la Chaise, se retranchant fort sur l'innocence de son intention; & comme il rompoit la tête à chaque Jesuite qu'il trouvoit dans la Maison, & qu'il revenoit toujours à son Apologie: *Tout cela seroit fort beau*, lui disoit-on, *si vous ne l'aviez pas retracté par votre Epitaphe*; Ah! Monsieur, répondit-il, *vous me faites pleurer*; je suis un malheureux; mais je n'ai jamais prétendu faire mal. Le R. P. Bourdalouë qu'il fut voir aussi pour implorer son assistance, prit la chose en riant, & lui dit qu'il avoit fait comme le Sacristain qui change de paremens selon les Fêtes, M. Santeuil prit cela pour argent comptant, & écrivant à l'Auteur du *Santolius vindicatus* avec qui il s'étoit raccommoqué, il se congratuloit du tour agréable que le Pere Bourdalouë avoit donné à sa faute; mais ayant reçu pour réponse qu'il demandât à ce Pere ce qu'il pensoit d'un pareil Sacristain; il conçût que la comparaison ne lui étoit pas si avantageuse qu'il se l'étoit imaginé. C'est sur cela qu'il écrivit au Pere Bourdalouë » de se bien donner » de garde de croire qu'il fut semblable au » Frere Sacristain de saint Louis, qui selon la qualité des Saints, changeoit les » paremens de l'Autel; & mettoit un jour » du rouge & l'autre du blanc, & puis du » noir, & ensuite du violet; & qu'il n'étoit » pas Janseniste à Port-Royal; lorsqu'on lui » faisoit



» faisoit bonne chere ; & puis Moliniste  
 » chez les Jesuites , lorsqu'ils lui procu-  
 » roient des pensions ; mais que sur-tout il  
 » le prioit de désabuser le Pere de la Ruë  
 » & ses Confreres du College , qu'on lui  
 » avoit dit être fort indignez.

Le Pere Bourdalouë lui répondit fort  
 obligeamment » qu'il avoit lû sa justification  
 » avec plaisir , & qu'il étoit fort aise de re-  
 » cevoir de ses Lettres, parce qu'elles étoient  
 » pleines d'esprit & réjouissantes ; & que  
 » sans avoir recours au parement d'Autel il  
 » travailleroit présentement , & qu'il étoit  
 » libre & quitte de son Avent de S. André ,  
 » à le justifier auprès des Peres de la Com-  
 » pagnie ; qu'il y avoit déjà travaillé avec  
 » succès, & que le Pere de la Ruë étoit tout-  
 » à-fait converti ; & qu'il iroit au premier  
 » jour au College pour convertir les autres.

Tout cela donna de bonnes esperances à  
 M. Santeuil , & le déterminâ à donner une  
 seconde Apologie au Public. Le Pere Jou-  
 vency l'en pressoit tous les jours par ses  
 Lettres , où il lui mandoit » qu'il étoit  
 » excommunié s'il ne se retractoit , & qu'il  
 » falloit nécessairement dire Anathême à  
 » M. Arnauld , & sur-tout desavouer ces  
 » mots d'*Arbiter equi* , & de *Defensori ve-*  
 » *ri. . . Ejectus & exul* , &c. &c.

De dire Anathême à M. Arnauld , c'eût  
 été se mettre tout le parti sur les bras, & il

voyoit bien ce qu'il devoit en attendre, après les lardons que la première Apologie lui avoit attirés. D'un autre côté les Jésuites qui ne voyoient pas qu'il y eût de sûreté à ses paroles, à moins qu'il ne parlât d'une manière si claire, qu'il ne s'en pût dédire par aucun faux-fuyant, ne vouloient rien relâcher de ce qu'ils avoient exigé.

Cependant M. Santeuil crût pouvoir se tirer d'affaire en embrassant la neutralité, & en disant: » Si M. Arnauld a été con-  
» damné ou non; s'il a écrit contre le Roi;  
» si la Grace est efficace par elle-même, je  
» n'en sçai rien. Jésuites & Jansenistes bat-  
tez-vous tant que vous voudrez là-dessus,  
ce n'est pas à moi à le décider. Pourquoi  
donc vous êtes-vous ingéré de le faire, di-  
soit-on? Il n'est plus tems de parler de neu-  
tralité, & vous êtes trop avant dans la mê-  
lée pour pouvoir vous en tirer que les armes  
à la main. A tout cela, M. Santeuil ne ré-  
pondoit autre chose, sinon qu'il croyoit  
tout ce que croyoit l'Eglise, & condamnoit  
tout ce qu'elle condamnoit.

*Debeo tibi Mater fidem  
Divina Mater: quidquid admittit pius  
Adoro, certa quidquid ejuras, pius  
Execror.*

L'endroit le plus délicat, & sur quoi rou-  
loit toute la difficulté, étoit celui où il di-  
soit de M. Arnauld.

*Itus illo fulmine (Vaticano)*  
*Trabeate Doctor, jam mihi non amplius*  
*Arnaldæ saperes.*

C'est-à-dire, si vous aviez été frappé de la foudre du Vatican, je vous renoncerois absolument : Or c'étoit ne rien dire. Les Jesuites vouloient qu'il mit *sapiens* au lieu de *saperes*. (Car tout ceci se passoit sur l'épreuve avant que les Copies fussent tirées.) De mettre *sapiens*, c'eût été déclarer M. Arnauld excommunié & condamné. Un de ses amis à qui il en parla, lui donna une ouverture pour trouver un milieu entre *saperes* & *sapiens*, c'étoit de mettre *sapias*, qui pouvoit se prendre également dans les deux sens divers des deux autres mots, mais il sentoit bien qu'il ne pouvoit abandonner le *saperes* sans choquer les Jansenistes. Enfin après de longues délibérations, il prit le parti de servir chacun à peu près selon son goût. Il fit donc tirer deux sortes de Copies ; les unes où il y avoit *sapias*, pour les Jesuites, en leur disant de vive voix qu'il prenoit dans le sens du *sapiens*, & les autres où il laissoit le *saperes* pour faire sa Cour aux Jansenistes. A cela il joignit une interprétation de l'Épithète de M. Arnauld, où il y dit qu'on a dû mettre un point après *Ejectus* & *exul* ; qu'il n'a pas prétendu faire rapporter, à *Hostia triumphato*, que *Sanctus Arnaldus* est le trait

d'un fripon, qui a mis *Sanctus* pour lui faire des affaires. Qu'il a entendu l'*Hoste triumphato* des Ministres Claude & Jurieu, que le *Defensor veri* est pour le Livre de la Perpétuité de la Foi. Et à l'égard d'*Arbiter aequi*, il a recours à la licence Poétique, avoiant que la beauté de la cadence avoit prévalu sur la vérité. Mais les Jesuites n'étoient pas d'humeur à admettre de pareilles licences, qu'ils nioient d'avoir jamais enseigné à M. Santeuil leur ancien écolier, non plus que plusieurs autres, où il s'émançoit dans l'occasion.

La Pièce étant disposée de la sorte, M. Santeuil ne doutoit point qu'elle ne le remit tout à fait en grace, jugeant de la satisfaction que les Jesuites en devoient avoir, par la violence qu'il s'étoit faite pour en tant dire. » Voilà de quoi est le triomphe, » dit-il, dans une Lettre qu'il écrivit à l'Auteur du *Santolius vindicatus*, en lui envoyant cette seconde Apologie. Je n'ai jamais eu dessein d'offenser ni le Pape, ni le Roi, ni votre Compagnie. Et peu après il ajoûte, vous m'avez fait faire une Confession publique, & vous avez chassé le Diable d'orgueil par votre Satyre. Ainsi il croyoit s'être assez humilié pour que les Jesuites le reçussent à pénitence; mais il se trompa beaucoup, ils ne voulurent plus entendre parler de lui, ni avoir aucun commerce avec

un homme de si mauvaise foi. La Pièce ne fut pas mieux reçue des Jansenistes, & ne servit qu'à produire le *Santolius pœnitens*, avec un avertissement à la tête, par lequel on donnoit avis au Public qu'on l'avoit surprise en cachette, & qu'on ne doutoit pas que M. Santeuil » voyant paroître ces » Vers sans son consentement, & peut-être » contre son intention; ne les défavoüât » hardiment, comme il avoit fait d'abord » la fameuse Epigramme qui lui avoit attiré » tant de reproches; qu'au reste cette première faute qu'il avoit déjà commencé de » réparer par des Vers iambes, où il s'avoüoit Auteur de l'Epigramme, étoit assez pardonnable à un Poëte comme lui, » susceptible de vaines terreurs, après les » Lettres foudroyantes qu'il avoit reçues de plusieurs Jesuites & des plus considérables; qu'on l'y menaçoit de la colere du » Roi; prête à éclater sur lui & à l'écraser, » s'il ne donnoit au plûtôt cette satisfaction à la Société, qu'il n'avoit pû résister à de » telles menaces; mais qu'il n'avoit pû résister non plus aux remords de sa conscience, qu'ainsi la première retractation avoit » été l'effet de sa crainte, & celle-ci l'effet » de sa Religion.

Voilà le nouveau personnage qu'on fait jouer au pauvre M. Santeuil, qui en étoit fort innocent. Cependant, la plûpart du

monde y fût pris d'abord, & crût que la Pièce étoit de lui; je ſçai même encore bien des gens qui ne veulent pas s'en deſabuſer, mais ce ne ſont pas gens fort capables d'en juger; car, quoique l'Auteur de cette Pièce ait affecté le ſtile emphatique de M. Santeuil, & que l'apparition de M. Arnauld ſoit tirée d'après celle de ſaint Magloire, d'après pluſieurs autres fort fréquentes dans les Ouvrages de ce Poète, qui ſur toutes les figures de la Rhétorique, aime la Proſopopée; cependant pour peu qu'on ait d'uſage de ces matieres, il eſt aisé de voir à l'ordonnance de la Pièce, & à la différence de la latinité, qu'elle n'eſt point ſortie de la plume. Les beaux eſprits de Caën croient y reconnoître celle de M. l'Abbé Fraguier, ſorti depuis un an de chez les Jeſuites, & on lui attribua auffi la traduction. Pour M. Santeuil, loin d'y avoir eu part, il s'en eſt tenu fort offenſé, & a regardé cela comme un effet du reſſentiment des ennemis des Jeſuites contre lui. » Le diable, dit-il, dans une de ſes Lettres, a préſidé à cette Pièce. On me fait Pénitent d'un crime que je n'ai jamais commis. Voyez où va la rage, je n'ai point chanté de Palinodie, mais bien fut une expoſition, un éclairciſſement, dont tout le monde eſt content & vous auffi, dit-il; en parlant à l'Auteur du *Santolius vindicatus*, à qui il

avoit envoyé une Copie où étoit le *Sapias*, & qui avoit donné bonnement dans le Panneau. » Les Jansenistes, ajoute-t il, disent » qu'il ne falloit pas ôter tous les sens qu'on » pouvoit donner à l'Epitaphe, en les dé- » terminant à Jurieu & à M. Claude, & » laisser l'*Arbiter aequi* dans toute son étendue. Ils appellent cela *Palinodie*, c'est » pourquoi ils m'ont joué le tour, ils me » font repentant & je ne sçai pourquoi; car » j'ai toujours tenu la balance égale, comme je ne veux point entrer dans des questions qui divisent tous les Docteurs.

*Nam quis ego ut possim tantas componere lites?*

Quis suis je, pour décider sur de si grands différens? de côté & d'autre j'aurois été écrasé, je suis gauffre.

Il y a, dit-il, peu après, une difficulté sur *Saperes Ictus illo fulmine non amplius Saperes*. Cela n'est point contraire à M. Arnauld. Ceux qui croient qu'il a été excommunié, le prennent pour excommunié; les autres assurent qu'il ne l'a jamais été, le sauvent: *Ni nego, nil assero, sto nenter*. Il a fallu sortir d'un mauvais pas; car on m'a pris à la gorge, & deux puissans chefs d'opinion contraire, m'obligeoient à me déclarer; pour peu que je penche d'un côté, l'autre s'éleve: *Mare bilancis*.

L'embarras où se trouvoit M. Santeüil est assez

assez vivement représenté dans cette Lettre sur la seconde Apologie, dont il prétendoit que les Jansenistes ne devoient point être scandalisez, & que les Jesuites devoient être écontens. » Voilà bien du bruit, écrivoit-il, à  
 » l'Auteur du *Santolius vindicatus*, à qui il  
 » en faisoit ses plaintes. Voilà bien du  
 » bruit pour six méchans Vers que j'ai faits  
 » en badinant sur le bord d'un Etang:

*Per blanda musa rusticantis otia,*

*Rogatus non semel, victus precibus extudi  
 ex cerebro;* à force de coups de marteau,  
*clam dedi, reluctam, improbe petenti* ( c'est-  
 à-dire ; après plusieurs prières réitérées ;  
 vaincu enfin, j'ai arraché de mon cerveau  
 ces Vers, je les ai donnez en cachette, avec  
 peine, cédant à l'importunité d'une femme  
 qui me les demandoit ) » cela ne devoit-il  
 » pas appaiser vos Confreres qui sont les  
 » miens ? un fripon les fait imprimer sans  
 » mon aveu, & il y ajoute une Traduc-  
 » tion séditieuse:

*Ce Martyr de la Vérité,*

*Fut banni, fut persecuté.*

Il faut que je sois la Victime de tous les  
 interprètes reveillez contre moi. Je vous  
 prodigue des loüanges ; cependant le Pere  
 Jouveney à qui je sacrifie toute ma gloire  
 Poétique, & qui fait tous mes Vers com-  
 me vous l'avez si bien chanté, & que je  
 confirme par un écrit public que j'atteste-



raï par devant des Tabellions & deux Notaires Royaux & Apostoliques ; je me fais un enfant délaissé par sa nourrice , tout cela ne désiste pas de m'appeller : *Sacrilegus Poëta* , *Præco* ; *buccinator* , *fautor* , *Hereticus* ( c'est-à-dire , Poëte sacrilège , Heraut , Trompette , fauteur d'Hérésie ) il n'est pas content de ma dernière Pièce , ni de la première , casse-museau des Jansenistes & des petites Lettres.

*Veri sanctissima custos*

*Docta cohors* , &c.

Tout cela ne fait que l'irriter contre moi.

*Genuit te caucasus horrens.*

*Hircanaque admorunt ubera Tigres ?*

*Num fletu ingemuit nostro ?*

Ma première Apologie , dit-il , dans une autre Lettre , ruine les petites Lettres Provinciales. Tous mes Vers sont autant de coups de foudre contre M. Arnauld , quand je dis :

*Unde mihi nomen , decus , unde & gloria venit ,*

*Et pietas & Relligio , virtusque & fidesque ;*  
*Et probitas morum , sancti quoque regula veri.*

Je vous appelle , dit-il , en écrivant au Jesuite , Auteur du *Santolius vindicatus* , je vous appelle.

*Præcones verbi aeterni* , &c.

Jamais Poëte n'a fait plus de soumission à la Compagnie. Ce Poëme que vous n'avez

n'avez jamais loué, est un chef-d'œuvre pour l'Apologie des Jésuites ; qui m'a attiré tous les Janfenistes enragez contre ces Vers.

*Veri sanctissima custos ?*

Et l'on me dit maintenant : êtes vous bien payé de vos flâteries, de vos bassesses, & de votre Apologie ? sont-ils maintenant.

*Veri sanctissima custos ?*

Si cela est, vous êtes, M. Santeuïl, un grand fripon.

Enfin M. Santeuïl en revenoit toujours à cette Traduction séditieuse, disoit il, de M. de la Fémas ; celui-ci soutenoit avoir traduit fidèlement les Vers de M. Santeuïl, & que les Vers François ne disoient rien de plus que les Latins ; que ces termes à la vérité étoient condamnables, mais qu'il falloit s'en prendre aux Latins qu'ils ne faisoient que rendre, & dont l'Auteur étoit seul responsable ; qu'il falloit que ce Poëte eût perdu l'esprit (comme l'observoit très-bien l'Auteur de la Critique,) de dire dans des Vers imprimez & gravez, sur un tombeau, que sous un Roi aussi Chrétien, aussi pieux & aussi zélé pour la vérité & la justice, qu'est l'incomparable Princee, sous lequel nous avons eû le bonheur de vivre, on exilât, on chassât, on persecutât, *ejectus & exul*, dans un Royaume Chrétien, celui qui est par automasie le prétendu Défenseur

feur de la verité & l'Arbitre de la justice :  
*Veri defensor & arbiter æqui.*

On ne se seroit jamais avisé de la défaite dont se servit M. Santeuil, pour parer à une botte si franche, & l'on n'eût jamais crû qu'un aussi bon François qui avoit jusques-là paru l'être, dût avoir recours au Prince d'Orange pour se tirer d'affaire. Il répondit donc de vive voix, lorsqu'on lui raconta la chose, qu'il n'avoit pas entendu parler du Roi, & qu'il aimeroit mieux être mort, que de dire, ni de penser que ce grand Roi ait chassé de son Royaume, & persecuté les Défenseurs de la verité & de la justice, ni qu'il ait jamais fait des Martyrs; & qu'il étoit faux que M. Arnauld eût jamais été exilé & chassé hors du Royaume par le Roi: Et qui entendez-vous donc disoit-on, dans votre Epigramme, *ejectus & exul*, par qui? par le Prince d'Orange, répondit-il hardiment, à qui M. Arnauld s'étoit rendu odieux par la défense qu'il avoit embrassée du Roi légitime d'Angleterre, & par le sçavant Ecrit qu'il avoit publié en Hollande, contre cet usurpateur où il avoit fait voir invinciblement, que c'étoit un nouvel Absalon, un nouvel Herode, un nouveau Neron, & un nouveau Cromwel; & qu'effectivement M. Arnauld auroit été la victime du Prince d'Orange, s'il n'étoit sorti d'Hollande, & ne

s'étoit tenu clos & couvert dans une retraite inconnue à tous les hommes, dans un petit Village à trois lieues de Liege, & que cela lui avoit procuré la qualité de *Martyr*; & celle de *Veri defensor*, & *ejectus* & *exul*, & que c'étoit ainsi que l'avoit entendu un de nos Poëtes François, qui dans une Epitaphe de M. Arnauld, parle ainsi de ce grand Docteur:

*Qui du bruit de son nom remplit toute la terre,*

*Qui convertit Turenne & le Roi d'Angleterre;*

*Et confondit Nassau, lors qu'au mépris des Loix,*

*Il renversa le Thrône & l'Esprit des Anglois.*

Et sur ce qu'on lui avoit dit qu'il avoit fait une premiere Epigramme avant celle ci qui étoit encore pire, puisqu'il avoit osé y avancer que la Religion, la Foi, la Verité, la Tradition, & les Regles inviolables de la Morale, sont redevables à M. Arnauld, de ce qu'elles n'ont point été renversées. *Per quem religio stetit inconcussa*, &c. Il répondit en homme qui ne manque point de réplique, qu'il avoit fait cette Epigramme sur feu M. l'Evêque de Castorie & non pas sur M. Arnauld. Après cela il faut convenir que

que M. Santeuil est le premier homme du monde pour faire des écarts; on ne se seroit jamais attendu à ceux-ci: cependant il avoit beau se plaindre de la dureté des Jesuites, qui étoient insensibles à tout ce qu'il avoit pû faire pour les appaiser, tout cela ne seroit de rien. Ainsi voyant que les Jansenistes ne lui étoient pas plus favorables, & qu'on lui faisoit également la guerre des deux côtez, il lui vint en pensée de se faire un mérite auprès des uns du ressentiment des autres, & de s'en servir pour se racommoder en même-tems avec les deux partis. Ainsi il disoit aux Jansenistes: *Je n'ai point abandonné M. Arnauld, je n'ai point chanté de Palinodie.* Vous le voyez bien par la maniere dont les Jesuites se déchainent contre moi, j'ai toujours tenu bon pour lui. Aux Jesuites il leur disoit, j'ai toujours été votre ami, & je le suis encore. Vous êtes mes Maîtres, tout ce que je sçais, je le tiens de vous.

*Decus unde & gloria venit.*

*Je me suis fait martyr pour votre Compagnie, vous le voyez bien par les Pièces qu'ont fait courir contre moi les Jansenistes, que je vous ai sacrifiées, & sur tout par le Santolius pœnitens.* Malheur à celui qui a fait cette Pièce, je ne me repens point des louanges que je vous ai données, & je suis très-aise d'avoir fait la faute de l'Epitaphe, pour  
vous

vous montrer mon amour & mon respect. Qui peut me disputer le bon cœur que j'ai toujours eû, & que j'ai encore pour mes maîtres ?

Les Jesuites ( bonnes gens ) se laissoient attendrir à ces paroles , & ouvroient déjà les bras à M. Santeüil , de sorte que toute la dispute s'en alloit terminée , parties d'accord ; hors de Cour & de Procès : lorsque le Diable qui ne dort point , poussa un malin jeune Jesuite à se travestir en Janseniste , pour découvrit s'il y avoit autant de sincérité dans le cœur de M. Santeüil , qu'il en paroïssoit dans ses paroles. Pour cela il écrivit une fausse Lettre , sous le nom de Mr. Marcel Curé de S. Jacques du Hautpas , au Fauxbourg S. Jacques , & qu'on sçait avoir été fort des amis de Mr Arnould. Il lui demandoit qu'il étoit honteux & scandaleux à un homme comme lui ; que feu Mr Arnould avoit honoré de son estime & de son amitié pendant sa vie , de le décrier après sa mort ; pour faire sa Cour à des gens , qui dans l'ame se moquoient de lui & ne lui en sçavoient aucun gré ; & désavouer une Epigramme , innocence qu'il avoit faite à sa louange , après avoir publié en divers endroits qu'il en étoit l'Auteur. Celui-ci ayant donné d'abord dans le piège , & crut de bonne foi que la Lettre étoit véritablement de Mr le Curé de S. Jacques du Hautpas ;

il lui fit réponse sur le champ , qu'il n'avoit jamais desavoué son Epigramme ; qu'il honoroit M. Arnauld plus que personne du monde , & qu'il portoit toujours sur lui , comme une Relique , une Lettre que cet incomparable Docteur lui avoit autrefois fait l'honneur de lui écrire. Cette réponse fut portée aussi-tôt, non au Curé de Saint Jacques , qui ne sçavoit rien de ce ménage , mais aux Jesuites , qui apprirent par-là quel état ils devoient faire des protestations de la prétendue innocence de M. Santeuil sur l'Epigramme , & de la sincérité de son procédé dans ses Apologies , & dans tout le reste. Ce fut alors que le Père Commire qui avoit épargné Mr Santeuil jusques-là , & qui étoit demeuré sans combattre , comme le corps de réserve , parût enfin dans le champ de Bataille ; & pour terminer une dispute qui ne finissoit point , & empêcher Mr Santeuil de dire tant de fois le pour & le contre , il vint tomber sur lui , & lui passa dans la bouche un baïllon qui l'a toujours fort incommodé depuis. Je parle du *Linguarium* que tous les Sçavans attribuent à ce grand Poëte , que feu Mr Menage regardoit comme le plus bel esprit & le plus poli Ecrivain de son siècle, & que tous les connoisseurs regardent comme le premier Poëte Latin que nous ayons aujourd'hui , & pour juger quelle playe cette Pièce fit

dans le cœur du pauvre M. Santeuïl, il ne  
 faut que lire ce qu'il en écrit à un Jesuite  
 de ses amis dans plusieurs Lettres : « il dit  
 » en parlant du Pere Commire, que c'est  
 » un gros chien que les Jesuites ont lâché  
 » sur lui, il le traite de Diable sorti de l'A-  
 » cheron : Et ajoûte qu'il l'attend au jour  
 » de la mort ; & que quand il le verra éten-  
 » du dans la Bierre au milieu du Chœur,  
 » il ira lui arracher son Calice des mains,  
 » & lui mettre en la place son Ode diabo-  
 » lique du Baillon. Ces faillies, quoiqu'un  
 peu fortes, sont pardonnables à un Poëte  
 du caractere de Mr Santeuïl, & elles ne  
 scandaliseront personne de ceux qui con-  
 noissent son génie, & quelle est sa sensibi-  
 lité sur tout ce qui touche sa réputation de  
 Poëte. « Enfin il se plaint à tous les Je-  
 » suites de la cruauté du Pere Commire, d'a-  
 » voir réveillé toute la querelle appaisée  
 » par des interprétations qui avoient allar-  
 » mé Port - Royal. Falloit-il disoit-il,  
 » prouver sa prééminence sur le Parnasse aux  
 » dépens de sa Religion : Malheur à celui  
 » qui n'a de l'esprit que pour nuire, un  
 » champignon a ce privilège, & tue en le  
 » mangeant. Quoi ! je suis traité d'ignorant  
 » après avoir fait toutes les Hymnes des  
 » Breviaires de France : Je vous enverrai  
 » dit-il, à l'Auteur du *Santolius vindicatus*,  
 » à qui il écrit trois Traductions du *Lit-*  
 » *guarium*



„ *guarium* & qui vous feront dresser les che-  
 „ veux à la tête malgré vos préoccupations  
 „ pour lui & contre moi ; & vous l'approu-  
 „ vez : Les Jansenistes battent des mains  
 „ sur le *Linguarium*. C'est une mortifica-  
 „ tion que Dieu m'a envoyée , après celle  
 „ que vous m'avez donnée. „ Telles étoient  
 les plaintes de Mr Santeuil , qui n'osoit se  
 défendre avec d'autres armes contre un en-  
 nemi tel que celui là. „ Il laisse aboyer les pe-  
 „ tits chiens comme nous , écrit-il au Jesui-  
 „ te dont j'ai parlé : Il va son chemin com-  
 „ me un gros dogue d'Angleterre , il ne  
 „ daigne pas regarder en arriere , un coup  
 „ de dent le vengera. „ Ainsi il n'y avoit pas  
 d'apparence qu'il voulut se mesurer avec lui.  
 Le parti qu'il prit donc , fut de demander  
 quartier , comme il le fait dans l'Elegie in-  
 ritulée , *Ad amicum Anonymum sed stilo*  
*notum & nimis linguacem* ; où après avoir  
 fait des reproches au Pere Commire de la  
 maniere impitoyable , dont il l'avoit traité  
 en le baillonnant , & après avoir appelé  
 les furies à son secours pour le venger , il  
 rabbat enfin sur les pardons des ennemis  
 d'une maniere tout à-fait Chrétienne &  
 édifiante , *Pereunt vates & carmina vatum* ,  
 dit-il , dans sa Pièce ; il renonce desormais  
 au Parnasse profane ; & va se réduire uni-  
 quement à entonner ou à faire des Hymnes,  
 qui par-là vont devenir à fort bon marché.

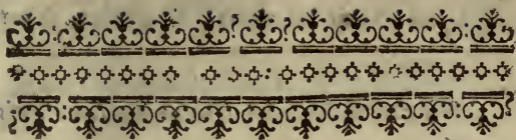
Il étoit tems que la Pièce finit, & il y avoit assez long tems qu'elle occupoit la Scène. Il ne manquoit qu'un dénouement. L'Auteur du *Santolius pendens*, (c'est-à-dire, Santeüil au Gibet) y a pourvû. Le Titre est un peu fort & la Pièce aussi. Tant pis pour l'Auteur à qui pareils Ouvrages ne sçauroient jamais faire honneur. Quoique ces sortes de differens entre Auteurs permettent certaines libertez, cependant cela ne doit aller que jusqu'à un certain point, & le Poëte ne doit point prescrire contre l'honnête homme. Il se trouvera encore bien des gens qui prétendroient que ceux mêmes qui ne poussent pas les choses dans ces excès, le poussent encore trop loin, & qu'il n'y a pas un Evangile à part pour les Auteurs; pour moi qui n'étant que simple Historien, ne suis garant que de la verité des faits que je raporte, je laisse aux Casuistes à prononcer sur leur bonté ou leur malice. Mais pourtant, s'il m'est permis de dire ce que je pense, il me semble que ces sortes de démêlez, s'ils ne sont point outrez, peuvent être d'une très-grande utilité; & ce qu'on dit ordinairement qu'une trop longue Paix énerve un Etat, est encore plus vrai à l'égard des Lettres qui tombent & languissent, si elles ne sont réveillées de tems en tems par quelques petits differens innocens, qui surviennent

entre les Auteurs. Ainsi , autant que la Guerre est à craindre & à éviter entre les Princes , par les tristes effets qu'elle a coutume de produire , & les grands dommages qu'elle cause toûjours à l'un & à l'autre parti , autant à mon avis est-elle à désirer entre les gens de Lettres par les fruits agréables qu'elle produit ; pourvû cependant que l'homme ait assez d'empire sur l'Auteur pour le contenir dans de justes limites & l'y ramener , s'il arrivoit que la chaleur les lui fit franchir quelquefois. Il ne faut pas cependant exiger d'un Poëte qui dispute avec un flegme , qui ne se trouve pas même dans les Philosophes d'aujourd'hui , & qui n'est gueres trouvé davantage dans ceux d'autrefois. Lui ôter son feu , c'est lui ôter son agrément. Je veux qu'il soit vif , animé , sensible , bouillant , impétueux , & qu'il lui échape même quelque trait qu'il puisse condamner dans un sens rassis ; le Parnasse fait un monde à part , & tout ce qui s'y passe ne doit point porter de conséquence ; s'il en porte , c'est une foiblesse. Quand on peut s'attaquer en galant homme , rien n'est plus agréable & même plus utile ; l'esprit plus animé alors acquiert de nouvelles sources , & produit mille choses , dont hors de-là il ne seroit pas capable. De toutes les Pièces qu'a jamais faites Mr Santeüil , celles qu'il vient

de

de faire à l'occasion de ce différend, ne font pas à mon gré les moins belles ; & la plupart de celles qu'on a faites contre lui ont été fort bien reçues. Voilà tout ce qui reste de ce long démêlé : Cependant malheur à ceux qui s'aviseront de mourir dorénavant ; ils se passeront, s'il leur plaît, d'Épithaphe, ou bien ils s'en pourvoiront ailleurs que chez Mr Santeuil ; car pour lui le mauvais succès de la dernière, a la mine de lui en avoir fait perdre tout-à-fait le goût.

*Fin du Mélange de Littératures.*



## VERS COUPEZ,

QUI furent faits durant le Procès de l'Université de Paris avec les Jesuites. En ne lisant que la moitié de ces Vers, l'on en trouvera de petits de quatre & six syllabes qui se riment au milieu du Vers, qui le plus souvent contiennent le contraire de ce qui est exprimé au Vers entier.

*Soit du Pape maudit- Qui hait les Jesuites*

*Celui qui en eux croit- Soit mis en Paradis ;*

*A tous les Diables soit- Qui brûle leurs Ecrits*

*Qui leur science suit - - - Acquiert de grands  
mérites ,*

*En Enfer soit conduit - Qui les nomme*

*hypocrites ,*

Qui pour Saint les reçoit - Ses péchez soient  
remis ,

Soit châtié du foïet - Qui ne suit leurs avis  
Qui sages ne le fait --- Sont ames bien  
conduites ,

Soit lié d'un licol --- Qui les nomme meur-  
triers ,

Soit pendu par le col --- Qui dit qu'ils sont  
forciers :

Qui adhère à leurs vœux - Ce sont Ames  
damnées ,

Qui les honore tous --- O qu'il est bien  
instruit !

Qui veut fuir leur coup --- Que c'est un bel  
esprit ,

O qu'il est malheureux --- Qui ne suit leur  
doctrine.

Le Seigneur de Accords.

HISTOIRE

HISTOIRE

DU DIFFEREND

ENTRE

LES JESUITES

ET

M. DE SANTEUIL;

AU SUJET

DE L'ÉPIGRAMME

DE CE POÈTE,

POUR

M. ARNAULD:

CONTENANT

Des Lettres de plusieurs Jesuites, & des  
Vers faits de part & d'autre,

*Avec quelques Lettres de M. de Santeuil  
à M. Arnauld.*

Tome II,

I.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

LECTURE 10

PROBLEMS



---

## AU LECTEUR.

**J**E vous donne , mon cher Lecteur , un Recüeil qui ne vous sera pas defagréable. Tous les personnages qui y paroissent font d'une si grande réputation , que cela seul le rend digne de votre curiosité. C'est un fruit de la mort du Poëte S A N T E V I L , arrivée au commencement du mois d'Août. 1697. à Dijon. Ce n'étoit pas-là qu'il seroit mort , s'il avoit été ferme dans la résolution qu'il avoit prise de renoncer à la Poësie profane, & de ne s'occuper que de choses convenables à son état. Il n'a pas laissé d'édifier beaucoup ceux qui ont été té-

L ij moins

moins de sa mort. Il y fait paroître, dit-on, une grande foi & une vive espérance en la miséricorde de Dieu. Il y reçut le saint Viatique avec une piété exemplaire, après avoir fait en présence de tout le monde une espèce d'amende honorable. C'étoit un homme d'un caractère fort singulier; mais d'ailleurs il avoit un très-bon fonds, & de tems-en-tems sa foi lui faisoit prendre de bonnes résolutions. Il avoit passé cette année à Port-Royal des Champs l'Octave de la Fête du Saint Sacrement, & cinq ou six semaines avant sa mort, il avoit été passer quelque tems à la Trappe, où peu s'en fallut qu'on ne lui donnât l'habit. Il avoit dessein

sein d'y retourner, & de la manière qu'il en parloit à ses amis de Saint Victor, il paroïssoit avoir envie d'y demeurer. J'ai cru devoir faire part au public de ces circonstances édifiantes, en lui donnant une petite histoire qui ne l'est pas tant, & qui peut néanmoins avoir son utilité. Les Billets qui y sont inserés sont curieux, les Vers qui les suivent sont de bon goût, & les Lettres de M. de Santeuil à M. Arnauld qu'on y a jointes, avoient trop de liaison avec l'Histoire, pour n'être pas données en même tems au Public avec les deux Billets de cet illustre Docteur. On y verra un caractère de simplicité, de droiture, de candeur, de piété, qu'on

a peine à découvrir dans ceux  
 du Rhétoricien des Jesuites.  
 Leurs calomnies contre la foi  
 de M. Arnauld lui sont deve-  
 nuës si honorables , qu'on ne  
 peut plus s'en plaindre. Et  
 quant à ce qui est dit (pag. 12.)  
 du Livre de la Perpétuité, &c. *Qu'il*  
*n'est pas tout à-fait exempt d'hérésie,*  
 ce n'est pas sur lui que cela tom-  
 be. Car ce Livre étant approuvé  
 par plus de vingt Docteurs de  
 Sorbonne & par vingt-sept E-  
 vêques, dont trois sont les Emi-  
 nentissimes Cardinaux d'Estrée,  
 le Camus, & de Fourbin-Janson,  
 aussi bien que M. l'Archevêque  
 Duc de Reims & MM. les Evê-  
 ques d'Agde , de S. Pons & de  
 Meaux , c'est à ces lumières de  
 l'Eglise de France d'en répon-  
 dre.

L E T-



# LETTRES DES JESUITES

E'CRITES A MONSIEUR  
DE SANTEUIL,  
DE S. VICTOR,

*Au sujet de l'Epigramme sur Monsieur  
Arnauld.*

**L**A mort de M. de Santeuil ayant levé l'obstacle qui empêchoit de faire imprimer de son vivant les Lettres que lui ont écrites les principaux des Jesuites au sujet de sa fameuse Epigramme sur M. Arnauld on a cru ne devoir plus differer de les faire paroître au jour, & de confier ce dépôt à la foi du Public, pendant que ceux qui les ont luës, en ont encore la mémoire rescente, & peuvent servir de témoins irréprochables de la vérité de ce fait. On ne

croit pas que les Jesuites s'avisent de s'inscrire en faux contre ces Lettres. Cependant si cela arrivoit, le public en sera garand, aussi-bien que de l'histoire des boulets & des poudres de Namur. On a joint à ces Lettres quelques réflexions pour en faciliter l'intelligence, & pour donner quelque liaison au récit de cette petite Histoire, qui sans doute ne méritoit point par elle-même d'être relevée, si elle ne servoit merveilleusement à faire connoître le génie de la Société, qui ne fait réussir la plupart de ses entreprises, que par des intrigues sourdes & des ressorts cachés, dont on a grand soin de dérober la connoissance au Public. On trouvera aussi après ces Lettres un Recueil des meilleures Pièces de Vers qui ont été faites à l'occasion de cette dispute.

Tout le monde sçait que Monsieur Arnauld est mort dans un pays étranger, & que son Cœur ayant été porté à Port-Royal des Champs, M. de Santeüil lui fit pour Epitaphe les Vers suivans :

AD SANCTAS REDIIT SEDES IJCTUS ET  
EXUL

HOSTE TRIUMPHATO. TOT TEMPESTATI-  
BUS ACTUS,

HOC PORTU IN PLACIDO, HAC SACRA  
TELLURE QUIESCIT

ARNALDUS, VERI DEFENSOR, ET  
AR-

## ARBITER ÆQUI.

ILLIUS OSSA MEMOR SIBI VENDICET EXTE-  
RA TELLUS :

HUC CŒLESTIS AMOR RAPIDIS COR TRANS-  
TULIT ALIS ,

COR NUNQUAM AVULSUM , NEC AMATIS  
SEDIBUS ABSENS :

En voici la Traduction.

*ARNAULD*, cet illustre Défenseur  
de la Vérité & de la saine Morale, qui  
après avoir triomphé de ses ennemis, s'é-  
toit lui même condamné à un exil vo-  
lontaire, est enfin revenu dans ces saints  
lieux. N'avoit-il pas essuyé assez d'or-  
ages pour trouver ici, du moins après sa  
mort, un port & un asile assuré? Qu'une  
terre étrangere se vante de posséder ses  
précieuses dépouilles, la France a de-  
quoi se consoler. L'amour divin, dont  
il brûla toujours pendant sa vie a pris  
soin lui-même de transporter ici comme  
sur des aîles rapides, le Cœur de ce grand  
Homme, ce Cœur qui ne fut jamais ab-  
sent, & ne put jamais être arraché de  
cette chere & sacrée demeure.

On ne pouvoit rien dire, ce semble, ni  
de

de plus modeste pour un aussi grand homme que Monsieur Arnauld, ni qui dût moins choquer les Jesuites : & l'on ne conçoit pas comment ils ont pû se troubler & s'allarmer pour une simple Epigramme.

Cependant ce vaste corps se remua, s'agita, employa l'intrigue & les menaces pour tirer de M. de Santeuil un defaveu de cette Pièce. On chargea de cette commission le P. Jouvency, bon homme d'ailleurs, qui sçait du Grec & du Latin, mais horriblement entêté & prévenu contre ce qu'on appelle Jansénistes, & qui ne cesse de crier dans sa classe contre les Lettres Provinciales, les Ouvrages de M. Nicole, & le Nouveau Testament de Châlons. Il écrivit donc à M. de Santeuil la Lettre suivante.

## I. LETTRE DU P. JOUVENCY.

**O**N m'a dit que vous aviez fait une Epigramme à la louange de M. ARNAULD. Je vous ai défendu autant que j'ai pû. J'ai dit qu'il n'y avoit point d'apparence que M. de Santeuil, sçachant bien que M. Arnauld est mort chef d'un parti déclaré contre l'Eglise, étant lui-même Ecclésiastique, & d'un Ordre dont la doctrine a toujours été sans reproche, eût voulu louer & préconiser



consider un hérésiarque , reconnu par l'Eglise & la France pour tel ; & que si le Roi sçavoit cela , il y auroit autre chose à craindre pour l'Auteur de l'Eloge. Comme je disois bien des choses là - dessus , on m'a montré votre nom à la tête de cette Epigramme. Je vous avouë que ç'a été pour moi un coup de foudre. On a ajoûté que vous deviez passer pour un Excommunié , avec qui on ne pouvoit avoir en conscience aucun commerce , si vous ne retractiez publiquement cette Epigramme. J'attens cela de votre piété.

## J O U V E N C Y .

M. de Santeuil saisi de crainte & d'horreur à la lecture d'une Lettre remplie de menaces si terribles , & d'emportemens si excessifs , desavoïa sur le champ les Vers en question. Mais le P. Jouvency n'étoit pas content d'un desaveu verbal. Il en vouloit un par écrit , & en bonne forme. C'est à quoi il l'exhorte dans les deux Lettres suivantes.

## II. LET-

## II. LETTRE DU P. JOUVENCY.

**Q**UOD Epigrammâ illud abjures ;  
vehementer lætor. Verùm necesse  
est ut contrario Scripto id præstes publi-  
cè ; ac labem inustam nomini tuo delea.  
Hoc à te probi omnes & amici tui ex-  
pectant Id si feceris ; à me laudem ,  
quam mereris , & responsum expecta.  
Maturato est opus. Vereor ne quid ex  
illo Epigrammate gravioris mali tibi  
nec opinanti accidat. Non frustra loquor.

## T R A D U C T I O N.

**J**'Ai bien de la joye de voir que  
vous ayez pris le parti de defa-  
vouer l'Epigramme ; mais il faut  
que vous rendiez ce defaveu pu-  
blic par un écrit contraire , si vous  
voulez entièrement rétablir votre ré-  
putation. Tous vos amis , & tous les  
gens de bien attendent de vous cet-  
te démarche. Si vous la faites , comp-  
tez que je ne manquerai pas de vous  
faire la réponse que vous souhaitez ,  
& de vous donner les louanges que  
vous aurez méritées. Au reste il n'y a  
point

a point de tems à perdre. J'appréhende pour vous les suites de cette Epigramme, qui seront d'autant plus fâcheuses, que vous vous y attendrez le moins. Je ne vous dis pas ceci en l'air.

## III. LETTRE DU P. JOUVENCY;

**Q**Uam promisi fidem præstabo, sed tuam expecto. Promisisti Versus illos, quibus te purgares, & significares palàm excidisse tibi funestos Versus, pomum discordiæ, & eos te velle infectos & indictos. An hæc promissa fides est? Vale Amice, & bonis omnibus vide ut facias satis, Tuæ famæ consulo.

## T R A D U C T I O N.

**J**E vous tiendrai la parole que je vous ai donnée; mais j'attens que vous vous acquittiez de la vôtre. Vous m'avez promis que vous feriez des Vers pour vous disculper, & dans lesquels vous déclareriez publiquement que cette funeste Epigramme, qui fait tant de bruit & qu'on peut regarder comme une pomme de discorde,

corde , vous est malheureusement échappée , & que vous souhaitez ne l'avoir point faite & n'y avoir jamais songé. N'est - ce pas - là la parole que vous m'aviez donnée ? Adieu cher ami : songez à donner à tous les gens de bien la satisfaction qu'ils attendent de vous. Je parle pour vos intérêts & pour votre réputation.

M. de Sauteuil après avoir nié l'Epigramme pendant deux jours entiers , comme il le reconnoît lui-même dans un mémoire qu'il a laissé sur cette dispute , & dont on a en main l'original , revint de sa peur , & les remords de sa conscience l'obligerent d'avoüer qu'il en étoit l'Auteur. Mais pour appaiser les Jesuites , qui paroissent piqués au vif de cette Epigramme , & sur tout de l'endroit où il est dit , que M. Arnauld , après avoir triomphé de ses ennemis , s'étoit exilé lui-même : *Ejectus & exul Hoste triumphato* ; il adressa au P. Jouvency une pièce de vers à la louange de leur Société , dans laquelle , soit par ironie ou autrement , il dit que les Jesuites sont les dépositaires de la Verité & de la bonne Morale ; qu'ils sont destinés à prêcher au monde entier l'Evangile dans toute la pureté ; que c'est chez eux qu'on puise la saine Doctrine & les  
bons

bons sentimens : *Doctrina pura fluenta ,  
sinceri & fontes , Reclique , Bonique , Pii-  
que , &c.*

Le R. Pere DE LA CHAISE, à qui le Poëte envoya des Vers avec une Lettre, en parut très-contént, & lui fit la Réponse suivante, dont on laisse au Lecteur à faire le jugement.

### LETTRE DU R. P. DE LA CHAISE.

**I**L n'est pas nécessaire, Monsieur, que vous demandiez justice à personne, les Vers que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer hier, vous la rendent parfaitement à l'égard des Jesuites, qui vous doivent mettre au rang de leurs meilleurs amis, comme je fais en mon particulier, & qui par conséquent ne fçauroient prendre pour eux l'*Hoste triumphato* de votre Epitaphe. Mais comment défendrez-vous le *Sanctus Arnaldus*, qui est mort dans toutes les obstinations de toutes les erreurs condamnées par l'Eglise ? *Defensor veri*, contre les décisions de cette même Eglise, qui a blâmé, condamné sa doctrine de fausseté, & même d'herésie, dont le Livre *De la Perpétuité* n'est pas tout-à-fait exempt ;  
contre les Papes & le Tribunal de la  
Sa-

136 *Differend entre les Jesuites,*  
Sacrée Inquisition, qui ont censuré les  
Ouvrages & mis la plûpart de ses Livres  
dans l'Indice des Livres défendus ;  
contre la Sorbonne, qui en blâmant  
sa doctrine l'a exclus de sa Societé ;  
Je crains fort que pour vous rendre  
justice sur tout ces points, une palino-  
die ne soit nécessaire. Mais je m'aper-  
çois que vous la faites en partie, en  
blâmant l'*Arbiter Equi*. La liberté avec  
laquelle je vous dis sincérement mon  
sentiment, est une preuve de la par-  
faite sincérité avec laquelle je suis,  
Monsieur, vôtre très-humble & très-  
obéissant serviteur, DE LA CHAISE.  
18. Décembre 1695.

Le Pere Jouvençy fut aussi d'abord  
ébloüi du pompeux éloge de la Compa-  
gnie : il en marqua sa pensée à l'Auteur,  
& lui en fit ses remerciemens dans la  
Lettre suivante.



IV. LETTRE DU P. JOUVENCY.

**N** *Umquam scripsisti meliores versus, ita me Deus amet: omnes tibi applaudunt. Quàm facilis vena, quàm copiosa & elegans tua! Tam citò hæc tam bene scripsisti miror. Malè sit adversariis.*

T R A D U C T I O N.

**J** Amais vous n'avez fait de meilleurs Vers; j'en prends Dieu à témoin. Tout le monde les admire & vous applaudit. Quelle facilité! quelle abondance! quelle délicatesse! Je suis surpris que vous ayez fait une si excellente Pièce en si peu de tems. Que vos ennemis après cela osent vous attaquer!

Mais bien-tôt après il revint de son ébloüissement: il reconnut qu'il avoit pris le changé; qu'il ne s'agissoit pas ici des loüanges de la Societé; qu'on ne reprochoit pas à Monsieur de Santeuil d'en avoir dit du mal, mais d'avoir dit du bien de Monsieur Arnauld. Il lui déclara donc

138 *Differend entre les Jesuites*,  
nettement que c'étoit là le point essentiel  
dont il s'agissoit, & le crime dont il  
devoit se purger. Voici comme il en par-  
le.

V. LETTRE D U P. JOUVENCY.

**T** Uos heri versus animo revolve-  
bam. Hortor te, ut laudem Socie-  
tatis nostræ, ob quam te amo pluri-  
mum & amplector, omittas tamen; eâ  
enim de te non agitur, Ictas voces im-  
pii, ut rectè vocas, Epigrammatis,  
Hoste triumphato; nemo intelligit  
accipitque de nostrâ Societate; sed de  
Summo Pontifice, Ecclesia, & Clero  
Gallicano, de quo hic triumphasse Ar-  
naldum sacrilegus ille Vates prædicat.  
Vellem te in eo, si lubet, immorari.  
Vale, & benè perge.

T R A D U C T I O N.

**J**E faisois hier réflexion sur vos Vers.  
L'églogue magnifique que vous y  
faites de notre Societé, me fait beau-  
coup de plaisir, & m'inspire pour vous  
une nouvelle tendresse. Cependant  
je



je vous conseille de laisser-là les louanges des Jesuites; ce n'est pas-là de quoi il s'agit maintenant. Personne n'entend & n'interprète de notre Société ces paroles de l'Épigramme, que vous avez raison d'appeler impie, après avoir triomphé de ses ennemis; mais on les applique au Pape, à l'Eglise, au Clergé de France, dont le Poëte sacrilège dit que M. Arnauld a triomphé. Voilà sur quoi il me semble que vous devez insister. Adieu; continuez toujours de bien faire, comme vous avez commencé.

## VI. LETTRE DU P. JOUVENCY.

**N**emo te accusat quod de nobis male quidquam scripseris, sed quod Arnaldum laudaveris. De hoc uno te purga. Vereor ego te quis è tuis versibus suspicetur aliquam inter ne nosque simultatem intercedere, quod est secus: itaque ne illos ede in lucem: nec legi, nec legam. Visne te purgem de Arnaldo? Nisi id facis per te aut per alium, credemus à te ipso laudatum fuisse Arnaldum: & quidam hoc mihi affirmant.

TRADUCTION.

**P**ersonne ne vous accuse d'avoir jamais rien écrit contre, notre Société, mais bien d'avoir eu la hardiesse de louer Monsieur Arnauld. C'est là le juste reproche dont vous avez à vous défendre. J'apprehende que vos Vers ne fassent croire qu'il y a quelque division entre vous & nous, ce qui n'est point du tout. C'est pourquoi je vous conseille de ne les pas faire imprimer. Je ne les ai lûs à personne, & ne les lirai point. Voulez-vous que je me charge du soin de vous justifier des reproches qu'on vous fait au sujet de Monsieur Arnauld? Si vous ne le faites pas vous-même, ou que vous n'empruntiez pour cela le secours d'une main étrangere; nous croirons que c'est vous-même qui avez loué Monsieur Arnauld: & quelques personnes me l'ont assuré bien positivement. Helas !

Quelques vives que fussent les exortations du Pere Jouyency, Santeuil tenoit

noit toujours bon , & ne pouvoit se rendre a ses remontrances. Ce bon Pere de son côté ne se rebuta point , & lui écrivit encore deux lettres. Dans la premiere il lui offre charitablement de composer en son nom la retraction des Vers en question , & de prononcer pour lui anathême contre Monsieur Arnauld : dans la seconde il paroît véritablement en colere , & tâche d'intimider ce pauvre Poëte.

## VII. LETTRE DU PERE JOUVENCY.

**E** *Xpectant omnes probi dum illum sacrilegum Vatem publico refellas Carmine. Quid moraris ? An hæere labem hanc in tuo nomine patieris , teque fautorem , patronum hæresis , imo præconem & buccinatorem appellari ? Noli de nostrâ Societate laudandâ esse sollicitus. Hostis ille triumphatus est Rex , Papa , Sorbona , &c. Ita omnes interpretantur. Vide quid agas. Vis-ne ut id faciam tuo nomine ? Est hoc amici. Si non je le ferai moi-même. ( C'est la suite de la lettre , dont la fin est en François ) & je ne souffrirai pas qu'on fasse passer*

142 *Differend entre les Jesuites ,*  
passer mon ami & un homme que  
j'estime autant que vous , pour un  
homme sans foi & sans conscience.  
Voilà comme je m'y prendrai.

*Impius , immeritam vano cui Carmine  
laudem*

*Affingis , nisi falsa tuum malè chartula  
nomen*

*( Ut potius reor , & poscat tua gloria )  
præfer ,*

*Dicetur Veri corruptor , proditor Æqui.*

C'est-à-dire : l'Impie , à qui dans tes  
vers menteurs , tu donnes des louanges  
qu'il ne merite point , s'il est vrai que  
tu en sois l'auteur , & qu'on ne te les  
ait pas attribuez mal-à-propos , en y  
mettant le nom de Santeuil , comme  
j'aime mieux le croire pour l'intérêt de  
ta reputation ; cet Impie , dis je , sera  
appellé l'ennemi de la Justice , & le cor-  
rupteur de la Verité.

T R A D U C T I O N

**T**ous les gens de bien attendent avec impatience que vous réfutiez par un écrit public ce Poëte sacrilège qui a fait des Vers à la louange de Monsieur Arnauld. Pourquoi tardez-vous si long-tems à le faire? Souffrirez-vous donc que votre nom soit ainsi deshonoré par une action si criminelle, & qu'on vous regarde comme le fauteur, le protecteur, la trompette de l'hérésie? Ne vous embarrassez point des louanges de notre Société. *Cet ennemi dont Arnauld a triomphé*, c'est le Roi, le Pape, la Sorbonne, &c. C'est ainsi que tout le monde l'entend. Voyez ce que vous avez à faire. Voulez-vous que je vous en épargne la peine, & que je fasse cette retractation en votre nom? Ce seroit-là un coup d'ami.

VIII. LETTRE DU PERE  
J O U V E N C Y.

**N** *Il propius factum est quam ut Epistolam tuam tibi, ut erat ob signata remitterem. Vix adductus sum, eam*

144 *Differend entre les Jesuites ;  
eam ut resignarem Piget me toties de  
istis funestis audire Versibus. Laudo ta-  
men quod purgare te publico cogites scrip-  
to. Laudem ex eâ re non mediocrem con-  
sequeris , & labem elues inuistam tibi  
Verùm fac ut accuratum sit Carmen il-  
lud : libenter videbo priusquam in lu-  
cem edatur. 5. Jan.*

TRADUCTION.

**P**Eu s'en est fallu que je ne vous aye renvoyé votre Lettre toute cachetée, & j'ai eu bien de la peine à me résoudre de la lire. Je suis las d'entendre parler si souvent de ces malheureux Vers. Je vous sçai pourtant bon gré de ce que vous songez à vous retracter par un Ecrit public. C'est l'unique moyen de rétablir votre réputation, & de vous faire honneur dans le monde. Mais ayez soin sur-tout dans cette Pièce que vous méditez, de vous expliquer nettement & positivement. Je ne serai pas fâché de la voir avant qu'elle voye le jour.

Santeuil enfin, ne pouvant résister à des sollicitations si pressantes, composa les iambes qui commencent ainsi : *Quid hoc Juven-  
cy ; &c.* & les envoya au P. Jouveney avant  
que

que de les faire imprimer. Il en fut très-content. Il n'y eut que le nom de M. Arnould, qui entroit dans le titre de cette Pièce, qui le choqua : il le fit donc effacer, comme s'il eût dit : *Eradamus eum de terra viventium, & nomen ejus non moritur amplius. Jerem.*

II. Il lui dicta aussi presque mot à mot les remarques qu'on voit à la fin de cette Pièce, où Santeuil donne à quelques vers de son Epigramme des interprétations, qui paroissent pour la plûpart aussi éloignées du bon sens, que de la vérité.

#### IX. LETTRE DU P. JOUVENCY.

**R** *Elegi iterum carmen tuum : miror illud, quò lego magis. Tamen hac, quaso, nota. Nollem mentionem facere de Arnaldo. Tolle penitus ejus nomen è titulo, &c.*

#### TRADUCTION.

**J**'Ai encore relû votre Pièce ; plus je la lis, plus je la trouve admirable. Cependant faites attention à ce que je vais vous marquer. Je ne voudrois faire aucune mention de M. Arnould. Effacez entièrement son nom du titre, &c.

Ensuite il lui dicte les remarques dont on a parlé auparavant,

L'unique but des Jésuites dans cet intrigue , & dans tout le mouvement qu'ils se donnoient , étoit d'obliger Santeüil d'écrire quelque chose contre la mémoire de M. Arnauld , sans quoi on lui faisoit assez entendre qu'on ne seroit pas content de lui. Santeüil , qui vouloit en même-tems les satisfaire , & ne point blesser sa conscience & son honneur , employa pour tromper ses Maîtres un tour assez fin , & qu'il avoit peut-être appris dans leur école. A la fin des iambes , dont on a déjà parlé , après avoir marqué qu'il abhorre & déteste tout ce qui est condamné par le S. Siège , il ajoute ces deux Vers en s'adressant à M. Arnauld :

*Ictus illo fulmine ,*

*Trabeate Doctor , jam mihi non amplius.*

ARNALDE , *saperes.*

C'est-à-dire : *Si tu étois frappé de cette foudre , ARNAULD , quelque illustre que tu sois , je n'aurois plus d'estime pour toi.* Mais dans la copie qu'il avoit montrée aux Jésuites , au lieu de *saperes* , il avoit mis *sapias* , qui peut recevoir un sens bien différent du premier , & laisse entrevoir que Santeüil regarde M. Arnauld comme un homme condamné effectivement par le S. Siège , & frappé des foudres du Vatican.

Le



Le P. Jouvency voyoit avec un merveilleux contentement l'heureux succès de ses intrigues, & s'applaudissoit lui-même, sans doute, du service qu'il venoit de rendre à la Société, en obligeant Santeuil de glisser dans ses Vers un mot qu'il croyoit devoir couvrir à jamais de honte Monsieur Arnauld, & le diffamer chez toute la postérité. Mais il fut bien surpris, quand au lieu de *Sapias* il vit *saperes* dans la pièce de Vers qui fut donnée au public; & encore plus quand il scut que Santeuil se vantoit publiquement d'avoir donné le change aux Jésuites.

Ce fut pour mieux connoître les véritables sentimens de ce Poëte, qu'on mit en œuvre un moyen qui auroit paru tout nouveau, si l'histoire du FAUX-ARNAULD, encore toute récente, n'avoit disposé le public à ne plus être surpris de ces sortes de fourberies. Un inconnu alla trouver Santeuil, comme de la part de M. le Curé de S. Jacques du Haut-pas, pour lui demander les iambes qu'il venoit de composer, & tira de lui adroitement une Lettre pour ce Curé, dans laquelle ce Poëte croyant écrire à un ami, & à une personne non suspecte, lui découvroit son cœur sans déguisement, & lui marquoit sa véritable disposition, à l'égard de M. Arnauld & des Jésuites. La Lettre fut aussi-tôt portée au

Collège de Clermont, où elle fit grand bruit. Santeuil en fut bien-tôt averti. Il alla trouver brusquement le Curé de S. Jacques, qui ne sachant rien de toute l'histoire, fut fort surpris; le Poëte encore davantage. Enfin on reconnut la fourberie, & l'on se douta bien d'où elle venoit. Les Jésuites fulminèrent contre Santeuil, & lui firent écrire par le P. de la Beaune la Lettre suivante, qui se sent de la modération & du caractère de son Auteur.

### LETTRE DU P. DE LA BEAUNE.

**J**E vous suis obligé, Monsieur, des Vers que vous m'avez fait la grace de m'envoyer. J'ai donné ceux que vous m'avez marqués, à qui il appartenoit. Au reste le P. Martine & moi avions vû *sapias & saperes*. Cela nous faisoit croire que la chose étoit de la meilleure foi du monde, & nous l'avons soutenu comme cela au P. Jouvency & autres. Mais le *saperes* resté seul, & plus encore une Lettre que vous avez écrite tout récemment, à ce qu'on dit, à M. le Curé de S. Jacques du Haut-pas, gâtent tout. Vous lui rendez compte, à ce qu'on dit, de la manière dont vous vous êtes tiré d'intrigue d'avec les Jésuites; que vous en avez été quitte pour donner quelque inter-  
prétation

prétation à vos Vers : mais que vous avez tenu bon , & que vous n'avez point chanté la palinodie. Voilà ce qu'on dit. Pour moi je ne le puis croire : mais si cela étoit , comme on l'assure , nous répéterions tous deux votre Vers , *Execror , detestor , horreo*. Du reste les Vers sont les plus jolis du monde. Je suis , Monsieur , votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

DE LA BAÛNE. Ce 20. Janvier.

Santeüil irrité de la conduite des Jésuites , résolut de rompre entièrement avec eux. En effet il leur renvoya sur le champ tous les Livres qu'ils lui avoient prêtés , leur fit dire qu'il ne vouloit plus avoir aucun commerce avec des personnes capables d'une telle friponnerie. C'est ainsi qu'il appelloit le tour qu'on venoit de lui jouer , & il brûla en présence de son Prieur sept à huit-cens exemplaires qui lui restoient des iambes qu'il avoit faits par complaisance pour la Société. Les Jesuites prirent à ce coup une véritable allarme. Ils craignirent que ce Poëte ne portât plus loin son ressentiment , & employèrent l'éloquence douce & insinuante du P. Bourdalouë , pour l'apaiser.

## LETTRE DU P. BOURDALOUÉ.

**S**Oyez en repos, le Rancunier est déjà converti (*il parle du P. de la Ruë*) & c'est lui-même qui me charge de vous en assurer. Vos Vers lui ont paru très-beaux, & ils le sont en effet. Il n'y a point de rancune qui puisse tenir contre la Poësie, j'entens contre la vôtre. Je serai ravi de voir l'Hymne de S. André. Plût à Dieu que toutes celles du Bréviere Romain fussent de votre façon ! Car il y en a qui ne sont pas soutenables, quoiqu'elles ayent le mérite de l'antiquité. Je suis, Monsieur, plus que personne du monde très-parfaitement & très-sincèrement à vous. BOURDALOUÉ. Le 20. Janvier.

Le P. Bourdalouë avoit pris le Poëte par son foible : les louanges flâteuses qu'il lui donnoit, raccommodèrent tout. Santeuil aussi-tôt parut rendre son amitié & son estime aux Jésuites.

Ils jouïssent donc en paix de part & d'autre, du fruit de cette reconciliation, lorsqu'un coup imprévu ; & qui partoît d'une main inconnüe, vint troubler leur repos. On vit paroître une Pièce intitulée, S A N T O L I U S P Æ N I T E N S, qui se répandit en

peu

peu de tems dans tout Paris, & y fit beaucoup de bruit. Les Jesuites déconcertés par ces Vers, qui renfermoient un éloge magnifique quoique modeste de M. Arnauld, & portoient de rudes coups à la Société, gardèrent un morne silence, & dévorèrent en secret leur chagrin. Santeuil d'un autre côté se tourmentoit comme un furieux, jurant qu'il n'en étoit point l'Auteur; ce qu'on n'eut pas de peine à croire.

Peu de jours après parut une traduction de cette Pièce en vers François, qui fut trouvée fort belle.

Santeuil se vit accablé en même-tems d'une grêle de Vers & Latins & François, comme *Santolius pendens*, &c. mais il ne faisoit plus qu'en rire. Les Jésuites n'étoient point contens de Santeuil, soit peut-être qu'ils le crussent Auteur du *Santolius Pœnitens*, ou plutôt parce qu'il montrait leurs Lettres à tout le monde. Leur mécontentement éclata par la Pièce sanglante que fit contre lui le P. COMMIRE, & qui a pour titre LINGUARIUM, c'est-à-dire, *le Baillon*, où après lui avoir reproché son inconstance & sa légèreté, qui lui faisoit dire le pour & le contre presque en même-tems, il lui conseille, s'il est sage, de se tenir en repos, & de se taire.

Santeuil fut piqué jusqu'au vif de cette Pièce: il y répondit par une Elegie assez

foible, où prenant les choses sur un ton sérieux, il s'avise mal-à-propos de moraliser. C'est ce qui donna lieu à une petite pièce, qui est fort dans le goût de l'antiquité, & qui a pour titre: *Ad Santolium miserabiles Elegos decantantem, iambi*, sur la fin de laquelle on lui conseille de tenir fermées sous cent clefs les Lettres des Jesuites.

Santeuil avoit grand besoin de ce conseil. En effet le P. Jouvency qui reconnut, mais trop tard, la faute qu'il avoit faite de confier cette honteuse intrigue à la discrétion d'un Poëte tel que Santeuil, tâcha de retirer d'entre ses mains les Lettres qu'il lui avoit écrites. Voici comme il s'y prit.

## X. ET DERNIERE LETTRE DU P. JOUVENCY.

**M** O N S I E U R ;

J'ai lû dans un petit Livre couvert de papier bleu, qui court, à ce qu'on dit, dans tout Paris, deux Extraits de Lettres que l'on cite comme vous ayant été écrites & signées de ma main. Je ne me souviens point de vous avoir écrit tout ce que l'on y dit contre moi. C'est à la page trois où l'on me fait parler

ier de M. Arnauld, *comme d'un chef de parti, d'un hérésiarque (reconnu tel par l'Eglise & par la France, comme un homme mort dans les obstinations de toutes les erreurs condamnées par l'Eglise)* ce qui est enfermé entre les crochets, se lit dans l'Errata à la fin du Livre, & d'un excommunié que le Roi avoit fait chasser de son Royaume. On me fait dire dans la page quatre, ces mots, *qu'il appréhendoit & prévoyoit pour lui des choses fâcheuses du côté de la Cour, & qu'il en étoit assuré.* Dans la page treize, *qu'il étoit excommunié, s'il ne se retractoit, & qu'il falloit nettement dire anathème à M. Arnauld, & sur-tout retracter ces mots d'Arbiter æqui, de Veri defensor, ejectus & exul.*

Je vous prie, si vous avez peine à me montrer mes lettres, de m'envoyer une copie fidèle de ce que je vous ai écrit. Il me semble qu'on me fait bien dire des choses auxquelles je n'ai jamais pensé.

*Tuus in Christo, J. JUVENCIUS S. J.*

Die 20. Feb. 1696.

On s'étonne que le P. Jouvency , qu'on sçait avoir en toute autre occasion une mémoire très-heureuse , l'ait perduë tout à-coup en celle-ci ; & que sa Lettre ne roule point sur quelque misérable équivoque , à la faveur de laquelle il ait cru en conscience pouvoir nier ce qui n'étoit que trop vrai. Il pourra reconnoître par la lecture de ses Lettres , dont il verra ici *une copie fidèle* , si on lui a fait dire bien des choses auxquelles il n'ait jamais pensé.

On avoit accusé M. de Santeuil d'avoir parlé d'une maniere desavantageuse de M. Arnauld , en présence du P. Bourdalouë , chez M. DE LAMOIGNON Avocat Général au Parlement de Paris. Cette calomnie lui fit beaucoup de peine , & il n'eut point de-repos , qu'il n'eût tiré de M. de Lamoignon un témoignage du contraire , qu'on ne sera point fâché de voir ici.



## A T T E S T A T I O N.

D E

## M. L'AVOCAT GENERAL.

**J**E certifie à tous, à qui il apparten-  
dra, qu'il n'est pas vrai que M. de  
Santeuil de S. Victor ait jamais parlé de-  
vant moi contre la mémoire de M. Ar-  
nauld. Il sçait trop bien l'estime & la vé-  
nération que j'aurai toujours pour un  
aussi grand homme, qui a été l'un des  
premiers ornemens de notre siècle, &  
dont l'amitié m'a toujours fait honneur  
pour en parler dans des termes différens  
de ceux du Public. Fait à Paris ce 9.  
Avril 1676.

DE LAMOIGNON.

Santeuil ne dissimuloit pas à ses amis,  
que tout ce qu'il avoit fait pour conten-  
ter les Jésuites, n'étoit qu'un jeu. Il com-  
posa à ce sujet une petite Fable assez jo-  
lie, où il feint qu'un homme attaqué  
d'une dangereuse maladie, fit venir un  
Médecin, qui ne voyant aucune espéran-  
ce de le guérir, crut pourtant le devoir  
ménager en lui faisant espérer une prompte  
gué-

guérison : mais malgré les belles promesses du Médecin , le malade expira peu de jours après. C'est ainsi que Santeuil se vançoit d'avoir amusé les Jésuites par de belles paroles. On trouvera cette Fable dans le Recueil placé en son rang.

Ainsi s'est terminée cette fameuse querelle , qui n'a servi qu'à relever la réputation de M. Arnauld , & à donner de l'indignation contre la Société. C'est dans cette occasion qu'on pourroit bien adresser aux Jésuites ces belles paroles , dites au sujet du plus grand homme que la République Romaine ait jamais porté , lequel aussi-bien que M. Arnauld eut la douleur de mourir hors de la patrie , & dont on voulut aussi noircir la réputation après sa mort par des accusations injustes : » N'y a-t'il donc  
 » point de mérites qui puissent procurer  
 » aux grands hommes une retraite assurée ,  
 » & comme un asile sacré & inviolable ,  
 » où leur vieillesse , si on ne peut se résoudre à la respecter , soit au moins à cou-  
 » vert de toute insulte ? . . . . . N'étoit-ce  
 » pas assez qu'on eût dérobé à Scipion l'A-  
 » fricain les louanges qu'il devoit recevoir  
 » après sa mort à la Tribune aux Haran-  
 » gues ? falloit il encore qu'on allât jusqu'à  
 » flétrir sa mémoire par une accusation ?  
 » Le peuple de Carthage s'est contenté de  
 » l'exil

» l'exil d'Annibal & la mort de P. Scipion  
 » ne suffira pas pour appaiser le peuple Ro-  
 » main , à moins qu'on ne trouble jusqu'à  
 » ses cendres , en déchirant sa réputation !  
*Nullis ne meritis suis unquam in arcem tu-  
 tam & velut sanctam Clari Viri pervenient ,  
 ubi si non venerabilis , inviolata saltem eorum  
 senectus confidat ? ... Parum igitur fuisse non  
 laudari pro Rostris L. Africanum post mor-  
 tem , nisi etiam accusaretur ? Carthaginen-  
 ses exilio Annibalis contentos esse ; populum  
 Romanum ne morte quidem P. Scipionis exsa-  
 tiari , nisi ipsius fama sepulti laceretur !*

P O E S I E S

FAITES SUR LE MESME SUJET ;

AD JUVENCIUM

C E N T O.

**S**ANTOLIUM vexent alii , atque hunc versis  
 bus alter

Derisum vicos omnes & compita circum  
 Exagitet , trahat ut si Bacchanalia caudâ :

Verberet aut , quandoque ut iniquè mentis ascen-  
 lum

Fuste iterumque iterumque dolat cerebrosus agaso  
 Sic meritum , mediâ seu frustra territus hæsit  
 Sæpe viâ , stolidusve retro vestigia vertit.

Alter multa metu cunctantem ; at multa volentem  
 Dicere,

Dicere , quò sando possit lenire dolorem ;  
 Adjuvet atque illi lacrymosa poemata diclet.  
 His ego quem moneam ! tecum est mihi sermo ,  
 JUVENCI.

Nec tamen est animus , te nunc incessere versu  
 Probroso , ne finge , senex. Edicere pauca  
 Te tantùm non pœniteat mihi vera roganti  
 Non tu corpus eras sine pectore. Sæpe notavi ,  
 Concio mirata est cùm te Ambitiosa loquentem.  
 Temporaque ut nunc sunt , dicendi haud futilis  
 author :

Tantumdem elingues cupiant præstare magistri.  
 Est multâ virtute tibi sententia dives ;  
 Est animus risu solers diducere rictum ;  
 Inque omnes verti facies tibi mobile corpus ;  
 Mimicâ tantisper vox est , tamen illa sonora ;  
 Est velox , procera manus , digitique micantes.  
 Sermo ferè est , qualis nostri hæc farrago Libelli ;  
 Undique collectas trepidans componere voces ,  
 Furtivisque nitens pannis , cornicula sicut  
 Purpureis ornata coloribus. Attamen ingens  
 Fama tibi , cumulat pietas quam magna , laborque  
 Insignis virtutis opus , quod jam rude dudum  
 Donatus , tamen usque ( ô ferrea pectora ) constans  
 Declamare doces , puerorumque ora figuras ,  
 Auriculis voces memor instillare salubres.  
 Quin juvenum examen , dùm flores undique  
 quærit ,

Pascua ne mentem lædant obscœna laboras.  
 Impietatis , & invidiæ corrector & iræ  
 Castigasque moras nil magnæ laudis egentum ;  
 Et laudem meritis monstras contemnere honores ,  
 Virtutemque sequi , vel si quis præmia tollat.  
 Quem tulit ad plausus ventoso gloria curru ,  
 Ut Phaëton præceps datus olim fabula fiet.  
 Hæc præcepta dabas. Perge ô ; sic itur ad astra ;  
 Si modò prætereâ vitæ non discreper ordo.  
 Hoc quid sit tandem ; paucis , adverte , docebo.

Non circumtectam Meliano in carmine fraudem  
 Huc revocem : nimum allexit tunc gloria si te,  
 Fænore & occulto tentasti quærere laudem,  
 Non insueta piæ tentasti crimina genti.

Deprensi tum haud bella fuit tua fama, J U-

V E N C I.

At puduisse semel satis, est peccare tibi si  
 Ante satis fuerit, neque nunc majora retractes.  
 Abs te, fare igitur, num grandis epistola venit  
 SANTOLIO, iracunda, minax, & carmine pejor  
 Famoso, ARNALDI titulos cineresque revellens,  
 Pontificis veluti incestus discerpere vittas,  
 Eruere & patrias tentaverit impius aras?  
 Monstrum horrendum, ingens, scis ipse & scire  
 fateris

Id sceleris. Cujus si quem quis nomine frustra  
 Terreat, aut etiam haud manifesto in lumine  
 fontem,

Hunc species alias æqui, scelerisque tumultu  
 Permissas capere, ipse, puto ultrò fateberis.

Atque

Seu calidus sanguis, seu rerum inscitia vexet,  
 Stultitiâ ne erret, nihilum distabit amirâ.  
 Judiciumque dabit Prætor, civilia jura,  
 Ut reus infelix cunque imploraverit, atque  
 Probra recantarit justâ formidine fustis  
 Delator testisque simul temerarius. Ergo  
 Te scribente ferox nata est si littera, fontem  
 Haud levis hîc sceleris facile est te agnoscere;  
 dignum

Nec curasse satis quicquid sapiente bonoque est.  
 Jure adèd possis crudelis amicus haberi,  
 Ut te vel tacitè gemebunda Poëmata signant.  
 Quin etiam liceat violens habere, nigerque,  
 Lividus, atque malâ penitus loligine plenus.  
 Cur etènim memorem quam rectè senserit ille,  
 Quem Sorbona suum decus olim libera dixit?  
 Cur memorem ut lææ fidei sine crimine notus

Vixit

Vixeritis , vixit qui Romano utilis Orbi ,  
 Et patriæ charus , toties quem Gallia magnis  
 Extulit ad cœlum titulis rumore secundo ,  
 Exoptans multos simili pietate nepotes  
 Esse sibi multos & doctrinâ optima mater ?  
 Quem Roma hortata est scripto ut defendere sacra  
 Pergeret , insidians seu quis subvertere furtim  
 Tentaret , seu vi perrumpere mallet apertâ.  
 Invidiæ demum quem cuncta opprobria contra  
 Præstitit incolumen Romani tessera Patris.  
 Versim aliud tibi jam majus , tetrumque , JU-

## V E N C I ,

Objicitur magis , & cunctis pia pectora turbat.  
 Eloquar , an fileam ? magni post tristia fata  
 Diceris ARNALDI , Christo Patrique tremendo  
 Permultas manibus grates egisse supinis ,  
 Aris sacra ferens , pietâque in veste Sacerdos ,  
 Bellua jam templis quasi nempe inimica jaceret ;  
 Paxque pio latè generi , tibi funere tanto  
 Parta videretur , totusque quiesceret Orbis.  
 Sanctane , dic age , tu Christi cum vina litares  
 Vina gigantæos etiam extinctura furores ,  
 Pectore conceptum hoc scelus est , atque excidit ore ?  
 Cur ita crediderim vehementius una movet res.  
 Tempore nam ex multo , dederit se copia quævis  
 Fundi , docta manu si fors quid scripserat olim ,  
 Æquè quod lectum pueris , senioribus æquè  
 Profit , discipulos tu odisse hortaris , & asper  
 Exagitas ? tantumque tuis Scriptoribus æquus ;  
 Vexas externos , licet alma piacula dicent ,  
 Quæ te ter lecto possent recreare libello ,  
 Seu fors laudis amore tument tua pectora , seu fors  
 Præceptis odiis miser , invidiâque laboras.  
 Hoc moveor quantumvis , sacra nefanda litasse  
 Nec puto , nec credo , si diffitearis apertè.  
 Tum pereat , ficto si audax quis pectore sese  
 Dixit excepisse tui narrantis ab ore.  
 Ac jactata tuum si nomen Epistola falsò

Præferat, & cupidus pugnarum excuderit illam,  
 Artificique odii dexterâ conflaverit auctor,  
 (Cum genus hoc inter vitæ versemus, ubi acris  
 Invidia, atque vigent ubi crimina) (non ita pridem,  
 Haud ignota loquor, deceptit Epistola FALSI  
 Mortales multos ARNALDI) Candidus ergo  
 Luce palam si audes illam ejurare, JUVENCI;  
 Ignibus utentur tabulæ, tu missis abibis:  
 Et perges virtute frui, studiisque secundis:  
 SANTOLIUMQUE unum jam tota agitabimus urbe  
 Stultitiâ ut captum nihilum metuenda timente.  
 Hæc tibi dictabam post fanum putre Vacunæ:  
 Hic te, rescribes aliquid si fortè, manebo.

## AD SANTOLIUM

*Miserabiles Elegos decantantem,*

I A M B I.

Quid indecoris nos fatigas questibus?  
 O parce tandem, SANTOLI,  
 Senem Poëtam, qui tuum turpi procax  
 Frænavit os LINGUARIO,  
 Senem malignum parce vanis fletibus  
 Tenellus ulcisci ut puer.  
 Quin tu remordes hunc canem, qui moribus:  
 Te non laceffitus petit?  
 Quin hunc viarum nota per divortia,  
 Molossus ut non degener,  
 Per & patentes aure sublatâ domos  
 Agis paventem? Non Vides;  
 Formidolosus ut fugam turpem parat;  
 Ut aure demissâ tremens  
 Subjectat alvo debilem caudam metu?  
 O parce tandem, SANTOLI;  
 Laboriosis non virilem versibus,  
 Iners querelam texere.  
 Quin tu protervo perstrepis terram pede?

Quin astra tangis vertice  
 Superbus alto? Te recantatis bonus  
 Absolvit ARNALDUS probris.  
 Ambit MOLINA, pensat, allicit, preces.  
 Non audiendas accinit.  
 Te torvus ille, te timendus artifex  
 Epistolarum, jam timet  
 Agno vicissim mitior JUVENCIVS,  
 Nunc ille quàm reddi velit  
 Auro redemptas largiore litteras,  
 Quas felle tinctas livido  
 Dictabat audax, cum gravi pressam jugo  
 Frontem timebas tollere!  
 Quàm vellet ille scripta nunc retexere?  
 Tu, si quid in SANTOLIO  
 Inest virilis roboris, temnes preces  
 Usque obseratis auribus,  
 Cautusque centum clavibus posthac premes:  
 Legenda quæ passim dabas.

I N E U N D E M

## EPIGRAMMA.

**E**Rgo & tuis non usque ludendos putas  
 Musæ dicacis artibus?  
 Et imminentem, fraudis & doli artifex,  
 Speras procellam avertere?  
 Interpretaris Carmen impium: at novas  
 Nil quærere ambages juvat.  
 Quam gloriaris nunc vaser palinodiam  
 Vitasse, si sapis, cane.

COMMIRIUS.

## ÆGER ET MEDICUS.

FABULA.

**Æ**Ger jacebat fessus alto vulnere,  
 Nec spes salutis tunc erat misero super  
 Medi-



Medius profundum vulnus explorat manu :  
 Nil inde sperans , auspicatus nil boni ,  
 Simulat , suâque fretus arte blandiens  
 Solatur ægrum ; sana dicit omnia ;  
 Levem esse plagam , non colore livido  
 Pallere carnes ? ante non multos dies  
 Fiet cicatrix , vulnus & jamjam coit.  
 Hæc fraudulentur ; ne suo pejor malo  
 Agat furentem stulta desperatio.  
 Dum sævit intus ulceris cæcus , dolor.  
 Promissa Medici , spes & inter splendas ,  
 Eheu ! dolore victus expirat miser.  
 Quis blandientis exprobret Medici scelus ?

\* Dans l'Édition de Liège il y a plusieurs pièces de Poësies dans le différent entre les Jesuites & M. de Santeuil : mais comme elles se trouvent dans le Tome I. de cette nouvelle Edition , l'on a jugé à propos de ne les pas répéter ici , crainte de grossir le Volume , & d'altérer par-là la bourse des curieux ; & le lecteur aura recours aux renvois qui sont ci-dessous , afin de lui donner plus de facilité de les trouver

I. Epistola.

Scilicet egregias qui me duxere per artes, &c. pag. 66.  
 du Tome premier.

II. Epistola.

Quid hoc, Juveni? magna de me fabula, &c. pag. 73.  
 Santolius Pœnitens & la Traduction.

Rumpite perjurum, suspiria, rumpite pectus, &c.  
 pag. 85 & suiv.

Santolius pendens.

Flere oculi & largos lacrymarum effundite rivos,  
 &c. pag. 77.

Sant. Vict. Linguarium.

Cur inficetis nos fatigas versibus? &c. pag. 50.

Ad amicum anonymum.

Quis furor ô docti Vates, pars magna duelli, &c.  
 page 63.



## L E T T R E S

D E

M. DE SANTEUIL

A

M. ARNAULD,

Avec deux Billets de M. ARNAULD ;  
à M. de SANTEUIL.

## B I L L E T.

*Ecrit de la main de M. de Santeuil à la tête  
de l'exemplaire de ses Hymnes qu'il  
envoyoit en 1685. à M. Arnauld.*

**A**U vrai Défenseur de la Vérité,  
pour qui je fais des vœux tous  
les jours de ma vie. Je lui demande  
pardon d'avoir osé louer les Saints,  
puisque m'a vie n'a été nullement con-  
forme

forme à leurs vertus. Louer les Saints, c'est les imiter: & il falloit m'en tenir là. La vanité de faire de belles Hymnes l'a emporté sur la piété, & le stile Poétique a triomphé de la simplicité dûë à ces sortes d'ouvrages. Priez Dieu pour le misérable pécheur.

DE SANTEUIL;

---

LETTRE

DE M. DE SANTEUIL,

A M. ARNAULD,

*En lui envoyant un Exemplaire de ses  
Poësies en 1694.*

*de S. Victor le 18 Mai.*

**V**ous étant dévoué comme je suis, je vous envoie un Livre nouveau dont l'Imprimeur s'est rendu maître par diverses Copies, qui se sont échappées de mes mains. Après avoir fait les Hymnes de quel-

quelques Brévieres , & celles qui sont dans le Brévriere de Cluni , je ne pouvois me résoudre à faire imprimer des Fables & des Chançons , qui ne sont attendues que sur le Parnasse , azile de toute erreur :

*Non patent Apollini  
Sacrata Christo pectora.*

disoit S. Paulin à Ausone. J'ai été obligé de retoucher toutes ces Poësies qu'on alloit fagotter sans mon aveu.

Vous verrez les folies de ma jeunesse. Vous y verrez des sujets plus sérieux , à mesure que mon âge croissoit.

Vous vous y verrez vous-mêmes , page 418. Vous y verrez ce que vous avez cité autrefois pour la louange véritable & solide du Roi , REGEM INTER , &c. page 400. Enfin vous y verrez tout l'esprit , mais bien davantage le cœur de

*Votre très-humble & très-invincible  
serviteur , DE SANTEUIL.  
Chan. R. de S. Victor.*

LET-

## L E T T R E

DE MONSIEUR ARNAULD.

A. M. DE SANTEUIL.

du 9. Juin 1694.

M O N S I E U R ,

J'ai hésité quelque-tems si je vous devois faire un remerciement en forme pour le present que vous m'avez fait de la nouvelle édition de vos Vers sur des matieres profanes ; parce que j'ai apprehendé qu'elle ne fut une tacite renonciation que vous aviez prise de n'en plus faire que pour chanter les louanges de Dieu & de ses Saints. C'est à vous à sonder le fond de votre cœur , pour sçavoir si vous êtes dans les sentimens. qu'un serviteur de Dieu, \* pour qui vous aviez de la vénération, vous avoit inspirés : car sans cela que

\* M. le Tourneur.

vous serviroit de proposer aux autres les veritez chrétiennes dans les plus beaux Vers du monde, si vous-même ne les pratiquez pas; Je prie donc Dieu, Monsieur, qu'il vous en donne le desir & l'effet. Je suis très-sincèrement  
 Votre très-obéissant Serviteur.

---

# R É P O N S E

DE M. DE SANTEUIL,

A la Lettre précédente.

*De S. Victor ce 19. Juin. 1694.*

**J**'Arrive ici de Port-Royal, & en entrant on m'a donné votre Lettre. J'ai marché sur les Tombes de vos meilleurs amis & des miens, qui m'enseignent plus de leurs Tombeaux, que toute la Troupe des J.... dans leurs Chaires.

Je vous avouë qu'à chaque ligne de votre Lettre je rougissois, soit par les veritez que vous me disiez, soit

soit par la réflexion que j'ai prévû en vous donnant mon Livre, qu'il m'attireroit un tel compliment. J'avois toujours résisté de vous faire ce présent, dont M. Nicole m'a congratulé & M. du Fossé. Je n'ai donné cet ouvrage au public, que parce qu'il alloit être imprimé à Lyon sans ma participation, & on l'auroit fagotté d'une étrange manière.

Je reçois cependant vos belles & chrétiennes remontrances, &c.

M. le Tourneur m'a mille fois sollicité à ramasser mes Ouvrages dispersez, & il les apprenoit par cœur, ( car il n'y a rien contre les bonnes mœurs ) & je n'y ai jamais consenti, ne voulant pas monter sur le Parnasse après en avoir descendu pour monter sur le Calvaire : *Et hac nescis.* Vous êtes mon Maître & mon Juge, & je veux croire que c'est Dieu même qui parle par votre bouche; Vous avez raison de dire que je ne pratique pas ce que j'écris des Saints. Je ne suis pas celui dont je dis, & que l'Église chante : ( les saints Moines. )

*Illi tota fuit gloria , despici :*  
*Illi divitiæ , pauperim pati ,*  
*Illi sola voluptas*  
*Longo supplicio mori.*

Il me falloit une Lettre comme la vôtre pour m'humilier & rabattre l'orgueil des flatteurs. Je vous en rends mille graces. Brûlez le Livre, & que le feu purifie ce qu'il y a de fabuleux. Dieu augmente vos années pour le bien de l'Eglise.

---

## SECONDE REPONSE

### DE MONSIEUR DE SANTEUIL,

A M. ARNAULD.

Le 30. Juin 1694

MONSIEUR,

Permettez-moi de retracter la réponse que je vous ai faite trop brusquement. J'étois si accoutumé à recevoir des loüanges de mes Poësies que vous appelez profanes, que j'ai eu peine à digérer la

M. pieuse



pieuse & sage remontrance contenue dans votre Lettre. Mais après avoir fait quelque réflexion, j'ai reconnu que votre scrupule n'étoit pas mal fondé. Tous les Poètes sont éperdument amoureux de leurs productions, & l'on ne fait guères de jugemens téméraires, quand on les accuse de vaine gloire. Je n'ai donc que des graces à vous rendre pour votre piété, qui s'est allarmée à mon sujet. C'est ainsi qu'un Pape écrivit à un Archevêque de Vienne en Dauphiné, qui préféra aux saintes fonctions de sa charge Pastorale, la lecture des Poètes anciens, bien différent de Saint Augustin, qui faisoit ses chastes délices de l'Écriture Sainte. Saint Paulin rompit tout commerce avec Aufone son Maître, comme il le dit :

*Non patent Apollini  
Sacrata Christi pectora.*

C'est cette même charité qui vous a inspiré de me faire une si belle Lettre, & si pleine d'instructions. Vous avez appréhendé qu'une tacite renonciation à la promesse faite à un ami, pour qui j'avois de la vénération, n'eut corrompu mon cœur, & violé ma promesse. Non, Monsieur, cessez de craindre, je suis

descendu du Parnasse pour n'y jamais remonter. Les sermens des Poëtes se rompent ordinairement comme ceux des amans ; mais il n'en fera pas ainsi d'un chrétien qui aime Dieu & son Eglise. Si vous eussiez daigné jeter les yeux sur ma Préface , peut-être votre scrupule auroit été levé : vous eussiez vû que j'ai été forcé à revoir des ouvrages que j'avois condamné à un oubli éternel , depuis que l'Eglise a bien voulu adopter des Hymnes que le même ami \* m'avoit inspiré de faire , & que je n'ai entrepris , que parce qu'il me conduisoit la main , & par sa science , & par sa vertu ; car qui suis-je pour louer les Saints ? Les imiter , c'est leur plus beau panegyrique. Ces Ouvrages étoient il y a long-tems dans les mains de l'Université , par feüilles volantes & par morceaux ; on les avoit livrées aux Imprimeurs de Lyon à mon inscû. J'avois beau décrier mes Vers , & les appeller des Vers adulterins des vérités chrétiennes ; on les croyoit légitimes dans le pays Latin , & le Paganisme les reconnoissoit , avec autant de plaisir , que la vraye Religion les regardoit avec horreur. Ils alloient sans ordre , sans revision , être compilez & rendus publics. Mais je les revendiquai à la

\* *M. le Tourneur.*

premiere nouvelle , soit pour supprimer ce qui pouvoit blesser les oreilles chastes, soit pour y châtier un stile trop diffus & trop fleuri, soit enfin pour y ajoûter des beautez, qu'un âge plus meûr, & que la pieté me dictoit. Je devins un second pere de mes Poësies, je les rendis supportables aux yeux des ennemis de la fabuleuse antiquité, & assez pures pour plaire à ceux qui l'aiment encore. Ce sont des dépouilles de la vaine superstition, dont les chrétiens ne doivent jamais se revêtir, & encore moins s'en glorifier.

Voilà, Monsieur; mes sentimens sur l'édition de mon Livre que vous blâmez; les argumens ne sont pas si profanes que vous croyez. Si votre modestie ne vous cacheoit à vous-même, vous vous y verriez sous le nom du fameux Docteur, qui est le boulevard de l'Eglise, vous y verriez l'Epigramme pour le Roi, que vous avez honorée de votre citation. Mon amour propre voudroit ici me défendre par l'Exemple de Sidonius Apollinaris: tout saint qu'il étoit, il fit revivre tout le Paganisme dans ses Vers. Saint Gregoire de Nazianze, Le Pape Damaze, Jerôme Vida Evêque d'Albe, Urbain VIII. le Cardinal Sadolet, le Cardinal Bembus, n'ont

point cru offenser leurs caractères par ce genre d'écrits.

Je croirois volontiers que celui qui m'a inspiré de vous envoyer mon Livre, vous a aussi inspiré de m'écrire ; je lui en sçai bon gré. A la vérité je sçavois que c'étoit une viande trop légère pour un homme nourri de la lecture solide des Saints Peres, & ma Poësie toute honteuse n'osoit paroître devant vous, couverte des haillons de l'antiquité superstitieuse ; j'appréhendois un pareil jugement que vous en avez fait. Tout ce que j'ai fait n'est qu'un amusement, qui a usé mon feu de jeunesse. Ces Vers me tenoient lieu d'occupation, je les regardois comme les Moines d'Egypte regardoient leurs corbeilles d'osier, qu'ils brûloient après les avoir faites.

Au reste, je ne puis trop vous remercier de votre charité. Vous me souhaitez le désir d'imiter les Saints, avec l'effet. Hélas je me sens bien éloigné de ces divins originaux, de ces vases d'élection que la grace remplit, qui les a fait Saints. Nous pensons toujourns mieux de la vertu que nous ne la pratiquons. Toutes les strophes de mes Hymnes m'accusent, & les vains applaudissemens des hommes sont bien contrebalancez par les remords de ma conscience devant Dieu.

*Illis tota fuit gloria despici,*

*Illis divitiæ, pauperiem pati,*

*Illis tota voluptas*

*Longo supplicio mori.*

Voilà ma condamnation écrite de ma main, & l'éloge achevé de nos cheres Sœurs de Port-Royal, & des Moines de la Trappe. Je reviens de ces saints lieux, j'ai couché dans la chambre qui porte encore votre nom. J'ai vû, j'ai admiré ces victimes mourantes, qui n'ont de la voix que pour benir Dieu, & prier pour ceux qui ne les aiment point. Leur nombre diminuë de jour en jour aux yeux des hommes, mais il augmente aux yeux de Dieu les Citoyens de la sainte Patrie. Je le prie qu'il leur donne une sainte postérité, qui dans ce tems ici est presque désesperée; mais Cisteaux le fut ainsi, quand une colonie conduite par Saint Bernard le repeupla; & cette stérile fut plus feconde, que la plus florissante maison de Dieu. Qu'il vous conserve pour la défense de son Eglise, & qu'il grave dans mon cœur efficacement ce que j'ai écrit, peut-être par amour propre, & trop légèrement sur

176 *Lettre de M. de Santeuil:*

le papier. Je suis, Monsieur, de tout mon  
cœur, & très sincèrement votre très-  
humble & très-obéissant Serviteur.

S. V.

SECONDE

---

SECONDE LETTRE  
DE MONSIEUR ARNAULD,  
A MONSIEUR DE SANTEUIL.

**M**ONSIEUR,

J'ai peur que ce que je vous ai écrit pour vous remercier de votre présent ne vous ai fait de la peine ; n'ayant pas bien pris ma pensée ; car je vous assure que j'ai autant d'estime que vos autres amis des Poësies que vous venez de donner au public : & puisque vous n'avez pû empêcher que les Libraires ne les imprimassent à votre insçû & sans votre participation ; je ne trouve point mauvais que vous les ayiez prévenus. Je suis de plus persuadé que la maison sainte d'où vous reveniez , quand vous avez reçû ma Lettre, a tout sujet de vous compter entre ses meilleurs amis. Ce n'a donc été que la charité que Dieu m'a donnée pour vous , qui m'a porté à vous faire souvenir des bons avis que vous a donné  
autrefois

autrefois le serviteur de Dieu \* que vous aviez trouvé bon qui vous parlât en ami véritablement Chrétien, & je ne doute point que vous ne soyez encore dans le même sentiment, & que vous n'avez encore de la vénération pour sa mémoire. Ainsi je me promets que si je vous ai contristé, ce n'aura été que pour un moment, & que ce vous fera un sujet de m'en aimer davantage, de ce que vous aurez trouvé quelque chose dans ma liberté de semblable, & qui aura rapport à celle que Dieu vous avoit fait respecter dans une autre.

\* *M. Tourneur.*

A V I S.

*L'ODE qui suit n'est point de M. de Santeuil, & on croira sans peine qu'elle n'est pas non plus d'un Jésuite. Mais ces bons Peres y ont donné lieu en faisant retrancher du Livre de M. Perrault le Portrait & l'Eloge de M. Arnauld. On a ajouté les quatre Vers faits pour le Portrait de M. Arnauld par M. de Santeuil, qui les cite lui-même dans ses deux Lettres à cet illustre Docteur, ci-dessus, Pag. 144. & 170.*



# ARNALDI IMAGO.

*Substituta in locum illius quam è centeno Illu-  
strum Viro non numero substulit livor.*

**A**RNALDE, nostris jam nimiùm diu,  
(Ignosce Vati) carminibus cares;  
Cui tota vix pax si sacratum  
Gloria quantalibet Sororum.

Tuam futuris doctus Imaginem  
Seclis habendam sculpserat artifex,  
Illustrium lecto virorum  
Grande choro decus addituram.

Tanti laboris non minor æmulus  
Haud indecoros miscuerat gravis  
Scriptor colores, maximarum  
Parva tamen monumenta laudum.

Iustos honores livor at impotens  
Oblivosâ nocte premi jubet.  
Hinc nostra qualicumque nisu  
Effigiem tibi Musa reddit.

Quanquam ad remotos versibus inclitum  
Nomen nepotes mittere quid juvat?  
Vivace pennâ æternitatem  
Tu melius tibi vindicasti.

Unam exarantem mille volumina  
Hæc testis ætas obstupuit manum:  
Vix tot triumphatos ad uno  
Posteritas bene credat hostes,

Debere

180 *Ant. Arnaldi Imago substituta.*

Debere facta est Relligio tibi  
Perempta doctis multa laboribus  
Portenta, quæ vel præscus error ;  
Vel novitas malè sana finxit ;

Sed & repressit plura tui metus ;  
Conata luci se dare ; quæ suis  
Caput tenebris reddidere ;  
Et medio periere partu.

Per te vetustis lux data sæculis :  
Asserta per te dogmatibus fides :  
Per te severis disciplina  
Moribus intemerata mansit.

Sed ista læudis jam quõtã pars tuæ ?  
Pro vindicato Numine Te manet  
Sors dura, Te longi viarum,  
Exilique manent labores.

Opes ; amicos, & patrium solum,  
Dulcique vitã quod præciosus,  
Famam relinquis : Veritatem  
Mille per aspera non relinquis.

Namque è latebris nescia vox tua  
Latere, Vero militam, excipit.  
Divina quam plausu secundo  
Relligio, sibi que hanc adoptat.

Hinc illa victrix, vindicibus suis  
Fatalis olim Grãtia ; quam crepant  
Tot scripta Pauli, quam loquuntur  
Tot veterum monumenta Patrum ;

Jam nominari nil metuens scholas  
Sacrosque cœtus perfonat : hoc tuis  
Triumphat AUGUSTINUS armis ;

Arma

Arma tibi sua dum ministra

Tibi inter Aulæ Romulæ Patres  
Decebat ostrô crescere gloriam :  
Ni purpurâ sit majus omne  
Purpuræum meruisse honorem.

Mortale supra te genus extulit  
Diversa virtus. Una tamen, tuas  
Laudes tot inter, blanda morum  
Simplicitas supereminebat.

Ferax triumphis usque recentibus  
Mansit superbi mens tibi nescia  
Fastus; & immota invidorum  
Horribiles toleravit iras.

Sed cum poposcit te stimulos amor  
Veri tuendi, victor aculeos  
Duro, at salubri felle tinctos  
Exeruit stilus in rebelles.

Onustum & annis & meritis tamen  
Maturior te vis rapit: Ah novos  
Quis alter errorum architectos  
Jam paribus male perdet armis?

Cœlo receptum te nihil optimet.  
Non regnat istic invidia, aut furor.  
Sed scripta; sed famam hic, sed ossa  
Et cineres violare tentat.

Frustrâ Sepultum publica vox magis  
Magisque luget. Non timidus caput  
En tollit Orator, Poëta,  
Quidquid Apollinæque turbæ est.

Quin & remotis finibus abditos

Videre manes jam videor tuos  
 Sedes ad optatas reduci,  
 Pars ubi cara tui reposita est.

Illic recepto vindice libera  
 Tandem sepulchrum Relligio extruet,  
 Coletque, quas ærumna fecit  
 Relliguias preciosiores.

Byfantium sic exilio gravi  
 Tristique functum funere Præsulem \*  
 Cervice regali revexit  
 In patriam pius Imperator:


*Kal. Jan, an. 1697.*

\* *S. Joannes Chrysof.*

---

*Vers de M. de Santeuil, pour le Portait de  
 M. Arnould.*

**P**ER quem Relligio stetit inconcussa, fidesque  
 Magnanima, & Pietas, & constans regula  
 Veri,  
 Contemplate Virum: se totam agnoscit in Illo,  
 Rugis pulchra suis, Patrum rediviva Vetustas.



# PIECES

POUR OU CONTRE

M. DE SANTEUIL.

**M**onsieur du Perier rencontrant un jour le valet de M. de Santeuil, lui demanda comment se portoit son Maître? Ce Valet lui répondit froidement: Monsieur, il est indisposé depuis cinq ou six jours, d'une fluxion qui lui est tombée sur l'esprit. ¶ Santeuil, le Théodas de la Bruiere, étoit un mélange de sage & de fou. On le pendant qu'il étoit en Bourgogne, parlé là-dessus pour ou contre. M. Moreau, Avocat Général à la Chambre des Comptes de Dijon, le maintenoit sage, & fit ces vers pour le prouver.

Santeuil est un fou, ce dit-on;  
 On le dit à Paris, on le dit à Dijon.  
 Santeuil a cependant l'amitié d'un grand  
 Prince

Il a par ses vers effacé  
 Les Poètes nouveaux, & ceux du tems  
 passé,  
 Et nous voyons enfin une illustre Pro-  
 vince,  
 D'argent, de vin, d'honneur le combler  
 aujourd'hui:  
 Traite qui le voudra, de fou, ce per-  
 sonnage,

Ma foi c'est être sage  
 Qu'être fou comme lui.

On y fit cette réponse.

Santeuil est fou, ce dit-on,  
 Il ne l'est pas sur ma parole.

La Bourgogne à genoux le traitant d'A-  
 pollon.

Pour chaque demie vers lui compte une  
 Pistolet,

Non, Santeuil n'est pas un fou: non:  
 Mais la Province est une fole.

Ces derniers vers le mirent bien fort en  
 colere, mais il fut aisé de le radoucir à la  
 faveur de cette explication.

Où je l'ai dit de bonne foi,

La Bourgogne t'adore : elle en fait son  
Idole ,  
Mais lorsqu'elle est fole de toi ,  
O qu'elle a raison d'être fole !

Les Pièces qui suivent Latines - Fran-  
çoises , sont encore pour ou contre lui ,  
& à deux ou trois près , n'ont jamais  
été publiées.

*Santeüil souffleté.*

Santeüil n'étoit que Jodelet ,  
Mais depuis le fameux soufflet  
Dont l'a régalé son Altesse ,  
Il augmente de qualité ,  
Grace à Madame la Duchesse ,  
Il est Jodelet souffleté.

*Santeüil Confesseur.*

Santeüil un jour au fond d'une Chapel-  
le ,  
Surplis au dos , à l'écart se plaça ;  
Le voyant seul , une femme assez belle  
Qui le crût Prêtre , à lui se confessa ,  
Sans s'émouvoir le drôle lui laissa  
Déduire au long toute la kyrielle ,  
Puis se levant : Madame , excusez-moi ;

Prêtre, dit-il, ne suis ; prêt à l'être,  
 Tu ne l'est pas s'ecria t-elle, traître ?  
 Et pourquoi donc méchant homme, pour-  
 quoi,

Ne me l'avoir pas plutôt fait connoître ?  
 Oh ton Prieur le sçaura sur ma foi !

Tu dois t'attendre à de grièves peines.

Bien, dit Santeüil, allez conter le cas  
 A mon Prieur. Moi, je vais de ce pas,  
 A votre Epoux relever vos fredaines.

Santeüil étant en Bourgogne s'avisa de faire une promenade à Cîteaux, où étant arrivé, il demanda d'un air goguenard où étoit l'appartement de la Moleffe si bien décrit dans le Lutrin ? La réponse que lui fit là-dessus un des Moines, est contenue dans ce Sizain.

### *Santeüil à Cîteaux*

Santeüil cherchoit la Moleffe à Cîteaux,  
 C'est, disoit il, sa maison ; Despreaux  
 Dans son Lutrin hautement le public,  
 Oüi, répondit un Moine vieux matois,  
 Dame Moleffe y logeoit autrefois,  
 Mais aujourd'hui, Monsieur, c'est la Folie.

*Hos dum Santolius canit immortalibus Hym-  
 nos,*

*Una immortalis factus & ipse quoque est*  
 En



En François.

Santeüil qui loua tant les eaux  
Ne but rien moins que de l'eau claire,  
Et fit des cantiques fort beaux  
Pour les Saints qu'il n'imita guères.

Carolus Rollinus de eodem.

*Quem Superi præconem, habuit quem san-  
ta Poëtam,*

*Relligio: latet hoc marmore Santolius.*

*Ille etiam Heroas, fontesque, & flumina;  
& hortos,*

*Dixerat: At cineres quid iuvat iste  
labor?*

*Fama hominum merces sit versibus aqua  
profanis,*

*Mercedem poseunt carmina sacra Deum.*

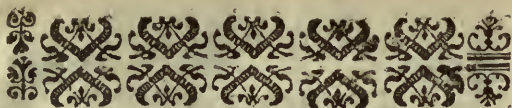
En François.

Ci gît que la France regrette  
Du Parnasse Chrétien le célèbre Poëte.  
Santeüil, qui sçut d'une autre voix  
Chanter les fontaines, les bois,  
Les Heros .... Mais que ce sert travail  
à ses Manes?

188 *Pieces pour ou contre M. de Santeuil.*  
L'estime des humains de son mérite épris  
Peut suffire à ses vers profanes :  
Dieu de ses vers sacrez seul est le digne  
prix.

**FIN**

**TABLE**



# T A B L E

DE CÉ QUI EST CONTENU  
dans le Tome II.

<b>L</b> <i>Ettré de Madame la Princesse de Bourbon.</i>	Page 3
<i>Autre de la même.</i>	4
<i>Histoire du petit Chien Pluton.</i>	Ibid.
<i>Lettre de Santeüil,</i>	5
<i>Lettre de Madame la Princesse de Bourbon.</i>	7
<i>Pluto Catellus.</i>	7
<i>Traduction de cette Pièce.</i>	9
<i>Lettre de Santeüil à M. le Duc du Mayne.</i>	14
<i>Plutonis Catelli fatum</i>	16
<i>Traduction de cette Pièce.</i>	19
<i>Lettre.</i>	21
<i>Autre de Madame la Princesse de Bourbon.</i>	25
<i>Autre.</i>	26
<i>Autre.</i>	27
<i>Lettre de M. le Prince de Bourbon.</i>	28
<i>Autre.</i>	

# T A B L E

<i>Autre.</i>	Ibid.
<i>Lettre du P. de la Ruë.</i>	29
<i>du P. Bourdalouë.</i>	30
<i>de M. du May.</i>	31
<i>de M. l'Abbé de Fenelon.</i>	32
<i>de M. Pirot.</i>	33
<i>Lettre de M. l'Abbé de Cordemoy.</i>	Ibid.
<i>de M. l'Abbé de Fenelon.</i>	34
<i>de M. Bossuet.</i>	35
<i>de M. Perlan.</i>	36
<i>de M. Revere.</i>	37
<i>Autre du même.</i>	38
<i>de M. Ferriere.</i>	Ibid.
<i>de M. l'Abbé de Fenelon.</i>	Ibid.
<i>de M. Bossuet.</i>	39
<i>de M. Nicole.</i>	Ibid.
<i>du P. Bouhours.</i>	41
<i>de M. Fleury.</i>	Ibid.
<i>du P. Tarenton.</i>	43
<i>de M. de la Bruyere.</i>	44
<i>de M. l'Abbé de Fenelon.</i>	45
<i>de M. de la Monnoye.</i>	46
<i>du P. Anselme.</i>	47
<i>de M. Perrault.</i>	49
<i>de M. Bignon.</i>	50
<i>Autre du même.</i>	51
	de

# T A B L E.

<i>de M. Pelletier.</i>	Ibid.
Autre du même.	52
<i>de M. l'Abbé Bignon.</i>	53
<i>de M. de la Monnoye.</i>	54
<i>de l'Auteur du Mercure.</i>	55
Epitaphes de M. Arnauld. 57. & suiv.	
Deux Lettres d'une Religieuse de Port- Royal.	61
Lettres de l'Evêque de Carcassonne.	64
<i>de l'Evêque de Meaux.</i>	67
du Prieur de la Grande Chartreuse.	69
Lettre de M. l'Abbé de la Trappe.	70
Quelques Hymnes de Santeuil traduites.	72
Lettre de M. l'Abbé de la Trappe.	81
Autre du même.	82
Autre du même.	83
Demêlé de Santeuil avec les Jesuites.	85
Vers coupez sur les Jesuites.	119
Autre histoire de ce demêlé.	121
Lettres du Pere Jouvency.	130
<i>du P. de la Baune.</i>	148
<i>du P. Bourdalouë.</i>	150
<i>du P. Jouvency.</i>	152
Attestation de M. de la Moignon.	155
Cento ad Juvencium.	157
	iambi

# T A B L E

Iambi ad Santolium.	161
Epigramma in eundem.	162
Æger & medicus Fabula.	163
<i>Lettres de M. de Santeuil à M. Ar-</i>	184
<i>Arnaldi Imago.</i>	180
<i>Vers de M. de Santeuil sur le Portrait</i>	
<i>de M. Arnauld.</i>	183
<i>Pièces pour ou contre M. de Santeuil.</i>	
	184 & suiv.

F I N








J2





PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

PQ            Santeuil, Jean de  
1917            La vie et les bons  
S55            mots de M<sup>r</sup> de Santeuil  
1742            Nouv. ed.

